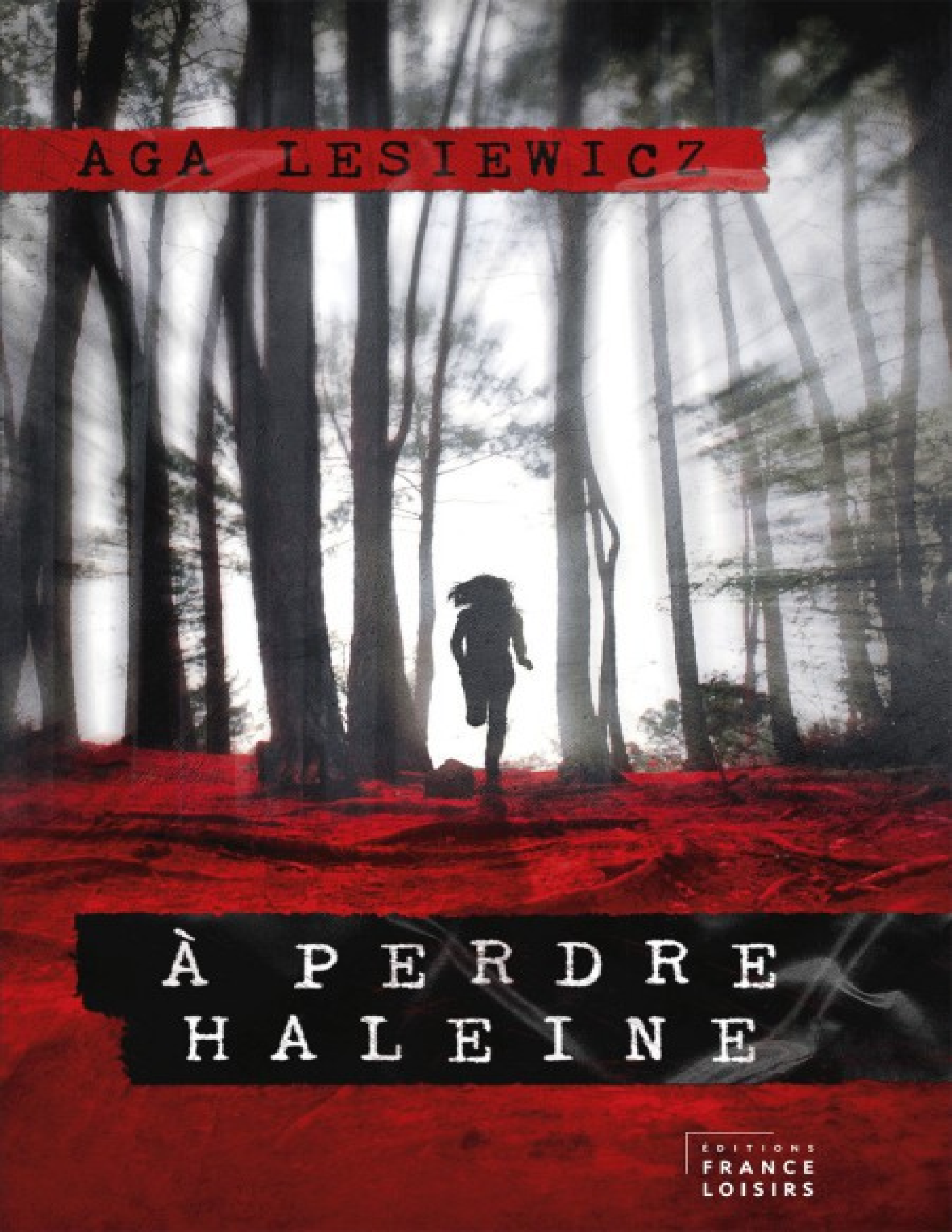


A person is running away from the viewer through a forest of tall, thin trees. The ground is covered in a bright red overlay, suggesting blood or a path. The scene is dimly lit, with light filtering through the trees.

AGA LESIEWICZ

À PERDRE
HALEINE

ÉDITIONS
FRANCE
LOISIRS

AGA LESIEWICZ

À PERDRE HALEINE

Traduit de l'anglais
par Claire-Marie Clévy



Titre original : *Rebound*

© Aga Lesiewicz, janv. 2016
© Éditions Belfond, sept. 2016
pour la traduction française

OceanofPDF.com

Le crépuscule descend sur Hampstead Heath, privant les arbres et l'herbe de couleurs. Les formes deviennent floues et irréelles, leurs détails brusquement effacés. Le ciel est moins clair et les premières étoiles et planètes apparaissent à l'horizon. Il y a encore des gens dans le parc ; la plupart sont occupés à rapporter leurs couvertures et leurs paniers vers les rares voitures encore garées sur Merton Lane. Je remonte la colline à toute vitesse, entends mon cœur tambouriner dans ma tête, mon souffle court et précipité. Une fois arrivée au sommet, je ralentis. Je ne me dirige pas vers les bois parce qu'il y fait déjà trop sombre. Je dévale la pelouse, encore suffisamment éclairée par le ciel, avant de prendre un virage serré à gauche, décrivant une boucle. Je retrouve le sentier principal et décide de le franchir pour continuer ma route en direction de l'étang des Femmes. Des pas retentissent derrière moi, la foulée régulière et puissante d'un autre joggeur profitant de la fin de journée. Je traverse la pelouse sud à un rythme de croisière. Le bruit de pas me suit toujours. Le parc est désert à présent. J'essaie de ne pas paniquer, de me dire que cette personne changera bientôt de direction. Mais ses baskets continuent de marteler la terre, progressant exactement à la même vitesse que moi, sans essayer de me dépasser et sans ralentir. Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule et découvre la silhouette sombre d'un homme, à une dizaine de foulées derrière moi. J'envisage de m'arrêter pour le laisser passer, mais la peur me pousse à avancer, muscles prisonniers du mouvement mécanique de mes membres. Je m'efforce de respirer calmement, de ne pas perdre le rythme, de ne pas laisser deviner que j'ai peur. Je tourne à droite sur un sentier, et l'homme m'imité. Je tâte ma bombe lacrymo, elle est toujours dans la poche de mon short. J'aurai de quoi me défendre s'il me saute dessus. Pour l'instant, entre le combat et la fuite, je choisis la fuite. « L'étang des Femmes, me dis-je. Il y aura peut-être un gardien là-bas. » Je change de cap pour courir vers

l'entrée secondaire du bassin. J'accélère, dans l'espoir de le semer, et pense un instant avoir gagné la partie quand je n'entends plus le bruit de pas derrière moi. J'aperçois le portail en fer forgé et le panneau « ACCÈS RÉSERVÉ AUX FEMMES, AUCUN HOMME N'EST ADMIS AU-DELÀ DE CETTE GRILLE ». Pendant une fraction de seconde, j'espère que ça l'arrêtera. Quand j'atteins l'entrée, elle est verrouillée par une large chaîne et un cadenas. J'ai de nouveau l'impression d'entendre des pas dans mon dos, alors je m'agrippe au sommet du portail pour passer par-dessus, je grimpe et je saute. J'atterris sur l'étroit sentier envahi d'herbes qui longe les toilettes et le local des gardiens. Je dérape dans la boue avant de me remettre à courir, atteins l'allée principale puis tourne à gauche en direction du plongeoir. Arrivée sur le carré de béton qui fait face aux toilettes, je scrute le local des gardiens. La porte est fermée, aucune lumière ne brille ; il n'y a personne. Je me retourne pour reprendre ma course, quand, soudain, il est là, debout sur le sentier, me bloquant le passage. Je recule d'un pas, le cœur affolé, la main sur la bombe lacrymo. Il s'avance, passant de l'ombre du bâtiment à la lumière de la lune, et je le reconnais. Ma peur cède place au soulagement, aussitôt remplacé par une terreur encore plus vive. Que fait-il là ? Pourquoi m'a-t-il suivie ? Va-t-il me tuer ?

Trente-six jours plus tôt

Je sais que c'est fini dès que le paquet atterrit sur mon bureau. Quelque chose dans le papier cucul, le ruban rose, me dit que ça ne peut plus durer. Je ne peux pas continuer comme ça, c'est tout. Je fais comme si le paquet n'était pas là, ignorant les regards curieux de mon assistante, Claire. Je sors déjeuner, même si je n'ai pas le temps, m'achète un sandwich spongieux et un café *latte* au goût de conserve, puis retourne au travail. Le paquet est toujours là, qui trône en plein milieu de mon bureau, l'air parfaitement content de lui. Il doit disparaître. Je me retiens difficilement de le flanquer à la poubelle là, tout de suite. Dans mon box de verre, je suis sous la surveillance constante de Claire et des filles de l'équipe de production, qui me jettent des regards furtifs à travers les parois transparentes, l'air faussement indifférent. Ça commence à devenir insupportable, quand mon ordinateur émet un bruit de rappel : sauvée par la réunion. Puis par une autre.

Le temps que je revienne à mon bureau, le bâtiment est quasiment désert, vidé par la traditionnelle ruée au pub du vendredi soir. Claire, la reine de l'efficacité, est partie à cinq heures pétantes. Elle arrive au boulot une heure plus tôt tous les matins, afin de pouvoir partir plus tôt et filer tout droit à la salle de sport. Car il y a, évidemment, une salle de sport dans notre immeuble de verre et d'acier, géré de main de maître par Happy Workplace, l'entreprise qui s'occupe d'absolument tout ici, des bâtiments, des parkings, des carpes dans le bassin, de l'herbe sur laquelle on pose nos fesses à l'heure du déjeuner, de l'air qu'on respire. Claire trouve ça génial. Parfois, je me demande si cette fille n'a pas un vice caché, un tiroir rempli de sextoys pas lavés, un côté tordu, cradingue. Mais non : Claire est parfaite. Je parie qu'elle passe ses soirées à repasser ses culottes et mitonner le muesli diététique qu'elle saupoudre sur son yaourt tous les matins à dix heures précises. Et puis, c'est une assistante formidable.

Le paquet n'a pas bougé. J'arrache le ruban rose et déchire le papier cadeau. Il y a une boîte en carton à l'intérieur, décorée de petits cœurs roses. Au moins, les couleurs sont raccord. J'ouvre la boîte. Le haut d'une tête brune et poilue, deux oreilles poilues et, bingo, encore un ruban rose. Un ours en peluche. Je le sors du carton et l'assois devant moi. Très mignon, il faut le reconnaître, mais c'est justement le *hic*. Alors qu'il échoue dans la corbeille à papier, je pense à celui qui me l'a envoyé. Celui qui se targue d'être ma peluche grandeur nature. « Ton *cane di peluche* », c'est comme ça qu'il signe tous les mails qu'il m'envoie. Je trouvais ça amusant au début, voire sexy, ses racines et son physique italiens hérités de sa fougueuse (mais Dieu merci défunte) mère italienne. Le charme du *cane di peluche* s'est dissipé quand je me suis rendu compte que ce n'était pas le côté adorable et câlin qui me manquait dans la vie. Même si toutes les filles du bureau, Claire la première, le considèrent évidemment comme un don du ciel à la gent féminine. Beau, attentionné, riche... Bon, peut-être pas millionnaire, mais bien mieux loti que le péquin de base qu'on croise dans les bars de Soho le vendredi soir. James, mon *cane di peluche*, est directeur de département au sein de ce qu'il décrit comme une entreprise d'information financière. Vaste bureau à la City, Audi A5 décapotable, loft à St George Wharf donnant sur la Tamise, avec concierge et service de sécurité disponibles à toute heure, parking souterrain et salle de sport intégrée. Quelle femme ne serait pas ravie ? Le problème, c'est que la femme dont on parle ici vient de s'apercevoir qu'elle ne voulait pas de cette affaire en or. Je ne veux plus de l'adorable et câlin James.

Je me déconnecte de ma session, récupère la peluche dans la corbeille et quitte le bureau, jouet poilu sous le bras. L'ascenseur m'emmène directement au parking du sous-sol, seul moyen d'entrer et de sortir du bâtiment qui permette d'esquiver l'œil de lynx des réceptionnistes et de l'équipe de sécurité du rez-de-chaussée. Ce qu'ils voient sur leurs écrans ne regarde qu'eux, mais je préfère me passer de leurs remarques potaches, ce soir. Sur le parking, mon bon vieux 4x4 est l'une des rares voitures encore garées. Pourquoi sauver la planète dans un hybride politiquement correct quand on peut régner sur la route à bord d'un tank, style bourgeoise de Chelsea ? Sauf que je ne vis pas à Chelsea. Les rues pentues de Highgate justifient presque le choix de ma BMW x5, même si je ne l'ai pas achetée pour conduire mes gamins à l'école. Je l'ai achetée pour Wispa.

Wispa est un labrador chocolat femelle âgé de cinq ans, affligé d'un sérieux problème de poids. C'est ma meilleure amie et plus fidèle compagne depuis le jour où je l'ai ramenée à la maison, quand elle n'était qu'une petite chienne déjà trop grande avec de grosses pattes et des yeux mélancoliques. Nommée en l'honneur de la célèbre barre chocolatée de Cadbury, elle a pris son slogan des années quatre-vingt très à cœur : il a fallu des trésors de persuasion pour la convaincre qu'elle n'était pas obligée de tout « croquer pour y croire ». Elle a débarqué dans ma vie deux ans avant James. Wispa et moi rêvions d'élever une tripotée de boules de poils maladroites, de bâtir un foyer plein de bouillie pour chiots et d'amour, et puis elle a contracté un pyomètre et notre rêve s'est effondré. Après son hystérectomie, Wispa a perdu tout intérêt pour le sexe, se concentrant sur la nourriture. N'importe quelle nourriture. Ma dog-sitter Nicole et moi menons une lutte perdue d'avance pour l'empêcher de sombrer dans l'obésité. Elle engloutit ses rations minutieusement calculées de croquettes allégées prescrites par le véto, et complète son régime alimentaire avec tous les vieux rebuts qu'elle arrive à dénicher dans les rues de Highgate. Son appétit est insatiable. Aujourd'hui, le coffre de ma BMW x5 est le seul endroit de la voiture où elle se sente à l'aise.

Je jette l'ours sur la banquette arrière et sors du parking. Je songe brièvement à offrir la peluche à Wispa, mais je sais qu'elle ne ferait qu'essayer de la boulotter. Je monterai au Village de Highgate demain pour la refiler à un magasin caritatif. Mon iPhone se met à sonner, et le système Bluetooth de la voiture intercepte l'appel en douceur pour le transférer sur le haut-parleur. C'est James. J'envisage de ne pas répondre, mais il faudra bien que je prenne le problème à bras-le-corps tôt ou tard.

« Coucou, mon cœur ! Tout s'est bien passé aujourd'hui ? Pas de surprises palpitantes ? demande-t-il, en allusion à l'ours.

— Si, c'était adorable. Qu'est-ce qu'on fête ?

— Oh, rien, j'avais juste envie d'égayer ta journée. Histoire de rendre les filles du bureau jalouses. Et te faire penser à ton... *cane di peluche*. »

Il ne le dit pas, en fait : il gronde d'un air lascif. Quand je pense qu'un jour j'ai apprécié ses démonstrations vocales de virilité...

« James, il faut qu'on parle.

— Super ! J'ai réservé une table chez Roka. »

J'avais plutôt pensé le larguer sur mon propre terrain, à la maison, mais, après tout, pourquoi ne pas le faire autour d'un plateau de sushis ?

« Ça marche, j'arrive. »

Au final, ç'a été beaucoup plus facile que je le croyais. Il y a eu quelques larmes. Du côté de James. Et quelques mensonges. Du mien. « Ce n'est pas toi, c'est moi », ce genre de truc. Et l'ultraprévisible : « J'ai besoin d'air. » Il a protesté, marchandé, supplié, mais, pour finir, il a reconnu sa défaite avec dignité. Ça m'a épatée. Il s'est presque comporté en vrai gentleman. Je dis presque, parce qu'il a passé ses nerfs sur une serveuse, en lui reprochant d'avoir fait tomber une goutte de sauce soja imaginaire sur sa veste.

Il est tard quand je rentre chez moi. Wispa m'attend derrière la porte, furax. Je sais qu'elle dormait sur mon lit, sa technique préférée pour me rendre la monnaie de ma pièce quand je l'abandonne trop longtemps. Je la laisse s'en tirer à bon compte pour cette fois, et me sers un verre de vin. Un bon petit rioja, histoire de marquer le coup. Et puis j'appelle Bell.

« J'ai rompu avec James.

— L'andouille est éliminée ! Alléluia ! »

Elle a un coup dans le nez, ça s'entend.

Bell est la seule de mes amies à n'avoir jamais accroché avec James. Elle l'appelle « l'andouille », « l'enfant de chœur » ou plus spécifiquement « le porte-mocassins », un attribut qui suffit à le disqualifier à ses yeux. « Ne te fie jamais à un homme en mocassins. C'est le genre de type qui te fera un suçon au premier rendez-vous pour marquer son territoire. Tous des psychopathes derrière leur façade de médiocrité », m'a-t-elle juré. Sur le coup du suçon, elle a eu tout faux : James ne m'en a jamais fait ; il ne m'a jamais laissé aucune marque sur le corps. C'est un amant doux et prévenant. Peut-être trop, d'ailleurs. Mais pour les mocassins, elle a raison. Je ne me suis jamais vraiment habituée à le voir glisser ses pieds dans ces horreurs à glands. Dieu merci, il met toujours des chaussettes avec. Pieds nus dans des mocassins, je ne l'aurais pas supporté.

« Je veux que tu me promettes un truc. » Bell s'interrompt, et je l'entends prendre une gorgée de vin blanc. Elle ne boit que ça. « Promets-moi que tu ne finiras pas dans le lit du premier venu.

— Tu te prends pour ma mère, maintenant ?

— Tu vois très bien ce que je veux dire, Anna. Je veux que tu restes un peu célibataire, pour te donner le temps de te poser des questions existentielles. »

Elle a raison, évidemment. J'ai tendance à fuir le célibat comme la peste. Il faut dire aussi qu'il y a toujours une petite file de candidats en attente, prêts à décrocher le poste vacant. Du coup, la frontière entre la fin d'une relation et le début de la suivante est souvent assez ténue.

« Des questions existentielles ? Comme quoi : qui suis-je ? Où vais-je ? Combien de verres a déjà descendus Bell ?

— Je suis sérieuse, Anna. Lève le pied. Passe du temps avec tes amis. Avec ton chien.

— Wispa ne s'est jamais plainte. »

En entendant son nom, ma chienne se lève dans son panier, s'étire et s'approche de moi en se dandinant.

« C'est parce qu'elle t'aime d'un amour inconditionnel.

— Le seul amour qui tienne.

— L'amour inconditionnel n'existe pas, sauf chez les chiens.

— Tiens, à propos... » Je repose mon verre de rioja à demi plein. « Il faut que je la sorte. »

Wispa, alertée par mon geste, frétille déjà devant la porte d'entrée.

« À demain, mon chou, dis-je à Bell.

— Essaie de rester célibataire jusque-là.

— Pourquoi, tu es intéressée ? » J'adore la taquiner.

« Je t'ai déjà dit que tu n'étais pas mon genre. Beaucoup trop difficile à vivre.

— Je croyais que c'était justement ça, ton genre.

— Pas faux, soupire Bell. Peut-être que je devrais tenter le coup du célibat aussi. »

L'histoire des relations désastreuses de Bell avec des psychopathes est aussi longue qu'une vipère aspic. Et tout aussi nocive.

Le temps est doux et humide ce soir. Il fait trop sombre pour se promener dans le parc de Hampstead, alors je descends Swain's Lane, le long du cimetière. J'observe ma statue préférée, un ange aux ailes immenses qui semble radieux et serein dans la pénombre. Mon iPhone émet un bip. Un message de Peter, de Promax, l'agence de *speed-dating* la plus efficace du milieu des médias. Non, je rigole : je veux parler de l'événement ultraglamour consacré à la communication audiovisuelle, avec sa soirée de remise de prix qui fait fantasmer les pros de la pub et du marketing dans le monde entier. Mais revenons à Peter. Il est directeur de la création pour je ne sais plus quelle chaîne sportive, charmant, beau gosse, avec cet air de

type ultradisponible tellement caractéristique des hommes mariés avec enfants en bas âge. On a bavardé, flirté, échangé nos cartes de visite, et le voilà qui m'envoie des textos salaces un vendredi soir. Tentant... mais non. J'efface le message. Wispa s'élance dans la rue noire, comme si elle avait repéré une tête connue. Ça fait un bail qu'elle a laissé tomber la chasse aux chats et aux renards ; maintenant, elle ne s'enflamme plus qu'à la vue d'un ami humain. Mais la rue est vide, il n'y a personne, et elle revient vers moi en haletant, langue rose pendouillant joyeusement.

L'amour inconditionnel. Un sentiment auquel je ne crois pas, à part en ce qui concerne Wispa, peut-être. Mais son amour, lui aussi, est soumis à certaines conditions : elle réclame ma présence, ses promenades, sa gamelle. Bon, alors disons que c'est ce qui se rapproche le plus d'un amour inconditionnel. Est-ce que je deviens trop blasée pour une émotion véritable, renversante, ensorcelante, qui me ferait faire des choses que je n'aurais jamais faites, promettre des choses que je ne promettrais pas en temps normal ? J'ai lu quelque part que les parents éprouvaient un amour inconditionnel pour leurs enfants, parce qu'ils se sentent obligés de les aimer quoi qu'il arrive. Je pense avoir eu un aperçu de la chose quand mon père nous a jetées comme de vieilles chaussettes pour partir au bras d'une pouffiasse blonde et que ma mère a tenu bon à mes côtés, se démenant comme une lionne blessée pour que je ne manque de rien tout le temps qu'a duré mon enfance, même si l'argent ne coulait pas à flots. Tout a pris fin quand elle est morte d'un cancer du sein à l'âge de quarante ans, lionne blessée jusqu'au bout qui s'efforçait de défendre son petit quand elle n'avait plus la force de se défendre elle-même. C'est peu après sa mort que j'ai compris, alors ado gâtée et en colère, que je devrais mériter l'amour à partir de ce moment-là ; il n'irait plus jamais de soi.

Bell a raison. Il faut que je lève le pied, que je passe plus de temps avec mes amis et mon chien. Que je m'investisse un peu. Je tapote la tête de Wispa et continue de marcher, en priant pour que ma résolution tienne au moins jusqu'à lundi.

Trente-cinq jours plus tôt

Je me réveille, pleine d'énergie et de bonnes intentions. C'est l'effet samedi matin : pile le jour où on n'est pas obligé de se lever tôt pour filer au boulot, on se retrouve les yeux grands ouverts à l'aube, la tête fourmillant d'idées. Ma bonne humeur dure jusqu'au premier café de la matinée, suivi d'un smoothie myrtille-framboise-banane préparé avec amour et d'un croissant réchauffé. À partir de là, c'est la chute libre. Quand j'ouvre la porte d'entrée, je découvre un véritable champ de bataille où se mêlent barquettes de nourriture à emporter, morceaux écrasés d'une substance verte non identifiée, serviettes hygiéniques éventrées et une petite crotte enroulée juste là, sur le seuil. Les renards. Mes sentiments envers les renards de Londres oscillent entre l'amour et la haine, mais ce matin, je les hais purement et simplement.

Une fois les dégâts nettoyés, je sors sur le trottoir devant la maison, et sens des bris de verre crisser sous mes pieds. Tirant Wispa à l'écart, j'observe les environs. Eh oui. Juste au moment où vous pensez avoir assez donné pour la journée, le destin vous réserve sa surprise du chef. La vitre arrière du côté passager de ma BMW a été enfoncée. Je rentre chez moi, récupère mon portable, enferme Wispa dans la maison et retourne à l'extérieur. J'examine la voiture avec prudence, m'attendant presque à trouver un SDF pelotonné sur la banquette. La voiture est vide, jonchée d'éclats de verre. J'ouvre la portière avant pour fouiller les espaces de rangement. Rien ne semble manquer, même pas les quelques pièces que je gardais pour les parcmètres et qui sont devenues obsolètes quand la plupart des quartiers de Londres ont instauré le paiement par carte ou Smartphone. Étrange. Je jette un dernier coup d'œil, et puis ça me revient. L'ours en peluche de James ! Il a disparu. Je m'apprête à composer son numéro pour lui annoncer que sa peluche s'est fait la malle, quand je me rappelle que je l'ai largué la veille. Qui volerait un ours en peluche à l'arrière d'une BMW à

Highgate ? Une mère désespérée poussée à la folie par sa progéniture insatiable ? Un morveux pourri-gâté qui n'a pas assez de jouets pour remplir une déchetterie ? Je hausse les épaules, quand une idée me frappe soudain. Et si c'était James venu reprendre sa peluche parce que je ne veux plus jouer avec lui ? Non, c'est ridicule, ça ne lui ressemble pas. Le mocassin ne fait peut-être pas l'homme, mais ce n'est pas quelqu'un de rancunier. Bah, le magasin caritatif n'aura pas son ours flambant neuf, et puis voilà. Les coups de fil au réparateur et à l'assurance semblent partis pour durer une éternité, mais, à midi, la résolution du problème est en bonne voie. Quant à ma gaieté matinale, elle est bel et bien pulvérisée.

Quoi de mieux pour améliorer une humeur massacrant qu'une promenade sportive à Hampstead Heath avec son chien ? Wispa confirme que c'est une excellente idée. Nous descendons Merton Lane avant d'entrer dans le parc du côté des étangs. C'est un après-midi magnifique. Je vois des gens qui déambulent avec leurs chiens, quelques silhouettes immobiles en train de surveiller leurs cannes à pêche, des joggers au regard concentré de lévrier et une poignée d'ornithologues amateurs visiblement très excités par une créature invisible dans les buissons sur l'autre rive d'un bassin. Wispa et moi gravissons rapidement la colline, nous éloignant de la foule. Arrivées au sommet, nous tournons à gauche, en direction de Kenwood House. L'atmosphère est plus calme et plus sombre dans les bois. J'adore cette partie du parc. Elle n'est jamais trop fréquentée, et ses épais fourrés et ses arbres noueux lui donnent un air coupé du monde et mystérieux. Je m'assois sur le banc dédié à « quelqu'un qui aimait cet endroit » et ferme les yeux. Bell a raison. J'ai besoin de temps pour analyser ce qui se passe dans ma vie. J'ai l'impression d'avoir perdu le contrôle de ma trajectoire, de subir une série de retournements accidentels du destin, aussi bien au travail que dans ma vie privée. Des occasions saisies, des pas de côté, des promotions m'ont permis de décrocher le poste que j'occupe actuellement, directrice de la diffusion, de la programmation et de la création pour une grande entreprise de production télé – pas si mal pour une fille débarquée d'un patelin miteux de l'Essex. Mais est-ce que ça s'arrête là, professionnellement ? Et puis il y a ma vie privée. Mon chantier privé, comme dit Bell. Un craquement de branche interrompt mes pensées. J'ouvre les yeux. Un type au crâne rasé et aux bras nus couverts de tatouages alambiqués passe devant mon banc et s'enfonce dans les fourrés. Je m'apprête à refermer les yeux quand j'aperçois un autre homme, avec un

jean délavé et un petit sac à dos, qui suit le premier. Non, je dois me faire des idées... J'ai entendu des histoires sur les gays qui traînent dans le parc, mais je croyais que ça se passait plus loin dans le bois, du côté de Spaniards Road. Le second type disparaît dans les mêmes fourrés, et la curiosité m'envahit tout à coup. Jetant un œil à Wispa, qui semble très occupée à ronger une grosse branche d'arbre, je me lève et m'approche des buissons à pas de loup. D'abord, je ne vois rien d'autre que la masse dense de la végétation. Puis j'entends quelque chose. Je m'avance en direction du bruit. Et les voilà, le type au sac agenouillé devant l'homme aux tatouages, lui adossé contre un vieux chêne massif, les yeux fermés, une expression d'intense plaisir sur le visage. Une brindille craque sous mon pied et je me recule précipitamment, perdant les deux hommes de vue. Quand je me retourne, Wispa me fait face, les oreilles dressées, la tête penchée de côté comme chaque fois qu'elle est intriguée.

« À nous deux, ma fille, dis-je à voix basse en lui tapotant la tête. On va te trouver un vrai bâton. »

On est samedi soir, et je ne sors pas danser en boîte, ni retrouver un homme dans un bar branché, ni même picoler avec les copains au Flask. Je vais passer une soirée tranquille chez Bell. Ça fait des mois qu'on se l'est promis, et c'est le bon moment. J'embarque Wispa et quelques bouteilles de vin – du syrah pour moi, du viognier pour Bell – à bord de ma voiture fraîchement réparée et nettoyée, et entame le court trajet par Hornsey et Finsbury Park jusqu'à Stoke Newington, où Bell habite un appartement à deux pas de Church Street. J'aime bien Stokey ; c'est là que je vivais avant de gagner un salaire tout juste suffisant pour m'installer à Highgate. Le quartier a énormément changé depuis, avec le ravalement de façade spectaculaire de Clissold House, dont le parc s'est transformé en pelouses BCBG peuplées de mères au foyer sirotant leurs *latte* décaféinés pendant que leurs rejets ronflent dans leurs poussettes hors de prix. Même Church Street s'accroche désespérément à une poignée de bâtiments décrépits avec occupants assortis, qui se font lentement évincer par de nouveaux cafés, des épiceries bio et quelques boutiques d'occasion relookées en « vintage ». Je repense avec nostalgie à la belle époque du Vortex enfumé, remplacé par un resto de la chaîne Nando's.

Bell m'ouvre la porte, un verre de vin à la main. Sa soirée est déjà bien entamée.

Une fois terminé son excellent risotto au chorizo et aux épinards, nous nous installons sur son large canapé en cuir. Je lui suis reconnaissante de ne pas avoir évoqué James.

« Est-ce que tu te considères comme une ratée ? demande-t-elle, tout en s'ouvrant une seconde bouteille de blanc.

— Dans quel domaine ? dis-je, pas sûre d'avoir envie de discuter de ça.

— Tout. La vie.

— Ça dépend de ton point de vue. Qu'est-ce que tu prends comme référence ? Les rêves de ta mère pour sa fille unique ? Les projets ambitieux qu'on avait à l'université ? Ce ne sont que des chimères.

— Alors on est tous des ratés par défaut. Ça ne me pose aucun problème, personnellement. Je m'entraîne à l'échec tous les jours. »

Bell ne s'en sort pas si mal. Après avoir quitté son job de prof, qui la rendait chèvre, elle a suivi une formation de massothérapeute et s'est constitué un groupe respectable de clients qui l'adorent. Elle n'est pas obligée de prendre le métro tous les matins, travaille quand ça lui chante et n'a pas d'autre patronne qu'elle-même.

« Oh, allez. Je connais un tas de gens qui échangeraient leur vie contre la tienne sans hésiter, dis-je.

— Hé ! Ne m'enlève pas mon échec. J'y tiens. »

Elle me ressert du vin. Je regarde Wispa ronfler comme une bienheureuse à nos pieds.

« Je crois que ce qui compte, c'est d'être heureux avec ce qu'on a, dis-je. De vivre dans le présent.

— Tu es heureuse, alors ? »

Je sais qu'elle se rapproche doucement du sujet James. Ou de son absence, plutôt.

« Je crois, dis-je, hésitante. En tout cas, je me sens libre.

— Il ne te manque pas ?

— Eh bien, pour tout t'avouer, il m'a un peu manqué ce matin. » Je sais que ma réponse va l'agacer, alors je m'interromps ; mais elle ne mord pas à l'hameçon. « Quelqu'un avait fracassé la vitre de ma voiture et j'ai failli l'appeler à l'aide. Je crois qu'il va falloir que je m'endurcisse...

— Je pensais que tu t'étais assez endurcie comme ça pendant ton divorce.

— Mon Dieu, gémis-je à la pensée de mon fou furieux d'ex-mari, Andrew. Ne me rappelle pas ce cinglé. Je remercie le ciel de ne pas avoir à subir la même chose avec James.

— Et le boulot ? demande-t-elle, changeant enfin de sujet, avant de remplir mon verre.

— Le boulot ? »

Je bâille, haussant les épaules. Wispa lève la tête d'un air interrogateur. Ça me rappelle la façon dont elle m'a regardée dans les bois.

« Est-ce que les lesbiennes traînent dans les parcs ? »

Bell écarquille les yeux à ma question, de surprise puis d'amusement. « Est-ce que les lesbiennes “traînent” ? »

— Oui, tu sais, dans les fourrés, enfin, les toilettes et tout ça... » Je regrette déjà d'avoir abordé le sujet.

« On appelle ça “chasser”. »

— Oui, bref », dis-je avec un nouveau haussement d'épaules. Je n'ai pas envie de poursuivre, mais Bell insiste.

« Pourquoi cette question ? »

— Oh, pour rien. C'est bête.

— Quoi ? dit-elle en me poussant du coude, et je sais qu'elle n'abandonnera pas tant que je n'aurai pas craché le morceau.

— Je suis allée à Hampstead Heath avec Wispa cet après-midi, et j'ai vu deux types baiser dans les fourrés. »

Bell fait la grimace.

« Non, pas comme ça... Je veux dire... Ils ne le faisaient pas au milieu de la pelouse. Je les ai espionnés, en fait... »

— Tu les as quoi ?

— Je me suis cachée derrière un buisson, et...

— Mais pourquoi ?

— Je ne sais pas. Par curiosité, j'imagine. » Gênée, je prends une gorgée de vin. « Et puis... je suis un peu rentrée dans leur truc... »

— Tu as participé ?! s'exclame Bell, qui manque de renverser son verre.

— Non, non, non. Non. C'est juste que... j'ai compris leur truc. Pourquoi ils faisaient ça.

— Anna, écoute-moi bien. » Bell a l'air aussi soûle que sérieuse. « Les lesbiennes ne chassent pas. Elles ne se promènent pas dans Hampstead Heath à la recherche d'autres gouines. Aucune femme ne fait ça, aucune ! On ne se colle pas les parties dans un trou pour qu'un inconnu vienne les tripoter. »

— Désolée ! dis-je en levant les mains. Je demandais, c'est tout.

— Et je vais te dire pourquoi on ne le fait pas, ma vieille. Parce qu'on ne fonctionne pas comme les hommes. Parce que notre niveau de testostérone est bien plus bas. Parce qu'on a des besoins différents.

— J'ai compris, Bell ! »

Elle interrompt sa diatribe pour avaler une gorgée de vin. « En tout cas, reprend-elle avec un clin d'œil et en reposant son verre, il est grand temps que tu sortes de ce placard dans lequel tu te planques depuis que je te connais et que tu rejoignes mon camp.

— Je sais, Bell, je sais. » Je me penche vers elle pour l'embrasser sur la joue. « J'aimerais que ce soit aussi facile.

— Mais ça ne l'est pas », conclut-elle, avant de nous resservir du vin.

Trente-quatre jours plus tôt

Le lendemain matin, c'est une gueule de bois carabinée qui m'accueille dans la chambre d'amis de Bell. Wispa me traîne dehors pour une brève et laborieuse promenade autour de Clissold Park. J'achète des croissants chauds sur Church Street, et lorsque je retourne chez Bell, je la trouve debout dans la cuisine à côté de sa machine à café. Sa mine défaite reflète bien mon sentiment. On ne parle pas beaucoup, ce qui me convient. C'est bon d'avoir une amie avec qui on peut rire, mais aussi garder le silence quand on en a envie.

Je reprends la route aux alentours de midi, sachant déjà que ça ne va pas être un de ces dimanches productifs et revigorants dont on ressort tout content de soi et persuadé d'être au sommet de sa forme. Ça va plutôt être une journée gâchée du style « bof, trop la flemme ». Pas grave, tout le monde en a besoin de temps en temps. C'est ce que j'appelle mes dimanches Wispa. Elle adore, parce qu'elle peut m'avoir pour elle toute seule pendant que je traînasse chez moi en vieux jogging.

La maison sent le renfermé. J'ouvre les fenêtres pour aérer, mais, avec le vent et la pluie, l'humidité me glace aussitôt jusqu'aux os. Je suis tentée d'allumer le chauffage, même si le calendrier me le déconseille. Aucune personne saine d'esprit n'allume le chauffage à cette époque de l'année dans ce pays. C'est censé être l'été, bon sang ; sauf que non. Et, comme on nous l'annonce joyeusement à la météo, ça va continuer comme ça pendant dix ans, si on a de la chance. Sinon, ça pourrait être vingt. Je décide de faire abstraction du temps pour me réchauffer d'une autre manière. Je m'emmitoufle dans un ciré vert déniché dans le magasin nautique d'un petit village côtier à l'occasion d'un week-end dans le Norfolk avec James, et sors sous la pluie. Il fait vraiment un temps de cochon, mais je pousse jusqu'à Hampstead Heath, avec Wispa qui se dandine derrière moi comme un phoque guilleret.

Je m'attendais à trouver le parc désert, mais j'y retrouve un petit nombre de promeneurs endurcis qui ont bravé les éléments. J'opte pour notre circuit habituel, et Wispa et moi prenons une allure tranquillement rythmée. En arrivant dans les bois, je me souviens des deux hommes que j'ai vus hier. Aucune chance de tomber sur eux par ce temps. Pourtant, quelqu'un arrive en face de moi, descendant le sentier qui mène à Kenwood. C'est un homme de haute taille vêtu d'un ciré gris Barbour, et, à son approche, je m'aperçois qu'il est extrêmement beau. Nous échangeons un bref regard au passage, et il me rappelle ces mannequins ténébreux des pubs pour Dior. Sûrement gay, me dis-je. Je suis distraite par Wispa qui trotte vers moi en remorquant une branche couverte de mousse humide. Je réussis à la lui extirper de la gueule et la jette loin dans les buissons, pour qu'elle ne puisse pas l'atteindre. Quand je me retourne, l'homme a disparu.

Nous remontons la colline jusqu'à Fitzroy Park avant d'arriver au Village, trempées comme des soupes. Alors que nous passons devant le magasin caritatif, un objet attire mon regard. Je pile net, étranglant provisoirement Wispa avec sa laisse. Au milieu de la vitrine, parmi les verres en cristal poussiéreux et la vaisselle jaunie par le temps, au pied d'un mannequin sans tête vêtu d'une robe à fleurs, trône mon ours en peluche ! Je me rapproche pour l'observer. On dirait bien l'ours de James ; pas le genre de vieux jouet avec une patte tordue et de la fourrure emmêlée qu'on s'attendrait à trouver dans une boutique d'occasion : un ours en peluche flambant neuf, propre et impeccable. Mais ce n'est pas possible, on a volé le mien dans ma voiture, me dis-je, essayant de rester logique. Et si... Non, non, non, c'est absurde. Pourquoi quelqu'un fracasserait-il la vitre d'une voiture pour voler un jouet et en faire don sur-le-champ à un magasin caritatif ? Je m'éloigne de la vitrine, certaine qu'il ne s'agissait que d'une coïncidence, résultat d'un surplus inexpliqué d'ours en peluche dans le nord de Londres. Mais une pensée insistante me tourne dans la tête. Et si c'était James, après tout ? Non, impossible. Ça ne lui ressemblerait vraiment pas. Je n'en dirais pas autant d'Andrew, mais il est sorti de ma vie depuis des années, Dieu merci. James ne ferait jamais un truc aussi flippant. Pendant que nous redescendons la rue, Wispa tire sur sa laisse comme une forcenée. Il y en a au moins une qui est prête pour le dîner.

En ouvrant la porte d'entrée, je me rappelle qu'il faudrait que je récupère le double de mes clés chez James. Je décroche mon téléphone et compose son numéro. Il répond presque aussitôt.

« Anna ? Quelle charmante surprise.

— Comment ça va ? »

Il m'affirme qu'il se porte comme un charme, qu'il a pris de nouvelles résolutions, commencé un nouveau programme sportif.

« Tu sais, histoire de brûler toute cette graisse, prendre un peu de muscle, remodeler mon corps...

— Mais ton corps est très bien !

— Bah, on peut toujours faire des progrès. »

Il le dit d'une façon comique, qui nous fait rire tous les deux. J'aime son rire.

Nous continuons à discuter, et je me sens de plus en plus mal à l'aise en pensant à la véritable raison de mon appel. Quand la conversation finit par se tarir, je suis obligée de me jeter à l'eau.

« James... Je sais que ça a l'air mesquin dit comme ça, mais c'est vraiment pas ça, c'est juste que... tu crois que tu pourrais me rendre mes clés ? »

J'enchaîne sur des explications vaseuses à propos de mon homme à tout faire qui en aurait besoin pour quelques réparations dans la maison. Je sais que j'ai l'air d'une imbécile, et désagréable, en plus. Mais sa réaction arrange tout. Bien sûr, dit-il, comme s'il s'en voulait de ne pas y avoir pensé, il passera les déposer dans ma boîte aux lettres. Ça ne le dérange pas du tout, m'assure-t-il. Je me confonds en remerciements, beaucoup trop longtemps, puis nous raccrochons en nous souhaitant bonne continuation.

Une vengeance ? Qu'est-ce que j'allais chercher ? C'est quelqu'un de bien. Non, me dis-je sévèrement : ne pense pas une seconde à te remettre avec lui. C'était sympa tant que ça a duré, mais tu as besoin de te recentrer un peu sur toi-même, de rester célibataire un moment, ordonne la voix de Bell dans ma tête.

« D'accord, ma cocotte », dis-je, moitié pour moi-même, moitié à Wispa, avant d'entrer dans la cuisine pour remplir sa gamelle.

Trente-trois jours plus tôt

À peine arrivée au boulot, je sais que ça va être une journée horrible. Claire m'informe que tous mes rendez-vous de l'après-midi ont été déplacés pour laisser le champ libre à un entretien avec le directeur général. Julian, comme il aime se faire appeler, même si « Sa Majesté » me paraîtrait bien plus approprié, arrive en personne à son bureau de Londres. Ce qui n'augure rien de bon.

Je passe en revue tous les scénarios perturbants : une restructuration, un gel des embauches, des coupes budgétaires, des licenciements... Tous impliquent du changement. J'ai déjà pas mal roulé ma bosse, alors j'ai l'habitude. Je sais que je survivrai même si on me met à la porte aujourd'hui. Mais la plupart des membres de mon équipe, tous ces profils créatifs soi-disant libres comme l'air, ces producteurs aussi solides qu'une aile de papillon, redoutent le changement. Une rumeur de licenciement ou même une promotion inattendue, tout ce qui peut leur faire craindre le chômage, et les voilà emportés par un vent de panique ou changés en geignards perpétuels qui arborent sans pudeur leurs ego blessés comme des plaies. Et puis il y a les « permindépendants », sur lesquels notre industrie repose en grande partie. Des travailleurs indépendants qui s'accrochent au même boulot pendant des mois, voire des années, en dépit des conseils de leurs comptables et du bon sens. Ils ont tendance à être pénibles et en demande constante d'attention, même s'ils n'ont en réalité pas le moindre poids et peuvent être congédiés d'un simple clic de souris. Quels que soient les changements que Julian m'annoncera cet après-midi, je n'ai pas hâte de les apprendre. Et je redoute leurs conséquences.

Gary passe la tête par la porte. La barbe ; j'avais oublié de la fermer. Une porte ouverte signifie que n'importe qui peut s'inviter dans mon bureau, selon l'esprit de franche camaraderie si scrupuleusement encouragé par l'entreprise. Gary est ma plus grosse erreur de promotion. Gamin de

quatorze ans piégé dans le corps vieillissant d'un quarantenaire, exposant fièrement sa bedaine de buveur de bière comme un attribut juvénile, Gary était un producteur senior médiocre mais utile avant que je le nomme directeur créatif. Terrible bourde. Maintenant, le gamin se prend pour un homme. Il pique des crises aux moments les moins opportuns et s'effondre en pleurs comme un bébé à la première difficulté venue. Ces derniers temps, il s'est donné pour mission de détruire Bill. Bill est un monteur vidéo, un des plus anciens de la boîte, et il a ce que Gary redoute le plus : des couilles. Et Bill a vu Gary passer un savon particulièrement violent à une permindépendante timide et plutôt mignonne appelée Lisa. Ce que Gary ignorait, c'est que Bill sortait avec Lisa. Lorsqu'il a démoli sa petite amie pour une brouille juste devant ses yeux, dans sa salle de montage, Bill est allé tout droit chez les RH. Les RH ont réagi avec leur mollesse habituelle. Gary a été gentiment réprimandé. On a immédiatement cessé de proposer du boulot en freelance à Lisa. Bill s'est retrouvé à fulminer dans son coin. Et Gary s'est lancé dans une campagne de coups tordus pour se débarrasser de Bill. Mais comme rien ne va jamais très vite dans notre boîte, ils sont toujours là tous les deux, à se haïr mutuellement. Gary me répugne de plus en plus et j'aimerais pouvoir faire machine arrière. Mais on ne marche jamais que dans un sens ici, vers l'avant et le haut.

« Tu es occupée ? me demande Gary avec ce sourire enfantin qui est censé vous faire fondre.

— Oui, désolée. Ça peut attendre demain ?

— Pas de problème.

— Et, Gary, tu veux bien fermer la porte ? »

Une fois la porte vitrée close, on me fiche la paix. Je passe le reste de la matinée tapie dans mon sanctuaire de verre, m'éclipsant brièvement pour aller manger un morceau dans un café que tout le monde fuit. Les plats sont connus pour être infects, mais au moins on y est au calme.

À trois heures moins cinq, mon agenda électronique émet un bruit de rappel, et je monte à l'étage de la direction. Julian m'accueille comme un membre perdu de sa famille. Il est petit, toujours tiré à quatre épingles et parfumé à l'after-shave de qualité. Il a cet air de réussite et de satisfaction que l'on développe après des années passées à encaisser les gros chèques et les bonus. Il m'invite à m'asseoir sur son canapé en cuir moelleux. Il me propose du café, que j'accepte. Et puis il m'annonce la mauvaise nouvelle, déguisée sous les atours d'une grande évolution. Il ne fait que rapporter les

paroles du président, ajoute-t-il aussitôt, se délestant de la responsabilité directe de ce qu'il s'apprête à révéler.

« Nous voulons créer une structure organisationnelle efficace et optimisée », commence-t-il, et mon cœur se serre.

Alors que cette vision de « croissance accélérée », d'« intégration » et de « structure opérationnelle unique » se déploie dans le bureau, j'imagine déjà une longue liste de licenciements, de gens forcés de se représenter à leur propre poste, de larmes, de plaintes, de procès aux prud'hommes. Et puis Julian jette un pavé encore plus gros dans la mare. Apparemment, une entreprise de conseil en management externe a été chargée, selon ses propres mots, de « gérer la transition ». À partir d'aujourd'hui et pour la période à venir – les trois prochains mois, plus précisément – Cadencia Global sera notre ange gardien. Je n'ai jamais entendu parler de cette boîte, mais Julian m'assure qu'ils n'ont pas lésiné sur les moyens. Aucun doute là-dessus. Dépenser de l'argent pour en économiser : ça correspond bien aux pratiques de l'industrie. Quelle nouvelle formidable, dites donc. La journée horrible vient juste de se transformer en début d'été horrible.

Je regagne mon bureau en me demandant si je ne devrais pas déposer une demande de départ volontaire. Mais je ne le ferai pas, évidemment : l'attrait de la cage dorée de l'entreprise est bien trop fort.

Dès mon retour, Sarah pointe sa tête de basset par la porte. C'est une permindépendante devenue productrice senior à temps plein faute de pouvoir supporter la précarité et les difficultés constantes qui vont de pair avec la vie de freelance. C'est aussi une ex-obèse guillerette changée en triste abonée au régime de l'anneau gastrique, obsédée par sa perte de poids. L'excédent de peau qui retenait autrefois sa graisse pendouille sur son visage et son cou, et lui donne une expression de chien battu.

« Ça va ? me demande-t-elle d'un ton plein de sollicitude.

— Oui, Sarah, ça va. Je peux t'aider ?

— Non, non, non. » Elle agite la main. « S'il y a quoi que ce soit que je puisse faire pour t'aider de mon côté, dit-elle en accentuant ces derniers mots, tu n'as qu'à me le demander. N'hésite pas.

— Merci », dis-je avant d'ouvrir mon ordinateur portable d'un geste un peu trop appuyé.

Comprenant le message, Tête de Basset disparaît. Elle est au courant. Comment diable a-t-elle réussi à obtenir une information confidentielle qui m'a été révélée dans le bureau de Julian il n'y a même pas cinq minutes ? Je

ne m'en fais pas trop. Ce sera la première à tomber dans la restructuration du département. Ce qui m'inquiète, en revanche, c'est que si elle est au courant, toute la boîte le sera aussi d'ici demain. Il faut que je réagisse immédiatement, que j'organise une réunion générale pour annoncer les changements avant que la rumeur se mue en un horrible monstre sapeur de moral. Il faudra bien l'affronter, ce monstre, mais c'est moi qui dois le lâcher. Je décroche mon téléphone.

OceanofPDF.com

Vingt-neuf jours plus tôt

Les jours suivants disparaissent dans un tourbillon de réunions, de préparatifs, d'annonces, de spéculations et de nerfs à vif. Le mardi, Cadenca Global débarque. Elle surgit sous la forme de cinq super-cyborgs, jeunes et impeccablement vêtus, quatre hommes et une femme. C'est la femme qui glace le plus le sang : avec froideur, précision et sans décrocher un seul sourire, elle nous brosse un tableau effrayant des réalités du marché qui, telle une meute de loups, sont apparemment en train de désosser l'industrie des médias et du divertissement. Alors qu'elles déchiquettent l'ancienne réalité à coups de crocs, de nouvelles plateformes numériques voient le jour, de nouveaux concurrents et modèles d'entreprise émergent, harcelant les consommateurs traditionnels jusqu'à ce qu'ils soient obligés de changer leurs habitudes de téléspectateur, enfoncer leurs grosses fesses un peu plus loin sur le canapé et commencer à se servir d'autres doigts pour appuyer sur d'autres boutons. Mais qu'on ne s'inquiète pas, on ne les perdra pas : Cadenca Global est là, avec sa riche expérience de conseil auprès des médias. Elle nous aidera à nous adapter, à simplifier les choses, à innover et, évidemment, à tirer profit de ces nouvelles opportunités. Je quitte la salle de conférences parfaitement convaincue. Convaincue que la vie ne sera plus jamais la même.

Le jeudi, tout s'est un peu tassé et la douloureuse mise en place du grand chambardement peut commencer. Même si Cadenca Global chapeaute le processus, c'est à nous, les cadres intermédiaires, qu'on a refile le sale boulot. Certaines personnes devront se représenter au même poste, d'autres devront être informées que les leurs ont été supprimés. Certains poursuivront obstinément leur carrière, d'autres craqueront sous la pression et s'en iront. D'autres encore devront être poussés vers la sortie. La structure optimisée flambant neuve est censée être opérationnelle d'ici octobre. Un projet ambitieux. Mais tout ce chambardement au travail a au

moins eu un avantage : j'en ai presque oublié l'inconnu que j'ai croisé dans le parc. Presque...

Côté maison, je laisse à Nicole, ma dog-sitter, le soin de s'occuper de Wispa. J'ai du mal à trouver le temps et la force de la sortir après le boulot. Nos brèves promenades dans le quartier ne la satisfont pas, et elle me le fait savoir en geignant toute la nuit. Elle délaisse son jouet à mâcher en caoutchouc, même quand j'ajoute une cuillerée de beurre de cacahuète à l'intérieur. Il faudra que je me fasse pardonner ce week-end.

Le vendredi, je suis prête à reprendre de vrais contacts humains. J'appelle Michael, un de mes plus vieux et plus fidèles amis. Il était graphiste dans l'entreprise où j'ai débuté comme conceptrice de pub. On traversait tous les deux une mauvaise passe avec nos copains de l'époque et on avait aussitôt sympathisé, comparant nos expériences sur le front amoureux et se conseillant l'un l'autre. J'étais là pour lui quand son compagnon, Phil, avait brutalement succombé à une crise cardiaque à l'âge de quarante ans ; il m'avait soutenue pendant mon divorce avec Andrew, émotionnellement éreintant. On avait essuyé le feu du combat ensemble.

À l'entendre, il n'attendait que mon appel, et nous nous donnons rendez-vous le soir même au Spaniards Inn, un pub autrefois fréquenté par Dickens, situé à côté de Hampstead Heath et qui – point crucial pour moi – accepte volontiers les chiens.

Je passe prendre Wispa chez moi, et, à vingt heures, je quitte Spaniards Road pour m'engager sur le parking du pub. Michael m'attend dehors, une cigarette à la main. Wispa se jette sur lui, euphorique à la vue de ce vieil ami qui a toujours une friandise dans la poche. La nuit est fraîche, et on a de la chance d'obtenir une table à l'intérieur, dans la plus petite de leurs salles accueillantes. Après un rapide coup d'œil au menu, j'opte pour le bar blanc avec pois chiches, chorizo et seiche accompagné d'une Tripel Karmeliet tandis que Michael choisit les gnocchis au quinoa, champignons de Paris et crème de truffe arrosés d'une Schiehallion. Je m'absorbe dans l'atmosphère décontractée du pub, à des années-lumière des chamboulements éprouvants du boulot. Michael me parle d'un récent rencard avec un type rencontré sur Internet, un gamin de la classe ouvrière ayant fait des études sur le tard, désormais prof dans une école de Tower Hamlets. « *L'Éducation de Rita* version mec », comme il l'appelle. Ils se sont retrouvés dans un pub de Brick Lane, et l'homme a passé toute la soirée à discourir sur lui-même, sans lui poser une seule question.

« Je ne pense pas qu'on se reverra, dit Michael avant de prendre une gorgée de bière. Le courant ne passait pas, de toute façon. Comment ça va, toi et James ?

— On a rompu.

— Sérieusement ? » Michael repose son verre. « Remarque, ça ne me surprend pas tant que ça. J'étais plutôt étonné que tu sois restée si longtemps avec lui. »

Je hoche la tête. « Presque trois ans.

— C'est un record personnel, non ? Mais j'ai toujours pensé qu'il était un peu trop normal pour toi. Je ne veux pas dire barbant, mais trop pantouflard. Et toi, mon amie, tu es un électron libre. Tu aimes l'aventure, les défis, on ne peut pas te retenir avec une petite vie de famille tranquille. À la santé d'Anna l'audacieuse ! »

Il lève son verre, et nous prenons chacun une gorgée.

« En fait, je l'aimais plutôt bien, poursuit-il. C'était un gars sympa, mignon, intelligent, gentil. Un poil trop sympa, peut-être. Je l'ai toujours soupçonné d'être gay.

— Gay ? Il était hétéro comme pas permis.

— Même les types les plus hétéros peuvent avoir un côté gay, rétorque Michael en souriant. Il n'y a qu'à voir ces pères de famille avec leur charmante femme et leur adorable marmaille, qui vont quand même prendre leur pied à Hampstead Heath. Enfin, plus tellement maintenant qu'on a Internet et le reste, mais ça n'empêche pas. »

Nos plats arrivent, et ils sont délicieux.

« En parlant de prendre son pied à Hampstead Heath, j'ai eu un petit aperçu de la chose le week-end dernier.

— Ah oui ? Où ça ?

— Près de West Field Gate, du côté de Kenwood.

— Étonnant. Ça se passait dans l'est du parc, de mon temps.

— De ton temps ? Ne me dis pas que tu faisais ça !

— Oh, c'était il y a des années, avant que je rencontre Phil. J'étais un chaud lapin à l'époque.

— J'ai du mal à t'imaginer en train de courir dans le parc comme un suricate lubrique. »

Michael éclate de rire. « J'étais jeune, obsédé par le sexe et assez seul, je crois. Imagine, un petit Écossais naïf dans une grande ville...

— Il devait quand même y avoir des étudiants sympas à Saint Martins, non ?

— Oui, mais ce n'était pas un pique-nique entre amis que je cherchais. Je voulais ce côté anonyme, cette poussée d'adrénaline, ce frisson du danger.

— Ça t'est arrivé d'être en danger ?

— Non... » Michael hésite. « Je ne crois pas. » Il semble vouloir ajouter quelque chose, puis se ravise. « Qu'est-ce que tu dirais d'un dessert ? »

Nous décidons de partager un pudding de pain perdu au brandy accompagné de crème glacée au babeurre. J'éliminerai tout ça avec un rapide footing avec Wispa ce soir, et Michael n'a pas à surveiller son poids.

Vingt-huit jours plus tôt

Samedi matin, il est sept heures, et j'ai les yeux grands ouverts. Pas la peine d'essayer de me rendormir, ça ne fera que me donner la migraine. Je sors du lit et enfile mes vêtements de sport. Wispa est extatique.

Sur le chemin de Hampstead Heath, nous passons devant le magasin caritatif, et je remarque que l'ours en peluche a disparu de la vitrine. J'espère qu'il a trouvé un bon foyer. Je descends Fitzroy Park à petites foulées tandis que Wispa me suit sans sa laisse, langue pendouillant joyeusement.

Quand nous pénétrons dans le parc, sa beauté me subjugué tellement que je dois m'arrêter. La brume matinale flotte sur l'étang, le soleil effleure la cime des arbres, baignant le paysage d'une lumière chaude. Wispa tente mollement de chasser une foulque, et je lui crie de la laisser. Un héron se tient sur une branche tombée du côté de l'étang aux Oiseaux, impérial et immobile. Tout est parfait.

Nous remontons la colline à une allure tranquille, et je me sens grisée par les endorphines, savourant l'instant, savourant ma vie, ce qui se rapproche le plus du bonheur pour moi. Je tourne à droite au sommet de la colline, vers Kenwood. Et le voilà, qui court dans ma direction. Le mannequin Dior. Ses jambes musclées avancent en rythme, son tee-shirt est trempé de sueur. Il est absolument sublime. L'humidité fait briller ses cheveux blonds, qui frisent légèrement, ses lèvres sont pleines et sensuelles. L'ombre de barbe sur ses joues est plus foncée que ses cheveux, ce qui lui donne un air un peu canaille. Mais c'est la douceur de ses traits, cette perfection juvénile combinée à la force adulte de la masculinité qui me séduit le plus chez lui. Mes jambes fléchissent, je ralentis et me plie en deux, comme prise d'un point de côté.

« Ça va ? » J'entends sa voix, mais il ne ralentit pas.

« Oui », dis-je dans un souffle rauque, incapable d'ajouter quoi que ce soit.

Il poursuit sa course et disparaît. Mes jambes ne me portent plus. Je suis obligée de m'asseoir là, par terre. J'inspire profondément, et reprends peu à peu contenance. Mais c'était quoi, ce truc ? Une attaque ? La ménopause précoce ? Je me pose toutes ces questions idiotes, alors que je connais très bien la réponse. J'ai été foudroyée à la vue d'un parfait inconnu, qui n'a même pas ralenti pour me jeter un regard. C'est la deuxième fois que je le croise, toujours au même endroit. Est-ce une coïncidence ? Je me relève et me mets en marche. Je n'ai plus envie de courir. Wispa me suit de près, comme si elle sentait mon trouble. Évidemment que c'était une coïncidence. Tout le monde a ses petites habitudes. J'emprunte chaque fois le même circuit dans le parc, et lui aussi, visiblement. C'est un lieu public, des gens viennent y courir tous les jours. Je dois sûrement croiser les mêmes personnes tout le temps sans même m'en rendre compte. J'ai remarqué cet homme parce qu'il est incroyablement beau ; lui n'a sûrement pas fait attention à moi. Il n'a vu qu'une joggeuse bizarre avec un point de côté. Fin de l'histoire.

Sauf que ce n'est pas la fin, parce que je n'arrête pas d'y penser. Je n'arrête pas de penser à cet homme, à son tee-shirt mouillé collé à ses pectoraux. C'est n'importe quoi. Ça ne fait même pas une semaine que j'ai rompu avec James, bien trop tôt pour me mettre à sauter sur tout ce qui bouge. Je rentre d'un pas vacillant, incapable d'avancer plus vite. Wispa ne cesse de prendre de l'avance, avant de revenir voir ce que je fais, préoccupée par ma vitesse d'escargot. Oui, je sais, ça ne me ressemble pas. Je n'y comprends rien non plus. Qu'est-ce qui m'arrive ?

Vingt-sept jours plus tôt

Le reste du samedi disparaît dans un brouillard confus d'inertie et de vin rouge. Quand Bell veut me voir, j'invente des excuses bidon, une gastro et une migraine. On ne devrait jamais sortir plus d'une excuse à la fois pour éviter d'être pris en flagrant délit de mensonge. Je sais qu'elle sait que je mens, mais je m'en moque. Je veux juste qu'on me fiche la paix.

Et puis le dimanche matin arrive et je suis de nouveau réveillée à sept heures du matin, fraîche et dispose ; pas le moindre signe de gueule de bois, malgré tout le vin englouti la veille. Je m'habille pour aller courir avant de sortir d'un pas bondissant, Wispa sur les talons. Elle a presque du mal à me suivre pendant que je dévale Fitzroy Park.

L'atmosphère du parc n'est pas la même que celle d'hier. Il est sombre et brumeux ; des nuages noirs s'amassent au-dessus de Parliament Hill, la pluie menace. Les couleurs, si éclatantes la veille, sont pâles et effacées. Même les oiseaux ont l'air déprimé. Je remonte la pelouse grise à toute vitesse, Wispa haletant à mes côtés. Nous nous arrêtons au sommet pour reprendre notre souffle, puis entrons dans le bois. Mes yeux mettent un moment à s'accoutumer à la pénombre, et ce n'est qu'à ce moment-là que je me rends compte que je porte des lunettes de soleil, ridicules par ce temps. Je les enlève et les accroche au col de mon tee-shirt. Je m'enfonce à petites foulées dans les bois. Il n'y a personne dans les parages aujourd'hui. J'accélère peu à peu, décidée à exterminer ce sentiment d'angoisse qui me pousse en avant, le martèlement du sang dans mes tempes. Plus vite, plus vite.

Et soudain il est là, juste devant moi, ces mêmes traits taillés à la serpe, ces yeux bleus, le tee-shirt mouillé qui lui colle au torse. Nous nous percutons violemment, et il me rattrape avant que je tombe. Wispa lui aboie dessus, je lui crie de se taire et elle s'enfuit la queue entre les pattes. Je repousse l'homme contre un arbre, plonge mon regard dans le sien. J'y vois

quelque chose, une question ou un besoin, que je choisis d'interpréter comme du désir, parce que j'en ai envie. Je glisse ma main dans son short et l'empoigne, lourd et gonflé. Je resserre la main en un mouvement de va-et-vient, mon souffle se bloque dans ma gorge, le visage pressé contre son tee-shirt humide, subjuguée par son odeur de lessive et de sueur. Je sens ma propre excitation, presque incontrôlable, et l'agrippe plus fermement. Sa respiration s'accélère et il m'attrape par les épaules, un geste d'une tendresse inattendue. Ses mains me serrent de plus en plus fort, quand, soudain, il me repousse. Je titube en arrière comme une ivrogne, trébuche sur une branche cassée, manque de tomber, et me retrouve brusquement seule. Ou plutôt non : un couple de personnes âgées vêtu d'anoraks verts assortis me regarde, éberlué.

« Tout va bien, mon petit ? demande la femme d'un air inquiet.

— Oui. » Je hoche la tête, essayant d'afficher un sourire penaud. « J'ai juste glissé... ça va. »

Ils m'observent encore un peu, puis s'éloignent à petits pas lents, deux silhouettes identiquement ratatinées disparaissant dans la brume. Wispa revient vers moi, tête baissée, regard méfiant. Quand je tends la main pour la toucher, elle s'écarte d'un bond.

« Ça va, ma belle, viens là. » Elle s'approche avec prudence, et je lui tapote la tête. « Bon chien. »

Je ne me souviens pas du chemin du retour. Je prends une douche brûlante, m'enveloppe dans un épais peignoir de bain et m'assois dans la cuisine, une tasse de café fumante entre les mains. Mais qu'est-ce que j'ai fait ? À partir de bribes d'émotions et de fragments d'images, une idée cohérente commence à se former. Je viens d'agresser un type sexuellement. Ça me donnerait presque envie de rire. Est-ce qu'il y a déjà eu un précédent pour ce genre de chose, au moins ? Sûrement que oui – des visions mythologiques de harpies attirant des hommes dans leurs griffes me viennent à l'esprit. Hé ! pas la peine d'en faire tout un plat. D'accord, je lui ai sauté dessus, mais il en avait envie aussi. J'avais la preuve tangible dans la main. Une vague de honte m'envahit, je brûle, je transpire. Et s'il appelait la police ? Est-ce qu'on m'arrêterait ? Quelle serait mon excuse ? Qu'il me plaisait, et que ça me donnait le droit de l'agresser ? Est-ce que le fait d'être une femme rend la chose moins grave ? Je sens que je m'engage sur le terrain glissant du deux poids deux mesures. J'attrape mon Mac, et tape « agression sexuelle » dans Google. Wikipédia me propose aussitôt une

définition : « Une agression sexuelle désigne tout acte sexuel non consenti, imposé sous la menace ou par une contrainte physique ou psychologique, ou tout attouchement sexuel sur une personne non consentante. Sont compris dans cette catégorie le viol, les attouchements, les baisers forcés... » Je referme le Mac, et reste assise sans bouger un long moment. La définition que je viens de lire ne précise pas le genre de l'agresseur ni de la victime. Peu importe l'angle sous lequel j'envisage la chose, il semble bien que j'aie commis un crime. Mais quelque part, au fond de moi, je ne me sens pas coupable. Et ce fait me perturbe encore plus que ma transgression.

OceanofPDF.com

Vingt-six jours plus tôt

L'alarme insistante du réveil me tire du sommeil. On est lundi matin. Je m'assois au bord du lit, prête à affronter cette nouvelle journée, quand je me rappelle les événements de la veille. Le souvenir me tord le ventre. Il faut que je réfléchisse à tout ça de manière rationnelle si je veux pouvoir fonctionner normalement, sans parler de gérer la crise au boulot. C'est le pire moment possible pour prendre un jour de congé, mais l'idée d'aller au bureau maintenant, déstabilisée, nerfs et faiblesses exposés au grand jour, me paraît intolérable. J'ai besoin d'une journée, non, de quelques heures au moins pour me ressaisir, me préparer, avant de me mêler au grand jeu de massacre de l'entreprise. Je laisse un message à Claire pour lui demander d'annuler tous mes rendez-vous de la matinée et de prévenir les autres que je serai de retour après le déjeuner. Wispa, qui m'a pardonné de l'avoir effrayée la veille, a deviné que je restais à la maison, et m'apporte son jouet en caoutchouc en signe de gratitude. Je me prête à notre jeu habituel, lui enlevant le jouet avant de le lui rendre. Sa queue tournoie dans l'air comme les pales d'un hélicoptère. Je la serre contre moi, embrasse son oreille brune. « Maman va aller mieux, dis-je en chuchotant, elle a juste besoin de faire le ménage dans sa tête. »

Sauf que... l'endroit où je me rends quand j'ai un problème à résoudre ou une décision à prendre est Hampstead Heath. Oserai-je y retourner aujourd'hui ? Je décide que oui. Ce sera comme revenir sur la scène du crime, remonter sur son vélo après avoir fait une chute et s'être ouvert le genou. Il faut que j'y retourne. Sauf que je ne suis pas la victime ici, mais l'agresseur. Pourquoi ce sentiment de fragilité, alors ? J'enfile mon pantalon de jogging et un tee-shirt et attrape la laisse de Wispa.

Le parc nous accueille à la manière d'un vieil ami, patient et indulgent, qui n'a peut-être pas toutes les réponses mais pose les bonnes questions. Je suis mon circuit habituel, me forçant à retourner là où ça s'est passé.

L'endroit est calme, mais on y croise quelques personnes, des joggeurs pour la plupart, un promeneur de chiens à l'air hagard avec six animaux turbulents en laisse qui le tirent chacun dans une direction différente, et un homme poussant le fauteuil roulant d'une vieille femme aux jambes enflées, chaussée de bottes Uggs.

En quittant le chemin principal pour m'enfoncer dans les bois, je suis frappée de constater à quel point mes pas deviennent silencieux, passant du crissement bruyant des graviers à un tapotement à peine audible sur la terre molle du sentier. Mon cœur bat de plus en plus vite, et je sais que ça n'a rien à voir avec l'effort. J'approche de l'endroit fatidique. À mes pieds, j'aperçois un préservatif usagé, incrusté dans la terre par les chaussures des promeneurs. Quelle ironie : une preuve scientifique, mais pas de mon crime. Je ralentis pour inspecter les alentours. Il n'y a personne. Je repère l'arbre contre lequel j'ai poussé l'homme, m'en approche, pose la main sur l'écorce rugueuse. Qu'est-ce qui m'a pris ? Est-ce que c'est ça, la crise de la quarantaine ? Se laisser aller à n'importe quel caprice qui nous vient sur l'instant ? Vouloir vivre dangereusement, goûter aux émotions les plus extrêmes avant de mourir ? Je reconnais bien ce sentiment d'urgence, cette angoisse qui m'habite depuis la mort de ma mère. On a si peu de temps. J'aurai bientôt l'âge qu'elle avait quand elle est morte. Et si le même gène sommeillait en moi, prêt à frapper, cette mutation du BRCA1 et 2 qui pousse les femmes les plus courageuses à passer sur le billard et se mutiler dans l'espoir qu'il ne restera plus rien à attaquer ? Mais est-ce que ça me donne le droit d'entraîner des inconnus dans ma course personnelle contre la montre ?

Et lui ? A-t-il été choqué, ou avait-il anticipé mon acte ? Est-ce qu'il avait envie de moi ? Peut-être qu'il est gay, et que recevoir les avances d'une femme ne l'intéresse pas ? Je me rappelle le moment où il a posé les mains sur mes épaules. J'y ai vu de l'affection. Mais peut-être qu'il essayait de me mettre à genoux, s'attendant à ce que je lui taille une pipe ? Une nouvelle vague de honte me submerge. J'aperçois mes lunettes de soleil qui gisent au pied de l'arbre. J'ai dû les perdre hier, sans même le remarquer. Je les ramasse. Une des branches pendouille lamentablement sur sa charnière, les verres sont sales et rayés. Peu importe ; je ne les aimais pas, de toute façon. Peu importe, me dis-je encore une fois. J'aimerais que ce soit la réponse à toutes mes questions. Mais ça ne l'est pas.

Il est treize heures passées quand j'arrive au bureau. Je suis saisie par l'atmosphère lourde et étouffante qui y règne, comme si la clim débloquait. Et puis je me rends compte que l'humeur générale est passée de l'enjouement optimiste habituel à une sinistrose apathique. Tout le monde a baissé les bras. Enfin, pas tout le monde : Claire entre dans mon bureau avec son iPad, un grand sourire aux lèvres. Elle me montre sa page Facebook, qu'elle fait défiler jusqu'à un statut récemment publié par Sarah. La première victime du massacre contre-attaque avant même d'avoir été officiellement licenciée. Je parcours la longue diatribe anti-entreprise que Tête de Basset a postée sur sa page. Elle y parle surtout d'elle-même, de toutes ces années de bons et loyaux services consacrées à la boîte, tout ça pour être flanquée à la porte, jetée comme une vieille chaussette. Tant de talent gâché. Tant de compétences, de savoir-faire, de charme dédaignés. La pauvre a complètement perdu la boule, et ce statut causera sa perte. Ah, la beauté des réseaux sociaux... Un problème de moins pour moi.

Le processus de restructuration a débuté pour de bon, et je passe le reste de l'après-midi en réunion. L'été va être long et sanglant. Annoncer aux gens qu'on n'a plus besoin d'eux est une tâche ingrate. Je redoute l'âpreté de l'épreuve, le choc, les larmes, suivis par l'abattement. Les failles commencent déjà à apparaître chez les cadres eux-mêmes, des cliques officieuses se forment spontanément. Mais le réconfort que ces coteries semblent prodiguer n'est qu'une illusion. Tout le monde ne cherche qu'à sauver sa peau, par n'importe quel moyen. Je me demande si la lutte en vaut la peine ; mais qu'est-ce que je ferais, moi, si je perdais mon poste ? Gérer la promotion des programmes à l'antenne pour une boîte d'audiovisuel ne vous prépare pas vraiment à survivre dans le monde réel. Enfin, je pourrais toujours devenir consultante, autrement dit superflue et inemployable. À ma surprise autant qu'à ma déception, je me rends compte que James me manque. Il me conseillerait, m'aiderait à remettre les choses en perspective... Stop ! Où est passée Anna la dure à cuire, l'indépendante ? Je m'en sortirai toute seule.

Vingt-trois jours plus tôt

Je parviens à esquiver les coups de fil de Bell encore quelques jours. Je sais qu'elle se douterait immédiatement que quelque chose cloche dans ma vie, et je ne veux pas avoir à lui mentir par omission. Être débordée au boulot a son utilité. Mais Bell ne se laisse pas facilement décourager par mon répondeur, et le jeudi, je la rappelle. Nous décidons d'aller manger vite fait chez Dim 7, un resto de *dim sum* chaleureux et bon marché sur Charlotte Street. Quand j'arrive, Bell est déjà installée, en train de siroter du saké chaud. Adieu le dîner vite fait, j'ai l'impression.

Je me lance aussitôt dans une complainte attendue sur le boulot. Il y a pas mal de choses à dire, pour le coup, et Bell m'écoute d'un air compatissant. Elle me laisse discourir le temps qu'on se partage trois paniers de *dim sum*. À l'arrivée du quatrième, elle va droit au but.

« Tu as un nouveau mec ? »

Je la regarde, feignant la surprise.

« Un nouveau mec ? Quand est-ce que j'aurais trouvé le temps pour ça ? »

Elle se contente de me fixer du regard, sans un mot. Je termine le saké et fais signe à la serveuse de nous en rapporter. Bell m'observe toujours.

« Tu as rencontré quelqu'un. » C'est une affirmation, pas une question.

Je soupire. Elle me connaît trop bien.

« Je n'ai pas de "nouveau mec", dis-je, mimant des guillemets avec les doigts.

— Qu'est-ce qui se passe, alors ? »

On nous apporte un autre pichet de saké avec lequel je m'affaire, remplissant nos verres, histoire de réfléchir à ma réponse.

« Je n'ai rencontré personne non plus, techniquement. » Ma réponse est nulle.

« Oh, mon Dieu, dit-elle. Tu es retombée dans ton comportement typique d'après-rupture. »

Elle m'a toujours sermonnée sur le sujet.

« Tu te trompes, Bell. » J'essaie de prendre un ton catégorique, tâche plutôt difficile après tout ce saké. « Bon, j'ai rencontré un type, absolument sublime, mais ça ne mènera à rien.

— Où est-ce que vous vous êtes rencontrés ? Comment il s'appelle ?

— Mais tu es pire que la Stasi ! dis-je, prenant une nouvelle gorgée de saké.

— Parce que je m'inquiète pour toi ? »

Elle est fâchée, maintenant. Je pose la main sur la sienne.

« Désolée, ce n'est pas ce que je voulais dire.

— Je sais, répond-elle en me tapotant la main. Allez, avoue tout.

— Il n'y a rien à avouer, en fait. On s'est croisés deux ou trois fois à Hampstead Heath. Je ne sais pas qui c'est. Je ne sais pas comment il s'appelle. Je sais juste qu'il est sublime. Ça s'arrête là.

— Ou est-ce que ça commence là ?

— Non, non. Il ne se passera rien, Bell, je te l'ai déjà dit. » Cet interrogatoire commence à m'agacer, et elle le sait. « Parlons plutôt de toi. »

Elle soupire, nous ressert du saké.

« Pas grand-chose à signaler. Enfin si : j'ai rencontré quelqu'un sur TangoWire. Elle est plutôt mignonne, elle me fait rire, on a passé toute la nuit à discuter.

— C'est quoi, le hic ?

— Elle habite à Moscou.

— Oh... Elle parle bien anglais ?

— À Moscou, dans l'Idaho.

— Ah, encore l'Amérique... »

Le penchant de Bell pour les Américaines lui a causé bien des peines de cœur, sans parler du coût des trajets en avion. Je m'évertue à lui rappeler que « Je t'aime » veut dire « Passe une bonne journée » dans ce pays-là, et pas « Je veux passer le reste de ma vie avec toi. » Elle ne m'écoute jamais.

« Oui, mais ça a vraiment l'air d'être quelqu'un de bien.

— Et qu'est-ce qu'on peut faire comme boulot à Moscou, dans l'Idaho ?

— Elle travaille à la fac, figure-toi.

— Ils ont une fac là-bas ?

— Oui, et assez grande, apparemment. Elle est maître de conférences en anthropologie.

— Alors vous avez réussi à discuter de choses sérieuses, au milieu de vos piques salaces de lesbiennes ?

— Arrête un peu ! C'est un site de rencontres, pas un chat porno, réplique-t-elle, vexée comme un pou.

— Je plaisante, Bell », dis-je en levant les mains d'un air d'excuse.

Elle sourit, et nous terminons notre saké d'un trait.

« Une autre tournée ? demande-t-elle en désignant le pichet vide.

— J'adorerais, mais j'ai encore un vendredi à endurer au boulot. » Je regarde l'heure sur mon iPhone. « Il faut que j'y aille. »

Nous nous séparons devant le restaurant ; Bell va prendre le bus 73 à Oxford Street pendant que je hèle un taxi. J'avais des scrupules à prendre le taxi à Londres, avant, mais l'importance que j'accorde à mon confort a augmenté en même temps que ma paie.

Vingt-deux jours plus tôt

Dans le passé, le vendredi était un jour décontracté au bureau, annonciateur d'un week-end de délicieuse flemmardise pour les célibataires ou de rattrapage effréné de la vie de famille pour les pères et les mères. Cette atmosphère détendue a été torpillée par les récents événements. Je pars pour le travail le cœur lourd, et, à mon arrivée, je découvre le parking rempli de ballons. Il y en a d'autres dans l'ascenseur. Et encore d'autres dans les locaux. Une feuille plastifiée posée sur mon bureau me livre la clé de l'énigme : c'est le Doughnut Day, une initiative conjointe des RH et de Happy Workplace, qui débouchera sur un grand concours de pâtisserie vendredi prochain. Ils auraient pu trouver un meilleur nom que le D-Day, évocateur de l'hécatombe du débarquement en Normandie ; mais c'est peut-être une blague cruelle des RH, occupées en ce moment même à calculer le nombre de victimes du massacre à venir. Ma foi, joyeux débarquement, me dis-je en attrapant deux beignets huileux dans la corbeille de la cuisine.

De retour dans mon bureau, j'examine la liste des employés de mon département. Ça va être coton. Les monteurs râlent déjà contre les changements d'horaires annoncés. Certains ont l'habitude de commencer tard et de finir tard, en décalage avec les horaires de travail des producteurs, qui ont besoin de monteurs. Les ingénieurs du son s'insurgent contre la suppression programmée de leurs roulements de dix heures, qui les obligera à revenir à la semaine traditionnelle de cinq jours. L'équipe de production s'arrache les cheveux sur le nouveau système de livraison dématérialisée, qui semble planter tous les jours, des heures de contenu numérique disparaissant dans les limbes de l'informatique. Oh, qu'on nous ramène au bon vieux temps des cassettes vidéo, de la Digi-Beta ou même de ce mastodonte de Beta-sp, de vrais objets concrets qu'on pouvait livrer et puis basta, c'est le mantra de tous les producteurs âgés de plus de trente ans. Ce qui m'amène aux producteurs en général, une bande de rongés d'angoisse

qui passent leur temps à se plaindre pour des broutilles, parfois aussi insignifiantes que le fait qu'on ait déplacé leur bureau d'un demi-millimètre dans la mauvaise direction. Qu'on leur présente le moindre défi, aussi minuscule soit-il, et les voilà lancés, boudant et pleurnichant comme des gamins qui se seraient égratigné le genou. Bientôt, ils devront faire face au plus grand défi de leur carrière : justifier leur propre existence. Je parcours la liste : Gary s'en sortira, il connaît les rouages de l'entreprise sur le bout des doigts ; Caroline, un vrai bourreau de travail, participera même au concours de pâtisserie vendredi prochain ; Sarah, pratiquement virée déjà ; Kevin, paresseux mais talentueux, pourrait bien survivre ; Karen, grosse et grande gueule qui passe son temps à parler d'elle-même, les paris restent ouverts ; JJ, au cerveau déglingué par l'abus d'herbe, ne verra sûrement rien venir ; Sam, jeune et naïve, craquera peut-être sous la pression ; Mina, une as de la technique, pourrait partir quand ça lui chante et être rembauchée aussitôt par quelqu'un qui la paierait deux fois plus ; Dan, graphiste de génie affligé d'un bégaiement, devrait être en train de rédiger un blog depuis le Népal au lieu de rester assis derrière un bureau ; Linda, une sale teigne écervelée, s'incrusterait, parce que les sales teignent s'incrument toujours... Claire interrompt mes divagations. Le tournage de la semaine prochaine : est-ce que je veux y assister ? Pas vraiment. Mais il aura lieu aux mythiques studios Pinewood, et tous les gros bonnets débarqueront des États-Unis pour l'occasion. Dans ce cas, j'en serai. Mon instinct de conservation, soigneusement développé au fil des années, se réveille. Je me plonge dans la lecture des scripts et la composition de l'équipe de tournage avec Stephan, mon directeur de prod préféré. Il faudra que je m'assure qu'il ne succombe pas au grand massacre.

Vingt et un jours plus tôt

Samedi, enfin, et je suis réveillée à l'aube, comme toujours. J'enfile ma tenue de sport pendant que Wispa m'observe d'un œil méfiant depuis son panier. Il est trop tôt, même pour elle. Je parviens à l'appâter avec un biscuit pour chien, et nous nous mettons en route, direction Fitzroy Park.

Le parc est vide et calme, à l'exception du raffut matinal des oiseaux. Un léger brouillard plane sur le lac, un voile de brume donnant l'impression que le décor a été retouché à l'ordinateur. Je gravis la colline en ahanant, souffle visible dans l'air. Wispa me suit paresseusement. J'adopte ce rythme qui fonctionne comme une séance de méditation, me plongeant dans la transe de la course, un état hypnotique où je plane sur un nuage d'endorphines, mon corps ronronnant comme une machine parfaite. Une fois au sommet de la colline, je poursuis mon circuit habituel dans les bois.

Je suis sur le point de me retourner pour chercher Wispa quand quelqu'un me pousse violemment dans le dos. Je trébuche, retrouve l'équilibre et manque de percuter un arbre, mes bras tendus amortissant l'impact. Il est juste derrière moi, je sens son odeur quand il me pousse contre le tronc. C'est le mannequin Dior, j'en suis sûre – ce mélange de sueur et de vêtements fraîchement sortis de la lessive me fait tourner la tête. Ses mains sont sous mon tee-shirt, sur mes seins ; il les caresse un instant, puis glisse une de ses mains sur mon ventre, moite de sueur, et dans mon pantalon. Je suis déjà mouillée quand il me touche, ses doigts s'enfonçant avec hâte. Je sens sa queue dure contre mon dos. Il descend mon jogging et me pénètre brutalement par-derrière. J'étouffe un cri. Mon visage heurte l'arbre et l'écorce rugueuse me mord la joue tandis qu'il me prend, égoïstement et sans égards. Je jouis juste avant lui, une humidité poisseuse, la sienne mêlée à la mienne, se répandant sur mes cuisses. Je reprends brusquement mon souffle quand il se retire, et puis il disparaît.

Je m'appuie contre l'arbre, incapable de tenir debout. Je remonte lentement mon pantalon puis me retourne et glisse à terre, dos contre l'écorce. Je ne sais pas combien de temps je reste là, à demi consciente, épuisée. Un joggeur passe à côté de moi, et je fais un effort pour me relever, pour avoir l'air normal. Et puis ça me revient. Wispa. Je pars à sa recherche en titubant entre les arbres, criant son nom. Elle a disparu. Je retourne au sommet de la colline à petites foulées, mais elle n'y est pas. Je regagne les bois et poursuis mon chemin vers Kenwood, l'appelant sans relâche. « Vous n'auriez pas vu mon chien, un labrador chocolat ? » dis-je à un couple de petits vieux en anorak vert, mais ils se contentent de me fixer d'un air soupçonneux en secouant la tête. Je finis par l'apercevoir en bas de la pelouse, tache brune sur l'herbe verte. Je l'appelle encore, mais elle ne bouge pas. Je cours vers elle, puis ralentis l'allure, par peur de l'effrayer. Elle me regarde avec de grands yeux ronds. Je prononce son nom, tends la main vers elle. Elle s'approche lentement, les oreilles rabattues contre le crâne, la queue entre les pattes. Je lui tapote doucement la tête avant de l'embrasser. « Pardon », dis-je dans un murmure. Nous repartons chez nous, deux soldats blessés rentrant du champ de bataille.

À la maison, je me dirige tout droit vers la salle de bains et allume ma douche à haute pression. Je m'examine dans le miroir. J'ai le visage crasseux, et une grande écorchure sur la joue, du sang frais se coagulant là où la peau s'est arrachée. Ça va être marrant à expliquer. Je tamponne l'éraflure avec un produit antiseptique qui me fait un mal de chien. J'entre dans la douche et reste debout sous l'eau chaude, perdant toute notion du temps. Quand le bout de mes doigts commence à se friper, je ressors pour m'essuyer avec une serviette propre. Ma peau est rose et sèche, mais je me sens sale. Une vraie petite cochonne.

Le week-end me file entre les doigts comme du sable. Je ne réponds pas aux appels de Bell. J'ignore les messages de Michael. Je fais un saut au supermarché du coin pour m'acheter des pizzas toutes prêtes, puis passe la plus grande partie de mon temps à regarder des épisodes de *Game of Thrones*. Une saga de fantasy, voilà exactement ce qu'il me faut pour échapper à la réalité que j'ai créée de mes propres mains.

Arrivé le dimanche soir, je ne tiens plus en place, assailli par des images de ma rencontre dans le parc. Comment est-ce que je me sens, après ça ? Sale, un peu dégoûtée, et très sexy. Le souvenir du mannequin Dior en train

de me prendre contre cet arbre m'excite. Je me rappelle parfaitement l'odeur, les bruits, l'érotisme extrême de la situation. Je me masturbe, là, dans mon salon, sur mon canapé design immaculé, une scène de sexe grotesque de *Game of Thrones* passant sur l'écran plat.

Alors que je somnole devant la télé réglée à bas volume, une pensée inattendue commence à me tourner dans la tête, comme une guêpe obstinée. Elle me réveille d'un coup. C'était bien le mannequin Dior, non ? Évidemment que c'était lui, j'ai reconnu son odeur, ses mains, j'en suis certaine. Et si je m'étais trompée ? Si ce n'était pas lui, est-ce qu'on m'a violée ? Non, c'était un acte consenti, j'avais envie de cet homme. Mais... j'avais envie du mannequin Dior, pas d'un inconnu. Je me rends compte que je pars du principe que le mannequin Dior n'est pas un inconnu, quelque part. C'est un inconnu, mais un inconnu que je connais. Un inconnu que je connais... l'oxymore pourrait servir de titre à un mauvais thriller. Mais non, c'est absurde. C'était lui, point à la ligne. Il faut que j'arrête d'y penser.

Wispa continue à me fuir ; elle reste couchée dans son panier, dos ostensiblement tourné. Elle est furax, je le sais, mais ça ne me dérange pas autant que d'habitude. Je n'ai même pas envie de la promener ; elle devra se contenter de brèves sorties dans le jardin.

J'appréhende le lundi, appréhende d'avoir à affronter les Américains au boulot, ou n'importe qui d'autre d'ailleurs. Et, évidemment, il y a cette vilaine croûte sur mon visage, qui me vaudra des questions. Je décide d'inventer une histoire de chute spectaculaire pendant mon footing, à base de teckel fou et d'arbre en travers du chemin. Claire ne sera pas dupe une seconde, mais même si elle possédait toute l'imagination du monde, elle ne devinerait jamais comment je me suis fait ça.

Dix-neuf jours plus tôt

Et puis le lundi matin arrive et je m'extirpe du lit, me force à avaler une tasse de café noir et pars travailler en voiture ; les bouchons du début de semaine me donnent envie de hurler. La croûte me démange la joue sous les couches de fond de teint, d'anticernes et de poudre Clinique. Elle ressort toujours autant qu'un coup de pinceau raté sur un chef-d'œuvre. Le chef-d'œuvre en question étant mon visage ce matin, après une séance de maquillage intensive à la maison.

« Aïe », dit Claire en regardant ma joue quand j'entre dans le bureau. Elle est assez futée pour ne pas poser de questions.

« Trop de vin », dis-je aussitôt, avant de m'en mordre les doigts. Pourquoi mentir de mon propre chef, alors qu'elle ne me demande rien ?

Elle hoche la tête d'un air compréhensif, et retourne à son ordinateur. C'est une pro.

La matinée suit lentement son cours, débutant par une première réunion avec les Américains. Ils ont l'air plutôt amusé par mon histoire de teckel fou qui s'est précipité dans mes jambes et m'a fait m'étaler de tout mon long, m'écorchant la joue au passage sur un tronc d'arbre mort. Ils sont impressionnés que j'aie courir tous les jours, et me conseillent de traîner le propriétaire du chien en justice, ces bonnes âmes procédurières. Alors que la réunion cède la place à la pause-déjeuner, je commence à me sentir patraque. J'endure la présentation de l'après-midi, essayant d'ignorer les élancements de douleur inquiétants qui me traversent le corps. À la dernière diapo de PowerPoint, mon bas-ventre me tracasse sérieusement. Je m'éclipse pour passer un coup de fil à la clinique Mary Stopes à Fitzrovia. Ils me proposent un rendez-vous le lendemain matin à neuf heures. Eh mince, le tournage à Pinewood... Mon côté raisonnable me dit que je ferais vraiment mieux d'y être. Mais ce même côté me dit aussi de consulter un

médecin. Je vais rater une occasion de récolter des bons points, mais je n'ai pas le choix. Les Américains devront se débrouiller sans moi demain matin.

OceanofPDF.com

Dix-huit jours plus tôt

« Je ne vois rien de spécial, mais on va quand même faire un frottis au cas où, dit la gynécologue, une Indienne d'âge mûr au visage patient et aux mains délicates. La douleur que vous m'avez décrite est sûrement due à un kyste ovarien fonctionnel. Dans la plupart des cas, ces kystes sont bénins et disparaissent tout seuls. Mais si la douleur persiste, n'hésitez pas à revenir me voir. »

Quand je suis rhabillée et de nouveau assise face à son bureau, elle me demande gentiment : « Est-ce qu'il y avait autre chose ? »

Je lui suis reconnaissante de l'ouverture qu'elle m'offre.

« Oui, en fait. J'ai eu des rapports non protégés avec un inconnu.

— Quand était-ce, mon petit ? »

Elle ne me juge pas, elle n'est pas choquée, elle me pose juste cette question. Le surnom affectueux ne me dérange pas, au contraire, ça m'émeut un peu. Elle m'écoute patiemment, puis me conseille d'aller au centre de dépistage de l'hôpital St Bartholomew. Je peux prendre rendez-vous en ligne ou y passer directement. Et ils feront les analyses immédiatement.

Le centre est lumineux, bien organisé et rempli de femmes comme moi. Ça m'étonne, sans que je sache pourquoi. Je ne pensais quand même pas tomber sur une bande de catins pouilleuses avec des cheveux hirsutes, si ? Une jeune docteure me reçoit assez rapidement. J'ai l'impression de l'avoir déjà vue quelque part, mais impossible de me rappeler où. Elle est aimable, professionnelle, et ne tourne pas autour du pot.

« Y a-t-il un risque de grossesse non désirée ?

— Non, je prends la pilule. »

Elle hoche la tête et griffonne quelque chose sur son formulaire.

« Nous allons faire un test de dépistage des MST, principalement la chlamydie, la blennorragie, la trichomonose, l'herpès...

— Le VIH ?

— Pour ça, c'est encore trop tôt. Mais si vous avez des inquiétudes particulières à ce sujet, vous pourriez suivre le TPE, le traitement postexposition, qui consiste à prendre des antirétroviraux pendant quatre semaines pour réduire les risques de contamination après un rapport non protégé. » Elle consulte ses notes. « Vous êtes tout juste dans la limite des soixante-douze heures. Sinon, il faudra revenir pour un test. Le virus peut être détecté dès deux semaines après la contagion, mais on ne peut pas totalement exclure la possibilité d'une contamination avant douze semaines. »

Je me sens brûlante, prise de vertige. Je décide de faire l'impasse sur le TPE, mais note sur mon iPhone de revenir pour une analyse sanguine dans douze semaines. La docteure me demande si je suis vaccinée contre l'hépatite A et B, puis me fait une prise de sang et m'envoie aux toilettes pour un prélèvement. Rapide, efficace, normal. À mon retour, elle me sourit en fixant le haut de mon crâne. Elle cherche peut-être à éviter le spectacle de la croûte sur ma joue.

« Je vais vous demander de patienter en salle d'attente pour qu'on vous donne le résultat des tests instantanés. Si nous pensons que vous avez besoin d'un traitement, nous vous le prescrirons avant que vous partiez. On vous enverra les autres résultats par texto dès qu'ils seront prêts. »

Elle referme mon dossier et me raccompagne jusqu'à la porte. Je regagne la salle d'attente, où je m'assois parmi d'autres patients, évitant soigneusement leur regard.

Si je m'en sors, me dis-je, je serai une vraie bonne sœur jusqu'à la fin de ma vie.

Quand j'arrive au bureau, il est bien trop tard pour repartir à Pinewood. Dommage, d'autant plus que Claire m'informe qu'un producteur américain légendaire est venu superviser le tournage. Pas de bons points pour moi, et pas d'autographe non plus, alors. Mais Cadenca Global produit bien assez de désordre de son côté pour m'occuper jusqu'à la fin de la journée.

Je rentre tard chez moi, complètement lessivée. J'aime mon travail, d'habitude, le tourbillon de la vie en entreprise, pimenté d'émotions humaines, d'ambitions et de jalousies. Mais ces deux dernières semaines ont été insupportables, le poids accablant de la restructuration à venir privant notre quotidien de vie et de couleur. Ajoutez à ça une aventure

insensée à Hampstead Heath, et c'est mon univers tout entier qui semble détraqué, dangereux et déplaisant. Est-ce qu'avoir James à mes côtés m'aiderait ? Je prends mon téléphone, puis le repose. Non : les ours en peluche, aussi adorables soient-ils, n'ont aucune place dans ma vie.

Je n'ai pas envie de sortir Wispa ce soir. Elle est déçue quand je lui ouvre la porte du jardin, mais il faudra qu'elle s'en contente. J'espère qu'elle a fait une bonne promenade avec Nicole ce matin, au moins. Je prends un long bain, puis exhume un vieux bac de glace du congélateur. Ça va être une soirée comme ça. Je viens de m'installer sur le canapé quand mon téléphone sonne. Le numéro ne me dit rien : sûrement quelqu'un qui me proposerait une amélioration gratuite de mon abonnement ou un nouveau mobile. Je ne réponds pas, mais quelques minutes plus tard, la sonnerie reprend. Les vendeurs d'abonnement attendent au moins un jour avant de rappeler, d'habitude. Je décroche.

« Allô, bonsoir... » Une voix d'homme, hésitante, polie. « Vous êtes la propriétaire d'un labrador marron appelé Wispa ? »

Merde, Wispa ! Je me dépêche d'aller ouvrir la porte du jardin. Elle n'y est plus.

« Oui, dis-je, le souffle court. Il lui est arrivé quelque chose ? »

— Non, elle n'a rien. » La voix se fait rassurante. « Elle est avec moi, je l'ai trouvée en train d'errer sur Highgate Hill, l'air un peu paniqué. Il y avait votre numéro sur son collier. »

Une vague de soulagement m'envahit. L'homme propose de déposer Wispa chez moi, et je lui donne mon adresse. Il sonne à la porte cinq minutes plus tard, ma chienne battant joyeusement de la queue à ses côtés. J'ai un moment d'indécision, ne sachant pas trop si je devrais lui proposer d'entrer, mais il me facilite la tâche en déclarant qu'il est déjà en retard pour aller récupérer sa fille à son cours de piano.

« Merci beaucoup, vraiment. Je ne comprends pas du tout comment elle a pu sortir du jardin. C'est la première fois que ça lui arrive. »

— Ah, les chiens et les enfants... », dit l'homme en souriant, et je me rends compte qu'il est plutôt beau gosse. Il a des cheveux bruns et bouclés, un teint pâle et des yeux d'un vert frappant, ourlés de longs cils noirs. « On pourrait passer des heures à comparer nos joies et nos misères. D'ailleurs... » Il hésite une fraction de seconde. « Ça vous dirait de passer prendre un verre à la maison un de ces jours ? Avec votre compagnon, je

veux dire, ajoute-t-il maladroitement. Ma femme et moi serions ravis. On habite juste à côté. »

Je lui réponds que ce serait un plaisir, et nous décidons de fixer une date par téléphone, puisque nous avons déjà échangé nos numéros grâce au collier de Wispa. Il s'appelle Tom, au fait, Tom Collins, comme le cocktail. Son père aimait le gin, sa mère la limonade, dit-il avec un sourire. Une fois la porte refermée, je fais la morale à Wispa. Il est évidemment bien trop tard pour la réprimander au sujet de sa fuite, elle serait incapable de relier les deux événements et d'en tirer une conclusion ; c'est un chien, après tout, pas un enfant. Et c'est moi qui l'ai abandonnée dehors. Mais comment s'est-elle débrouillée pour s'échapper ? Je récupère une lampe-torche dans le placard sous l'escalier avant de sortir dans le jardin obscur. À la lueur vacillante de la lampe, les murs et la palissade ont l'air intact. Je reviendrai les examiner demain matin. Je décide de donner un os à mâcher à Wispa, histoire d'enterrer la hache de guerre, et m'installe avec elle devant la télé. Je ne sais pas ce que je deviendrais si elle disparaissait.

Dix-sept jours plus tôt

Les résultats sont là, et je n'ai ni chlamydia, ni blennorragie, ni herpès, ni aucune autre MST au nom interminable et flippant. Même s'il me reste encore le test du VIH à faire dans trois mois, je me sens aussitôt purifiée, euphorique. J'ai envie de fêter ça, de le clamer sur tous les toits, mais faut-il se réjouir particulièrement de ne pas avoir de MST ? Alors à la place, j'appelle Michael pour l'inviter à dîner « dans un endroit vraiment sympa ». C'est moi qui régale. Il est libre, et ravi de l'invitation. Par un coup de chance, j'arrive à réserver une table chez Ottolenghi à Islington, grâce à quelqu'un qui vient de décommander la sienne. La réservation est prévue à 20 h 30, ce qui me laissera assez de temps pour une promenade digne de ce nom avec Wispa avant de sortir. Je me sens en veine, et pas seulement parce que j'ai réussi à m'incruster chez Ottolenghi sur un coup de tête.

Autour d'un nombre grandissant de merveilleux petits plats, je m'épanche auprès de Michael sur le stress au boulot. Il m'écoute avec sollicitude, prenant de petites bouchées d'aubergine grillée avec yaourt à la féta et de thon jaune snacké sauce soja-gingembre. Je n'ai jamais l'occasion de lui rendre la pareille, question capacité d'écoute, parce qu'il ne se plaint jamais de son travail. Il gère sa propre boîte de création de sites web, et je suis sûre qu'il aurait largement de quoi râler si l'envie l'en prenait ; mais ça n'arrive jamais. On nous apporte nos cailles grillées avec sauce chocolat-piment fumé, et je suis forcée d'interrompre la saga de mes malheurs d'employée. La nourriture est tout simplement trop bonne pour qu'on la gâche avec nos soucis quotidiens.

« Parfois, je me dis que je ferais mieux de démissionner et de monter ma propre affaire, je ne sais pas, me lancer dans le paysagisme ou la vente d'ours cousus main sur Internet, tout sauf la télé et les médias.

— Non, ma belle, ce que tu devrais faire, c'est ne pas bouger d'un pouce et attendre qu'on te vire. Et là, tu embauches un excellent avocat du droit du

travail, et tu les obliges à doubler leur offre.

— Ça m’a l’air d’un bon plan. »

Je récupère un peu de tofu au poivre noir et dashi safrané au bout de ma fourchette.

« Je suis sérieux, ma chère. Personne ne claque la porte comme ça à la télé. On s’arrange toujours pour être dans la position la plus lucrative possible au moment de se faire éjecter.

— On t’a éjecté, toi ? »

Je ne lui ai jamais demandé pourquoi il avait quitté son poste à temps plein pour monter sa propre boîte.

« Bien sûr, même si ça paraissait sûrement très innocent vu de l’extérieur.

— Et tu t’es rempli les poches ?

— Pas assez, ma chère, pas assez. » Michael avale une gorgée de vin. « Mais il y a d’autres compensations, tu sais. Comme le fait de pouvoir se promener dans un parc en plein milieu de la journée quand tout le monde bosse, par exemple. Enfin, pas tout le monde..., ajoute-t-il avec un sourire espiègle.

— Non ! Tu n’as pas fait ça ? » Mon exclamation, un peu trop vive pour l’atmosphère intime du restaurant, m’attire des regards curieux.

« Eh si.

— Tu as rencontré quelqu’un, dis-je en chuchotant, les restes de notre délicieux repas brusquement oubliés.

— C’est lui qui m’a rencontré, pour être précis.

— Arrête de faire le mystérieux, mon petit, je veux tout savoir.

— Eh bien... j’étais assis à un très bel endroit, en train de lire le dernier roman de Ian McEwan...

— Où ça ?

— À Richmond, ma chère.

— Qu’est-ce que tu faisais à Richmond ? C’est à des kilomètres de chez toi. »

Michael me jette un regard faussement réprobateur. « Tu veux savoir ce qui s’est passé ou pas ?

— Oui, pardon.

— Et donc, je suis assis sous un arbre avec Ian McEwan, quand un homme assez sublime surgit de nulle part pour me demander s’il peut installer à côté de moi, puisque, apparemment, je me suis attribué la meilleure place du parc. Sachant que le parc fait une bonne dizaine de

kilomètres carrés, ce n'est pas un mince exploit d'être tombé dessus sans même la chercher, alors je lui réponds que je serais ravi de partager ma précieuse place avec lui. Il déplie sa couverture tout en bavardant de manière très sympathique, ce qui me pousse à abandonner Ian pour engager la conversation avec lui. »

Une serveuse vient débarrasser notre table, puis nous demande si nous prendrons un dessert. Je jette rapidement mon dévolu sur un financier café, noix de pécan et crème de sirop d'érable à partager avec Michael, impatiente d'entendre la suite de son histoire.

« Comme il commence à faire un peu froid sur l'herbe, il me propose de me prêter un bout de sa couverture. Je migre donc à ses côtés, et... on se fait des câlins.

— Des câlins ?! » J'ai encore parlé trop fort.

« Oui, ma chère, des câlins. Juste quelques caresses, je t'assure, rien de plus. »

L'arrivée de notre dessert nous impose momentanément le silence. Nous savourons la texture du gâteau aux noix de pécan, légèrement craquant sur le dessus et les côtés, moelleux et fondant à l'intérieur, baignant dans sa crème au sirop d'érable. Quand il n'en reste plus une miette, je relance Michael.

« Et donc vous vous êtes “câlinés”..., dis-je, mimant des guillemets.

— Que tu le croies ou pas, c'est ce qu'on a fait, réplique-t-il, un poil agacé par mon air moqueur. Tous les gays ne se sentent pas obligés d'aller rouler dans les fourrés avec le premier type venu. Et franchement, une fois que j'ai commencé à discuter avec quelqu'un et qu'il se révèle être sympa, intéressant, charmant, une fois que je le connais un peu, je n'ai pas vraiment envie d'une branlette rapide. En fait, je préfère le côté chaleureux et intime au frisson de l'inconnu. » Michael s'interrompt. « Peut-être que je me fais vieux... » Il a l'air triste, et je me sens un peu coupable de l'avoir taquiné.

« Ça me manque, ce que j'avais avec Phil. La compagnie, la camaraderie, l'amour. Ça me manque de ne plus avoir de compagnon, Anna.

— Je suis désolée », dis-je en lui prenant la main.

Ses yeux se voilent de larmes, puis il se redresse, appelle la serveuse et commande deux expressos. Il sait qu'on aime autant l'un que l'autre terminer nos repas par une petite injection de caféine.

« Et puis, pour finir, on a échangé nos cartes de visite – imagine, faire ça dans le noir en plein milieu de Richmond Park – et on est rentrés chacun de

notre côté.

— Tu penses le revoir ?

— Je ne sais pas. Mais je sais que je suis prêt pour une nouvelle relation. »

En rentrant en voiture par Holloway Road, je pense à Michael, et à ce qu'il m'a raconté. À ce seuil de familiarité qui, une fois franchi, empêche de se lancer dans des expériences sexuelles anonymes et spontanées. Michael cherche une relation sérieuse, quelqu'un à qui il puisse se fier, qui partagerait son quotidien. Et moi, qu'est-ce que je cherche ? J'ai rejeté un homme qui voulait fonder une famille avec moi, et je ne parle pas que d'ours en peluche. James évoquait parfois l'idée d'avoir des enfants, et peut-être que ç'a été le déclencheur qui m'a poussée à m'éloigner de lui, à fuir. Est-ce que je veux fonder une famille ? Avoir des enfants ? J'ai beau chercher désespérément la réponse en moi, je ne la trouve pas. Je n'en sais tout simplement rien.

Quand j'arrive à la maison, Wispa m'accueille avec une joie sans mélange qui compense l'absence de véritables émotions humaines dans ma vie. Même s'il est tard, elle réussit à m'entraîner dans une nouvelle promenade. J'ai besoin d'éliminer mon expresso, de toute façon.

Nous descendons Swain's Lane d'un pas guilleret, notre énergie perturbant le calme des statues du cimetière. Wispa bondit joyeusement, remuant la queue. Le silence est brusquement rompu par mon portable qui vibre. J'avais oublié que je l'avais laissé en silencieux. Je regarde l'écran. C'est Bell. Elle m'a passé plusieurs appels, que je n'ai pas entendus. Il est tard pour elle, ça doit être important.

« Comment ça va, ma jolie ?

— Pourquoi est-ce que tu n'es pas chez toi ? Ça fait des heures que j'essaie de te joindre sur ton fixe. Où es-tu ? » Elle a l'air sacrément remonté.

« Je suis allée dîner avec Michael. Et là, je me promène avec Wispa.

— Là ? Mais il est minuit !

— Qu'est-ce qui se passe, Bell ?

— Je m'inquiétais.

— Pourquoi ?

— Parce que tu ne répondais pas ! s'écrie-t-elle, à la limite de l'hystérie.

— Je vais bien. Qu'est-ce qui t'arrive, Bell ? Tu veux que je vienne ?

— Non, non, non. » Je l’entends prendre de grandes inspirations. « Ça va. C’est juste que... une femme s’est fait agresser à Hampstead Heath, et ça m’a terriblement inquiétée, à cause de toi et de tes footings avec Wispa à n’importe quelle heure du jour et de la nuit, et puis je n’arrivais pas à te joindre...

— Minute. Qu’est-ce qui s’est passé ?

— Une femme s’est fait violer à Hampstead Heath. »

Un frisson glacé me parcourt.

« Je l’ai entendu aux infos.

— C’est horrible, Bell. Quand est-ce que c’est arrivé ?

— Aujourd’hui, je crois. Je ne suis pas trop sûre. J’ai eu tellement peur quand tu ne répondais pas.

— Oh, ma belle, je suis vraiment désolée. Je n’ai pas entendu mon téléphone. Je vais bien. Je rentre, maintenant. Je t’enverrai un message une fois à la maison.

— D’accord. » Elle a l’air plus calme. « Rentre tout de suite et ferme bien la porte.

— Promis. »

J’appelle Wispa et fais demi-tour, prenant soudain conscience des ténèbres impénétrables qui entourent la route. Après être arrivée chez moi et avoir verrouillé la porte, je me rends compte à quel point j’étais tendue. J’envoie un texto à Bell puis allume mon ordinateur portable. Je tombe sur l’info presque immédiatement.

La police de Camden a lancé un appel à témoignages concernant une agression sexuelle survenue à Hampstead Heath dans la matinée. La victime, une femme de trente-deux ans, a été agressée alors qu’elle faisait son footing dans les environs de Parliament Hill entre 6 h 45 et 7 h 30. Il semble que le suspect l’ait suivie depuis Holly Lodge Estate, avant de la pousser à terre et de l’agresser. Il s’est ensuite enfui en direction de Gospel Oak.

Le suspect est un homme de type méditerranéen, mesurant entre 1,70 m et 1,80 m, vêtu d’un tee-shirt sombre et d’un jogging gris clair. Quiconque aurait des informations à communiquer est prié de contacter l’inspecteur-chef Brown de la police de Camden, au...

Je referme mon ordinateur et reste assise, immobile, dans mon salon éteint. Pauvre femme. Rien que de penser à ce qu’elle a dû endurer, la peur me paralyse. Une pensée effrayante me vient. Bell a raison. Ça aurait pu

m'arriver. Tout à coup, je suis prise de sueurs froides. Et si ça m'était arrivé, justement ? Mes doutes du week-end resurgissent, encore plus inquiétants que la première fois. Et si ce que je considérais comme un rapport consenti n'avait été qu'un coup d'essai pour un violeur ? Y a-t-il la moindre possibilité pour que le mannequin Dior soit le coupable ? Ai-je, par mon comportement irréfléchi, créé un monstre ? Ce qu'il a fait avec moi lui aurait tellement plu que, désormais, il ne pourrait plus s'arrêter, et se serait mis à agresser d'autres femmes ? Je rouvre mon ordinateur et cherche fébrilement d'autres informations sur l'agression. Bien qu'on ne révèle pas son identité, j'aurais pu être la victime. Une femme jeune, sûrement active, qui faisait un footing dans le parc avant de partir travailler. Mais l'agresseur... Ça ne peut pas être le mannequin Dior, à moins qu'il ait complètement changé d'apparence. Et ce look... Un jogging gris clair, beurk, je parie qu'il faudrait lui passer sur le corps pour le forcer à enfiler un truc pareil. Ma propre désinvolture me choque. Mais quelque part, elle m'aide à balayer ce terrible sentiment de doute et de culpabilité. Non, ce n'est pas lui.

Quinze jours plus tôt

Ça fait bientôt une semaine que je ne suis pas allée courir à Hampstead Heath. J'ai une bonne excuse : ç'a été une semaine infernale au boulot. J'arrive aux aurores et travaille jusque tard tous les jours, parvenant tout juste à ne pas me faire submerger par le gigantesque tsunami de changements qui prend peu à peu de la vitesse sous l'œil attentif de Cadenca Global. Le concours de pâtisserie du vendredi, orchestré dans la joie et la bonne humeur par les RH et Happy Workplace, est une distraction dont personne ne veut ni n'a besoin. Les rares gâteaux préparés par les fous furieux qui ont encore assez de temps et d'énergie à perdre en cuisine gisent sur la table de la salle de conférences principale, à peine entamés. Il n'y aura pas de gagnant au concours ce vendredi, parce que tout le monde est perdant en ce moment. Une nouvelle structure se met en place, de nouvelles descriptions de poste sont en cours de rédaction et d'approbation, et le processus méticuleux des éliminations est sur le point de démarrer. Pour une raison ou une autre, je pense à un cube Borg de *Star Trek*, avec tous ces drones superflus qu'on éjecte dans l'espace pour les remplacer aussitôt par les créatures utiles qu'on vient d'assimiler. Toute résistance serait futile, c'est certain. Il faut que je fasse mon boulot, tout en tâchant de me ménager la stratégie de sortie la plus avantageuse possible. Bell, une mordue de *Star Trek* qui m'a transmis sa passion pour cette inoxydable série télé, serait fière de moi.

Il faut que je la voie, que je m'excuse une nouvelle fois de lui avoir fait si peur en ne répondant pas au téléphone le jour du viol à Hampstead. Je passe régulièrement Internet au crible à la recherche d'infos sur l'agression, mais n'en trouve aucune. Je me demande si la femme va bien, si une enquête a été ouverte, qui en est responsable. Je me dis aussi que je ne peux pas me tenir à l'écart de Hampstead Heath pour toujours. Le parc me manque.

J'arrange un rendez-vous avec Bell chez Yum Yum, à Stoke Newington, le meilleur restaurant thaïlandais en dehors de l'Asie du Sud-Est, à en croire certains habitants du quartier. C'est vrai que la cuisine est plutôt bonne et l'atmosphère exotique à souhait. À mon arrivée, Bell est déjà là, assise pieds nus sur le sol, à l'asiatique, devant une table basse. Je me laisse tomber en face d'elle, constatant avec gratitude qu'elle nous a déjà commandé deux mojitos aux fruits de la passion.

« Je suis arrivée juste à la fin de l'*happy hour*, annonce-t-elle fièrement.

— Bien joué. Tu aurais dû en prendre deux de plus.

— Ça va si mal que ça au boulot ? »

Je grimace, et avale une grande gorgée de mojito. Il est divin.

« Écoute, je suis désolée d'avoir fait tout un drame à propos de cette femme agressée dans le parc. Dans un moment de folie, j'ai pensé que c'était peut-être toi... » Bell secoue la tête.

« Ne sois pas bête, c'est moi qui devrais m'excuser de ne pas t'avoir répondu. Je comprends que tu te sois inquiétée.

— Ma foi, c'est à ça que servent les bons amis, dit-elle, avant de trinquer avec moi. Tu n'as pas recroisé ton inconnu de Hampstead récemment ?

— Non, ça fait une semaine que je ne suis pas allée courir. Je sens déjà le gras qui s'accumule », dis-je en tapotant mon ventre, espérant qu'elle laissera tomber le sujet.

Coup de chance, une serveuse apparaît pour prendre notre commande.

« Comment va ta Moscovite ?

— Bien, très bien. »

Bell affiche un sourire rayonnant. Oh, misère, me dis-je, elle est encore tombée dans le panneau. Et comme si elle n'attendait que ça, la voilà qui prononce la phrase que je redoutais d'entendre :

« En fait, je pensais peut-être aller la voir.

— Dans l'Idaho ?

— Non, on a parlé de se retrouver à Vancouver. Ce n'est qu'à un jet de pierre de chez elle, et j'ai toujours voulu y aller.

— Ça a l'air très chouette, Vancouver, dis-je, évitant soigneusement de mentionner sa petite amie virtuelle.

— Oui, c'est très chouette, réplique-t-elle, blessée. Mais je parle à ma meilleure amie, là, pas à TripAdvisor. Tu ne m'as même pas demandé comment elle s'appelait.

— Comment s'appelle-t-elle ? »

Je n'ai pas envie d'une énième dispute à propos des copines de Bell.

« Peu importe. Tu penses que c'est du délire, hein ?

— Non, Bell, pas du tout. Je suis contente pour toi. Je ne veux pas qu'on te fasse souffrir encore une fois, c'est tout. Tu ne la connais même pas.

— Eh bien si, justement. J'ai passé plus de temps à discuter avec elle en une semaine qu'un couple moyen ne le fait en un an. C'est ça, le principe des relations à distance. Parler et écouter. C'était quand, la dernière fois que tu as réellement écouté un de tes copains ? »

Tout doux, me dis-je, ne la laisse pas t'entraîner dans une engueulade à couteaux tirés. C'est une fois de plus la serveuse qui sauve la situation en nous apportant nos plats. Nous attaquons nos currys verts thaïlandais aux crevettes et à la citronnelle, savourant le mélange subtil de saveurs épicées, sucrées et salées, notre prise de bec sur les copains/copines oubliée pour la soirée. Je sais que le sujet refera surface, mais je suis soulagée que ce ne soit pas ce soir. Et que Bell ait renoncé si facilement à me questionner sur l'« inconnu de Hampstead ».

Mais je ne peux pas m'empêcher d'y penser. Après avoir déposé Bell à son appartement, je rentre chez moi, m'autorisant à formuler la question que j'évite depuis une semaine. Est-ce que le mannequin Dior pourrait – malgré mon intime conviction du contraire, basée en grande partie sur la couleur de son jogging – être le violeur ? Le type qui a agressé une jeune femme venue faire son jogging dans le parc un matin de malchance ? Était-ce lui ? Faudrait-il que j'en parle à la police ? me dis-je pendant que je progresse à un rythme d'escargot dans les embouteillages permanents de Green Lanes, regardant les hommes rassemblés devant les stands de kebab. Non, ça ne peut pas être lui. Il n'a pas le teint méditerranéen, et puis, d'après la description de la police, le violeur est de taille moyenne. Le mannequin Dior est plus grand que ça. Mais qu'est-ce qui me rend si sûre de son innocence ? Je ne sais rien de lui.

Non, ça ne peut pas être lui, parce que ce n'est pas un violeur. On a eu des rapports assez brutaux dans un lieu public, mais ce n'était pas un viol. C'est moi qui ai fait le premier pas, après tout. Aurais-je réveillé un aspect ignoré, violent, de sa psyché ? J'ai l'impression de tourner en rond, de me poser sans arrêt les mêmes questions. Et la conclusion est toujours la même : ce n'est pas lui. Ça ne peut pas être lui. Je ne veux pas que ce soit lui.

Il n'y a plus aucun endroit où se garer dans ma rue, le calvaire habituel de l'automobiliste le vendredi soir. Je fais un tour du pâté de maisons à la recherche d'une place. Rien. Je recommence mon circuit, prête à bondir comme une panthère sur la première place fraîchement désertée. Toujours rien. Je peux soit continuer à rouler, vers Highgate Hill, soit tenter une nouvelle patrouille le long des trottoirs. Peut-être qu'une fois que les gens auront commencé à sortir des pubs, une place se libérera. Je m'arrête au milieu de la rue, indécise.

Un coup frappé à ma vitre me fait sursauter. Un homme se penche vers moi, sourire aux lèvres. Il dit quelque chose que je ne comprends pas. Mon cœur s'emballe, mon pied se déplace instinctivement vers l'accélérateur. Puis je jette un nouveau regard à l'homme, et je le reconnais. C'est le type qui a retrouvé Wispa. Tim Machin-chose. J'appuie sur le bouton de la vitre.

« Salut ! Désolé de vous avoir fait peur, dit l'homme avec un sourire penaud. C'est Tom, j'ai trouvé votre chien l'autre soir.

— Mais oui ! Bonsoir, Tom. Excusez-moi, j'avais la tête ailleurs... » Je me sens idiot de l'avoir paniqué.

« Non, c'est ma faute, je n'aurais pas dû frapper à la vitre comme ça. » Il est plutôt mignon, avec son air gêné.

« Bah, c'est déjà oublié, dis-je en riant. Il n'y a pas de mal.

— Je revenais d'une virée nocturne au supermarché, dit-il en me montrant le bidon qu'il tient à la main. C'est toujours en plein milieu de la nuit qu'on s'aperçoit qu'on est à court de lait.

— À qui le dites-vous. »

Je hoche la tête comme si je partageais ses problèmes d'intendance, sauf que non. Je ne suis jamais à court de lait, pour la bonne raison que je n'en achète jamais.

« Au fait, on organise une petite soirée demain, avec quelques amis du quartier, rien de spécial... Ça vous dirait de passer ? Je sais que c'est un peu tard pour proposer... »

Ma foi, me dis-je. Ce n'est pas comme si j'avais mieux à faire de mon samedi soir.

« Ce serait super. Mais... vous pensez que je peux emmener Wispa ?

— Wispa ? répète-t-il, perplexe.

— Ma chienne.

— Oh oui, bien sûr, amenez-la, les enfants seront ravis. Vers 19 h 30 ? On habite juste au coin de la rue. »

Il me donne son adresse, nous nous souhaitons bonne nuit, puis il s'éloigne en brandissant son bidon de lait comme un trophée. Drôle de type. Je me demande à quoi ressemble sa femme. Par miracle, une voiture démarre juste devant moi, m'abandonnant une place de choix. C'est le karma ; j'ai dû faire une bonne action aujourd'hui. Ce sentiment persiste quand, en me démaquillant un peu plus tard, je constate que l'égratignure s'est considérablement estompée sur ma joue. Je guéris aussi vite qu'un chien, comme disait ma grand-mère.

OceanofPDF.com

Quatorze jours plus tôt

Tom n'a pas menti : sa maison se trouve littéralement au coin de la rue. Wispa a l'air de connaître le chemin, et arrive à la porte avant moi, frétilant de la queue. Je sonne, et Tom m'ouvre. Il est plus beau que dans mon souvenir, avec ses cheveux noirs bouclés ramenés en arrière avec du gel, son ombre de barbe. Il semble sincèrement heureux de me voir tandis que je lui fourre une bouteille de blanquette de Limoux dans les mains. Wispa est entrée sans m'attendre – j'entends des enfants s'extasier à sa vue. Tom m'emmène dans le salon, une pièce immense dotée de portes-fenêtres donnant sur un jardin. Quelques personnes s'y trouvent déjà : un couple d'âge mûr que je me rappelle avoir croisé dans la rue commerçante, un jeune homme mince aux cheveux longs et à l'air égaré de quelqu'un qui a testé trop de drogues, une grande femme au rouge à lèvres éclatant et deux enfants, un garçon et une fille, occupés à cajoler Wispa qui se repaît de cette attention. Tom me présente à l'assemblée, et il s'avère qu'on est tous voisins. La conversation tourne autour de l'étêtage des arbres, la dernière folie à s'être emparée du quartier.

« C'est une pratique barbare qui devrait être interdite, déclare la femme au rouge à lèvres, une certaine Fiona.

— Ce n'est pas la bonne époque de l'année, de toute façon, il faudrait le faire entre novembre et février, pas maintenant », tempête David, l'homme âgé.

Sa femme et le jeune homme gardent le silence. J'ai l'impression que tout le monde attend mon avis sur le sujet. Je cherche désespérément quoi dire, quand Tom arrive à ma rescousse.

« Anna, je te présente ma femme, Samantha. »

Je me retourne, soulagée de ne plus avoir à endurer ce débat arboricole, jette un bref coup d'œil à Samantha et me fige, horrifiée. Je lui serre la main ; elle sourit et me dit quelque chose. Merde. Merde. Merde. C'est la

docteur sympa du centre de dépistage de St Bartholomew. L'humiliation totale. Elle ne laisse pas paraître qu'elle me connaît, et je dois me concentrer très fort pour comprendre ce qu'elle raconte. Elle est en train de me parler de Wispa, expliquant que ses enfants adoreraient avoir un chien mais qu'ils ne pourraient jamais s'en occuper. Je sais qu'elle se souvient très bien de m'avoir auscultée à la clinique, et je lui suis reconnaissante de me donner le temps de me ressaisir. Je reprends peu à peu contenance, et nous papotons joyeusement de chiens et d'enfants pendant un petit moment. Puis elle part s'occuper d'autres invités et je reste seule, ébranlée et honteuse. Je m'éclipse, trouve le chemin de la salle de bains. Je ferme le verrou et me regarde dans le miroir. Qu'est-ce qu'elle peut bien penser de moi ? Est-ce qu'elle va tout raconter à son mari ? « Au fait, cette gentille jeune femme dont tu as retrouvé le chien la dernière fois est une obsédée sexuelle qui se tape des inconnus dans le parc. » Bon, elle n'a aucun moyen de savoir que ça s'est passé dans le parc, mais ça fait plus dramatique. Et évidemment qu'elle n'en parlera pas à son mari, à cause du secret médical et tout ça... mais je me demande s'il n'y a pas que dans les séries policières qu'on voit ça. Je parie que, dans la vraie vie, les médecins passent leur temps à colporter des ragots sur leurs patients. Elle est peut-être en train de parler de moi à tous ses invités en ce moment même : « Anna est un cas intéressant, une nymphomane, mais vous serez contents de savoir qu'elle n'a actuellement aucune MST. » Il faut que j'arrête ces bêtises, que je me donne un coup de pied aux fesses et que je rejoigne les autres. Je m'asperge les poignets d'eau froide, prends une grande inspiration puis ouvre la porte. Quand je regagne le salon, tout le monde est occupé à saluer de nouveaux invités, Francesca et Simon, un couple séduisant dont le charme opère immédiatement sur l'assemblée. Je suis soulagée de voir qu'ils accaparent toute l'attention. Apparemment, Simon est plus ou moins célèbre, un entrepreneur de génie qui s'est bâti une fortune dans le milieu de la pub. Francesca et Simon ont une maison sur la très huppée Bishops Avenue, me confie David dans un chuchotement respectueux. Oh, de vrais millionnaires, me dis-je avant de les observer d'un peu plus près. Je dois admettre qu'ils ont plutôt fière allure, un mélange d'assurance et de charme poussés à l'extrême qui leur confère l'aura privilégiée et glamour de gens évoluant dans une autre dimension. Simon régale l'auditoire avec une anecdote sur Michael Birch, le cofondateur du réseau social Bebo, vendu

en 2008 à AOL pour huit cent cinquante millions de dollars et racheté récemment pour à peine un million.

« C'est ce que j'appelle une bonne affaire, commente Simon, comme s'il parlait d'un bibelot dégoté dans une brocante. Et en plus, il l'a annoncé à tout le monde sur Twitter ! » L'histoire l'amuse visiblement, et l'assemblée s'esclaffe à l'unisson.

Je vide mon verre de prosecco et le remplis aussitôt. Que Dieu bénisse les millionnaires avec un compte Twitter, mais l'idée du secret que je partage désormais avec Samantha me met toujours aussi mal à l'aise. Heureusement, Simon enchaîne sur Rupert Murdoch, racontant d'un air goguenard comment il a déboursé cinq cents millions de livres sterling pour acquérir MySpace en 2005, avec pour seul résultat de se faire écraser par Facebook et de devoir le revendre six ans plus tard pour la somme ridicule de trente-cinq millions. Tout le monde trouve ça hilarant.

« Et puis il y a Friends Reunited, bien sûr... », continue Simon.

Les histoires d'investissements ratés dans les réseaux sociaux, ça va cinq minutes ; je décide d'aller chercher des petits-fours dans la cuisine. Je tombe sur Alden, le jeune homme à l'air shooté, en train de donner de gros morceaux de poulet rôti à Wispa. Il se confond en excuses en me voyant, mais je lui pardonne d'avoir gavé ma chienne et le fais rire avec ma description de l'appétit gargantuesque de Wispa. En fait, il est tout à fait charmant et pas shooté du tout. C'est un réalisateur en herbe qui travaille en freelance comme assistant sur les tournages, un boulot qui vous confronte à la dure réalité de la vie et que la plupart des réalisateurs débutants doivent se coltiner pour survivre. Il a rencontré Tom et Samantha sur l'île grecque de Skópelos, avant de découvrir qu'ils étaient voisins à Highgate. Samantha est médecin (à qui le dit-il !) et Tom possède son propre cabinet dentaire à Soho. Ils sont adorables avec lui, s'occupent de ses chats quand il part sur un tournage et l'invitent à manger quand il est dans le coin. La copine d'Alden est chanteuse dans un groupe, et très souvent en tournée, mais il faut absolument que j'aille voir son prochain concert à XOYO, le club de Shoreditch. Il me dégotera des tickets, me dit-il. Puis il m'interroge sur mon travail, et m'écoute pour de vrai quand je lui parle de la crise actuelle. Je le trouverais plutôt séduisant en temps normal, cet adorable gamin coincé dans le corps mince, presque ascétique d'un jeune homme ; mais je m'aperçois que je suis complètement insensible aux charmes des autres mâles en ce moment. Malgré mon obsession évidente pour le mannequin Dior, je suis

plutôt contente de discuter avec Alden. Aucun de nous n'a très envie de retourner dans le salon, mais nous finissons par conclure que rester plus longtemps dans la cuisine serait malpoli. Je deviens brusquement impatiente de rejoindre les autres, quand je me rends compte que Samantha a dû remarquer notre absence et en déduire qu'on était en train de forniquer sur la table de la cuisine. C'est de la paranoïa, je sais ; mais dans chaque pensée paranoïaque se cache probablement un fond de vérité.

OceanofPDF.com

Treize jours plus tôt

On est dimanche matin, mais je me réveille pleine de détermination. C'est mon « dimanche jardinage », un des rares moments où je consacre un peu de temps et d'énergie à la jungle qui prolifère derrière ma maison. Comme je n'y connais pas grand-chose, je préfère ne pas m'en charger seule. Pia, mon experte en jardinage danoise, vient me prêter main-forte une fois par mois. Ça ne suffit pas pour la masse envahissante de mon jardin, je le sais bien, mais c'est mieux que rien. Même en ne venant qu'un jour par mois, Pia fait des merveilles avec tous ces arbustes et ces plantes dont je ne connais même pas le nom. Le dimanche jardinage est aussi le jour où tous mes amis savent que je suis à la maison et qu'ils peuvent passer quand ça leur chante, à condition d'apporter une bouteille de prosecco.

Pia arrive à 10 heures pétantes, un plan d'action précis en tête. Elle m'envoie à la jardinerie d'Alexandra Park avec une liste de courses, et, à mon retour, elle s'est déjà mise au boulot. Je me sens un peu inutile, à la regarder faire par-dessus son épaule, alors je vais nous préparer du café. Pia, avant de devenir une professionnelle des jardins, gérait son propre garage. Aussi calée en voitures qu'en plantes, c'est le genre de femme qui constitue une menace directe aux yeux des hommes parce qu'elle empiète sur leur domaine d'expertise. Elle n'est pas lesbienne, même si elle ferait une fière représentante du genre – d'après Bell, en tout cas, qui ne rate jamais une occasion de la voir et débarquera probablement à un moment de la journée. Elle est plutôt menue, avec une crinière de cheveux roux bouclés et un teint préraphaélite. On la croirait incapable de déraciner une mauvaise herbe, et pourtant je l'ai déjà vue manipuler un sac de soixante litres de compost comme si c'était un paquet de chips.

Wispa, qui l'adore, se charge de l'aider en creusant des trous là où elle pose ses outils. Autour d'une tasse de café fumante, je rapporte son escapade de l'autre soir à Pia.

« Comment est-elle sortie ? me demande-t-elle, jetant un œil à la palissade.

— Aucune idée, dis-je.

— On va trouver et arranger ça, pour qu'elle ne se sauve plus. »

Nous longeons la palissade du jardin à la recherche d'une latte manquante ou d'un trou que Wispa aurait creusé. Mais tout a l'air intact.

« Est-ce qu'elle aurait pu passer par-dessus ? me demande Pia.

— Regarde-la, elle ne serait même pas capable de sauter au-dessus de deux briques empilées, et je parle de briques de Lego, dis-je, sachant très bien que je suis injuste avec mon bébé.

— Comment a-t-elle fait, alors ? »

Nous examinons à nouveau la palissade, le mur du fond, la remise envahie d'herbes.

« Elle n'a pas pu se sauver », décrète Pia. Ces Danois n'y vont pas par quatre chemins.

« Mais je t'assure que si ; Tom l'a retrouvée dans la grande rue.

— C'est peut-être à lui que tu devrais parler, alors. »

Pia repose sa tasse vide et s'empare de sa cisaille à haie. En ce qui la concerne, Wispa n'a pas pu sortir par là, il n'y a donc aucun problème. Mais je m'interroge : comment diable ma grosse dondon a-t-elle réussi à s'échapper d'un jardin entouré d'une palissade hermétique et d'autres jardins, pour échouer dans la rue ? La sonnette interrompt mes réflexions.

C'est Sue, ma vieille amie, une directrice de prod surnommée « *Superwoman* » pour ses formidables capacités d'organisation. Elle a toujours des anecdotes impayables sur son boulot ; et une fois de plus, elle ne me déçoit pas, en se lançant tout de go dans le récit d'un tournage récent à Beyrouth. Apparemment, le caméraman, un gay baraqué appelé Hank, était obsédé par Grindr.

« Quelle grille ?

— Grindr, répète-t-elle. Un réseau social géolocalisé.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ?

— C'est une application pour Smartphone qui permet de repérer les autres gays à proximité, du plus proche au plus éloigné. »

J'ai soudain l'impression que la technologie m'a laissée sur le carreau, comme ces vieilles dames qui refusent d'apprendre à se servir d'Internet parce que ce serait une « perte de temps ».

« Comment fais-tu pour te tenir au courant de tous ces trucs ?

— Je ne me tiens pas au courant. Je regarde juste ce que font les gens. En parlant de ça, d'ailleurs... il me semble avoir croisé James l'autre fois.

— Mon James ? » Oups, ma langue a fourché. « Mon ex, je veux dire ?

— J'espère bien que c'est ton ex, parce qu'il avait une blonde plutôt canon au bras...

— C'est vrai ? Il sort avec quelqu'un ? » Je me rends compte que ça ne me dérange pas ; au contraire, je suis assez soulagée de ne plus avoir à me sentir coupable de l'avoir largué. « Tant mieux pour lui. »

La sonnette nous interrompt. C'est Michael, suivi d'Alden, que j'ai invité sur un coup de tête hier soir. Je n'ai pas parlé de mon dimanche jardinage à Tom et Samantha. Je dois encore me faire à l'idée que quelqu'un sache quelque chose d'aussi intime sur moi, sans même qu'on soit proche. La sonnette retentit à nouveau, et je décide qu'il est temps d'ouvrir la première bouteille de prosecco.

Douze jours plus tôt

On est lundi matin, et je crois que je suis prête à retourner dans le parc. Wispa m'observe d'un œil incrédule pendant que j'enfile mon jogging. Enfin, elle sort de son panier, s'étire et va m'attendre à côté de la porte d'entrée. Quand j'ouvre la porte, je reste bouche bée. Un bouquet de roses rouges est posé sur le seuil. Pas de papier autour, pas de carte, rien que des fleurs magnifiques, épanouies, avec de longues tiges. Il y en a quinze sur le même modèle. Je retourne dans la maison et choisis le vase en cristal adéquat pour mettre les fleurs dans l'eau. Je le laisse sur la table de la cuisine, en me disant que je lui trouverai un meilleur emplacement ce soir.

Wispa et moi sommes toutes les deux un peu rouillées, et il nous faut un moment pour prendre notre rythme. Nous tournons dans Fitzroy Park quand un autre joggeur me dépasse, puis ralentit et se retourne vers moi. C'est Tom. Wispa le fête comme un ami perdu de vue. Quelle coïncidence...

« Ça vous dérange si je cours avec vous ?

— Pas du tout. On risque d'être un peu lentes, par contre. Ça fait un bout de temps que je n'ai pas couru, et je le sens bien. On le sent toutes les deux », dis-je en regardant Wispa, qui halète joyeusement.

Tom se met à rire, et je remarque qu'il a des dents incroyablement blanches et droites. Et puis je me rappelle qu'il est dentiste.

« C'était vraiment chouette, cette petite soirée. Merci de m'avoir invitée.

— Tout le plaisir était pour nous. On est ravis d'avoir une nouvelle amie dans le quartier, Sam et moi. »

Quelque part, j'ai du mal à croire que Samantha soit ravie de me savoir proche de chez elle et de son mari ; mais je ne relève pas.

Nous pénétrons dans le parc, où il devient clair que Tom a l'intention de me suivre tout le long du parcours. Et je me rends compte que ça m'agace. Il a beau être sympa, sa compagnie me plaît moins que mon circuit. Je n'ai pas envie de le partager avec lui, comme si Tom empiétait sur mon territoire

personnel. En arrivant au sommet de la colline, je tourne à gauche au lieu de prendre à droite comme d'habitude, avançant à petites foulées vers Parliament Hill au lieu de Kenwood. J'ai l'impression que la présence de Tom gâcherait le caractère intime de mon trajet habituel. Je veux le garder pour moi toute seule, je ne veux pas de Tom à mes côtés. Au cas où je croiserais le mannequin Dior ? J'ai quelques doutes sur mes motivations, mais, en tout cas, Tom m'énerve. Il me suit obstinément, apparemment insensible à mon changement d'humeur. Pire, il me rattrape pour discuter.

« Tu as entendu parler de cette pauvre femme qui s'est fait agresser ? Ça devait être quelque part dans le coin, dit-il avec un geste en direction de Parliament Hill.

— Oui, j'ai entendu ça, c'est horrible. »

Je fais semblant d'être à bout de souffle pour couper court à la conversation. Mais il insiste :

« Et ça s'est passé dans la matinée, alors qu'il y avait du monde partout, des joggeurs comme toi et moi... »

Il ne m'arrachera pas un mot de plus. Il attend ma réaction, puis finit par ajouter :

« C'est terrible. Ils devraient augmenter le nombre de gardiens dans le parc. »

J'acquiesce, ahanant de manière théâtrale pour qu'il la boucle. Raté.

« Si jamais tu as besoin de quelqu'un avec qui courir, histoire de te sentir un peu plus en sécurité, n'hésite pas à m'appeler. Sam ne court pas trop, elle préfère aller à la gym. Je serais ravi de te servir d'escorte pour un footing », dit-il avec un rire, en réponse de quoi j'émetts un vague grognement.

Il saisit enfin le message, et nous terminons notre course en silence. Quand nous nous séparons en haut de Fitzroy Park, une idée me vient : et si c'était lui qui m'avait envoyé ces mystérieuses roses ? Non, me dis-je : il aurait déjà vendu la mèche. C'est une pipelette, il serait incapable de rester bouche cousue aussi longtemps.

Je m'aperçois que je suis vraiment furax contre lui. J'ai l'impression qu'il a envahi mon sanctuaire. En même temps, je sais que ce sentiment n'a aucun fondement ; il a juste agi de manière naturelle, en bon voisin. C'est un type bien, me dis-je : arrête de te comporter comme s'il t'avait piqué ton jouet préféré. Mais j'ai beau essayer de me raisonner, je sens que ma mauvaise humeur ne me quittera pas de la journée. Même le spectacle des fleurs splendides sur la table de la cuisine ne parvient pas à me dérider.

Mais sur le trajet du bureau, mes pensées reviennent à ce cadeau anonyme. M'était-il bien destiné ? Sûrement, puisque je l'ai trouvé sur le pas de ma porte. Ça ne peut pas être la bourde d'un livreur d'Interflora, quelqu'un s'est clairement chargé de les déposer en personne. Reste donc deux questions : à qui dois-je ces fleurs et que signifient-elles ? Une recherche rapide sur mon iPad pendant que je poireaute dans les bouchons : quinze roses veulent apparemment dire « pardon ». Qui me demande pardon et pourquoi ?

Les roses tombent aux oubliettes dès que j'arrive au travail. Un abruti a garé son vieux tacot sur ma place de parking, et les agents de sécurité mettent une éternité à m'en trouver une autre. Je suis à peine installée à mon bureau que Karen passe la tête par la porte.

« Je peux te parler deux minutes ? »

— Pas de problème. » Ça m'arrange autant qu'un talon cassé sur un escarpin. « Entre. »

Elle referme soigneusement la porte et s'assoit dans un fauteuil en face de moi.

« Qu'est-ce que je peux faire pour toi, Karen ? »

— C'est à propos de JJ. » Elle est au bord des larmes. « Il me harcèle. »

Je la regarde, médusée. JJ ? Le type qui passe la plupart de son temps à planer tellement haut qu'il ne reconnaîtrait pas sa propre mère ?

« Il te harcèle ? Comment ça ? »

— Il n'arrête pas de m'appeler sur mon portable.

— Qu'est-ce qu'il te dit ?

— Rien. C'est juste des appels silencieux terrifiants depuis un numéro masqué.

— Comment sais-tu que c'est lui, alors ?

— Oh, j'en suis sûre... » Elle essuie une larme. « C'est cette façon qu'il a de me regarder tout le temps au bureau... »

Aux dernières nouvelles, JJ regardait surtout dans le vide. Peut-être que Karen s'est accidentellement retrouvée dans son champ de vision.

« Tu es sûre ? »

— Certaine. »

Un sanglot lui échappe. Allons bon.

« Qu'est-ce que tu voudrais que je fasse ? »

— J'en sais rien ! gémit-elle.

— Bon, Karen, voilà ce que je te propose, dis-je d'une voix douce, comme si je m'adressais à un jeune enfant. D'abord, tu vas bloquer tous les appels masqués sur ton portable. Je suis sûre que ton opérateur propose ce service, c'est instantané et ça ne coûte pas grand-chose. Si ça ne change rien, je demanderai aux RH de te recevoir pour te donner quelques conseils. Ça te va ?

— Oui, dit-elle en se tamponnant les yeux avec un mouchoir roulé en boule. Merci.

— De rien. »

Je lui adresse un sourire amical, puis regarde l'heure sur mon portable. Comprenant l'allusion, Karen extrait sa large masse du fauteuil et regagne la porte. Après son départ, je lâche un soupir exaspéré. Comme si tout ce bazar ne suffisait pas, il faut que je me coltine ces chamailleries de gamins.

Je rentre tard chez moi, ouvre une bouteille de malbec argentin et réchauffe un plat préparé de chez Marks & Spencer. En attendant que le micro-ondes finisse de tourner, je contemple les roses qui trônent dans leur vase sur la table de la cuisine. J'adorerais savoir qui les a envoyées, mais j'ai d'autres soucis en tête pour le moment. Entre les réunions et les mails du jour au boulot, je me suis rendu compte que j'étais devenue accro à mes aventures dans le parc. Ma réaction à l'intrusion sympathique de Tom ce matin m'a convaincue que j'avais un problème à régler. La vérité, c'est que je n'arrête pas de penser au mannequin Dior. Je suis quasiment certaine qu'il n'a rien à voir avec le viol de Hampstead Heath. Je refuse d'inclure cette agression dans l'équation, qui comporte déjà bien trop d'éléments conflictuels pour que je la complique davantage. Les faits, selon moi, sont les suivants : 1) J'adore courir à Hampstead Heath, c'est un endroit qui me restaure l'âme et l'esprit, et je refuse d'y renoncer. 2) Je suis accro au mannequin Dior, qui a un lien avec le parc. 3) Le scénario que j'ai créé moi-même ne peut pas se poursuivre dans sa forme actuelle.

À la moitié de la bouteille de malbec, je tiens une solution. Il faut que je démasque le mannequin Dior, que je démystifie la situation, que je rompe l'obsession née du fait que j'ignore son identité. Il faut que je lui parle, que j'en apprenne plus à son sujet. Une fois qu'il aura cessé d'être un inconnu, le frisson sexuel se dissipera et toute l'affaire se tassera d'elle-même, sombrant dans l'oubli. Quand je vais me coucher, mon plan est clair.

Onze jours plus tôt

Je me réveille à l'aube, enfile mes vêtements de sport, et, à sept heures du matin, je suis dehors. Je négocie à voix basse avec Wispa, la suppliant de ne pas aboyer, et prie pour ne pas tomber sur Tom ce matin-là. Ça gâcherait tout. Nous dévalons Fitzroy Park, grisées par la clarté de la journée. L'air est frais, les oiseaux pépient et roucoulent, leurs chants se répondant les uns les autres dans les arbres. J'atteins le parc sans même avoir commencé à transpirer. Puis nous remontons la colline avant de prendre à droite, suivant mon trajet habituel. Je ne sais même pas si je verrai le mannequin Dior ce matin, mais j'ai un discours tout préparé en tête.

Nous filons sans bruit dans les bois sombres, quand brusquement le voilà, juste en face de moi, qui arrive en courant dans l'autre sens. Je m'immobilise, et il ralentit. Wispa aboie vivement, mais je la rassure, lui demande d'attendre un peu. Ça me fait bizarre d'entendre ma voix. Il s'est arrêté de courir pour m'observer, une question et un défi dans le regard. Je sens mon discours s'évaporer alors que je le contemple. Je tente désespérément de me souvenir des mots, mais ils ont disparu. Il n'y a plus aucun mot dans ma tête, plus aucune pensée, juste un instinct primaire qui me pousse à avancer vers lui, effleurant son bras lorsque je le croise pour quitter le sentier et pénétrer dans d'épais fourrés débouchant sur un petit espace dégagé, un carré d'herbe et de mousse où des jacinthes des bois poussent sûrement au printemps. J'attends une seconde, puis l'entends qui me suit. Je m'avance encore dans la clairière, m'arrête et me retourne. Il est juste derrière moi, et me regarde sans bouger. Il est si proche que je distingue les gouttelettes de transpiration sur son front. Je tends le bras pour toucher sa poitrine, sentant son cœur battre sous ma main. Je remonte lentement son tee-shirt, le passe par-dessus ses bras et sa tête, et il ne proteste pas. Sa poitrine, quasiment glabre, luit de sueur. De la main, je suis le délicat chemin de poils doux et blonds de son nombril jusqu'à son short

de sport, grotesquement tendu par son érection, puis attrape l'élastique à sa taille pour le lui ôter. Il se tient debout devant moi, nu à l'exception de ses baskets, beau et immobile comme une statue grecque. Je m'agenouille et prends son sexe dans ma bouche, les mains sur ses petites fesses musclées. Son odeur masculine me frappe alors que je savoure sa texture, dure et lisse, sentant le goût salé de sa sueur sur ma langue. J'accélère le rythme, enfonce mes ongles dans ses fesses. Un gémissement puissant lui échappe, et il me repousse. Je tombe sur le dos et il est sur moi aussitôt, m'arrachant mon tee-shirt, baissant mon pantalon. Il me pénètre brutalement, et je suis prête, l'attirant en moi, labourant son dos de mes ongles. Son visage plane au-dessus du mien, pupilles dilatés, bouche humide, mais nos lèvres ne se touchent pas, il n'y a pas de place pour la tendresse d'un baiser dans notre étreinte. Nous faisons l'amour avidement et violemment, et je sens ma bouche devenir gourde et froide tandis que le reste de mon corps s'embrase. Je jouis la première, avec un cri que je tente en vain d'étouffer ; il me suit quelques secondes plus tard. Il roule sur le côté et nous restons tous les deux étendus sur la mousse humide et fraîche, haletant, incapables de bouger. Puis il se relève lentement et récupère ses vêtements pendant que je ferme les yeux, priant en silence pour qu'il ne parle pas, ne dise pas un mot, ne brise pas la magie du moment. Quand je les rouvre, il a disparu. J'ai froid, et une brindille pointue s'enfonce dans ma cuisse. Je me relève en tremblant pour remettre mes vêtements, passe les doigts dans mes cheveux emmêlés, ôtant des morceaux de mousse. Je me fraie un chemin dans les fourrés pour rejoindre le sentier où j'aperçois Wispa, couchée en travers, qui m'observe attentivement de ses yeux noisette.

« C'est bien, dis-je en lui tapotant la tête. Tu es vraiment un bon chien. »

Je lui suis reconnaissante de ne pas s'être sauvée. Je rentre chez moi lentement, ma chienne sur les talons, silencieuse et satisfaite, refusant de laisser les démons que j'ai délivrés s'insinuer dans mes pensées.

La réunion de travail à Soho déborde largement sur ma pause-déjeuner, et quand je reprends la voiture pour retourner au bureau, il est près de quatorze heures. Ma matinée chargée ne m'a pas laissé le temps de penser au mannequin Dior. Ça vaut mieux. Je suis obligée de bloquer sciemment les bribes de souvenir qui me reviennent, elles m'empêcheraient de travailler. Alors que je me mêle à la circulation sur Marylebone Road, j'allume la clim et la radio dans la voiture. Tombant sur la station

pré-enregistrée, BBC London 94.5, j'écoute Robert Elms dépeindre avec enthousiasme un bâtiment décrépît de l'est londonien. J'aime bien ce type, et pas seulement parce qu'il déteste les Beatles presque autant que moi. Si mes souvenirs sont bons, il a déclaré qu'ils étaient « soit puérils et simples, soit balourds et pompeux » et qu'il n'y avait aucune raison pour qu'ils échappent à la critique. Je suis on ne peut plus d'accord. Puis on passe au flash info de quatorze heures, et je manque d'emboutir la voiture devant moi en entendant le premier titre. Il y a eu un autre viol à Hampstead Heath. J'augmente le volume pour écouter la suite, frappée de stupeur. Une femme a été agressée et violemment battue ce matin. Elle est à l'hôpital, dans un état critique. La commissaire Jones, de la police de Camden, prend la parole.

« À l'heure qu'il est, nous n'établissons pas de lien entre les deux incidents qui ont eu lieu récemment à Hampstead Heath, dit-elle. Mais nous appelons les témoins à se manifester. Un détail d'apparence sans importance peut se révéler crucial pour l'enquête ; nous vous invitons donc à nous communiquer toutes les informations en votre possession, aussi insignifiantes semblent-elles. »

Elle ajoute que la présence de la police a été renforcée dans la zone, et que tout témoin d'un comportement suspect doit composer le 999.

Je coupe le reste des informations pour tenter de réfléchir calmement à ce que je viens d'entendre. Il y a eu un autre viol, et il n'y a pas de témoins. La femme est à l'hôpital, sûrement trop ébranlée pour décrire son agresseur. Et il n'y a pas de suspect. Sinon, ils auraient donné une description, une indication quelconque au sujet du coupable. La commissaire Jones a déclaré qu'aucun lien n'avait été établi entre les deux incidents. Peut-être ne veut-elle pas semer la panique en évoquant l'idée d'un violeur en série. Mais pourquoi deux violeurs seraient-ils plus rassurants qu'un violeur en série ? Quoi qu'elle en dise, j'ai l'intuition que les deux viols ont été commis par le même homme. Et qu'il devient de plus en plus violent.

Je sors mon téléphone pour envoyer un texto à Bell pendant que je patiente à un feu, après avoir vérifié qu'aucune caméra ne me surprendra en train d'enfreindre la loi. Je sais qu'elle va s'inquiéter ; il faut que je la rassure. Elle me répond presque aussitôt pour me remercier de lui avoir donné des nouvelles. Cette bonne vieille Bell. Ça me fait chaud au cœur de penser que quelqu'un se soucie de moi à ce point. Je me rappelle ce moment, il y a bien des années, où je me suis rendu compte qu'être

célibataire signifie que tout le monde se fiche de savoir si vous allez bien ou pas. Vous pourriez aussi bien tomber raide mort, personne ne s'en apercevrait. Les amis ont tendance à s'agglutiner autour de vous tant que vous êtes au sommet de la réussite et du bonheur, mais, au moindre pépin, il n'y a plus personne. Même si Bell m'agace parfois avec son comportement de mère poule, je sais que je n'aurai jamais rien d'autre qui se rapproche autant d'une famille.

Tandis que je m'engage sur le pont routier, gagnant de la vitesse, je me remets à penser au parc. J'y étais ce matin, à peu près au même moment, sûrement, où une autre femme se faisait violemment agresser. Je fouille dans ma mémoire, revenant à ces instants brumeux qui ont suivi ma rencontre avec le mannequin Dior, mais je suis quasiment certaine de n'avoir rien vu ni entendu qui puisse aider la police. Et je suis convaincue que le mannequin Dior n'a rien à voir avec le viol. En d'autres termes, me dis-je, justifiant ma propre lâcheté, je n'ai aucune raison de contacter la police. Qu'est-ce que je leur dirais, de toute façon ?

La journée a été longue au travail, et quand j'arrive chez moi, je suis épuisée. Je m'apprête à ouvrir la porte d'entrée quand mon portable se met à sonner. C'est Bell. Je discute avec elle tout en saluant Wispa et en déposant mon sac de courses sur le plan de travail de la cuisine.

« J'ai pris mes billets pour aller voir Candice à Vancouver, m'annonce-t-elle.

— Oh, super. » Je me verse un verre de malbec avant d'aller m'allonger sur le canapé du salon. « Quand ça ?

— Jeudi.

— La vache, c'est rapide !

— Je sais, mais j'ai trouvé un vol de dernière minute vraiment pas cher avec une compagnie charter, et je me suis dit, pourquoi pas ? Candice peut prendre des congés, ça nous fera un long week-end ensemble.

— J'espère que ce sera chouette. »

C'est un sacrément long trajet pour un week-end. Je repense à quelques voyages désastreux que Bell a déjà faits aux États-Unis pour rencontrer ses copines d'Internet.

« J'en suis sûre. Cette fois, c'est la bonne, Anna.

— J'espère, mon chou. Tu le mérites vraiment.

— Je sais. Je suis tout excitée. Et un peu angoissée.

— Ça se passera bien », dis-je pour la rassurer, même si je ne suis pas totalement convaincue que chercher l'amour sur un autre continent et par Internet soit la meilleure manière de procéder. Mais *chacun ses goûts*, comme disent les Français. Je suis mal placée pour critiquer.

Après notre discussion, je reste sur le canapé, à réfléchir à mes propres goûts et à ce que Bell aurait à en dire. Je n'ai pas le cran de lui parler du mannequin Dior, parce que je sais qu'elle serait horrifiée. Choquée, non — elle a pas mal donné de ce côté-là —, mais elle penserait que je me mets en danger. Je m'aperçois que j'ai formulé cette phrase au présent, et ça m'inquiète un peu. Peut-être que je devrais aller voir un psy.

Wispa se met brusquement à aboyer, et j'entends une voix d'homme dans la maison. Je me lève d'un bond, attrapant mon téléphone, prête à appeler le 999. Les aboiements de Wispa changent de ton, se font plus amicaux. Je sors prudemment du salon pour gagner le couloir. La porte de la maison est grande ouverte, et un jeune homme se tient debout dans l'entrée, vacillant légèrement. C'est Alden.

« Anna ! » Il agite une bouteille de vodka Putinoff de chez Lidl vers moi. « Désolé de débarquer comme ça..., marmonne-t-il d'une voix pâteuse en s'avançant dans le couloir.

— Comment es-tu entré ?

— Comment... ? répète-t-il, avant de regarder autour de lui comme s'il avait perdu quelque chose. Je crois que la porte était ouverte. »

Merde, ça a dû me sortir de l'esprit à cause du coup de fil de Bell. Je contourne Alden pour refermer la porte. Il pue l'alcool.

« Anna... » Il essaie de m'attraper par le bras pour m'embrasser. « Anna, Anna, Anna, ma jolie Anna...

— Alden, tu es soûl, dis-je en le repoussant doucement.

— Je sais. » Il se laisse tomber sur le sol, et fond en larmes.

Génial, il ne manquait plus que ça, un gamin bourré qui pleurniche dans mon couloir.

« Qu'est-ce qui ne va pas ? dis-je après être allée remplir un verre d'eau à l'évier de la cuisine.

— Tina m'a quitté ! » gémit-il, un gros filet de morve au bout du nez.

Je me souviens que Tina est sa copine, la musicienne.

« Elle couche avec un connard de son groupe. »

Il prend une gorgée de vodka, et quand je lui tends le verre d'eau, il repousse ma main maladroitement. Le verre m'échappe des doigts pour se

fracasser sur le sol. Il y a de l'eau partout, mais Alden ne le remarque même pas. Il prend une nouvelle gorgée, puis ferme les yeux. Deux minutes plus tard, il ronfle. J'ai comme l'impression qu'il s'est pissé dessus, même si j'espère que ce n'est que de l'eau. Je ramasse les plus gros éclats de verre avant de retourner dans la cuisine.

Il faut que je m'en débarrasse. Je n'ai aucune intention de jouer les baby-sitters pour un gamin bourré en pleine rupture. J'appelle Tom sur mon portable. Il décroche immédiatement, et je lui explique la situation. Il me répond qu'il arrive, et cinq minutes plus tard, il frappe à la porte.

« Tom, dis-je en lui ouvrant. Merci infiniment de venir à la rescousse. Je ne sais vraiment pas quoi faire de lui. »

Tom m'adresse un de ses sourires aux dents parfaites, et la situation semble aussitôt sous contrôle. Peut-être que j'ai besoin d'un homme dans ma vie, après tout. Est-ce que je devrais appeler James, pour prendre de ses nouvelles ? Bof, non...

« Ne t'en fais pas, Anna, on va régler ça en deux coups de cuillère à pot. » Tom baisse les yeux vers Alden, pelotonné par terre, profondément endormi.

« Sa petite amie l'a quitté, apparemment.

— Ça fait déjà un bail. Il continue à croire qu'il peut la récupérer... pauvre gosse.

— Oh, je croyais qu'elle l'avait largué aujourd'hui.

— Non, ça fait un moment que ça dure, dit Tom en observant Alden, qui ronfle paisiblement. Il a juste besoin d'une bonne nuit de sommeil. J'ai les clés de son appartement ; les enfants y vont pour arroser son chat et nourrir ses plantes quand il part sur un tournage. »

Je ris à sa mauvaise blague, parce que j'apprécie l'effort. Tom relève Alden en l'attrapant sous les bras. La tête d'Alden bascule en arrière, puis il rouvre les yeux et marmonne quelque chose.

« Ça va aller, mon vieux, on va te ramener chez toi », dit Tom en le guidant vers la porte.

Je le remercie à plusieurs reprises pendant qu'il aide Alden à descendre les marches du perron. Il me décoche un dernier sourire parfait, puis ils disparaissent tous les deux.

Dix jours plus tôt

Pas de parc pour moi ce matin, j'ai une migraine d'enfer et je ne me sens pas bien. Ça ne m'empêcherait pas de courir d'habitude, mais l'idée qu'un psychopathe rôde dans les buissons pour se jeter sur la première femme venue ternit mon image de Hampstead Heath. Je sais que ce sentiment finira par passer, mais pour le moment, le parc a perdu tout son charme. Même le mannequin Dior ne réussira pas à m'y attirer.

Au travail, l'enfer de la restructuration s'abat sur nos crânes avec toute la dureté du monde de l'entreprise. Nous, et par « nous » j'entends les échelons supérieurs responsables du Grand Changement, au rang desquels je m'inclus à contrecœur, venons de buter sur la première pierre d'achoppement dans une longue série d'obstacles structurels. Nous, les heureux élus, nous rassemblons dans une petite salle de conférences au dernier étage pour un discours d'Anthea, la directrice des RH, qui semble au bout du rouleau. Étonnamment, les représentants de Cadenca Global ne sont pas là. L'origine de cette pierre d'achoppement, nous explique-t-elle d'une voix monocorde et barbante, réside dans la politique antinépotisme activement défendue par l'entreprise. Et pourquoi cette pratique hautement vertueuse – en théorie, du moins – pose-t-elle problème ? Parce que le Grand Changement va faire trembler les fondations mêmes de notre structure, provoquant un gigantesque remaniement, une avalanche de mutations, de promotions et de rétrogradations ; ce qui pourrait déboucher sur des cas de « népotisme involontaire » dans lesquels des couples qui n'avaient aucun lien professionnel jusqu'alors se retrouveraient dans une relation chef-subordonné. Dieu merci, je n'ai jamais été tentée de chercher l'amour au boulot, me dis-je en consultant discrètement les messages sur mon iPhone. J'ai un message vocal de Sherie Lou, ma femme de ménage philippine ; elle passe à la maison une fois par semaine, et c'est son jour. J'écouterai ça plus tard. Étant donné que notre entreprise n'interdit pas à ses

employés de se fréquenter, continue à marmonner Anthea, nous devrions envisager des restrictions de mutation sur les deux postes concernés et mener des entretiens d'évaluation dans le cas des couples préexistants, par mesure de précaution. Je n'ai rien à ajouter tandis qu'une discussion démarre au sujet des risques accrus de litiges.

Aussitôt la réunion terminée, je retourne à mon bureau pour répondre aux mails qui semblent se multiplier comme des lapins sous acide. Sherie Lou m'a laissé un nouveau message. Je consulte mon répondeur. Elle a l'air ébranlée, se perd dans une histoire décousue à propos de verre brisé dans la maison. Ne comprenant pas bien ce qu'elle raconte, je la rappelle.

« J'ai cassé un verre dans l'entrée hier soir, mais je pensais avoir ramassé tous les morceaux, dis-je. Je ne voulais pas que Wispa se coupe avec.

— Non, non, Anna, c'est dans la cuisine. J'ai trouvé le vase brisé en mille morceaux par terre. Il y avait de l'eau et des roses partout. Je ne veux pas que tu penses que je l'ai cassé, je l'ai trouvé comme ça. »

Là, je comprends.

« Ne t'inquiète pas, Sherie Lou. Tu as pu tout nettoyer ?

— Oui, oui, il n'y a aucun danger pour Wispa.

— Merci. Je me demande comme il est tombé...

— Aucune idée. Peut-être à cause de Wispa, ou d'un courant d'air quand j'ai ouvert la porte ? Je suis désolée, Anna, mais je t'assure que je n'y suis pour rien.

— Pas de problème, Sherie Lou, ne t'en fais pas. L'important, c'est que tu aies pu enlever tous les morceaux. »

Elle m'assure que tout est en ordre dans la cuisine, je la remercie encore une fois puis raccroche. La pauvre, elle se fait toujours un sang d'encre quand quelque chose est endommagé ou cassé quand elle travaille chez moi.

Je retrouve une maison étincelante de propreté, comme toujours après le passage de Sherie Lou. La cuisine est impeccable, tous les restes du vase brisé escamotés. Les roses sont posées sur la table dans un seau à champagne en argent. Bien pensé, Sherie Lou. Prise d'un élan maniaque, je replace le seau au centre exact de la table. Avec toute cette eau et ces fleurs à l'intérieur, il est lourd. Trop lourd pour qu'un petit courant d'air le fasse chuter. Un frisson d'appréhension me parcourt. Que s'est-il passé ? J'aurais dû laisser Witness tourner sur mon Mac avant de partir au boulot ce matin.

C'est Michael qui m'a installé ce programme sur mon ordinateur portable, le but principal étant de surveiller Wispa quand je ne suis pas à la maison. Le logiciel transforme votre ordinateur en caméra espion qui s'active en cas de mouvement et enregistre trente secondes d'action à chaque fois. Il envoie aussi une alerte sur votre iPhone. Malheureusement, je ne l'utilise pratiquement jamais, peut-être parce que je sais très bien ce que fait Wispa en mon absence : elle ronfle tranquillement. Je trouve une bouteille ouverte de malbec, me verse un verre et vais m'installer sur le canapé du salon.

Ces roses mystérieuses... c'est un cadeau à forte valeur affective, qui me perturbe encore un peu. Qui les a déposées ? James ? Je n'ai pas eu de nouvelles de lui depuis qu'il est passé me rendre mes clés après notre discussion téléphonique. Il doit être occupé à séduire la blonde avec qui Sue l'a croisé. Je vois un ou deux autres types qui seraient capables d'un geste aussi théâtral, dont mon cinglé d'ex-mari. Heureusement, ça fait des années qu'il n'a pas donné signe de vie. C'était peut-être bien Tom, après tout ? Je repose mon verre de vin. Le charmant dentiste au sourire en or. C'est vrai qu'il semblait un peu trop enthousiaste pendant notre footing le matin où on a déposé les roses, mais il essayait peut-être seulement d'être sympa. Et puis, il n'irait pas faire quelque chose d'aussi romantique à deux pas de chez lui, juste sous le nez de sa femme. Ce qui me rappelle la délicieuse Samantha, gardienne de mon vilain secret. J'enfouis mon visage dans mes mains en poussant un gémissement. Depuis que je l'ai vue à l'hôpital, j'ai eu une autre aventure dans le parc, et je n'envisage même pas de retourner faire un dépistage. J'avais complètement oublié le test du VIH. Encore dix semaines à attendre. Comment ai-je pu devenir aussi insouciant, en si peu de temps ? Je sais que je joue à la roulette russe avec ma santé en continuant ces rencontres avec le mannequin Dior. Le mannequin Dior... et si c'était lui, le mystérieux livreur de roses ? Il ne connaît pas mon adresse. Mais il aurait pu me suivre depuis le parc. Non, ça gâcherait complètement le principe de ces rencontres. Quel est-il, ce principe ? Je ne le sais pas bien moi-même. Tout ça vient d'un instinct viscéral, un besoin primaire qui ne s'exprime pas. La sonnerie de mon téléphone me fait sursauter. C'est Bell.

« Je voulais juste te dire au revoir, bichette. Je prends l'avion à l'aube.

— *Bon voyage*, ma belle. Tu as besoin que je te dépose à l'aéroport ?

— Non, merci, c'est bien trop tôt pour que je te tire du lit. J'ai réservé un taxi.

— J'espère que tu passeras un super moment. Et que Candice est quelqu'un de bien.

— J'espère aussi. Je te tiendrai au courant. Pas la peine de venir arroser mes plantes, je serai de retour jeudi. Tiens, en parlant de ça, tu as récupéré les clés de James ? »

La revoilà en mode mère poule...

« Eh bien oui, figure-toi.

— Bonne fille, dit-elle sans tenir compte de la pointe d'agacement dans ma voix. Et promets-moi une chose...

— Quoi ?

— Ne va pas à Hampstead Heath tant que je ne suis pas rentrée.

— Bell...

— Je suis sérieuse, Anna. N'y va pas ce week-end. Va courir à Waterlow Park, si tu y tiens. Promis ?

— D'accord, promis », dis-je à contrecœur. Je ne suis pas sûre de tenir parole.

Après avoir reposé le téléphone, je me verse un nouveau verre de vin. Une phrase de Bell m'a mise mal à l'aise. Les clés. James m'a rendu son trousseau, mais il aurait très bien pu en faire faire un double. Un scénario glaçant se dessine dans ma tête. Pour une raison ou une autre, James décide de passer à la maison ce matin. Wispa, qui le connaît, ne bouge pas d'un poil quand il arrive. James voit les fleurs. Il est jaloux, furieux. Il fracasse le vase. Repart avant que Sherie Lou arrive... Stop, on s'arrête là ! Est-ce que je ne serais pas un tout petit peu jalouse depuis que je sais que James m'a remplacée ? Suis-je en train de développer le syndrome de l'empêcheuse de tourner en rond ? Est-ce que, au fond, ça ne me déplairait pas qu'il vienne briser du verre à la maison pour me montrer qu'il tient encore à moi ? Le problème, c'est que James n'est pas du genre jaloux. Il ne piquerait jamais une crise pareille. Je deviens parano. Mais l'incident du vase m'a mis les nerfs à vif, et ne serait-ce que pour retrouver ma tranquillité d'esprit, je décide de faire changer les serrures. Ce serait trop pénible de devoir remplacer toutes les clés ; la serrure à mortaise principale suffira. Je me lève, me dirige vers la porte d'entrée et accroche la chaîne.

Neuf jours plus tôt

Le jeudi est un jour que je passe parfois à travailler à la maison, histoire de rattraper mon retard dans mes mails sans qu'on m'interrompe. Ah, les mails... ils nous facilitent bien la vie, mais ils ont une manière insidieuse de boulotter notre temps, non ? Depuis le début du Grand Changement, ils s'accumulent dans ma boîte de réception à une vitesse effrayante, proliférant plus vite que des bactéries dans un frigo tiède. Il faut que je m'en occupe de toute urgence, que je fasse du tri et du ménage. Je préviens Claire par téléphone que je travaillerai de chez moi. Puis j'appelle le serrurier du quartier pour fixer un rendez-vous. Coup de chance, on peut m'envoyer quelqu'un avec une nouvelle serrure quasiment sur-le-champ. Le temps que je me prépare du café, l'homme sonne à la porte. Il ne me demande pas pourquoi je veux changer une serrure en parfait état, il se met à l'œuvre avec un hochement de tête entendu.

Je suis en train de lui apporter une tasse de café quand on m'appelle par l'embrasure de la porte. C'est Tom, l'air très pro avec son pantalon noir et sa chemise blanche, visiblement en route pour le travail.

« Salut ! Ça m'a un peu inquiété de voir ça, dit-il en désignant les outils du serrurier sur le perron. Ce n'est pas Alden qui est revenu t'ennuyer, si ?

— Oh, non, je fais juste remplacer une vieille serrure qui ne marchait plus depuis un moment, dis-je en guise d'excuse. Aucune raison de s'inquiéter.

— Très bien, répond-il avec un de ses sourires ravageurs. Oh, à propos, c'est l'anniversaire de ma fille ce week-end, et on va organiser une petite fête... ou plutôt deux, les enfants à onze heures et les adultes à dix-neuf heures, ce samedi. Ça nous ferait plaisir de te voir.

— Merci, c'est gentil, et j'adorerais venir, mais je vais rendre visite à des amis dans le Norfolk ce week-end », dis-je, continuant à mentir. Je ne me sens pas encore prête à affronter Samantha.

« Pas de problème, ce sera pour une prochaine fois. Bon, il faut que je file, je suis déjà en retard ! » Il me salue de la main et s'éloigne dans la rue.

Je ne pense pas que ce soit mon imagination : il a un faible pour moi, c'est sûr. Ou est-ce que je me dis ça pour me sentir mieux ? En tout cas, je dois reconnaître que je me fais peu à peu à cette idée d'amitié entre voisins. On se sent moins seul dans la jungle urbaine, c'est sûr. Mais ça efface aussi le côté anonyme de la grande ville, un aspect auquel je tiens beaucoup, ayant grandi dans un petit patelin peuplé de curieux. On ne peut pas tout avoir, me dis-je avant que le serrurier m'appelle à la porte pour me remettre cinq clés flambant neuves.

« Vous avez déjà pensé à améliorer la sécurité de votre maison ?

— Oui, mais je ne me suis jamais occupée sérieusement de la question, pour être honnête. »

Il se lance dans une dissertation sur les dangers du monde dans lequel nous vivons et sur les devis de sécurité gratuits proposés par son entreprise.

« C'est comme si on examinait votre maison avec les yeux d'un cambrioleur », m'explique-t-il. Puis il se met à me détailler toutes les protections supplémentaires offertes : serrures pour fenêtre, pour porte de véranda, verrous, grilles et systèmes d'alarme. « Ce sont vraiment des options à envisager, quand on est une femme seule dans une grande maison comme celle-là », conclut-il.

Le coup de la « femme seule » m'agace. Je lui dis que j'y réfléchirai, le paie pour l'installation de la serrure et referme la porte. Puis je vais m'asseoir dans mon bureau, me connecte à distance à mon compte du boulot et entame la tâche fastidieuse de trier mes mails. Si seulement les gens n'appuyaient pas systématiquement sur le bouton « Répondre à tous » ! Je supprime des millions de messages qui auraient dû être adressés à une seule personne (pas moi) et un autre million qui n'auraient pas dû être écrits tout court. J'ai lu quelque part, sûrement dans un mail, que les gens passaient trente pour cent de leur temps de travail à lire et rédiger des mails. Qu'on nous ramène à l'époque des stylos, du papier et des pneumatiques ! Je suis sur le point de retourner me faire du café dans la cuisine quand je surprends un bruit bizarre en provenance de la porte d'entrée. Wispa se précipite dans le couloir, mais n'aboie pas. Le bruit s'arrête, puis reprend. Quelqu'un essaie de pénétrer dans la maison. Mon cœur bat la chamade tandis que je m'empare de mon téléphone. Je compose le 999 puis, le pouce sur la touche « appel », jette un coup d'œil au couloir depuis mon bureau.

Wispa est debout dans l'entrée, en train de remuer la queue. Derrière le petit vitrail de la porte, j'aperçois une personne vêtue de rose. Un peu rassurée par ce choix de couleur improbable pour un cambrioleur, je sors dans le couloir et lance un timide :

« Il y a quelqu'un ? »

— Coucou ! » répond une voix de femme.

Mais bien sûr : c'est Nicole, ma dog-sitter. Je lui ouvre la porte, avec l'impression d'être une parfaite idiote.

« Nicole, j'avais oublié que tu venais ! »

— Anna ! Ça me fait plaisir de te voir. Désolée, je ne savais pas que tu étais chez toi, sinon j'aurais sonné. Je n'arrivais pas à ouvrir...

— Oh, pardon, je viens de changer la serrure, c'est pour ça que ta clé ne marchait pas. La porte n'était même pas fermée, en fait, dis-je avec un rire penaud. Attends, je vais te donner une nouvelle clé. »

Je me mets à fouiller l'étagère du couloir à la recherche du trousseau que le serrurier m'a laissé.

« Ça va ? demande Nicole.

— Oui, merci. J'ai juste une tonne de mails en retard à rattraper, alors j'ai décidé de bosser à la maison. » Je sais qu'elle me pose la question à cause de mon comportement étrange et du changement de serrure. « J'allais me faire du café. Tu en veux ? dis-je en lui tendant sa nouvelle clé.

— Non, merci, il vaut mieux que j'y aille, j'ai encore trois chiens à aller chercher. Tu veux que j'emmène Wispa ? »

— Ma foi, pourquoi pas ? Je ne pourrais pas la sortir avant un moment avec tout ce boulot. » Encore un mensonge.

Wispa me jette un regard accusateur quand Nicole lui passe sa laisse.

« C'est parti, je te la ramène d'ici une heure ou deux.

— Merci, Nicole. Fais bien attention à toi dans le parc, d'accord ? »

Elle me dévisage perplexe. « Je fais toujours attention, Anna. À plus ! »

Je referme la porte derrière elles puis accroche la chaîne, avant de l'enlever quand je me rappelle que Nicole reviendra déposer Wispa. Quelque chose me turlupine, mais je ne sais pas quoi.

Je suis plutôt rigoureuse quand je travaille à la maison d'habitude, et j'arrive à avancer beaucoup plus vite qu'au boulot. Mais aujourd'hui, c'est mission impossible. Je reste assise à mon bureau, à regarder par la fenêtre, contemplant mon jardin luxuriant, et je sais que je devrais m'estimer extrêmement heureuse d'être arrivée là où je suis, avec une belle maison, un

travail formidable – malgré le foutoir que c’est en ce moment – et tous les signes extérieurs d’une vie aisée. Évidemment, j’ai aussi un prêt immobilier atroce à rembourser, ce que je parviens heureusement à faire au compte-gouttes grâce à un taux d’intérêt très bas, et je suis prisonnière de la cage dorée d’une grande entreprise : mais je peux vivre avec. Qu’est-ce qui me dérange, alors ? Une envie de pouponner ? Non, je n’ai jamais voulu d’enfants, et avoir dépassé le cap fatidique des trente-cinq ans n’a pas changé mon point de vue sur la question. Mes amis parents me disent que mon horloge biologique me réveillera tôt ou tard, mais je ne l’ai pas encore entendue sonner. J’ai besoin de me vider la tête, et je me rabats sur la seule méthode que je connaisse : courir. Pensant à la promesse faite à Bell, j’opte pour Waterlow Park. Ça vaut mieux, de toute façon : je ne voudrais pas croiser Nicole et les chiens à Hampstead Heath, ça ne ferait que perturber Wispa.

Je descends la grand-rue à petites foulées, m’arrête pour jeter un œil à la vitrine de la librairie, puis pénètre dans le parc par le portail situé à côté de l’école pour filles Channing. En passant devant les courts de tennis à ma droite, je ralentis pour vérifier que Wispa me suit, avant de me rappeler qu’elle est à Hampstead Heath avec Nicole.

Waterlow est un petit parc, mais je suis toujours époustouflée quand je parviens au sommet de la colline et que je contemple les pelouses verdoyantes qui s’étalent en pentes douces, les arbres élégants, les allées tortueuses et la magnifique vue panoramique de Londres en contrebas. Aujourd’hui, de joyeux retraités amateurs d’aquarelle sont éparpillés sur l’herbe, occupés à reproduire le paysage. Mon corps et mon âme chantent tandis que je les dépasse pour dévaler le sentier en direction des étangs. Le chant meurt lorsque j’aperçois une silhouette pâle, à moitié nue, étendue sur la pelouse juste à côté du chemin. Alden. Il a l’air de dormir comme un bienheureux sous le soleil, mais au moment où je passe à côté de lui, il lève la tête en s’abritant les yeux avec le bras.

« Anna ! »

La poisse. Je ralentis, puis me tourne vers lui avec un sourire forcé. Je n’ai aucune envie de compagnie en ce moment.

« Alden. »

Il s’est relevé, bermuda brun clair baissé sur son ventre plat, laissant entrevoir une touffe de poils noirs au-dessus de la ceinture. En temps

normal, cet étalage un peu narcissique d'un joli corps d'homme ne me laisserait pas indifférente ; là, ça ne fait que m'irriter.

« Anna, je suis vraiment désolé pour hier soir. Je ne comprends pas ce qui m'a pris. J'ai vu que ta porte était ouverte, et... » Il lève les bras au ciel, en me regardant avec ses yeux d'adorable petit chiot.

« Pas de problème, Alden. Je suis contente de voir que tu vas mieux.

— Oh, oui, dit-il en se passant la main sur le visage. J'ai juste eu une petite prise de bec avec Tina, mais tout est rentré dans l'ordre. Et toi ?

— Ça va. Je suis venue faire le plein d'endorphines.

— Ah, je tire les miennes des plats épicés et du sexe, réplique-t-il avec un clin d'œil.

— Quelle chance ! » Je ne peux pas m'empêcher de rire.

« Tu es en congé ?

— Je travaille chez moi, dis-je avec un pincement de mauvaise conscience.

— Je vois ça. Moi aussi. » Son air sérieux est assez comique, et je dois avouer qu'il est mignon.

« Ça avance, ton film ?

— J'essaie toujours de réunir des fonds. C'est vraiment difficile, en ce moment. Ça devient dur de trouver du boulot, même en freelance. Mais j'ai un locataire, maintenant, alors j'arrive au moins à payer mes factures.

— Je te ferai signe si j'entends qu'on recherche un assistant réalisateur.

— Ce serait super, merci, Anna. »

Il me fait au revoir de la main, puis se recouche sur l'herbe. Drôle de garçon, me dis-je en reprenant ma course. C'est un peu curieux, cette façon qu'il a de parler sans arrêt de sa copine. Tom m'a bien dit qu'ils avaient rompu depuis un moment, non ? Pourquoi se comporte-t-il comme s'ils étaient encore ensemble ? Soit il est en plein déni, soit ils se sont rabibochés sans que Tom le sache.

Je fais le tour du parc avant de me diriger vers la sortie de Swain's Lane. Arrivée au portail, je ralentis et regarde derrière moi, un réflexe acquis à force d'attendre Wispa, qui traîne souvent la patte quand on court ensemble. Forcément, elle n'est pas là, mais quand je jette un œil par-dessus mon épaule, j'aperçois un joggeur à l'allure familière. Je m'arrête pour me retourner, mais l'homme a déjà viré dans une petite allée et disparu derrière les buissons. Ça ne va pas ; mon esprit soupçonneux commence à me jouer des tours.

Je rentre chez moi et file sous la douche, prenant le temps de palper ma poitrine à la recherche d'éventuelles masses suspectes, un examen que je pratique régulièrement depuis que j'ai découvert un kyste bénin dans un de mes seins il y a quelques années. Quand j'émerge de la salle de bains, je me sens rassurée, propre et revigorée. Je suis prête à me remettre au travail. Je viens de m'installer dans mon bureau avec une tasse de café quand la porte d'entrée s'ouvre et que j'entends le cliquetis des pattes de Wispa. Elle vient me voir aussitôt, remuant la queue.

« Anna ? fait la voix de Nicole.

— Oui ? » Je repose mon café et sors dans le vestibule.

Nicole se tient à côté de la porte ouverte, toute pâle, visiblement secouée.

« Ça va, Nicole ? » Je m'approche d'elle, l'attire doucement dans le couloir et referme la porte. « Viens dans la cuisine. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Il y a encore eu un viol dans le parc ce matin. Toute la zone est bouclée. Il y a des policiers partout, dit-elle, avant de se laisser tomber sur une chaise.

— Encore un viol ? » Je n'en crois pas mes oreilles.

Nicole s'effondre, prise de sanglots incontrôlables. Je la prends dans mes bras, attends qu'elle se calme. Puis je me relève pour lui remplir un verre d'eau. Elle en boit une gorgée, s'essuie le visage avec les mains. Un peu plus tard, je lui tends des mouchoirs. Elle se mouche bruyamment et se racle la gorge.

« Je ne connais pas les détails, mais les autres promeneurs de chiens disaient qu'il lui avait fait des choses horribles... » Son menton se remet à trembler.

« Ils ont arrêté quelqu'un ?

— Je ne crois pas. »

Nous gardons le silence toutes les deux, digérant cette nouvelle terrifiante.

« Ils disaient que la femme était venue courir. Mais quelqu'un d'autre a dit que c'était une dog-sitter et qu'ils essayaient encore de rattraper les chiens... Oh, Anna, je ne sais pas si j'oserai y retourner un jour... C'était l'endroit que j'aimais le plus au monde, mon sanctuaire, mon gagne-pain...

— Je suis sûre qu'ils arrêteront le coupable. »

J'ai bien conscience de ne pas être convaincante, mais je ne sais pas quoi dire d'autre. J'allume la bouilloire et sors deux mugs. Le thé, remède

universel des Britanniques... Munies de nos tasses fumantes, nous passons au salon, où j'allume la télé et cherche BBC News. Ils sont en train de parler de golf, mais un bandeau rouge défile en bas de l'écran, sous l'intitulé clignotant d'« Alerte info » et « Dernière minute ». Nous attendons avec impatience qu'il progresse. « Les ministres des Finances du G20 soutiennent un plan d'action de l'OCDE contre l'évasion fiscale des multinationales », annonce-t-il, puis : « Israël va libérer des prisonniers palestiniens. » Et enfin : « La police lance un appel à témoignages suite à une grave agression sexuelle commise au parc de Hampstead Heath, à Londres. » C'est tout. Je sais qu'il y aura plus de détails sur Internet et Twitter, mais je ne veux pas perturber Nicole davantage. J'éteins la télé.

« Écoute, Anna, je crois que je vais prendre des vacances pour aller voir mes parents à Milton Keynes. Je suis désolée, je ne veux vraiment pas te faire faux bond, mais je crois que je ne promènerai plus de chiens avant un bout de temps...

— Je comprends très bien. Tu as raison, va voir tes parents, c'est une excellente idée.

— Je ferais mieux de les appeler. » Elle repose sa tasse et se lève du canapé. « Oh, j'allais oublier, tes clés..., dit-elle en me tendant le trousseau.

— Merci, Nicole. »

Je referme la porte derrière elle et mets la chaîne. Puis je passe dans mon bureau pour m'installer devant l'ordi. Il n'y a pas grand-chose sur les sites d'information, juste un bref article :

La police a lancé un appel à témoignages suite à une grave agression sexuelle commise sur une femme dans le parc de Hampstead Heath, à Londres. Les autorités ont été appelées à Cohen's Fields à sept heures ce matin lorsque la victime a été découverte par un passant. La commissaire Vic Jones demande au public de se tenir à l'écart des lieux...

L'article est suivi de la phrase habituelle incitant à contacter la police.

En revanche, Twitter fourmille d'informations. La police estime désormais que les trois agressions sont liées. Je me demande si ça signifie que la victime précédente a pu fournir une description du coupable. Apparemment, cette femme-là faisait un footing dans le parc. Elle a été attaquée sur un sentier non loin de Kenwood Nursery Cottage et entraînée dans les buissons. Je tombe sur un tweet particulièrement horripilant – si on considère que le reste ne l'est pas déjà assez : la femme a été retrouvée inanimée, sa culotte enfoncée dans la bouche.

Pendant un long moment, je reste assise à mon bureau, glacée et hébétée. Comment est-ce possible ? L'un des endroits les plus paisibles de Londres vient d'être entaché par un nouvel acte de violence brutal et aberrant. J'ai le sentiment que quelqu'un m'a délibérément privée d'une des choses que je chéris le plus, un endroit que j'associe à l'idée de liberté, de bien-être, de spontanéité. Et que dire de la victime, sûrement une jeune femme, qui courait, pleine de vie, tout ça pour être brutalisée et laissée pour morte l'instant d'après ? Vont-ils arrêter l'agresseur ? Le parc s'en remettra-t-il un jour ? Mes pensées reviennent au mannequin Dior. Ce n'est pas lui, ce n'est pas lui, ce n'est pas lui, me dis-je encore et encore. Alors pourquoi ai-je l'impression d'avoir déclenché toute cette violence ? Et c'est reparti... Je devrais peut-être aller consulter, histoire de vérifier que je n'ai pas de troubles obsessionnels et faire soigner ce sens démesuré des responsabilités. Mon portable sonne ; je laisse le répondeur intercepter l'appel. Mais le bruit perçant m'a ramenée à la réalité : j'ai des questions pratiques à régler. Je n'arriverai pas à remplacer Nicole au pied levé, et Bell, qui me sert habituellement de baby-sitter de secours pour Wispa, est en voyage. Ce qui me fait penser que je devrais lui envoyer un mail au cas où les nouvelles de Hampstead Heath parviendraient jusqu'à Vancouver, même si j'en doute. Ce n'est ni la Bourse ni la famille royale, après tout. J'envoie un message à Claire pour lui dire que je suis tombée malade et que je ne viendrai pas travailler demain. Je sais que c'est une mauvaise idée, surtout en ce moment, mais je suis tout bonnement incapable de retourner au bureau pour l'instant. Claire me répond presque aussitôt, me souhaitant un prompt rétablissement et me transmettant les dernières infos. Je serais bien ennuyée si elle décidait de quitter la boîte ; je ne sais pas ce que je ferais sans elle. J'écris un bref mail à Bell, juste pour lui signaler que je suis toujours vivante, puis je me pelotonne sur le canapé du salon et sombre dans le sommeil.

Quand je me réveille, Wispa ronfle au pied du canapé. J'ai le dos raide d'être restée recroquevillée dans la même position. En jetant un œil à mon iPhone, je me rends compte que j'ai dormi deux heures. C'est toujours comme ça quand je suis stressée, mon corps trouve un moyen de se mettre en veille pour laisser mon esprit souffler. J'ai cinq messages sur mon répondeur. Deux du boulot (Gary et Sarah – je peux sans souci les ignorer),

deux de Michael, et un de mon amie Kate, dans le Norfolk. Je rappelle Michael.

« Je m'inquiétais un peu pour toi, dit-il. Cette affaire à Hampstead Heath, c'est horrible...

— Atroce. Ça m'a salement secouée, je dois dire.

— Tu m'étonnes. Je n'arrivais pas à y croire quand j'ai entendu les infos... Qu'est-ce que tu fais ce soir ?

— Moi ? Rien. »

Je ne suis vraiment pas d'humeur pour une activité sociale.

« C'est parfait, alors. Je viendrai avec une bouteille de vin. Et il n'y a pas de non qui tienne ! Tu veux que j'apporte à manger aussi ?

— J'arriverai sûrement à concocter quelque chose, dis-je, amusée par son ton de petit chef.

— Super. Il faut que je file, à tout à l'heure ! »

En reposant le téléphone, je m'aperçois que je suis ravie qu'il vienne. Je redoutais de passer la soirée seule.

J'attrape la laisse de Wispa, et nous allons faire un tour chez le marchand de légumes du quartier, où je choisis des champignons, des brocolis, des tomates cœur de bœuf, de la roquette, quelques avocats bien mûrs et du basilic frais merveilleusement parfumé. Ce sera une soirée pâtes. J'ajoute une barquette de grosses framboises jaunes, passe acheter un bac de glace au supermarché, et voilà pour le dîner. Ce ne sera pas du niveau d'Ottolenghi, mais des saveurs simples accompagnées d'une bonne bouteille de vin peuvent se révéler tout aussi satisfaisantes. Je décide de rentrer par un chemin un peu plus long, et passe par Waterlow Park pour la seconde fois de la journée. Le parc n'a pas la même allure sous le soleil couchant : avec ces ombres allongées et cette lumière rougeâtre, l'ambiance paraît plus théâtrale, plus mystérieuse. Wispa s'éloigne en trotinant, la truffe collée au sol, pendant que je m'assois sur un banc pour contempler la vue. On a du mal à imaginer que quoi que ce soit d'affreux puisse survenir dans un endroit aussi paisible. Je repense à Hampstead Heath et au drame terrible qui s'y est produit dans la matinée. Un acte aussi maléfisant change l'énergie du parc tout entier, le rend froid et hostile, un danger rôdant derrière chaque ombre. Oserai-je y retourner un jour ? Lui refaire confiance ? J'appelle Wispa, occupée à renifler une poubelle, récupère mes sacs de courses et remonte le sentier en direction de chez moi.

Avant de me mettre à cuisiner, je passe dans mon bureau pour consulter le site de BBC News sur mon ordinateur. Il y a un peu plus d'informations concernant le viol dans le parc. La victime a été identifiée, c'est une femme de vingt-huit ans qui vit dans le quartier. Il y a une brève vidéo d'une déclaration publique de la commissaire Vic Jones, une grande femme aux cheveux courts et bouclés et au visage bienveillant.

« Nous avons affaire à une agression terriblement brutale, commise par un individu porté sur la violence envers les femmes », dit-elle ; et au fond de moi, je suis persuadée qu'elle fera tout pour retrouver ce violeur. « Je remercie les témoins qui se sont déjà présentés et appelle toute personne ayant des informations à nous contacter. Nous aimerions en particulier recevoir le témoignage de femmes vivant dans le quartier et qui auraient subi une agression à Hampstead Heath. Je comprends les raisons qui pourraient vous empêcher de vous manifester, mais si cela vous est arrivé, vous détenez peut-être une information capitale qui nous permettrait d'arrêter cet homme. »

La vidéo s'achève, et je continue à fixer mon ordinateur, digérant ce que je viens d'entendre. La commissaire établit un lien entre les viols, bien qu'elle ne le dise pas clairement. La moindre information pourrait lui permettre d'arrêter cet homme. *Arrêter cet homme*, me dis-je. Elle pense donc qu'il recommencera. Je repasse la vidéo, et cette fois-ci, j'ai l'impression que c'est à moi qu'elle s'adresse. *Vous détenez peut-être une information capitale*. Est-ce le cas ? S'agit-il d'une information pertinente ? Est-ce à moi de le dire ? Ai-je l'obligation morale de rapporter ce qui s'est passé avec le mannequin Dior à la police ? J'hésite, incapable de me décider.

Je suis dans la cuisine, en train d'émincer des légumes pour la sauce, quand Michael sonne à la porte. Alors qu'il entre chez moi, vêtu d'un costume d'été en lin fort élégant, il peste contre la disparition du merveilleux caviste du quartier.

« C'est tout ce que j'ai pu faire, dit-il en sortant une bouteille de syrah McGuigan d'un sac de supermarché.

— Ce sera très bien », lui dis-je avant de retourner à ma sauce pendant qu'il ouvre la bouteille et remplit nos verres.

Il jette un œil par-dessus mon épaule, et je sens qu'il meurt d'envie de prendre ma place.

« Est-ce qu'on a des piments, mon chou ? »

Je lui réponds que tout est dans le frigo et vais m'asseoir à la table de la cuisine avec mon verre de vin. Je me relève quand Michael exige un tablier en me montrant son pantalon en lin clair et sa chemise immaculée. Je lui en dénicher un, cadeau d'amis d'Australie, et il le noue autour de sa taille. Sirotant mon vin, je le regarde s'affairer dans ma cuisine, enveloppé dans un drapeau australien, et je me sens réconfortée et chouchoutée. Il est occupé à verser des fusillis dans une casserole d'eau bouillante quand ma sonnette retentit à nouveau.

C'est Tom, en tenue de sport. Je le regarde avec étonnement.

« Je voulais juste te dire bonsoir en passant. Quel drame terrible, dans le parc...

— Oui, c'est affreux, dis-je, ne comprenant pas bien ce qu'il me veut.

— Ça vous coupe l'envie d'y aller. Mais si jamais tu te sens d'y retourner, et... » Il s'interrompt en voyant Michael sortir de la cuisine avec son tablier, un verre de vin à la main. « Oh, pardon. Je ne savais pas que tu avais du monde.

— Pas de souci. Tom, je te présente Michael ; Michael, mon voisin Tom.

— Vous venez prendre un verre ? demande Michael en guise de présentations.

— Oh non, c'est très gentil, mais il faut que je rentre – les petits vont se coucher. »

Il nous décoche un sourire étincelant et disparaît.

Michael me regarde en haussant les sourcils.

« Non, non, non, absolument pas, dis-je en secouant la tête. C'est juste un voisin, rien de plus.

— C'est chouette. Il m'a l'air sympa, comme voisin. » Michael me jette un coup d'œil. « Très beau garçon. »

Puis il disparaît dans la cuisine, et je le suis. La sauce des pâtes sent divinement bon.

Michael m'aide à débarrasser la table et à remplir le lave-vaisselle. On garde nos bols de glace, n'ayant pas encore décidé si on en reprendra. Je vais chercher une bouteille de châteauneuf-du-pape dans le casier à bouteilles du couloir, récupère un tire-bouchon à la cuisine et pose le vin devant Michael, vautré dans un fauteuil du salon.

« J'ai un aveu à te faire.

— Ça doit être sérieux, dit-il en reluquant le vin. Mais en l'absence du pape, je suis prêt à t'écouter, mon enfant. »

Il ouvre la bouteille, renifle le bouchon puis, satisfait, nous verse du vin dans des verres propres. Je m'assois sur le canapé en face de lui et prends une grande inspiration.

« Ça fait plusieurs fois que j'ai des rapports sexuels avec un inconnu à Hampstead Heath. »

Il repose son verre, et me fixe du regard en silence. Une vague de honte brûlante monte de mon cou à mon visage, une sensation que je n'avais pas éprouvée depuis l'adolescence.

« Et maintenant, je ne sais pas si je devrais en parler à la police, dis-je brusquement. Oh, Michael, quelle catastrophe... »

Il lève les mains pour m'apaiser.

« Bon. Commence depuis le début.

— Tu te rappelles cette conversation qu'on a eue au pub ? dis-je, et il hoche lentement la tête. Je ne t'interrogeais pas sur tes expériences par curiosité... en fait, j'essayais de comprendre mes propres pulsions. »

Il acquiesce à nouveau, attendant la suite, et reprend son verre.

« J'avais croisé ce type dans le parc. Il y a quelque chose chez lui, je ne sais pas, comme s'il sortait tout droit de *Gatsby le Magnifique*, un genre de décadence raffinée... » Je m'interromps, sachant que ça a l'air idiot, ce que je raconte, comme si j'essayais de donner une apparence noble à quelque chose d'assez primaire et sale. « Bon, j'avais envie de lui sauter dessus et c'est ce qui s'est passé, littéralement.

— Qu'est-ce qui t'inciterait à en parler à la police ?

— Je ne sais pas...

— Est-ce que tu as la moindre raison de penser qu'il est coupable ?

— Non, dis-je en secouant la tête. Franchement, pas du tout.

— Alors pourquoi le signaler ? »

Je regrette déjà d'avoir abordé le sujet, parce que Michael me force à regarder la vérité en face. Mais je suis obligée d'aller jusqu'au bout, maintenant.

« J'ai vu cette flic aux infos... Elle demandait aux femmes qui avaient vécu le même genre d'expérience de la contacter.

— Quel genre d'expérience ? Un viol ?

— Non », je chuchote.

Michael repose son verre.

« Anna, est-ce qu'il t'a violée ? »

Je ne l'ai jamais vu aussi sérieux.

« Non, bien sûr que non. » Mon rire sonne un peu creux. « Il n'a jamais fait quoi que ce soit dont je n'avais pas envie.

— Tu me dis la vérité ?

— Oui, absolument, dis-je en le regardant dans les yeux. Je te le jure. Il ne m'a fait aucun mal, tout était toujours consenti. C'est moi qui ai pris l'initiative et... ça a évolué.

— Tu le vois encore ?

— Non. »

Le soulagement de Michael est palpable.

« C'est très dangereux, ce que tu as fait.

— Je sais. Mais je vais bien. C'est juste que ce qui s'est passé dans le parc aujourd'hui m'a perturbée, et, d'une certaine façon, je me sens obligée de faire quelque chose...

— Vous avez eu des rapports non protégés ?

— Oui, mais je me suis fait dépister.

— Bien. » Michael sourit, puis nous reverse du vin. « Anna, la traînée du parc. Qui l'aurait cru ? »

Nous éclatons de rire, pour relâcher la pression, ce dont nous avons bien besoin tous les deux. Nous discutons encore un peu de l'escapade de Bell à Vancouver, de mon boulot, des projets de vacances de Michael. Et soudain il est près de minuit, et je lui appelle un taxi. Après son départ, je verrouille la porte d'entrée puis accroche la chaîne. Je me sens beaucoup plus légère, comme si on m'avait ôté un lourd fardeau des épaules. Je suis contente d'avoir discuté avec Michael, même si, maintenant que j'y pense, il ne m'a donné aucun conseil à propos de la police.

Huit jours plus tôt

Je suis réveillée par des coups de sonnette insistants à la porte. Wispa aboie à corps perdu, et je suis obligée de lui crier dessus pour qu'elle se taise, ce qu'elle fait, à contrecœur. J'attrape une robe de chambre suspendue à la porte de ma chambre et dévale l'escalier en me recoiffant avec les doigts.

« Oui ? dis-je, ouvrant la porte sans décrocher la chaîne.

— Bonjour », fait une voix de femme que je ne reconnais pas.

Par l'entrebâillement, j'aperçois un visage pâle, et il me faut un moment pour mettre un nom dessus : c'est Samantha, la femme de Tom, la sympathique docteure. J'ôte la chaîne pour ouvrir entièrement la porte.

« Désolée de te déranger si tôt, mais je voulais te voir avant que tu partes au travail... » Sa voix s'éteint quand elle remarque ma robe de chambre.

« Je suis en congé maladie, en fait. Qu'est-ce que je peux faire pour toi ? dis-je, ne sachant pas si je devrais l'inviter à entrer.

— Je me demandais si on pouvait discuter deux minutes.

— Bien sûr. » Je lui fais signe d'entrer. De quoi veut-elle me parler ? me dis-je fébrilement, priant pour qu'il n'y ait pas eu d'erreur dans mes analyses. « Allons dans la cuisine. »

Je l'y emmène, et lui propose un café. Elle refuse d'un signe de tête en s'asseyant à table. Histoire de m'occuper les mains, j'insère une capsule dans la machine et appuie sur le bouton. Samantha attend que ma tasse soit prête et que je m'installe en face d'elle.

« C'est à propos de Tom.

— Tom ? Il lui est arrivé quelque chose ? dis-je, soulagée qu'elle n'ait pas évoqué mes résultats d'analyse.

— Non, il va bien. » Elle détourne le regard. « Je suis venue te demander de le laisser tranquille.

— Pardon ? » Je ne suis pas sûre d'avoir bien entendu.

« Je sais que tu es allée courir avec lui. »

Je me contente de la fixer, ne sachant pas comment réagir. Tâchons de rester polie, me dis-je.

« Écoute, Samantha : c'est vrai, je suis allée courir à Hampstead Heath avec lui une fois, parce qu'il m'avait rejointe en route, et je l'ai appelé à l'aide un autre soir à cause d'Alden qui avait débarqué chez moi bourré. Oh, et je suis allée chez vous pour votre fête. Nos rapports se résument à ça. Je t'assure qu'il ne se passe absolument rien entre ton mari et moi.

— Je sais, répond-elle, et on dirait qu'elle va se mettre à pleurer.

— Bon, dis-je en me levant de ma chaise. Je vais te faire du café. Ou est-ce que tu préférerais du thé ?

— Du café serait très bien. Noir, merci. »

Mais qu'est-ce que c'est, ce délire ? me dis-je, attendant que sa tasse se remplisse. J'ai une vraie cinglée dans ma cuisine, ou quoi ? Je pose la tasse devant elle, et elle en boit une gorgée.

« Je suis vraiment désolée, Anna, je ne veux pas du tout te vexer... ni te blesser... »

Elle a l'air un peu plus calme, maintenant.

Je me rassois en face d'elle avec mon café. Je ne suis même plus sûre de lui en vouloir.

« Qu'est-ce que tu veux que je fasse ? » dis-je finalement.

Elle pousse un soupir.

« Évidemment, ça ne va pas être facile, parce qu'on est voisins... Tom a toujours eu un faible pour les belles femmes, une fascination inoffensive, presque enfantine, que j'ai appris à tolérer. Mais avec toi... En gros, si tu pouvais essayer de l'éviter... de ne pas l'encourager...

— Je ne l'ai jamais encouragé. D'aucune façon. »

J'en ai assez, brusquement. Je me lève de table. « Je ferai ce que je peux. Mais j'aimerais que tu partes, maintenant. »

Elle se relève sans me regarder.

« Je comprends. Je suis vraiment désolée... »

Je lui ouvre la porte, et elle s'en va, le dos voûté, l'air fragile. Quelle femme bizarre. Est-ce que le fait de travailler dans un centre de dépistage a déformé sa vision du monde ? Ou est-ce qu'elle me prend sérieusement pour une traînée ?

Ça commence à bien faire, me dis-je en retournant à la cuisine pour ouvrir la porte du jardin à Wispa. Ma vie vient de se muer en sombre farce,

et ça ne me fait pas rire du tout. Je me sens asphyxiée entre les murs de ma propre maison, le quartier, la ville entière. Il faut que je m'en aille. Je décroche mon téléphone pour appeler Kate, qui m'a laissé un message la veille.

« Kate, c'est Anna. Tu sais que ça fait une éternité que je menace de te rendre visite, alors... qu'est-ce que tu fais ce week-end ?

— Pas grand-chose. Tu veux venir ?

— Oui, j'adorerais.

— Super. Envoie-moi juste un texto quand tu seras en route, que je sache à quelle heure t'attendre. »

Une heure plus tard, mes affaires sont dans la voiture et Wispa installée sur son matelas de voyage à l'arrière, battant de la queue avec enthousiasme. Elle adore ces escapades. Je négocie quelques bouchons sur la rocade nord, et bientôt nous filons sur la M11 en direction des doux pâturages du Norfolk. Le spectacle des grands espaces juste après la M25 m'emplit le cœur de joie. Il y a quelque chose de réconfortant et de rassurant à voir la quantité de terrain qui n'a pas encore été transformée en jungle de béton. Je quitte la M11 pour rejoindre l'A11, avant de prendre l'A1065 en direction de Brandon, Swaffham et Fakenham, la partie du trajet que je préfère. Je fais un arrêt rapide à un pub sur le chemin pour laisser Wispa se dégourdir les pattes, et avale une demi-baguette indigeste fourrée avec un fromage râpé qui n'a de fromage que le nom. Et puis nous reprenons la route, aussi excitées l'une que l'autre à l'idée de notre aventure balnéaire.

Kate a vendu son appartement londonien il y a deux ans pour s'acheter un charmant cottage en bord de mer dans le village pittoresque de Burnham Overy Staithe. Autrefois à la tête d'un florissant cabinet de recrutement spécialisé dans l'audiovisuel, elle a atteint le point de saturation à quarante-trois ans, vendu son entreprise au plus offrant et déménagé dans le Norfolk pour s'y livrer à ses deux nouvelles passions : la photographie et le jardinage. Cette dernière s'est développée bien au-delà d'un simple passe-temps, puisque son jardin est passé d'un potager amateur avec deux légumes se battant en duel à une entreprise bio en plein essor fournissant des herbes aromatiques, des salades et des fleurs comestibles à un restaurant local étoilé au Michelin. Je taquine souvent Kate en lui faisant remarquer qu'elle a quitté Londres pour prendre sa retraite et se reposer, mais qu'elle se retrouve à travailler avec plus d'acharnement que jamais. Ce à quoi elle

me rétorque en riant qu'il s'agit d'une tout autre sorte d'« acharnement », le genre de travail enrichissant et gratifiant qu'elle ne connaissait pas à l'époque où elle dirigeait son cabinet. Et c'est vrai : elle n'a jamais semblé plus heureuse et en forme qu'aujourd'hui.

Nous arrivons assez tôt, et Kate, grande, belle et bronzée, nous accueille devant sa maison. Je lui ai toujours envié son teint méditerranéen, ses jolies boucles noires qui encadrent son visage et ses yeux d'un vert magnifique. Depuis qu'elle vit dans le Norfolk, elle a cette mine éclatante des gens de la campagne qui passent beaucoup de temps au grand air.

Wispa, déchaînée, court d'un bout à l'autre du jardin, un débordement de joie plutôt inhabituel pour le gros bébé qu'elle est. Mais elle adore Kate, et elle adore cet endroit, surtout lorsqu'il y a une promenade dans les dunes ou une baignade dans la mer à la clé. Je décharge la voiture puis transporte le panier et les gamelles de Wispa dans la cuisine de Kate, décorée de superbes carreaux en grès.

Kate propose d'aller se balader sans tarder pour profiter du soleil de l'après-midi, et nous montons dans son antique Range Rover pour un court trajet jusqu'à Holkham Beach, la plus belle étendue de sable que j'aie jamais vue. Nous longeons une promenade en bois tracée au milieu des pins qui surplombent les dunes, avant d'arriver aux marais salants et au rivage dénudé par la mer. Je suis obligée de m'arrêter pour admirer le paysage, qui me subjugué toujours. Nous dépassons un groupe d'ornithologues amateurs à l'air très sérieux dans leurs tenues de camouflage, et nous dirigeons vers l'océan, qui semble à des kilomètres de distance. Il a beau faire chaud, la plage est quasiment déserte, parsemée ici ou là de quelques silhouettes de promeneurs. Nous tournons à gauche pour marcher dans les dunes, nos pieds nus s'enfonçant avec bonheur dans le sable fin. Wispa décrit des cercles autour de nous, museau brun couvert de sable.

« Alors, qu'est-ce que tu cherches à fuir, cette fois ? » demande Kate.

Elle me connaît trop bien pour que je proteste. Pendant que nous poursuivons notre balade, je lui parle de ma rupture avec James, des agressions à Hampstead Heath et de la visite déroutante de la femme de Tom. Il n'y a que mes rencontres avec le mannequin Dior que je passe sous silence. Kate ne dit rien, mais je sais qu'elle n'en rate pas une miette, en experte de l'écoute avec des années de pratique.

« Eh ben, dit-elle à la fin de mon récit. Ça paraît assez surréaliste.

— Je sais. En te le racontant, je commençais à me demander si ça m’était vraiment arrivé.

— C’est quand même bizarre qu’elle vienne te voir. Pourquoi ça la dérangerait que son mari aille courir avec une voisine de temps en temps ?

— Mystère », dis-je en haussant les épaules. Puis je me reprends, et lui confie l’idée qui m’a traversé l’esprit pendant mon trajet en voiture : « Peut-être qu’elle le soupçonne d’être le violeur de Hampstead Heath ?

— Mais si elle savait que c’était un violeur, tu crois qu’elle le protégerait ? Je le dénoncerais tout de suite à la police, moi.

— Bah, quand on pense à ce que les femmes sont capables de faire pour soutenir leur homme... »

Kate se met à rire. Je repense à Robert, son ex-mari, un patron de télévision accusé d’avoir abusé d’une stagiaire adolescente quand Kate dirigeait encore son cabinet à Londres. Elle n’a jamais dit de mal de lui, mais a divorcé presque aussitôt et s’est installée dans le Norfolk peu après. Je ne sais pas si elle a quelqu’un dans sa vie en ce moment ; en tout cas, elle n’a jamais évoqué d’homme depuis qu’elle a quitté Londres.

Deux cavaliers nous dépassent, leurs chevaux écumanant d’ardeur. Je les suis d’un regard envieux alors qu’ils s’éloignent au galop, libres et exaltés. Nous marchons encore un peu avant de prendre un tournant pour rejoindre le sentier qui traverse la forêt de pins jusqu’au parking. Une fois de retour à la maison, Kate me force à m’asseoir dans le jardin avec un livre pendant qu’elle prépare le dîner. Comme toujours, c’est une œuvre d’art, un repas cent pour cent végétarien, uniquement composé de produits de son jardin. Je savoure sa soupe d’orties avec crème aigre et quelques feuilles d’ail des ours, suivie de pommes de terre tout juste récoltées et de houmous préparé avec différentes variétés de haricots, le tout accompagné d’une salade décorée de pensées. Après le dîner, agréablement détendues par le vin de fleurs de sureau et de roquette sauvage de Kate, nous nous asseyons dans le jardin pour contempler le port de la crique, qui fourmille d’oiseaux dans le crépuscule.

Sept jours plus tôt

Le lendemain matin, je suis debout avant Kate, tout impatiente d'aller faire mon footing matinal, celui que je préfère. Wispa m'attend à côté de la porte, et nous sortons sur la pointe des pieds, traversons le parking du port et gravissons la digue protégeant la côte le long d'Overy Creek. Il n'y a personne pour le moment, à l'exception des vaches qui nous observent paresseusement tandis que nous trottinons au sommet du talus. La marée semble être à son point culminant, les courants filant à toute vitesse entre les bancs de vase. Je me souviens que c'est ici que l'amiral Nelson aurait appris à naviguer dans sa jeunesse, d'après ce que Kate m'a dit. J'inspire l'air marin à pleins poumons, emplie d'une joie pure au milieu de tant de beauté naturelle. Nous courons jusqu'au ponton installé au pied d'une haute dune avant de faire demi-tour. Le vent vif qui nous poussait quand nous courions vers la mer me cingle le visage et oblige mon corps à fournir plus d'efforts. Le moulin au centre du village semble nous faire signe, et je pense au petit-déjeuner que Kate va nous concocter. Ce n'est qu'une fois de retour sur le parking du port que nous croisons des êtres humains pour la première fois de la matinée, un couple de personnes âgées venu promener son jack russell, Pocket, qui se lie aussitôt d'amitié avec Wispa.

Quand j'entre dans la cuisine, une odeur divine de bacon grillé et de café frais m'accueille. Une douche rapide, et me voilà assise à la table de la cuisine, en train de dévorer les œufs brouillés aux champignons et au bacon. Le café, velouté et presque sucré, avec un léger arôme de cacao, vient de la boutique Monmouth de Covent Garden, où elle se ravitaille à chaque passage à Londres. Une fois le petit-déjeuner terminé, nous allons nous installer sur le banc ensoleillé à l'extérieur de la cuisine.

« Je crois que je pourrais m'habituer à cette débauche tranquille, dis-je, et Kate éclate de rire.

— Ne me dis pas que tu es prête à prendre ta retraite.

— Ma foi, la télé n'aime pas les vieux. »

C'est vrai : l'orgueil créatif si typique des jeunes loups talentueux du « milieu des médias » cède très vite place au besoin de s'installer et de se mettre sérieusement à gagner de l'argent. À quarante ans, la plupart des producteurs sont des ratés frustrés et lessivés qui s'accrochent à leur boulot tant qu'ils peuvent, ou bien ils sont passés à autre chose, troquant leur jean sarouel et leur bonnet en laine contre un costume et une chemise blanche. Et tous ceux qui s'accrochent vivent fatalement ce moment où leur téléphone arrête de sonner, leur boîte mail pro reste vide et leur comptable leur annonce qu'ils feraient mieux de renoncer à monter leur propre boîte de prod. Du point de vue des grandes entreprises, c'est un principe économique de base : il est bien plus rentable d'embaucher des gamins inexpérimentés mais peu chers que de se saigner aux quatre veines pour des producteurs d'âge mûr qui savent ce qu'ils font mais coûtent un bras. La qualité du travail est secondaire.

« Peut-être que je devrais me trouver un passe-temps qui me permette de gagner ma vie et laisser tomber la télé pour de bon... »

— Tu es bien trop jeune et ambitieuse pour ça », réplique Kate.

J'ai des doutes là-dessus.

« Mais puisqu'on parle de passe-temps, reprend-elle, je voudrais te montrer quelque chose. »

Nous montons dans son bureau, une pièce au charme suranné située au premier étage de la maison et dotée d'une immense fenêtre à double vitrage donnant sur le port. Il y a un bureau en chêne massif à côté de la fenêtre, avec un iMac ultrafin de vingt-sept pouces posé au milieu. Kate touche la souris pour le tirer de son demi-sommeil, et l'écran s'allume sur un magnifique gros plan de tige de haricot.

« C'est mon nouveau projet : photographier mon jardin au fil de ses transformations saisonnières. »

Nous parcourons son épatante série de photos macro, qui révèlent des détails inattendus de fruits et de fleurs. La qualité des clichés est impressionnante.

« Tu devrais publier un livre. »

— J'y pense. » Kate referme le dossier, puis clique sur une icône.jpeg du bureau. L'image s'ouvre, révélant une gigantesque photo du port et des rives du marais bordant Overy Creek. « Et ça, c'est toi ce matin. »

Je me vois, maintenant qu'elle le dit, silhouette grise en train de courir, tache marron du pelage de Wispa à mes côtés, en plein milieu du cadre.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » dis-je en me penchant vers l'écran.

Tout en bas de la photo, à la lisière du port, se dessine la forme d'un homme vêtu d'une polaire à capuche noire et d'un jogging. Il est immobile, dos à la caméra, en train de regarder la partie de la rive sur laquelle je me trouve.

« Un autre joggeur ?

— Je n'ai vu personne là-bas, à part un vieux couple avec un chien.

— Peut-être qu'il a pris un autre chemin.

— Il n'y a pas d'autre chemin », dis-je à voix basse, gagnée par la paranoïa.

La silhouette de l'homme me dit quelque chose.

« Dans ce cas, il a dû changer d'avis. » Kate se lève, et s'étire. « Tu reveux du café ? Je prendrai une douche rapide après et on décidera de ce qu'on a envie de faire aujourd'hui.

— Super », dis-je, dissimulant mon angoisse.

Nous retournons dans la cuisine, où Kate nous prépare du café.

Quand elle disparaît dans la salle de bains, je regagne son bureau à pas de loup et rallume l'iMac. Il est verrouillé, et la fenêtre au milieu de l'écran me réclame un mot de passe. La poisse ; je voulais vraiment revoir cette photo.

Nous décidons de prendre la voiture jusqu'à Blakeney, de nous promener sur le sentier côtier et d'acheter du poisson à la Cley Smokehouse pour déjeuner. Je m'efforce de cacher l'angoisse qu'a provoquée en moi la photo de Kate, mais je sais qu'elle devine mon malaise.

De retour au cottage, Kate nous arrange un vrai festin sur la table du jardin. Pendant que nous attaquons les crevettes fumées, le crabe décortiqué et le saumon rôti au four de chez Cley, elle nous verse un peu de son vin maison, puis me regarde.

« Dis-moi ce qui te tracasse.

— Si seulement je le savais..., dis-je avant de m'essuyer les doigts sur une serviette en lin.

— Vas-y, essaie. »

Elle ne se laissera pas décourager.

« Quand j'ai vu cet homme sur la photo ce matin, ça m'a vraiment perturbée. »

Elle hoche la tête, attend que je poursuive.

« Je ne sais pas, j'ai cette sensation bizarre d'une présence qui m'accompagne en permanence. Et ce n'est pas une présence amicale, bienveillante, comme quand on sait qu'un ami pense à nous. Elle est sombre et menaçante. Parfois, j'ai l'impression qu'on observe chacun de mes gestes. C'est pour ça que j'ai un peu flippé en voyant ta photo.

— Mais tu te rends bien compte qu'il y a peu de chance que tu connaisses cet homme ?

— Oui... »

Nous gardons le silence un moment, contemplant les papillons qui se poursuivent dans le jardin de Kate.

« Depuis ces viols dans le parc, des choses bizarres ont commencé à m'arriver, ou peut-être que j'ai seulement commencé à les remarquer. »

Je m'interromps, cherchant la meilleure manière d'en dire autant que possible à Kate sans évoquer le mannequin Dior. Je me rends compte que j'ai honte de lui en parler ; pas parce que j'ai peur qu'elle me juge, mais parce que ça révélerait un aspect de ma personnalité que je n'ai pas envie de connaître moi-même.

« Par exemple ?

— Par exemple, quelqu'un avait laissé un bouquet de roses rouges sur le pas de ma porte l'autre jour. Pas de mot, pas de nom d'expéditeur, juste des fleurs. Et voilà que le vase qui contenait les roses tombe de la table de la cuisine comme par magie et s'écrase sur le sol ; ma femme de ménage a failli faire une syncope.

— C'était peut-être Wispa ? »

En entendant son nom, Wispa dresse les oreilles et regarde Kate.

« Non, ça m'étonnerait. Elle n'a jamais rien cassé dans la maison.

— Ça semble inquiétant, mais il peut aussi y avoir une explication parfaitement banale. De toute évidence, tu es inquiète et stressée, et ça te fait voir les choses de manière un peu disproportionnée. » Kate boit une gorgée de vin, puis continue : « C'est bien que tu sois venue ici. Quand tu rentreras, essaie d'examiner la situation avec un regard neuf, sans ce bagage émotionnel. Si tu as toujours l'impression que quelque chose cloche, appelle la police.

— Tu as raison », dis-je.

Le seul fait de lui avoir parlé me réconforte. Mais le nuage noir qui embrouille mes pensées ne s'est pas dissipé : je ne lui ai pas dit que j'étais

convaincue que toutes ces choses étranges qui m'arrivaient étaient liées d'une manière ou d'une autre aux viols de Hampstead Heath.

OceanofPDF.com

Six jours plus tôt

Je rentre à Londres le dimanche après un petit-déjeuner tranquille avec Kate et une nouvelle promenade à Holkham Beach. Kate avait vu juste, en fin de compte : ces courtes vacances m'ont aidée à me libérer de l'atmosphère oppressante des jours qui les ont précédées. Je me sens ragaillardie, les idées remises au clair. Ma bonne humeur dure jusqu'au moment où je m'arrête avant de rejoindre le monstrueux rond-point de Tottenham Hale, entends un grand fracas et sens ma voiture bondir en avant. Génial. Quelqu'un vient d'emboutir la carrosserie impeccable de ma BMW. Je descends en maugréant, clés à la main. Collée à mon pare-chocs arrière, une autre BMW x5, réplique exacte de la mienne, jusque dans la couleur et le dessin des jantes en alu. La porte du conducteur s'ouvre, et un grand Noir vêtu d'un costume sombre descend du véhicule. Wispa se met à aboyer, et je lui crie de se taire, me préparant à un affrontement verbal. Mais l'homme s'approche de moi en levant les mains d'un air d'excuse, un sourire aux lèvres.

« Je suis désolé, tout est ma faute. Vous n'avez rien, j'espère ? demandet-il, et j'ai du mal à en croire mes oreilles.

— Oui, je pense que ça va. » Mes pulsions belliqueuses m'ont désertée en un clin d'œil.

« Je vous présente toutes mes excuses, vraiment, dit-il en sortant une carte de visite de son portefeuille. Voilà mes coordonnées. »

Les voitures qui nous suivent se mettent à klaxonner ; nous bloquons l'entrée d'un carrefour extrêmement fréquenté.

Je prends la carte de l'homme, qui continue :

« Vous voulez bien me donner votre numéro de téléphone pour qu'on règle ça dès que possible ? Je m'appelle Ray, Ray Chandler. »

Incroyable, me dis-je en lui serrant la main ; cet homme est trop beau pour être vrai.

« J'aimerais prendre des photos. »

Je sors mon téléphone. Il n'y a pas grand-chose d'abîmé, juste une bosse sur mon pare-chocs.

« Bien sûr, je vous en prie, dit l'homme pendant que je prends quelques clichés. Ce serait bien qu'on s'arrange sans passer par mon assurance, si vous le voulez bien. J'ai un ami qui possède un très bon atelier de carrosserie à Tottenham ; il vous réparera ça en deux temps trois mouvements et je m'occuperai de la facture. »

Toute cette histoire m'a l'air louche, mais son sourire et ses façons charmantes me plaisent, et, contrairement à ce qu'exigerait le bon sens, je lui fais immédiatement confiance. Je lui donne donc mon numéro, il promet de m'appeler le lendemain matin, nous remontons dans notre voiture et démarrons.

Qu'est-ce qui t'arrive, Anna ? me dis-je. Où sont passés tes réflexes de vieille briscarde, ton instinct combatif ? La vérité, c'est que je n'ai aucune envie de me battre et que j'ai apprécié cet échange, d'une manière un peu irrationnelle. Ça ne gâchait rien que le type ait été sympa et beau garçon, avec ses yeux rieurs et sa bouche sensuelle que je n'ai pas manqué de remarquer, même en plein milieu du rond-point de Tottenham Hale.

Arrivée chez moi, je déverrouille la porte d'entrée avec une pointe d'appréhension. Mais tout semble en ordre, aucun signe d'effraction, l'endroit est exactement tel que je l'ai laissé. Je rattrape mon retard dans mes mails et commence à me préparer à un lundi bien rempli, avant de me rappeler que Nicole est partie et qu'il n'y aura personne pour sortir Wispa demain. J'ouvre Gumtree, le site de petites annonces, pour une recherche rapide sur les promeneurs de chiens dans les environs de Hampstead. Je tombe sur les profils habituels, des étudiants qui proposent de garder votre maison et de s'occuper de vos animaux en échange d'un peu d'argent, des sociétés professionnelles de dog-sitters qui vantent leur « patte personnelle », et quelques annonces dérangeantes du genre « pratiquement élevé par des chiens » ou « la maîtresse de votre toutou ». Une annonce semble prometteuse – « Étudiant et dog-sitter expérimenté recherche du travail dans le quartier de Hampstead » –, mais le garçon en question s'appelle Tom, alors j'oublie vite fait. Dénicher un promeneur de chien fiable à Londres n'est pas chose facile. Et en embaucher un coûte cher. J'envoie un texto à Nicole, à tout hasard, mais elle est toujours chez ses parents et ne sait pas quand elle rentrera. Je finis par me rabattre sur ma

« baby-sitter de secours », comme il se présente lui-même : Michael. Il serait ravi d'aller faire un tour avec Wispa, mais il faudra que je dépose mes clés chez lui en partant pour le travail. Problème résolu, du moins pour une journée. Pendant ma promenade du soir avec Wispa, je m'arrête devant la vitrine du marchand de journaux de la grande rue pour éplucher les annonces. Comme je le pensais, ça reste le meilleur tableau d'affichage pour les informations locales, et j'y trouve quelques noms et numéros de téléphone que je photographie avec mon portable. Je m'en occuperai demain, si j'ai le temps.

OceanofPDF.com

Cinq jours plus tôt

Après avoir déposé mes clés chez Michael, j'arrive au travail très tôt, mais quand même pas assez pour devancer Claire. Elle m'accorde cinq minutes pour m'installer dans mon bureau avant de m'assaillir avec tous les problèmes non réglés de la semaine dernière. La journée promet d'être chargée.

À l'heure du déjeuner, elle propose d'aller me chercher un sandwich à la cantine, et je suis en train de le déballer, assise à mon bureau, quand mon portable sonne.

« Bonjour, c'est Raymond Chandler », fait une voix grave, et je pense d'abord à un canular. Pourquoi pas Humphrey Bogart, tant qu'on y est ? « On a eu un accident hier, à Tottenham Hale. »

Ah, le prince Charmant ! Ça me revient.

« Mais oui, Ray, bien sûr.

— Je voulais juste savoir quand ça vous arrangerait de déposer votre voiture au garage. Vous serez obligée de la laisser là-bas quelques jours, malheureusement. Je suis vraiment désolé pour le dérangement.

— Pas de problème, Ray, ça arrive. » Je regarde mon agenda. Je serai en réunion à Soho mercredi et jeudi, pas besoin de voiture. « Est-ce que je pourrais passer la déposer demain soir ?

— Parfait. »

Il me donne le nom et l'adresse du garage, et nous convenons de nous y retrouver demain avant la fermeture, à dix-huit heures. Pendant que je mange mon sandwich, je cherche l'endroit sur Google. Le garage a un site Internet, et m'a l'air tout à fait rassurant. Puis je retrouve le numéro des deux promeneurs de chiens que j'ai repérés chez le marchand de journaux de Highgate, et leur passe un coup de fil. Le premier ne répond pas, mais la deuxième n'a pas l'air mal : une Italienne avec un bel accent chantant qui vit dans le quartier, travaille chez elle et promène quelques chiens tous les

jours pour arrondir ses fins de mois. Nous nous donnons rendez-vous à la maison le soir même, histoire de savoir « si elle plaît à Wispa », selon ses propres mots. Soulagée que les choses se mettent en place petit à petit, je travaille sans interruption pendant la plus grande partie de l'après-midi. À dix-sept heures, je reçois un texto de Michael :

Grande promenade à Hampstead Heath. Sa Majesté est fatiguée et ravie. J'ai croisé ton admirateur en revenant. Bises

Je le rappelle aussitôt.

« Mon admirateur ?

— Salut, ma chère, et de rien, c'était un plaisir de m'occuper de ton clébard.

— Pardon, Michael, et merci beaucoup, évidemment. Je te dois une fière chandelle, on peut toujours compter sur toi.

— Pas la peine d'en faire des tonnes, rétorque Michael en riant. Oui, ton admirateur et sympathique voisin, comment est-ce qu'il s'appelle, déjà, Tom ? »

Une vague d'angoisse me gagne.

« Où est-ce que tu l'as vu ? Il est venu te parler ?

— Anna, mon chou, du calme. Je l'ai croisé devant chez toi en revenant de ma promenade avec Wispa, on s'est juste dit bonjour. » Il s'interrompt, et change de ton. « C'est ton inconnu du parc ?

— Non ! dis-je, avant de m'apercevoir que j'ai haussé la voix. Non, absolument pas.

— D'accord..., fait Michael, dubitatif.

— Ce n'est pas lui, vraiment, je t'assure. » Je n'ai pas tellement envie de lui parler de sa foldingue de femme.

« Enfin bref, juste pour que tu saches, il est sûrement convaincu qu'on sort ensemble.

— Comment ça ?

— Eh bien, il a vu qu'un homme sublime était venu te faire la cuisine l'autre soir, non ? Et là, il le croise en train de promener ton chien... »

Le raisonnement de Michael me fait glousser malgré moi. Je le remercie encore une fois, lui dis que je dois discuter avec une promeneuse de chien ce soir et que je le tiendrai au courant.

Ce ne serait pas si mal que Tom nous croie en couple, dans le fond, me dis-je après avoir raccroché.

Je travaille encore un peu, puis me dépêche de rentrer chez moi pour accueillir ma nouvelle dog-sitter. Dans ma tête, je l'ai déjà embauchée.

Chiara sonne à ma porte à 19 h 30 tapantes, comme convenu. Elle a de superbes cheveux roux et un visage franc constellé de taches de rousseur. Sa poignée de main est aussi forte que son accent italien. Elle me plaît tout de suite. À Wispa aussi, visiblement : ma chienne accourt vers elle, son os en plastique entre les dents. Elle n'offre son jouet préféré qu'à de rares élus, et je suis impressionnée par l'effet immédiat que Chiara a sur elle. Elles passent quelques minutes à jouer ensemble, puis nous nous installons à la table de la cuisine où Chiara me montre sa brochure d'information, sa carte d'assurance et ses références, le tout soigneusement plastifié. Elle est moins chère que Nicole, en plus. Nous discutons de chiens un moment, puis la conversation dérive vers Hampstead Heath et la dernière agression en date. Il n'y a pas eu beaucoup d'infos depuis ; nous espérons toutes les deux que la police arrêtera bientôt le coupable et rendra sa tranquillité au parc. En attendant, Chiara m'explique qu'elle s'équipe d'une bombe lacrymo chaque fois qu'elle y emmène les chiens. Je l'embauche, évidemment. Je lui donne un jeu de clés de la maison, et nous nous mettons d'accord pour qu'elle vienne chercher Wispa tous les jours vers treize heures jusqu'à vendredi. Elle me prévient qu'elle sera absente quelques jours la semaine prochaine, mais je lui réponds que ça ne fait rien et qu'on s'arrangera plus tard. Je suis ravie d'avoir déniché une perle en si peu de temps et réglé mon problème de dog-sitter, au moins pour cette semaine.

Quatre jours plus tôt

Le jour suivant disparaît dans une valse de mémos et de réunions. Je n'abats pas autant de travail que je l'avais espéré et angoisse à l'idée d'avoir à partir tôt pour déposer ma voiture au garage. Quelle plaie ; comme si je n'avais que ça à faire, me trimbaler jusqu'à un coin paumé de Tottenham. La dernière réunion de la journée s'éternise, et je sais que je ne serai jamais au garage avant dix-huit heures. Aussitôt sortie de cette réunion, je préviens Ray de mon retard par texto ; aucun problème, me répond-il, ils m'attendent. Il n'y a pas trop de circulation, heureusement, et, avec l'aide de mon GPS, j'arrive au garage dix minutes seulement après la fermeture. La première chose que j'aperçois dans la cour est ma voiture, ou plutôt la voiture de Ray, copie conforme de la mienne à l'exception de son pare-chocs avant enfoncé. Pendant que je me gare, Ray sort du bureau, et je suis frappée par sa beauté. Un autre homme le suit, tout aussi séduisant, avec de longues jambes, de larges épaules et le même sourire charmeur. En leur serrant la main, je commence à me dire qu'ils doivent être frères. Nous examinons les dégâts, puis Daniel, le sosie de Ray, m'annonce que ma voiture sera prête jeudi soir. Je lui laisse mes clés en priant pour que tout ça ne soit pas une arnaque alambiquée pour me piquer ma voiture, puis lui demande le numéro d'une société de taxis locale. Ray ne veut rien entendre ; il tient absolument à me raccompagner.

« C'est la moindre des choses. En fait, dit-il après un silence, comme s'il venait d'avoir une idée lumineuse, laissez-moi vous offrir un verre pour m'excuser. Je sais que ça vous a causé pas mal d'ennuis. »

Son sourire est irrésistible, il faut le dire. La journée a été dure, j'ai besoin de m'amuser ; alors j'accepte. J'ai comme l'impression qu'une soirée avec Ray ne peut qu'être amusante. Nous nous mettons bientôt en route pour le secret le mieux gardé de Hackney, le Nightjar.

« En fait, ce n'est plus un secret du tout, me confie Ray. C'est officiellement le troisième meilleur bar du monde, d'après le classement annuel de *Drinks International*. Les gens s'y précipitent depuis les quatre coins de la planète.

— Et le gérant est un bon ami à vous, dis-je.

— Comment avez-vous deviné ? » répond-il en éclatant de rire, un rire sonore de bon vivant. C'est contagieux, et je me mets à pouffer aussi.

Effectivement, le Nightjar tient ses promesses. Et comme compagnon, Ray offre un mélange délicieux d'esprit, de charme et de séduction subtile. Après un Shrubbler, un Jungle Bird et un London Mule accompagnés d'excellentes tapas, la conversation coule avec une fluidité merveilleuse.

« Alors, Ray, dis-moi, qu'est-ce que tu fais dans la vie ?

— Si je te le disais, tu ne me croirais pas.

— Tu vends de la drogue. » La phrase m'échappe sans que j'aie eu le temps d'y penser.

Il éclate de rire, absolument pas vexé par ma mauvaise blague. « Et j'ai la voiture qui va avec. Comme toi, d'ailleurs. Tu deales aussi ? »

Je m'excuse de ma remarque stupide.

« D'accord, j'arrête les devinettes... » Il marque une pause pour ménager son effet : « Je suis coiffeur.

— Waouh », dis-je platement, essayant de dissimuler ma surprise. Ce n'est pas du tout ce à quoi je m'attendais.

Ma réaction le fait rire. « J'ai mon propre salon. »

Il me raconte comment il a commencé en bas de l'échelle il y a vingt ans en reprenant le local d'un marchand de journaux dans le quartier alors délabré d'Islington, puis développé peu à peu son affaire jusqu'à finir par racheter la boutique voisine pour agrandir la sienne. Aujourd'hui, le salon tourne à plein régime, et Ray a lancé sa gamme exclusive de soins pour les cheveux l'année passée. En l'écoutant, je ressens toute la fierté et la passion qu'il met dans son travail, et ça m'impressionne. Il s'avère qu'il parle couramment français, ayant appris la langue sur le tas à Paris quand il était adolescent. C'est là qu'il a fait ses premières armes, ou ses premières paires de ciseaux, si vous voulez, en travaillant comme apprenti dans les meilleurs salons parisiens.

« Mais je ne suis pas tout à fait Raymond Bessone », dit-il avec un accent français à couper au couteau. Voyant que je ne comprends pas la référence, il m'explique : « Bessone était une vraie célébrité dans les années soixante,

il avait un salon complètement délirant à Londres, avec fontaines de champagne, coupes bouffantes à la Diana Dors et faux accent français absolument atroce. »

Si on oublie le sieur Bessone, sa véritable source d'inspiration est Oribe, encore un nom dont je n'ai jamais entendu parler.

« On en discutera une autre fois, dit Ray, parce que maintenant, je veux tout savoir de toi. »

Avec réticence, d'abord, je lui décris ma carrière dans le milieu de la télé en commençant par mes débuts comme productrice junior pour une chaîne locale. Mais Ray m'écoute avec un intérêt tellement sincère que je me laisse prendre au jeu, saupoudrant mon récit d'anecdotes croustillantes du passé. Quand je regarde ma montre, il est quasiment vingt-trois heures, et je me lève d'un bond, pensant à Wispa.

« Je suis vraiment désolée, Ray, il faut que je rentre promener ma chienne, ou elle réduira toute la maison en charpie. »

Wispa ne réduirait jamais rien en charpie, mais j'exagère pour ne pas avoir l'air trop gaga de mon chien. Ray comprend, bien sûr ; il a lui-même un schnauzer nain appelé Roller.

Après avoir garé sa voiture devant chez moi, il descend et me raccompagne jusqu'à ma porte.

« Merci, dis-je, j'ai passé une très bonne soirée.

— C'est moi qui te remercie. C'était vraiment sympa. On pourrait peut-être remettre ça une autre fois ? »

Il se penche vers moi pour m'embrasser doucement sur la joue. Un vrai gentleman. Le charme est rompu lorsque Wispa se met à aboyer et à gratter la porte de l'intérieur, m'obligeant à lui ouvrir. Alors que ma chienne surexcitée nous accueille avec son os en plastique dans la gueule, je regarde Ray faire semblant de vouloir le lui enlever. S'il est aussi adorable avec Wispa, c'est forcément quelqu'un de bien, me dis-je. Le chemin du cœur d'une femme passe par son labrador chocolat, à l'évidence. Ray finit par repartir dans sa BMW noire, et je me rends compte que je n'ai pas pensé une seule fois au mannequin Dior ce soir. Merci, Ray.

Deux jours plus tôt

Les deux jours que je passe en entretiens avec des sociétés de production au centre de Londres sont une perte de temps totale, d'autant plus frustrante que j'ai conscience du travail en retard qui s'accumule au bureau. Mais je ne fais que suivre les ordres de Cadenca Global, ou plutôt une « solution » suggérée par nos « architectes du changement », comme ils aiment à se faire appeler. La solution en question consiste à sous-traiter la production, d'où ma tournée des prestataires de Soho. Mais traîner dans le quartier a ses avantages, et quand Bell m'annonce par texto le jeudi matin qu'elle est de retour et impatiente de me raconter ses aventures à Vancouver, je lui propose un rendez-vous chez Dim T, sur Charlotte Street, notre repaire habituel pour papoter. Mon entretien s'étant terminé plus tôt que prévu, je passe un moment assise à Soho Square à contempler tous ces gens des médias qui s'affairent, pendus à leur portable, coupés du monde qui les entoure. J'étais comme eux, me dis-je ; mais plus maintenant. Certes, j'évolue toujours dans le milieu des médias, mais je me surprends de plus en plus souvent à l'observer comme si je n'en faisais pas partie, avec, en tête, l'idée qu'il y a une vie en dehors de la bulle de l'entreprise. La crise de la quarantaine ? Il paraît que c'est vers quarante-quatre ans qu'elle frappe les femmes, ce qui me laisse de bonnes années devant moi ; cela dit, je me mets à examiner ma vie en quête de signes révélateurs. Casser sa tirelire pour une voiture hors de prix : fait. Prendre des vitamines : fait. Acheter bio : fait. Envisager de partir en thalassothérapie : fait. Avoir au moins trois prélèvements automatiques pour des œuvres de charité : fait. Chercher ses ex sur Facebook : fait, de temps en temps. Forniquer avec un inconnu à Hampstead Heath... J'hésite, avant d'opter pour un point d'interrogation imaginaire. Puis je remonte tranquillement Rathbone Place jusqu'à Dim T, où j'arrive avant Bell. Se pointer en avance à un rendez-vous : fait.

Dès que Bell entre dans le restaurant, cinq minutes plus tard, je sais que son séjour à Vancouver a été un succès. Elle a le teint rayonnant de quelqu'un qui a passé d'excellentes vacances et beaucoup de temps au lit. Nous commandons nos *dim sum* habituels accompagnés de saké.

« Alors ? » dis-je à Bell, qui reste là à sourire de toutes ses dents.

Elle fouille dans son sac, puis dépose une bouteille en forme de feuille d'érable sur la table.

« Du sirop d'érable canadien, pour toi.

— Tu n'aurais pas dû, dis-je, étudiant cette monstruosité avec un intérêt feint.

— Non, en effet. »

Je la regarde, et nous éclatons de rire.

« Bon, c'était génial. » Elle marque une pause le temps que la serveuse nous apporte notre pichet et nos coupes de saké. « Depuis le moment où j'ai atterri à celui où j'ai décollé.

— Tu veux bien développer ? »

Et comment, qu'elle veut bien développer. Elle me parle de Candice, qui lui ressemble énormément, portée sur un mode de vie actif et sain, la course, le surf, le vélo. Elle est athlétique, intelligente, superbe. Et incroyable au lit.

« Quatre orgasmes en une heure. Chacune, précise Bell, et j'admets que je suis impressionnée.

— Alors, quand est-ce que tu vas à Moscou, dans l'Idaho ?

— Je n'irai pas, dit Bell avec un sourire. C'est elle qui va venir ici. Dans quelques semaines.

— Waouh ! C'est du sérieux, alors.

— Je crois que oui. »

Nous trinquons à cette bonne nouvelle avant d'attaquer notre premier panier de *dim sum*. Bell me montre des photos de Candice sur son iPhone, et je dois reconnaître qu'elle est très jolie, dans le genre américain. Un grand sourire, des yeux bleus ressortant sur son visage bronzé, un corps mince et musclé.

« Et pas de boulet qui traîne ? Un ex-mari, des enfants, une copine psychopathe qui la suivrait partout ?

— Eh non. Ça fait un moment qu'elle est célibataire. Franchement, Anna, je n'en reviens pas de ma chance.

— C'est elle qui de la chance. »

Bell m'adresse un sourire éclatant, et la voir si heureuse me fait chaud au cœur.

« Quoi de neuf depuis que je suis partie ? »

Je lui parle de l'agression à Hampstead Heath, de ma nouvelle dog-sitter et de ma visite chez Kate dans le Norfolk.

« Et puis j'ai rencontré quelqu'un », dis-je, l'air de rien.

Bell repose ses baguettes, attendant la suite.

« Il est plutôt bel homme, charmant, et... coiffeur. »

Le gloussement que je retenais finit par s'échapper, et Bell, après un silence interloqué, éclate de rire à son tour.

« Il a son propre salon à Islington. Et il est hétéro, aucun doute là-dessus... enfin, je crois. On ne s'est vus qu'une fois, il ne s'est rien passé, mais il me plaît. Il est tellement... différent, tellement rafraîchissant... »

— Ma foi, dit Bell en levant sa coupe de saké, si avoir un mec qui peut vous faire un brushing est assez bien pour l'ex-Première ministre australienne, c'est assez bien pour mon Anna. »

Nous trinquons à ces mots, un des très nombreux toasts de la soirée.

« Il est marié ? Il a des enfants ? »

— Tu sais quoi ? Aucune idée. Je n'ai même pas pensé à lui demander... La vache, je commence à être un peu handicapée, socialement parlant.

— Ou nombriliste, tu veux dire. »

C'est sûrement vrai, mais la remarque ne me fait pas l'effet d'une critique, venant de Bell. C'est plutôt une affirmation objective, et elle a souvent raison.

Bell et moi nous quittons à la sortie du restaurant ; comme d'habitude, elle va prendre le 73 pendant que je hèle un taxi. Je me rends compte que j'ai oublié d'aller chercher ma voiture, qui aurait dû être prête ce soir. N'ayant pas reçu de message de Daniel ni de Ray, j'en déduis que les réparations ont dû prendre du retard et note dans un coin de ma tête de passer un coup de fil au garage le lendemain matin. Mais en descendant du taxi dans ma rue, je repère ma voiture, garée à sa place habituelle, juste devant chez moi. Je l'examine soigneusement : le pare-chocs arrière est comme neuf. Puis je remarque quelque chose sur le pare-brise. C'est une rose rouge, coincée sous l'essuie-glace. Décidément, cet homme est adorable. Quand j'ouvre la porte de la maison, je trouve les clés de ma BMW sur le sol. Il a dû les faire passer par la fente de la boîte aux lettres. Adorable, et prévenant, en plus.

OceanofPDF.com

Un jour plus tôt

Dès que j'arrive au travail, Claire m'annonce que je suis convoquée à l'étage de la direction. Julian veut me voir dans son bureau immédiatement. Pas le temps de spéculer sur le genre de désastre qui m'attend. Lorsque Julian m'accueille, l'odeur de son après-rasage m'enveloppe comme un nuage. Il me fait asseoir sur son canapé en cuir puis me propose un café, que j'accepte avec reconnaissance. Alors qu'il souligne toute l'importance que j'ai pour lui en tant que « bras droit », selon ses propres termes, je commence à craindre le pire. Il va me virer, me dis-je, et mon pouls s'accélère. Les mauvaises nouvelles de ce genre frappent en général au moment où on s'y attend le moins. Je l'écoute avec impatience m'abreuver de compliments, attendant les inévitables « mais » et « malheureusement ». Sauf que la mauvaise nouvelle n'arrive jamais. En fait, Julian veut que je lui prête main-forte, ou, pour le dire plus franchement, que je lui serve d'éclaireuse.

Une réunion plénière doit avoir lieu la semaine prochaine à Paris, une réunion à laquelle, pour des raisons personnelles qu'il ne développe pas, il sera dans l'incapacité d'assister. Il veut donc que je m'y rende, non seulement en tant qu'émissaire, mais pour jouer les mouchardes. Je devrai assurer son discours à sa place et répondre aux éventuelles questions qu'on me posera, présenter « sa vision », comme il dit. En même temps, il veut que je débusque ses adversaires, que je devine leurs intentions et que je les lui rapporte. Il consacre le reste de la journée à m'expliquer sa vision, qui repose sur la diversification de la base d'approvisionnement. On croirait entendre un plan de conquête de l'univers, réalisé par de petites étapes au niveau local. Il y est question des besoins et des objectifs des parties prenantes, aucunement de créativité ni d'individus. Le joli enrobage qui séduira les larbins viendra plus tard. Je commence à avoir un aperçu du véritable Julian, un homme dur comme de la glace, doté du degré

d'empathie d'un Borg, qui émerge derrière la façade joviale et attentionnée de Sa Majesté.

Cette journée passée dans le bureau de Julian me fait l'effet d'une formidable douche froide. Je m'aperçois que je vis au pays des Bisounours, un univers naïf que je me suis créé de toutes pièces par méconnaissance et incompréhension totales de ce qu'est réellement le monde du travail. C'est à se demander comment j'ai réussi à me hisser jusqu'à ce poste. Mon unique consolation consiste à espérer que je ne sois pas le seul pantin manipulé par les mains invisibles des dieux de l'entreprise qui nous gouvernent.

En me raccompagnant à la porte de son bureau, ma main douillettement nichée au creux de la sienne, Julian m'informe que son assistante, Laura, a déjà réglé les détails de mon voyage. Je prendrai l'Eurostar de 07 h 01 lundi et reviendrai mercredi matin à 08 h 43, juste à temps pour un débriefing avec Julian à onze heures. À Paris, je logerai au Plaza Athénée, qu'il me dépeint comme son hôtel préféré.

« Dès que tu passes la porte, tu as les Champs-Élysées à ta gauche et la tour Eiffel à ta droite. »

Apparemment, c'est là que la réunion aura lieu. Oh, et tant qu'il y pense, ajoute Julian au moment où j'entre dans l'ascenseur, Laura s'est aussi occupée du reste de mon emploi du temps, et tous mes rendez-vous ont été annulés jusqu'à mercredi après-midi.

Une fois dans mon bureau, je prends quelques minutes pour rassembler mes esprits. Pas moyen d'y couper : le moment décisif est arrivé. Je passe un coup de fil à Chiara pour voir si elle peut s'occuper de Wispa. Mauvaise nouvelle : elle part pour l'Italie dimanche, et ne reviendra pas avant samedi prochain. Il faudra que je supplie Bell de me dépanner, et si elle n'est pas libre, que j'emmène Wispa dans le Norfolk pour la laisser chez Kate. J'appelle Bell, qui me répond dès la première sonnerie, encore déphasée par le décalage horaire.

Je lui explique la situation, croisant les doigts pour qu'elle ne refuse pas. Je n'ai aucune envie de me coltiner le trajet vers le Norfolk ce week-end.

« Pas de problème, répond-elle, à mon grand soulagement. Ça m'arrange, même. J'ai trouvé un super peintre polonais, et je voudrais qu'il rafraîchisse un peu l'appart avant l'arrivée de Candice. Il doit refaire toutes les pièces à partir de lundi, alors autant que j'aille m'installer chez toi, plutôt que de rester dans les vapeurs d'acrylique. Quand est-ce que tu reviens ?

— Mercredi, mais tu peux rester à la maison tout le temps que tu veux.

— Non, c'est bon, je pense qu'il aura terminé d'ici là. »

Je raccroche, remerciant intérieurement Bell de m'avoir fourni une solution si simple. Je suis aussi impressionnée par son ardeur soudaine à rénover son appart. Ça fait des années qu'elle parle de refaire les peintures. C'est incroyable l'effet qu'une nouvelle relation peut avoir sur vous. Je reprends mon téléphone pour appeler Ray. Je lui ai envoyé un texto la veille pour le remercier d'avoir déposé ma voiture et pour la rose, mais il n'a pas répondu. Je tombe sur sa boîte vocale et lui laisse un message dans lequel je le remercie encore une fois et lui dis que j'espère le revoir. Aussitôt après avoir raccroché, je me mords les doigts d'avoir semblé si enthousiaste. Mais il est trop tard pour effacer le message. Bah, ce qui est fait est fait – avec un peu de chance, il ne s'en servira pas contre moi. Je quitte le travail assez tard, rentre chez moi, fais une promenade rapide avec Wispa autour du pâté de maisons et file me coucher. Mon cerveau sera mis à rude épreuve ce week-end.

Jour zéro

Mon samedi s'évanouit dans un tourbillon de travail. J'étudie tous les documents que Julian m'a confiés, soulignant les parties les plus compliquées, mémorisant les arguments principaux, dressant la liste des écueils potentiels. Sa vision ne me convainc pas, mais qui suis-je pour critiquer ? Il faudra que je sois suffisamment convaincue d'ici mardi, date de la séance la plus importante, pour que les requins de l'entreprise mordent à l'hameçon. Je ne m'interromps que le temps d'une promenade avec Wispa. On étouffe aujourd'hui, une « minicanicule », comme disent les journaux, causée par une vague d'air inhabituellement chaud remontant d'Espagne. Wispa semble boiter lourdement, ce qui pourrait s'expliquer par la chaleur, mais ça m'inquiète. Examinant sa patte, je ne trouve aucun problème apparent, pas de coupures ni d'épines, pas de griffe cassée. J'espère qu'elle n'a rien de grave, ou je serai obligée de demander à Bell de l'emmener chez le véto lundi, une tracasserie que je préférerais lui éviter.

Quand j'arrive au bout des documents, la soirée est déjà bien avancée. Trop d'informations se bousculent dans ma tête ; je me sens à cran, fébrile. Il faut que j'aille courir. Wispa me regarde enfilier mes vêtements de sport avant de regagner son panier en boitant. À l'évidence, elle ne veut pas m'accompagner. Elle doit vraiment avoir très mal pour ne pas réclamer sa promenade du soir. Au moment où je m'apprête à sortir, je reviens sur mes pas et farfouille dans le placard de l'entrée à la recherche de la bombe lacrymo que j'ai achetée en import des États-Unis il y a quelques années. Je ne suis pas sûre qu'elle marche encore, mais je la glisse dans la poche de mon short au cas où.

Le crépuscule descend sur Hampstead Heath, privant les arbres et l'herbe de couleurs. Les formes deviennent floues et irréelles, leurs détails brusquement effacés. Le ciel est moins clair et les premières étoiles et planètes apparaissent à l'horizon. Il y a encore des gens dans le parc ; la

plupart sont occupés à rapporter leurs couvertures et leurs paniers vers les rares voitures encore garées sur Merton Lane. Alors que je remonte la colline à toute vitesse, je me rends compte que je me suis vraiment ramollie ces derniers temps. J'entends mon cœur tambouriner dans ma tête, mon souffle court et précipité. Une fois arrivée au sommet, je ralentis. Je ne me dirige pas vers les bois parce qu'il y fait déjà trop sombre. Je dévale la pelouse, encore suffisamment éclairée par le ciel, avant de prendre un virage serré à gauche, décrivant une boucle. Je retrouve le sentier principal et décide de le franchir pour continuer ma route en direction de l'étang des Femmes. Des pas retentissent derrière moi, la foulée régulière et puissante d'un autre joggeur profitant de la fin de journée. Je traverse la pelouse sud à un rythme de croisière. Le bruit de pas me suit toujours. Le parc est désert à présent. J'essaie de ne pas paniquer, de me dire que cette personne changera bientôt de direction. Mais ses baskets continuent de marteler la terre, progressant exactement à la même vitesse que moi, sans essayer de me dépasser et sans ralentir. Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule et découvre la silhouette sombre d'un homme, à une dizaine de foulées derrière moi. J'envisage de m'arrêter pour le laisser passer, mais la peur me pousse à avancer, muscles prisonniers du mouvement mécanique de mes membres. Je m'efforce de respirer calmement, de ne pas perdre le rythme, de ne pas laisser deviner que j'ai peur. Je tourne à droite sur un sentier, et l'homme m'imité. Je tâte ma bombe lacrymo, elle est toujours dans la poche de mon short. J'aurai de quoi me défendre s'il me saute dessus. Pour l'instant, entre le combat et la fuite, je choisis la fuite. « L'étang des Femmes, me dis-je. Il y aura peut-être un gardien là-bas. » Je change de cap pour courir vers l'entrée secondaire du bassin. J'accélère, dans l'espoir de le semer, et pense un instant avoir gagné la partie quand je n'entends plus le bruit de pas derrière moi. J'aperçois le portail en fer forgé, le panneau « ACCÈS RÉSERVÉ AUX FEMMES, AUCUN HOMME N'EST ADMIS AU-DELÀ DE CETTE GRILLE ». Pendant une fraction de seconde, j'espère que ça l'arrêtera, même si je sais bien que non. Quand j'atteins l'entrée, elle est verrouillée par une large chaîne et un cadenas. J'ai de nouveau l'impression d'entendre des pas dans mon dos, alors je m'agrippe au sommet du portail pour passer par-dessus, je grimpe et je saute. J'atterris sur l'étroit sentier envahi d'herbes qui longe les toilettes et le local des gardiens. Je dérape dans la boue avant de me remettre à courir, atteins l'allée principale puis tourne à gauche en direction du plongoir. Arrivée sur le carré de béton qui fait face aux

toilettes, je scrute le local des gardiens. La porte est fermée, aucune lumière ne brille ; il n'y a personne. Je me retourne pour reprendre ma course, quand, soudain, il est là, debout sur le sentier, me bloquant le passage. Je recule d'un pas, le cœur affolé, la main sur la bombe lacrymo. Il s'avance, passant de l'ombre du bâtiment à la lumière de la lune, et je le reconnais. C'est le mannequin Dior. Ma peur cède place au soulagement, aussitôt remplacé par une terreur encore plus vive. Que fait-il là ? Comment fait-il pour me retrouver chaque fois que je cours dans le parc ? Qu'est-ce qu'il me veut, cette fois ?

Il fait un pas en avant, et je recule instinctivement vers le bord de l'étang. Je pourrais toujours sauter dans l'eau et nager jusqu'à la pelouse, essayer de m'enfuir par l'autre côté, me dis-je fébrilement, essayant d'anticiper sa réaction. Je sors discrètement la bombe lacrymo de ma poche, la tiens cachée dans ma main. Si elle ne marche pas, je n'aurai qu'à le frapper avec, ce sera toujours mieux que d'essayer de me battre à mains nues. Lentement, il lève les bras pour ôter son tee-shirt trempé de sueur. Je le regarde lâcher le vêtement sur le sol, ne sachant pas quoi faire, le cœur battant à tout rompre. Son torse nu et humide brille sous la lune. Puis il baisse les bras et déboutonne son short, qu'il laisse glisser à terre avant de se pencher pour enlever ses baskets. Je l'observe tandis qu'il se redresse devant moi, entièrement nu, sans aucune honte, sublime dans la lumière bleue de la pleine lune. Il avance d'un pas, et un hoquet m'échappe, de stupéfaction autant que de peur. Puis il s'élance, courant vers moi, et je pousse un cri, vacillant au bord de la plate-forme en béton. Il me dépasse, son superbe corps se tend au-dessus de l'eau et le voilà dedans, nageant à larges brasses vers le milieu du bassin.

Ma peur soudain chassée par le désir, je jette ma bombe lacrymo avant d'arracher mes vêtements, oubliant tout le reste, mon corps le réclamant de toutes ses forces. Une fois nue, je plonge dans le bassin, préparée à un choc glacial, mais l'eau est étonnamment chaude. Quand je refais surface, je le cherche autour de moi. Des canards effrayés par ce raffut battent des ailes près de la rive, mais je ne le vois nulle part. J'essaie de trouver le fond du bassin du bout de mes pieds, mais l'eau est trop profonde, alors je reste à la surface, me maintenant au-dessus avec des mouvements réguliers des bras. L'agitation retombe et tout devient très calme. Je flotte sur l'eau, humant l'odeur fraîche de l'étang, une odeur de pastèque. La lumière de la lune

scintille à la surface, encadrée par les ténèbres impénétrables des massifs environnants.

Et puis il surgit derrière moi. Je sens ses mains sur mes seins, son corps froid près du mien, son sexe dressé qui bat contre mon dos. Il m'attrape par la taille pour me retourner vers lui, et mes jambes remontent dans l'eau, enserrant son corps. Il semble solide, arrimé, comme s'il avait trouvé un support au fond du bassin, le dos contre le plongoir. Me tenant toujours par la taille, il me guide jusqu'à lui. Mon cœur s'emballe, j'ai envie de rire et de pleurer en même temps, une sensation si puissante qu'elle me bouleverse. Nous commençons à bouger en rythme, et l'eau ondoie doucement autour de nous, caressant nos corps. Notre rythme change, plus rapide à présent, plus erratique, et je referme les jambes autour de sa taille, enfonçant profondément mes ongles dans sa peau. Et quand je jouis, je sais que je n'ai jamais joui comme ça avant, un orgasme si total et si étourdissant que j'en reste paralysée. J'arrive seulement à m'accrocher à lui pour ne pas me noyer. Il jouit juste après moi, avec un gémissement, le premier son qu'il émet de la soirée. Nous restons immobiles dans l'eau, et tout devient tranquille autour de nous, un cri d'oiseau brisant parfois le silence.

Le jour d'après

Je ne sais pas trop comment je suis rentrée hier soir ; tout ce dont je me souviens, c'est de m'être retrouvée sous un flot d'eau chaude chez moi, un mélange de boue et de morceaux d'algues au fond de la douche. J'ai dû aller me coucher juste après et j'ai dormi comme une souche jusqu'à ce que Wispa me réveille ce matin, réclamant sa promenade. Sa patte va mieux, heureusement, elle ne boite plus ; un souci de moins pour Bell quand elle s'installera à la maison la semaine prochaine.

Je bois mon café du matin à la table de la cuisine, en réfléchissant à ce qui s'est passé la veille. Les bribes d'images et de sensations d'hier soir ont cédé place à des pensées plus rationnelles. Ma rencontre avec le mannequin Dior m'a perturbée, mais pas parce que j'ai fait l'amour avec un inconnu dans un lieu public. Évidemment, ce serait naïf de ne pas admettre qu'il puisse être lié aux agressions à Hampstead Heath, mais quelque part, ce côté de l'expérience, son aspect dangereux et tabou, ne me dérange plus. Oui, c'était furtif et interdit, mais aussi terriblement excitant, sûrement l'une des expériences sexuelles les plus satisfaisantes de ma vie. Ce qui m'inquiète, c'est que les choses m'ont paru différentes, hier soir : ce n'était plus un coup vite fait, brutal et égoïste, comme les fois précédentes. Il y avait une nouvelle intensité émotionnelle dans l'acte, une nouvelle tendresse, un soupçon d'affection. Le mannequin Dior ne me semblait plus étranger, mon corps lui reconnaissait une certaine familiarité, et la façon impérieuse dont il y a répondu m'a prise de court. Oui, il m'avait effrayée en me poursuivant dans le parc, mais est-ce que ça ne faisait pas partie de notre jeu ? Il faut que je regarde la vérité en face : je suis en train de tomber amoureuse. Dans mon lit, ce matin, je me suis surprise à me demander qui était cet homme. Je ne veux plus qu'il reste anonyme. Je veux savoir son nom, entendre sa voix, le voir sourire. Je veux qu'il sache mon nom. Et pourquoi est-ce que ça m'inquiète ? me dis-je en me versant une nouvelle

tasse de café. Parce que je sais que ça ne peut plus durer. Sans que je m'en rende compte, l'expérience occasionnelle s'est changée en addiction. Ça ne peut plus durer, parce que cette histoire causera ma perte. J'en ressens du chagrin, de la déception, du regret, mais je sais que je dois rompre le charme maintenant, avant qu'il soit trop tard.

Bell m'appelle pour demander à quelle heure elle doit venir ce soir. Je lui dis d'arriver pour le dîner, puis m'attaque à ma valise. Coup de chance, toutes mes tenues de femme d'affaires impitoyable sortent du pressing, alors je n'ai pas grand-chose à préparer. Je regarde la météo à Paris, où il fait plus ou moins le même temps qu'à Londres, avec quelques degrés de plus, ce qui me facilite encore la tâche. Quand Bell sonne, ma valise est bouclée et je suis prête à partir. Laura, l'ange gardien ultracompétent de Julian, m'a commandé un taxi pour l'heure induite de 5 h 45, il faudra donc que je me couche tôt. Je passe le reste de la soirée à me détendre, écoutant les anecdotes de Bell sur Vancouver.

Deux jours plus tard

Le taxi m'emmène à St Pancras par Euston Road. Nous longeons le nouveau bâtiment pas très folichon de la British Library, puis la façade grandiose du Renaissance Hotel, un des édifices les plus romantiques et les plus élégants de Londres. L'architecture virtuose de l'hôtel contraste avec le côté fonctionnel typiquement victorien de la gare, mais quelque part, les deux bâtiments s'accordent bien.

« Heureusement qu'ils ont fini ces interminables travaux de restauration, dis-je au chauffeur de taxi, qui se révèle être un expert sur tout ce qui concerne Londres et se lance aussitôt dans l'histoire du chef-d'œuvre architectural de George Gilbert Scott.

— Ils ont été obligés de fermer le Midland Grand Hotel cinquante-neuf ans après l'inauguration de 1876. Et vous savez pourquoi ? Parce qu'il n'y avait que huit salles de bains pour trois cents chambres. Imaginez un peu le truc, quand vous avez une envie pressante... Les toilettes modernes n'ont été inventées que six ans après sa construction, du coup, si vous me passez l'expression, l'hôtel était dans la merde depuis le début. »

Mais il m'assure que les salles de bains ne manquent plus aujourd'hui, tout en marbre et en verre. Il vante les mérites de l'endroit comme s'il en était le propriétaire.

Après avoir passé le portique d'enregistrement en scannant mon iPhone, il me reste assez de temps pour prendre un café rapide et un croissant dans le salon business. L'embarquement commence à l'heure, et je suis bientôt installée dans mon siège Club Duo, dépliant le *Guardian*. Les voyages en train me donnent toujours l'impression d'être en vacances, et, même si c'est loin d'être le cas cette fois-ci, je ne résiste pas au plaisir de lire le journal tranquillement de bout en bout. Néanmoins les nouvelles du jour sabordent rapidement mon humeur de vacancière. Une femme politique a reçu un déluge de tweets injurieux, allant jusqu'aux menaces de viol et de mort,

pour un message que les trolls n'ont pas apprécié. Suit une série d'articles sur l'acharnement misogyne de certains harceleurs sur Twitter et l'effet dévastateur que leurs attaques peuvent avoir sur leurs victimes. Un psychologue explique le concept de « désinhibition », quand l'anonymat du Web incite les gens à se comporter comme ils ne le feraient jamais face à quelqu'un. Je n'ai pas de compte Twitter, mais ces articles me ramènent à mes dernières expériences. Est-ce que la visite de la femme de Tom pourrait être considérée comme une forme de harcèlement ? Le fait qu'elle me demande de ne pas m'approcher de son mari relève-t-il du comportement naturel d'une épouse inquiète, ou bien d'une jalousie malade comme on en voit dans les émissions de télé-réalité ? Puis je me rappelle que Samantha est au courant de mon secret, un secret qui pourrait me faire passer pour une femme sans foi ni loi à ses yeux, une prédatrice. Une autre interprétation des événements me vient à l'esprit : peut-être qu'elle a parlé à Tom de ma visite à la clinique et qu'elle a peur qu'il s'intéresse à moi à cause de son indiscretion ?

Le chariot du petit-déjeuner qui arrive en cliquetant interrompt mes réflexions, et je prends mon deuxième café croissant de la journée. Alors que le train s'engouffre dans le tunnel, j'observe les autres passagers pour tuer le temps. La plupart sont des hommes d'affaires britanniques qui vont passer la journée à Paris, occupés à répondre à leurs mails et à peaufiner des feuilles de calcul sur leurs ordinateurs portables. Le train du matin en provenance de Paris est sûrement rempli de leurs homologues français. L'homme assis en face de moi, dont les incessants coups de fil en français ont été interrompus, Dieu merci, par notre entrée dans le tunnel, reluque mes jambes d'un air admirateur. Cela dit, son regard à quelque chose de tellement insistant qu'il me met mal à l'aise. Ce n'est plus un compliment, c'est une intrusion. Mais puisqu'on est dans le cadre sûr et civilisé de l'Eurostar, je passe outre, ferme les yeux et m'endors aussitôt. Je me réveille juste à temps pour apercevoir la splendide vue des toits de Paris à ma gauche avant qu'on pénètre dans la banlieue taguée de partout et que le chef de bord annonce en français, puis dans un anglais qui ressemble toujours à du français, que nous arriverons à la gare du Nord dans quelques minutes.

Le bruit et l'odeur de l'endroit me frappent de plein fouet dès ma sortie du train. Quelques personnes sont venues attendre des passagers au bout du quai. Des jeunes hommes déambulent dans la gare, en quête de clients pour

leurs motos taxis. J'aperçois mon chauffeur, qui tient une pancarte à mon nom. Il récupère ma valise et me guide jusqu'à sa voiture. Puis il démarre, rapide et efficace, et je profite du voyage le long des larges boulevards peuplés de cafés et de boutiques, flanqués d'élégants immeubles haussmanniens. Bientôt, nous sommes au cœur de Paris, sur la verte avenue Montaigne, le chauffeur tend ma valise au portier de l'hôtel et on m'accueille à l'intérieur comme une amie trop longtemps perdue de vue. Ma chambre Deluxe au Plaza Athénée est un extravagant bijou Art déco donnant sur l'avenue. Elle est tellement gigantesque qu'on pourrait se perdre sur le chemin de la salle de bains.

Un déjeuner professionnel est prévu avec d'autres participants de la réunion dans le restaurant de la cour intérieure. Je connais déjà la plupart d'entre eux pour les avoir croisés à des rassemblements d'entreprise au fil des années : les Américains tapageurs, les Scandinaves décontractés, les Allemands pointilleux, les Italiens hyperactifs, les Français irascibles, les Slaves solennels. Dans l'après-midi, je parviens à négocier un peu de temps libre pour un massage à l'institut Dior. L'ironie de mon propre choix ne m'échappe pas. Après une heure de pur délice, j'enchaîne sur le dîner officiel au restaurant étoilé d'Alain Ducasse, une vraie débauche qui se prolonge au-delà de minuit. J'ai l'impression d'avoir plutôt bien préparé le terrain pour ma présentation de la vision de Julian demain matin. Je remonte dans ma chambre, jette un œil à l'horloge, et comme il est une heure de moins qu'en Angleterre, je décide qu'il n'est pas trop tard pour appeler Bell. Je tombe sur son répondeur, et lui laisse un message pour lui demander si elle est bien installée et si la patte de Wispa va mieux. Je lui décris rapidement l'hôtel fabuleux où je me trouve, en lui promettant tous les détails à mon retour.

Trois jours plus tard

La réunion, qui commence à neuf heures pile, me met les nerfs à vif. Ce n'est pas la première fois que je prends la parole à ce niveau, mais représenter quelqu'un est une tout autre affaire. D'un certain côté, je soupçonne Julian d'avoir des intentions cachées, de préparer une entourloupe machiavélique à mon insu, et ça m'angoisse. Mais ma présentation se passe bien, et la réaction à la vision de Julian semble positive dans l'ensemble. Je suis soulagée quand mon solo se termine et que je peux me fondre dans la masse. D'autres intervenants se succèdent, et le sujet de la restructuration revient au premier plan. Apparemment, la plupart des pays EMEA rencontrent les mêmes problèmes. À travers un déluge d'acronymes, nous apprenons que la restructuration avance sans heurts dans toutes les autres régions. Après le buffet arrosé avec force vin français, la réunion se poursuit laborieusement pendant quelques heures, et s'achève bien avant le dîner. Histoire de m'aérer l'esprit, je décide d'aller faire un tour dans mon quartier préféré de Paris, Montmartre. J'enfile des vêtements plus confortables puis quitte l'hôtel.

Le taxi qu'on a appelé pour moi me dépose à ma demande au pied de la butte, sur le boulevard de Clichy, là où le village touristique rencontre le monde réel avec ses bars, ses peep-shows et ses stands de kebab. Je grimpe la colline en direction du Sacré-Cœur, et la beauté sereine de la basilique qui se détache sur le ciel clair m'émeut, malgré son emballage commercial. Ignorant les hordes de jeunes Maghrébins qui tentent de me refourguer des porte-clés en forme de tour Eiffel, des carnets de cartes postales et des tee-shirts criards, je continue à grimper les marches. Une fois devant la basilique, je me retourne, et le panorama éblouissant de Paris se déploie sous mes yeux, comme une gigantesque affiche touristique. Je connais bien cette vue, et pourtant sa richesse et sa complexité me surprennent chaque fois que je visite la ville. Je passe un petit moment à regarder un jeune

homme grimper à un réverbère sous les acclamations du public pour enchaîner des cascades périlleuses avec un ballon de foot, puis rejoins la place du Tertre. Ça fait belle lurette que les vrais artistes fauchés ont levé le camp, chassés par l'augmentation des loyers, et l'endroit grouille désormais de professionnels du portrait et de la caricature qui appâtent les touristes avec leurs œuvres façon prêt-à-porter. Je cède à la tentation d'une crêpe à la crème de marrons hors de prix, puis m'échappe de la foule et commence à descendre un escalier pentu. Alors que je m'arrête pour contempler la beauté des toits dans la lumière du début de soirée, quelque chose, ou quelqu'un, attire mon attention en bas des marches. C'est la silhouette d'un homme, en partie dissimulé derrière un acacia touffu et qui ressemble comme deux gouttes d'eau à celui que j'ai vu sur la photo de Kate dans le Norfolk. Il me tourne le dos, mais j'ai l'impression de le reconnaître. Oui, ces larges épaules, ces boucles sombres qui s'échappent d'une casquette de base-ball bleu marine... Qu'est-ce qu'il fait là ? Je m'élance dans l'escalier au moment où il s'éloigne. Je manque de trébucher, les marches semblent tout à coup raides et irrégulières, et quand j'arrive en bas, l'homme a disparu au coin de la rue. Je me précipite jusqu'à l'intersection, où je l'aperçois à nouveau, sa casquette bleu marine flottant à l'horizon. Je me remets à courir, sans tenir compte des regards réprobateurs des passants, et avant qu'il arrive au carrefour suivant, je suis derrière lui. Je l'attrape par l'épaule.

« Hé ! » dis-je, peut-être un peu trop fort.

Il se retourne, et c'est un bel Arabe qui me fixe, un mélange de surprise et d'appréhension dans le regard. Je ne le connais pas.

« *Je suis désolée de vous déranger*, dis-je dans mon français scolaire. Pardon... »

Le visage du jeune homme s'éclaire d'un sourire.

« Pas de problème, mademoiselle, qu'est-ce que vous voulez ? » Son anglais est bien meilleur que mon français.

« Non, rien, c'est une erreur... Je me suis trompée... Je vous ai pris pour quelqu'un d'autre... »

— Vous cherchez quelqu'un ? Vous êtes perdue ?

— Non, non, ça va, je vous ai pris pour un ami...

— Je pourrais être votre ami, répond-il en me décochant un nouveau sourire charmeur.

— Non merci, dis-je, peut-être trop sèchement, avant de balbutier pour ne pas le vexer : Enfin, c'est très gentil, mais il faut que j'y aille... Je dois retrouver mon mari, vous voyez.

— Ah, votre mari..., répète-t-il, l'air sincèrement déçu.

— Oui, mon mari, il m'attend.

— D'accord, dit-il, levant les bras en un geste de défaite. La prochaine fois, peut-être ?

— Oui, la prochaine fois...

— C'est dommage. *Bon bah, salut, ma jolie.* » Il se détourne en secouant la tête.

Tandis qu'il s'éloigne, je remarque sa casquette de base-ball ornée d'une tête de mort pailletée, son jean baggy et ses baskets vert et orange fluo. La honte. Je deviens folle, ou quoi ? Accoster un type comme ça dans une ville étrangère... Mais qu'est-ce qui me prend ?

En jetant un œil autour de moi, je me rends compte que je suis perdue. Les rues sont beaucoup plus calmes et sales qu'à Montmartre, ici ; des relents d'urine montent du trottoir. Je crois savoir qu'il faut que je me dirige vers l'est. Je passe devant quelques brasseries grouillant de gens du coin, des restaurants exotiques qui m'ont l'air fermé, une ou deux boutiques remplies de bric-à-brac. Et puis l'atmosphère change, et je me retrouve dans un village du Maghreb, où des groupes d'hommes arabes se tiennent à chaque intersection, parlant à voix forte comme s'ils se criaient dessus. Je suis à Barbès-Rochechouart, et quelque chose me dit que je ne devrais pas marcher seule ici à cette heure ; mais je m'obstine, toute conscience du danger anesthésiée par l'adrénaline de ma récente confrontation. Je traverse la rue principale en quête d'un panneau de métro ou d'un taxi libre, mais n'en trouve pas. Je tourne dans une rue qui doit sûrement mener quelque part et continue à marcher, tâchant d'avoir l'air sûr de moi et d'avancer d'un pas décidé. Brusquement, un groupe d'adolescents m'entoure, en pleine bagarre, se poussant les uns les autres. L'un d'eux trébuche et se cogne contre moi, les autres s'attroupent autour de lui, je sens une secousse, et ils s'enfuient aussi vite qu'ils sont arrivés. Mon petit sac de voyage, que je portais en bandoulière à l'épaule, a disparu. Je reste figée au milieu du trottoir, bousculée par des gens qui me contournent, essayant de comprendre ce qui vient de se passer. On m'a volé mes affaires. C'est la première fois que ça m'arrive. J'essaie de me rappeler ce qu'il y avait dans le sac. Mon iPhone, mes lunettes de soleil et mon porte-monnaie. Par

chance, j'ai l'habitude de me servir de toute une collection de portefeuilles, chacun destiné à une monnaie différente. Celui-là était réservé aux euros, il n'y avait pas de cartes bancaires ni de papiers d'identité à l'intérieur. Mon portefeuille anglais habituel est à l'abri, avec mon passeport, dans le coffre de l'hôtel. Les voleurs ont filé avec une centaine d'euros, rien de catastrophique. La clé magnétique de ma chambre se trouve dans la poche arrière de mon jean. Mais le vrai problème, c'est la perte de mon iPhone. Même si tous mes contacts sont synchronisés sur mon Mac, ce sera une plaie de devoir signaler le vol, faire bloquer le téléphone et en obtenir un autre. Ça signifie aussi que je n'aurai pas de portable d'ici à mon retour en Angleterre demain. Je regagne la rue principale, cherchant un taxi, mais comprends assez vite qu'en arrêter un dans ce quartier relève de l'impossible. Mieux vaut essayer de trouver la station de métro la plus proche. Et la voilà, justement, à un carrefour sale et encombré quelques dizaines de mètres plus loin dans la rue : Barbès-Rochechouart. Je me raccroche au plan du métro affiché au mur pour repérer mon trajet : ligne 2 jusqu'à Charles-de-Gaulle-Étoile, puis ligne 1 jusqu'à Franklin-Roosevelt. Avec ça, j'espère arriver plus ou moins dans les environs de l'hôtel. Il y aurait sûrement un itinéraire plus rapide, mais je suis à bout de nerfs et opte pour le trajet qui me paraît le plus simple sur le papier. J'ai suffisamment de monnaie dans la poche après ma crêpe à Montmartre pour m'acheter un ticket. L'atmosphère est étouffante et fétide dans les deux trains, mais ils finissent par me ramener à mon hôtel, où je rapporte l'incident au concierge. Aussi compatissant et désolé qu'il se montre en apprenant mon « *expérience terrible* », il se contente de me suggérer de me rendre avec mon passeport au commissariat de police de l'arrondissement où a eu lieu le vol pour remplir un constat. Et donc de retourner à Barbès-Rochechouart, ce qui est à peu près la dernière chose que j'ai envie de faire. Je le remercie, puis regagne ma chambre. Je suis bouleversée, épuisée. Je m'occuperai de tout ça à mon retour à Londres, me dis-je. Quand j'allume mon ordinateur, un bloc compact de mails non lus m'attend. Pas le courage de m'y attaquer maintenant. Je me borne à prévenir Claire qu'on m'a volé mon téléphone, au cas où elle essaierait de me joindre avant mon retour au bureau demain matin, puis referme mon ordinateur. Je m'étends sur le lit, réfléchissant à ma mésaventure. J'ai pourchassé ce type parce que j'avais l'impression de le connaître. Je ne sais même pas bien qui j'ai cru voir. Andrew ? James ? Un collègue de boulot ? Tom ? Je réalise à quel point j'ai été stupide, de

prendre un jeune type habillé comme un rappeur pour une espèce de harceleur. Je me rends compte que ça fait un moment que j'aperçois des « hommes que je connais » un peu partout. Je sais que ce n'était que le fruit de mon imagination, maintenant. À la rigueur, je peux comprendre que mon cerveau ait essayé de me faire penser que James était dans les parages. Peut-être que, inconsciemment, je n'ai toujours pas coupé les ponts. Ou que je veux le récupérer ? Je dois admettre que, lors de moments comme celui-là, ce serait réconfortant de l'avoir à mes côtés, brûlant de galanterie masculine, bien décidé à s'assurer que sa « dame » ne subisse aucun affront. Mais pourquoi aurais-je vu Andrew qui, aux dernières nouvelles, était à six mille kilomètres de là, à New York ? Ou Tom, sûrement sous la couette avec Samantha en ce moment même ? Eh bien, ma fille, tu voulais être libre, tu l'es : débrouille-toi toute seule. D'un coup d'interrupteur, j'éteins toutes les lampes de ma chambre luxueuse et sombre dans le sommeil.

OceanofPDF.com

Quatre jours plus tard

Comme je le pensais, le train du matin à destination de Londres est peuplé d'hommes d'affaires français en partance pour une journée de travail de l'autre côté de la Manche. Je grignote mon petit-déjeuner tout en rédigeant un compte rendu de la réunion pour Julian. Je suis censée le voir à onze heures, ce qui signifie que tout doit être prêt avant ma descente du train. Le retour semble plus rapide que l'aller, et sans que j'aie le temps de dire ouf, nous voilà à St Pancras. Je laisse les hommes d'affaires se précipiter vers la sortie puis récupère mes affaires et quitte le train. Je me joins au flot de passagers qui descendent dans la gare par un escalator avant de suivre le troupeau dans la queue de la douane et du contrôle des passeports. Personne ne se fait arrêter, mais je remarque un duo de types en civil à l'air officiel qui scrutent la foule. Je suis sur le point de les dépasser quand j'entends mon nom.

« Mademoiselle Wright ? »

Je me retourne et les regarde.

« Oui ? »

Le plus grand des deux hommes, cheveux châtain clair et regard fatigué, me présente son badge.

« Je suis l'inspecteur-chef Brown, et voici l'inspecteur Kapoor. Je me demandais si vous pouviez nous accompagner au poste de police de la gare.

— C'est à propos du vol de mon téléphone ? » Je jette un œil à ma montre, en me demandant comment ils l'ont appris si vite. « Il faut que je sois au bureau à onze heures.

— Je regrette, mais c'est assez urgent », répond Brown.

Les deux hommes gardent le silence pendant que je les suis dans la gare jusqu'au local de la police des transports britannique. Nous pénétrons dans une petite pièce meublée d'une table et de quatre chaises. L'inspecteur-chef Brown m'en avance une, et nous nous asseyons les uns en face des autres.

« Je suis désolé de vous avoir interpellée comme ça, mais ayant appris qu'on vous avait volé votre téléphone à Paris, nous n'avions pas d'autre moyen de vous contacter. »

Ah, ils sont donc bien là pour mon portable, me dis-je avec soulagement. Brown se racle la gorge, puis continue.

« Il s'agit d'un meurtre, malheureusement. »

Il marque une pause, comme pour me laisser le temps d'encaisser la nouvelle. Mais je ne vois toujours pas ce que je viens faire là-dedans.

« Nous avons cru comprendre que vous étiez une amie de M^{lle} Belinda Young.

— Bell ? Il est arrivé quelque chose à Bell ?

— Son cadavre a été retrouvé à Hampstead Heath hier matin. »

Je ne saisis pas tout de suite ce qu'il vient de dire. Je le regarde, m'attendant à moitié à ce qu'il sourie, s'excuse de cette très mauvaise blague et m'assure que Bell n'a rien. Mais ses yeux fatigués sont graves, son expression lugubre.

« Nous aimerions que vous nous accompagniez au commissariat.

— Je suis en état d'arrestation ? dis-je bêtement.

— Non, bien sûr que non. » Un sentiment transparaît à présent dans son regard, de la compassion, peut-être. « Mais votre aide serait inestimable pour notre enquête. »

Une vague de faiblesse me submerge tout à coup, et l'espace d'un instant, je crains de m'évanouir. L'inspecteur Kapoor, un homme mince à la peau sombre et aux grands yeux tristes, me tend un gobelet d'eau. J'en prends une gorgée. L'eau est tiédasse et sent la poussière, mais elle m'aide à reprendre contenance.

« Et mon travail ? dis-je, trop ébranlée pour m'apercevoir de l'absurdité de ma question.

— Nous les avons informés de la situation. »

J'acquiesce, même si je ne suis toujours pas capable d'assimiler pleinement quelle est la « situation ». L'inspecteur Kapoor prend ma valise, et les deux policiers me font traverser la gare jusqu'à une voiture banalisée avec chauffeur postée juste à côté de la sortie, sur la double ligne jaune.

Personne ne dit rien pendant que nous traversons Londres. Je regarde par la fenêtre, sans voir où nous allons, ressassant les quelques informations atroces qu'on vient de me donner, tentant en vain d'y trouver un sens. Nous

arrivons devant un vilain bâtiment en verre et en béton, qui se révèle être le commissariat de Kentish Town.

On m'emmène dans une pièce assez semblable à celle de St Pancras avant de me proposer un thé ou un café. Je demande du thé, que l'inspecteur Kapoor m'apporte dans un gobelet en carton. Le thé a un fort goût de lait et de sucre. J'en prends une première gorgée, puis la porte s'ouvre, et une grande femme aux cheveux bouclés coupés court entre dans la pièce. Elle est vêtue de manière stricte, avec un pantalon noir et une chemise blanche, mais ne porte pas d'uniforme. C'est la femme de la vidéo sur le viol de Hampstead Heath.

« Commissaire Vic Jones, se présente-t-elle, avec une poignée de main sèche et forte. Je vous remercie d'avoir accepté de venir.

— Je n'avais pas tellement le choix. » C'est une affirmation, pas un reproche de ma part. « Mais je crois que tout ça est un affreux malentendu. »

Jones secoue tristement la tête. « J'ai bien peur que non.

— Mais ce n'est pas possible. » Je veux qu'elle dise quelque chose, qu'elle mette fin à ce petit jeu affreux auquel ils jouent ; mais elle ne répond pas. « Comment... Comment m'avez-vous trouvée ?

— Il y avait un portable dans la poche de l'imperméable de M^{lle} Young, et en examinant la liste des contacts et les numéros les plus fréquemment appelés, nous sommes tombés sur vous. Nous avons aussi récupéré le message vocal que vous lui avez laissé lundi matin. »

Oh, mon Dieu, mon message.

« Est-ce qu'elle était... ? Est-ce qu'elle était déjà... ? » Je n'arrive pas à terminer ma phrase.

Jones hoche la tête. « Elle était déjà morte quand vous l'avez appelée », dit-elle doucement.

Un sanglot incontrôlable me secoue. Jones attend que je me reprenne.

« Je suis vraiment désolée », dit-elle d'une voix calme.

Je finis par avaler une gorgée de thé sucré et me tourne vers elle.

« Vous pouvez m'expliquer ce qui s'est passé ? »

Elle hoche la tête, puis garde le silence un instant, comme pour choisir ses paroles.

« Le cadavre de M^{lle} Young a été retrouvé hier matin, aux environs de sept heures, par un promeneur de chiens, juste derrière l'étang des Femmes de Hampstead Heath. »

La nausée me gagne, et je me force à avaler une nouvelle gorgée de thé.

« Nous estimons que le décès a eu lieu entre dix-neuf heures et vingt-deux heures la veille. Le corps était en partie caché dans les fourrés, ce qui explique pourquoi il a été découvert si tard, bien que l'endroit ne soit pas particulièrement isolé. Mais il pleuvait à verse ce soir-là, alors peu de gens se sont aventurés dans le parc. D'après votre message, nous avons compris que M^{lle} Young était venue s'installer chez vous pendant votre absence pour s'occuper de votre chienne.

— Ma chienne..., dis-je d'une voix étouffée.

— Un labrador chocolat appelé Wispa ? demande Jones avec l'ombre d'un sourire dans le regard.

— Oui.

— Elle va bien. L'inspecteur Kapoor l'a retrouvée dans le parc hier soir. »

Je pousse un soupir de soulagement, me sentant égoïste de me réjouir que ma chienne n'ait rien alors que mon amie est morte. Et puis une terrible évidence me frappe.

« C'est ma faute si elle est morte. Je lui ai demandé de venir chez moi pour s'occuper de ma chienne pendant mon voyage. Si je ne l'avais pas fait, elle serait encore en vie.

— Non, Anna, dit Jones, posant la main sur la mienne. Vous n'êtes pas responsable de la mort de votre amie. Vous n'avez pas à vous sentir coupable.

— Mais je le suis. » De nouveaux sanglots m'échappent.

« Ce n'est pas votre faute », dit-elle doucement.

On frappe à la porte, et l'inspecteur Kapoor apparaît. La commissaire Jones lui adresse un signe de tête, puis il s'éclipse en refermant le battant. Nous restons assises en silence le temps que je m'essuie les yeux avec un mouchoir que Jones m'a donné. Puis la porte s'ouvre à nouveau, et Wispa bondit dans la pièce, suivie de Kapoor. Elle se précipite vers moi, pose ses pattes avant sur mes genoux et me lèche le visage. Je ne peux pas m'empêcher de rire à travers mes larmes.

« Oh, ma belle, tu n'as rien... »

Elle virevolte dans la pièce, battant de la queue, court vers l'inspecteur Kapoor, puis revient à mes côtés.

« Merci », dis-je en souriant à Kapoor.

Il hoche la tête, me rend mon sourire, puis quitte la pièce.

« Anna, me dit la commissaire. J'espère que ça ne vous dérange pas que je vous appelle par votre prénom... »

Je hausse les épaules, secouant la tête.

« Malheureusement, j'ai une autre mauvaise nouvelle à vous annoncer. Votre maison a été cambriolée. »

Je la regarde sans comprendre.

« Ça a dû arriver lundi soir, et nous avons des raisons de penser que l'incident est lié au meurtre de M^{lle} Young. Notre équipe scientifique est sur place en ce moment, en train de terminer son enquête. Ce qui veut dire que vous ne pourrez pas rentrer chez vous ce soir. »

Je la dévisage, complètement hébétée.

« Y a-t-il quelqu'un qui pourrait vous accueillir ? Nous pouvons vous fournir un logement temporaire, bien sûr, si vous préférez.

— Michael, dis-je dans un filet de voix.

— D'accord. » Jones sort un stylo, et ouvre son petit carnet. « Pourriez-vous me donner son nom de famille ?

— Oliver. Je vais l'appeler..., dis-je, avant de me rappeler que je n'ai plus de portable. J'ai son numéro sur mon ordinateur.

— Ne vous en faites pas, on s'en occupe. Si vous voulez bien m'excuser une minute... »

Elle quitte la pièce, et je reste seule avec Wispa, qui me regarde avec un petit gémissement. Je la serre contre moi, embrasse sa grosse tête. Et puis je me rends compte qu'elle a dû tout voir. Elle sait qui est l'assassin de Bell. Elle me pousse de la patte, comme chaque fois qu'elle essaie de me dire quelque chose.

Jones revient s'asseoir dans la pièce. Elle m'observe d'un regard doux, compatissant.

« Je regrette, mais j'ai une dernière chose à vous demander. Nous avons essayé de retrouver la famille proche de M^{lle} Young, sans grand succès...

— Elle a été adoptée par un couple âgé quand elle était petite. Ses parents adoptifs sont morts tous les deux, il y a quelques années.

— Pas de frères ni de sœurs ?

— Non.

— Un compagnon ? »

J'hésite, avant de répondre non. Jones hoche la tête, note quelques mots sur son carnet.

« Vous étiez proches ?

— Oui. Elle était... ma famille. » Les larmes m'étranglent à nouveau. Jones garde le silence un moment, puis se racle la gorge.

« En l'absence de parents proches, je vais devoir vous demander d'identifier le corps de M^{lle} Young. Je sais à quel point ce sera dur pour vous, mais est-ce que vous accepteriez de nous aider ? »

Je ne réponds rien, acquiesce simplement, essayant de ne pas penser à ce qui m'attend.

« Merci, dit Jones, qui semble sincère.

— Est-ce qu'elle... ? Elle a été... ? »

Ma gorge se serre de chagrin, je n'arrive plus à parler. Mais Jones semble deviner ma question.

« Elle était entièrement habillée, et il n'y avait aucun signe d'agression sexuelle. Elle a été étranglée.

— Oh, mon Dieu... »

Je ne peux plus retenir mes larmes. Elles m'échappent par torrents tandis que je sanglote comme un enfant. Jones pose la main sur mon bras, me laisse pleurer. Au bout d'un moment, quand mes larmes commencent à s'apaiser, on frappe doucement à la porte. C'est encore Kapoor.

« M. Oliver est en route.

— Merci, Navin. » Jones lui adresse un hochement de tête, puis se tourne vers moi. « Anna, nous passerons vous chercher chez M. Oliver demain matin, si ça vous va. »

J'acquiesce, ma vie soudain réquisitionnée par une enquête de police.

Cinq jours plus tard

Je me réveille dans la chambre d'amis de Michael, alourdie par le somnifère qu'il m'a donné hier soir. Pendant un bref et merveilleux instant, je me demande ce que je fais là ; et puis les affreux souvenirs de la veille commencent à affluer. Je reste couchée, fixant le plafond, incapable de bouger. Bell est partie. Au fond de moi, je me raccroche encore à l'espoir que tout ça ne soit qu'un terrible malentendu qu'on dissipera bientôt. Peut-être qu'en restant au lit, en empêchant la réalité de m'atteindre, je pourrai la maintenir en vie dans mon esprit. J'entends une sonnette retentir au loin, quelqu'un bouger au rez-de-chaussée, la porte d'entrée s'ouvrir et se refermer. Puis des pas légers dans l'escalier, et un petit coup à la porte. Wispa, couchée au pied de mon lit, lance un bref aboiement.

« Anna ? » C'est Michael.

« Oui ? »

Il entrebâille la porte. Wispa se lève pour l'accueillir, remuant la queue.

« C'est pour toi. » Michael pose une petite boîte sur ma table de nuit.

« Qu'est-ce que c'est ? »

— Ton nouveau portable. Claire s'est occupée de tout.

— Oh, Claire... » La réalité m'appelle, et je sais que je vais devoir me lever et affronter le monde.

« Je t'attends en bas, avec le café », dit Michael en refermant la porte.

Je me force à sortir du lit, et gagne la salle de bains d'un pas vacillant. J'évite de me regarder dans le miroir parce que je sais que j'ai une tête de déterrée. De retour dans la chambre d'amis, je récupère des vêtements propres dans ma valise pour Paris, puis rejoins la cuisine de Michael en suivant le son de la radio, Wispa sur les talons. Michael est assis à table, en train de pianoter sur son ordinateur portable, qu'il referme quand j'entre dans la pièce.

« Ton café, mon chou. »

Il pose une tasse devant moi pendant que je m'assois.

« Tu veux un croissant frais avec ?

— Non, merci, le café suffira.

— L'inspecteur Kapoor va passer te chercher. » Il me parle d'une voix douce, comme s'il s'adressait à un enfant malade.

« L'inspecteur Kapoor..., dis-je, en me rappelant ce qui m'attend aujourd'hui.

— Tu veux que je vienne avec toi ?

— Non, c'est très gentil, mais ça ira, merci. » Il faut que je me ressaisisse, je le sais.

« Je peux t'aider à faire quelque chose, passer des coups de fil ?

— Non, ça ira, vraiment, dis-je, essayant d'avoir l'air sûre de moi.

— Et la nouvelle copine de Bell ? »

C'est vrai, Candice.

« Il faut qu'on la prévienne, dit Michael.

— Tout ce que je sais, c'est qu'elle vit à Moscou, dans l'Idaho, et qu'elle travaille à l'université là-bas.

— On la trouvera. »

Je me rappelle ma dernière conversation avec Bell.

« Elle est censée venir dans quelques semaines. C'est pour ça que Bell faisait repeindre son appart... Elle était tellement heureuse... » Les larmes me montent aux yeux. « Oh, Michael, tout est ma faute...

— Chut. » Il passe un bras autour de mes épaules. « Tu n'y es pour rien, absolument pour rien. »

Nous gardons le silence un long moment. La chaleur de l'étreinte de Michael rend la douleur un peu moins vive. Finalement, il jette un œil à l'horloge de la cuisine et se relève.

« Il faut que tu sois prête pour l'inspecteur. Tu peux laisser Wispa ici aujourd'hui, je travaillerai à la maison. »

Il sort un petit flacon brun d'un placard de la cuisine et glisse un comprimé vers moi sur la table.

« Du Xanax, dit-il. Je m'en sers pour les longs voyages en avion. Prends-en un. »

J'obéis, gobant le comprimé avec une gorgée de café froid.

Lorsque Kapoor arrive, le monde me semble lointain et assourdi, la culpabilité et le chagrin presque supportables. Je sais qu'ils reviendront, mais c'est de cette insensibilité que j'ai besoin en ce moment.

Les quelques heures qui suivent me font l'effet d'un mauvais rêve, mais d'un rêve tout de même, le Xanax émoissant le tranchant de la réalité. L'inspecteur Kapoor, Navin de son prénom, me conduit jusqu'à un bâtiment quelconque où la commissaire Jones m'attend déjà. Ils m'emmènent dans une petite salle, et je me retrouve seule avec Bell, même si je sais que Jones se tient à mes côtés. Puis j'entre dans une autre salle avec elle. Elle me dit quelque chose d'une voix douce, à propos des vêtements de Bell. Elle me montre un imperméable vert, et je suis étonnée de le voir là, parce que c'est le mien.

« C'est ce que Bell portait quand on l'a retrouvée dans le parc », me dit Jones.

La signification de ce détail m'apparaît lentement, et je fonds en larmes. Bell et moi passions notre temps à nous échanger des vêtements, parce qu'on avait des silhouettes presque identiques.

« Elle est morte à cause de moi, à cause de moi », dis-je encore et encore, refusant de m'arrêter.

Et puis je suis de retour chez Michael, en train de pleurer contre le cou soyeux de Wispa, pendant que Jones parle à voix basse à Michael dans le couloir.

Six jours plus tard

C'est aujourd'hui que je suis censée rentrer chez moi. L'équipe scientifique a terminé ce qu'elle était en train de faire à la maison, et le vitrier du quartier a réparé la fenêtre brisée par laquelle les cambrioleurs étaient passés. Michael a appelé Sherie Lou, qui s'est proposé d'annuler ses engagements habituels de la journée pour venir nous aider à nettoyer le bazar. Le temps que Michael et moi arrivions, il n'y a plus aucune trace de l'événement dans la maison.

Pendant que Michael discute avec Sherie Lou dans la cuisine, je déambule de pièce en pièce, à la recherche d'indices prouvant que quelqu'un s'est introduit chez moi. Rien ne me saute aux yeux, et rien ne semble manquer non plus. Tous les objets auxquels les cambrioleurs s'intéressent d'ordinaire – appareil photo, ordinateur, écran plat, iPod, bijoux – sont toujours là. Même ma collection de CD et de DVD est intacte. Peut-être que mes disques ne sont plus assez cool pour qu'on les pique. J'examine mon coffre, dissimulé dans une des armoires de ma chambre, mais il est bien verrouillé, et intact.

Je rejoins Michael et Sherie Lou, qui me décrit l'état dans lequel elle a trouvé l'endroit ce matin. À l'entendre, à part la poudre utilisée par l'équipe scientifique, il y avait surtout un bazar monstre.

« On aurait dit que Wispa s'était déchaînée dans la maison, explique-t-elle ; et en entendant son nom, ma chienne s'approche en trotinant. Tout avait été balayé des étagères et sorti des tiroirs, les livres, les vêtements, les papiers... même tes draps étaient par terre. Une vraie pagaille. Wispa n'aurait jamais fait une chose pareille, ajoute-t-elle en lui tapotant la tête.

— Mais pourquoi s'acharner comme ça ? s'interroge Michael. Est-ce qu'ils cherchaient quelque chose ?

— Je ne vois pas ce qu'on pourrait chercher ici... »

J'ai beau prendre un ton désinvolte, cette histoire me perturbe profondément. Je repense à ce que m'a dit Jones : « Nous avons des raisons de penser que l'incident est lié au meurtre de M^{lle} Young. » Mais comment ? Est-ce que le tueur est venu chez moi ?

« Ah, au fait, la commissaire Jones va passer, elle veut te parler », me dit Michael, et je sais qu'il se pose les mêmes questions que moi.

Je remercie et paie Sherie Lou, qui me promet de revenir dans quelques jours.

Michael s'affaire dans la maison, préparant du café.

« Tu n'es pas obligé de jouer les baby-sitters, Michael. Je me débrouillerai toute seule.

— Je sais, ma bichette. Tu t'en sors très bien. »

Une fois notre café terminé, Michael s'en va, mais pas avant que j'aie consenti à ce qu'il revienne nous mitonner un petit dîner plus tard.

Je me retrouve seule pour la première fois depuis que j'ai appris le meurtre de Bell. La maison me semble vide et hostile, malgré la présence réconfortante de Wispa. Je me promène de-ci de-là, observant les objets comme s'ils appartenaient à quelqu'un d'autre. Je ne trouve aucune affaire de Bell ; la police doit les avoir emportées. Je sais que je devrais rappeler Claire, me renseigner sur la situation au boulot, faire mon compte rendu à Julian à propos de la réunion à Paris, mais l'abattement qui s'empare de moi à cette idée est si puissant que je ne peux que me recroqueviller sur le canapé, dans un état de stupeur hébétée, entre la veille et le sommeil. Bell. Bell, je regrette tellement... Wispa saute sur le canapé pour s'étendre à mes côtés, comme si elle avait senti que je ne la réprimanderais pas cette fois-ci.

La sonnette me réveille, et, un instant plus tard, je suis dans la cuisine en train de préparer une tasse de café pour la commissaire Jones. Ou Vic, comme elle m'encourage à l'appeler.

« J'ai besoin de votre aide, Anna. Je pense que vous possédez des informations qui peuvent nous aider à arrêter le coupable.

— Je ne suis pas sûre de pouvoir apporter quoi que ce soit à l'enquête...

— Ça vous va, si je vous pose des questions ? »

Je hoche la tête.

« Voyez-vous quelqu'un qui aurait pu en vouloir à M^{lle} Young ?

— Non, absolument pas. C'était l'une des personnes les plus gentilles, agréables, drôles et généreuses que j'aie connues.

— Pas d'ennemis ? Pas d'ex aigri ?

— Non, dis-je en secouant la tête. Elle était massothérapeute, à son propre compte, elle aidait réellement les gens. Et ça fait un moment qu'elle était célibataire. Enfin, elle avait rencontré quelqu'un il n'y a pas longtemps, mais cette personne vit aux États-Unis. »

Sans trop savoir pourquoi, j'éprouve une certaine réticence à révéler l'homosexualité de Bell. Jones sourit.

« Et vous n'avez aucune raison de croire que cette... personne lui voulait du mal ? demande-t-elle, marquant un temps d'arrêt avant le mot "personne" ; et quelque chose dans son regard et son attitude me laisse penser que la commissaire Jones est peut-être lesbienne elle-même.

— Non, elles venaient de se rencontrer, et elles étaient très amoureuses. En fait, Candice était censée venir la voir dans quelques semaines. Il faut que je trouve son adresse mail et que je la prévienne pour Bell... »

C'en est trop ; de nouveau, les larmes me montent aux yeux. Jones me tend un mouchoir, et attend patiemment que je me reprenne.

« Nous pourrons vous donner ses coordonnées, si vous voulez la contacter », finit-elle par déclarer, et je me rends compte qu'elle savait depuis le début, pour Candice.

Évidemment, puisque la police a saisi le téléphone et l'ordinateur portable de Bell.

« Et vous ? Y aurait-il quelqu'un qui vous voudrait du mal ?

— Moi ? Je ne comprends pas.

— Nous devons étudier le crime sous tous les angles, me dit-elle doucement. Bell s'était installée chez vous, portait votre manteau et promenait votre chien quand on l'a agressée. Il pleuvait des cordes ce soir-là, elle avait sûrement mis sa capuche.

— Oh, mon Dieu, alors c'est vraiment ma faute...

— Non, mais nous devons envisager toutes les possibilités avant de les exclure. »

Jones me fixe de son regard doux mais pénétrant tandis que je réfléchis à toute vitesse à ce que je dois lui dire. Ou omettre, plutôt.

« Je ne vois personne en ce moment. Je viens de me séparer de mon petit ami, et je ne suis pas prête à me remettre en couple. »

Elle hoche la tête.

« Je vous demanderai ses coordonnées – simple formalité. Un collègue qui pourrait avoir une dent contre vous ?

— Eh bien, on est en pleine restructuration, certaines personnes vont perdre leur poste, et ce sera sûrement à moi de le leur annoncer. »

Elle hoche à nouveau la tête.

« Personne d'autre ? Des harceleurs, des gens qui vous passeraient des coups de fil bizarres, des trolls sur Internet ? »

J'ai connu mon lot de tordus, pour le coup, notamment mon ex-mari, qui m'a empoisonné la vie pendant des années ; mais je n'ai pas envie de confier ça à la police pour le moment.

« Je ne vois vraiment pas. »

Quelque part, je suis certaine que la commissaire Jones a flairé mon mensonge. Elle m'observe en silence, comme si elle attendait que je change d'avis, puis se lève pour aller poser sa tasse vide dans l'évier.

« Merci beaucoup pour le café, Anna. Si vous pensez à quoi que ce soit d'autre, n'hésitez pas à m'appeler, à n'importe quel moment, dit-elle en plaçant sa carte de visite sur la table de la cuisine. Même un tout petit détail qui vous semblerait insignifiant pourrait faire avancer l'enquête. »

J'ai comme l'impression qu'elle me réprimande, mais c'est peut-être une pointe de culpabilité qui me pousse à cette interprétation.

« Vous pensez que je suis en danger ? dis-je, en partie pour apaiser ma conscience et prolonger la discussion.

— Nous avons augmenté nos effectifs dans le quartier. Des agents patrouillent dans votre rue. Le commissaire divisionnaire n'habite pas loin, même si ce n'est pas rassurant en soi. Mais si vous voyez ou entendez quoi que ce soit d'alarmant, prévenez-nous immédiatement. » Jones s'exprime d'une manière très protocolaire à présent, et je sais que mon manque de franchise l'a agacée.

Je referme la porte derrière elle, puis retourne à la cuisine. Je m'aperçois qu'elle ne m'a pas dit si elle pensait, oui ou non, que j'étais en danger.

Neuf jours plus tard

Le week-end disparaît dans un brouillard de somnifères et de vin rouge. La sonnette retentit à un moment, mais je n'y prête pas attention. Quand je finis par tituber jusqu'à la porte, je trouve un bout de papier plié en deux que quelqu'un a fait passer par la boîte aux lettres. C'est un mot griffonné à la va-vite.

Chère Anna, ça fait un bout de temps que je ne t'ai pas vue, alors je me demandais si tout allait bien. N'hésite pas à me faire signe si ça te dit qu'on coure ensemble un de ces matins. Bises, Tom

Oui, mais non, me dis-je avant de rouler le papier en boule. Je le jette à la poubelle et sors avec Wispa. Notre promenade se résume à un vague tour du pâté de maisons, et ma chienne n'apprécie pas.

Le lundi matin, je me réveille à l'aube, et je sais qu'il est temps d'affronter le monde et de reprendre possession de ma vie. Je ne peux pas continuer à me terrer dans ma petite zone sécurisée jusqu'à la fin des temps. Une fois levée, je laisse un message à Claire pour la prévenir que je viendrai travailler. Je lui demande de voir avec Laura si Julian a un peu de temps à me consacrer. Je ne lui ai toujours pas fait mon rapport sur la réunion de Paris. J'ai l'impression que l'affaire remonte à une éternité, et qu'elle a perdu toute urgence et intérêt ; cela dit, c'est autour de ça que tourne mon boulot en ce moment. Heureusement, Chiara est revenue d'Italie, et accepte de sortir Wispa.

Plus d'une semaine s'est écoulée depuis ma dernière rencontre avec le mannequin Dior. Je sais que je ne voudrai plus jamais courir le risque de le retrouver dans le parc. Cette partie de ma vie est révolue, me dis-je – une conviction dont je me mets à douter aussitôt. Serais-je capable de résister à l'aventure si je le croisais ? Et si c'était lui qui avait tué Bell ? C'est trop affreux pour y penser, mais il est possible qu'il ait vu Bell avec mon manteau, en train de promener mon chien, et qu'il l'ait prise pour moi. Il

aurait pu lui sauter dessus, poursuivant notre jeu érotique, et s'apercevoir trop tard de son erreur. Là, Bell panique, tente de le repousser, et il la tue par accident ? Non, ça ne peut pas s'être passé comme ça, c'est impossible. Je rejette ce scénario en partie parce que je ne veux pas me sentir coupable.

Au bureau, c'est une ambiance artificiellement feutrée qui m'accueille. Tout le monde me dévisage avec une curiosité déguisée en compassion. Claire me met au courant des dernières nouvelles vite fait bien fait, ne me rapportant que ce que j'ai besoin de savoir. Puis elle m'informe que Julian m'attend à l'étage. Il m'accueille chaleureusement, et ma main reste prisonnière des siennes pendant ce qui paraît durer des lustres, le temps qu'il m'exprime toute sa sympathie pour l'enfer que j'ai vécu. Quand enfin il me lâche, il passe rapidement aux choses sérieuses. Mon compte rendu de la réunion parisienne semble le satisfaire, mais je décèle un certain changement dans son attitude envers moi. On croirait que j'ai été souillée par les derniers événements, que j'ai contracté une maladie incurable qu'il ne veut pas prendre le risque d'attraper à son tour. Il me félicite pour le travail accompli à Paris, puis conclut notre entretien avec une rapidité inhabituelle de sa part, en me conseillant de ne pas hésiter à poser autant de jours de congé que nécessaire. Je lui assure que je suis en forme et prête à reprendre le travail, une affirmation qu'il balaie d'un revers de la main. Lorsque je pénètre dans l'ascenseur pour redescendre, tous mes signaux d'alarme sont enclenchés. Peu importe la raison de ce revirement soudain, ça n'augure rien de bon pour mon avenir dans l'entreprise. J'essaie de me concentrer sur ma boîte mail encombrée, mais la catastrophe imminente qui semble planer au-dessus de ma tête me perturbe trop. À dix-huit heures, j'ai l'impression d'avoir gâché ma journée. Je quitte le bureau en me sentant aussi inutile qu'angoissée.

Mon portable sonne au moment où je me gare devant chez moi. C'est ma vieille amie Sue, horrifiée par la nouvelle de la mort de Bell, que Michael vient de lui annoncer. Elle voulait aussi me consulter sur une question professionnelle, avoue-t-elle piteusement, et se demandait si ça me tenterait qu'on se voie ce soir. J'accepte sans hésiter, reconnaissante à l'idée de profiter de sa compagnie. Nous nous donnons rendez-vous à la pizzeria de mon quartier, qui devrait être assez tranquille pour qu'on discute sans gêne.

Sue est déjà sur place quand j'arrive au restaurant, et la force de son étreinte me met aussitôt les larmes aux yeux. Nous nous occupons de choisir le vin et de commander nos plats, ce qui me laisse le temps de

reprendre contenance. Notre serveur arrive avec une bouteille de montepulciano d'Abruzzo, la débouche, remplit nos verres puis disparaît.

« Tu veux en parler ? » me demande Sue. Il y a une compassion sincère dans son regard.

« Non, dis-je, peut-être un peu trop sèchement. On peut parler d'autre chose, s'il te plaît ? »

— Bien sûr, répond-elle avec douceur, avant de prendre une gorgée de vin. J'ai besoin de ton avis. »

Une vague de soulagement m'envahit. Ça me fait du bien qu'on me traite à nouveau comme une personne normale.

« On m'a approchée...

— Qui ça, on ? »

Elle lève les yeux, pointant le doigt vers le plafond. « Tamara.

— La grande prêtresse ?! »

Ça, c'est croustillant. Tamara Ashley-Sharpe est une légende dans la profession, un nom qui fait sensation des deux côtés de l'Atlantique. Elle connaît tout et tout le monde dans le milieu des médias. Intelligente, distinguée et sans foi ni loi, elle est aussi impitoyable qu'un requin blanc. Et c'est la meilleure chasseuse de têtes de l'industrie à Londres.

« Elle t'a contactée en personne ? »

Sue acquiesce, pas très emballée.

« Je ne sais pas quoi faire, Anna. Elle m'appâte, sans aucune vergogne. Bon, j'ai envisagé l'idée, mais...

— Tu ne veux pas vendre ton âme au diable ?

— Ce n'est pas ça. On vend forcément son âme au diable quand on travaille pour une grosse boîte, de nos jours. Ce qui m'inquiète, c'est que c'est un poste extrêmement haut placé. Je veux dire, je me retrouverais à la tête de la production d'un mastodonte, rien à voir avec le petit boulot tranquille que j'ai maintenant. Je ne pourrais plus participer aux tournages, faire quoi que ce soit de créatif, ce serait réunion sur réunion sur réunion... Et puis il y a Olive, aussi. »

Olive, six ans, est la fille de Sue, qui l'élève seule depuis qu'elle s'est débarrassée du malheureux père de l'enfant, une source d'ennuis intarissable.

« Je n'aurais plus une minute pour elle. » Sue s'interrompt et prend une nouvelle gorgée de vin.

« Tu as refusé, alors ? »

Elle hoche la tête. « Mais elle ne veut rien entendre. »

Nos pizzas arrivent, et nous nous consacrons un temps à nos plats.

« Vous avez parlé d'argent ?

— Mon département s'est aligné sur leur proposition initiale, alors ils sont revenus avec une autre offre, tellement astronomique qu'elle frise le ridicule. Je sais que si je ne saute pas sur l'occasion maintenant, je ne gagnerai jamais autant d'argent de toute ma vie.

— Mais tu n'accepteras pas. » Je connais suffisamment Sue pour risquer cette hypothèse.

« Non. » Elle me regarde, et je lis une détermination butée dans son regard.

« Bien. » Je lève mon verre. « À la santé de ton instinct !

— Tu penses vraiment que je fais le bon choix ?

— Oui, dis-je sincèrement. Ton instinct ne t'a jamais trahie. »

Elle se raccroche à mon approbation avec soulagement.

« À la liberté ! déclare-t-elle en levant son verre.

— Enfin, à la liberté relative, dis-je, et nous trinquons.

— Tout va bien au boulot ?

— Je ne sais pas trop. »

Je lui parle de la réunion à Paris et de l'étrange comportement de Julian aujourd'hui. Sue le connaît pour avoir travaillé avec lui dans le passé, dans une petite boîte de prod à Soho.

« Ne t'en fais pas. Julian est un cyborg, totalement incapable de gérer une situation à haute charge émotionnelle. Franchement, il n'y a qu'à le voir : il n'a jamais eu de relation digne de ce nom avec personne. Il fuit les sentiments comme la peste. Et te voilà qui débarque dans son bureau, à fleur de peau, déstabilisée... Il ne savait tout bonnement pas comment réagir. Mais ça passera, crois-moi.

— J'espère que tu as raison. Je n'ai aucune envie de chercher un autre boulot en ce moment.

— Mon instinct, tu te souviens ? dit Sue avec un grand sourire. Il ne me trahit jamais. »

Je rentre chez moi ragailardie par l'énergie juvénile de Sue. Mais dès que je referme la porte et me retrouve face au couloir sombre, tous mes démons resurgissent. Sans allumer la lumière, je passe dans la cuisine, puis ouvre le frigo. Son éclairage jette une inquiétante lueur froide sur le carrelage. Alors que j'attrape la carafe d'eau filtrée Brita, je remarque une

bouteille de pinot gris à moitié vide dans la porte. Je sais immédiatement que c'est Bell qui l'a mise là ; c'était un de ses cépages préférés. Je sors la bouteille pour me servir un verre.

« Bell, Bell, tu n'imagines pas à quel point tu me manques », dis-je dans un murmure, et Wispa se tourne vers moi, alertée par le bruit.

Je lève mon verre, m'imagine en train de le faire tinter contre le sien, comme on en avait l'habitude, puis avale une gorgée. Son acidité piquante aux notes d'agrumes m'inonde le palais, et je sais qu'à partir de maintenant, ce vin me rappellera toujours Bell.

OceanofPDF.com

Dix jours plus tard

Je vais courir avec Wispa ce matin. Peu importe qui essaie de détruire la sérénité et le rythme habituel de la vie quotidienne à Hampstead ; il n'y arrivera plus très longtemps. D'un certain côté, je me sens coupable et triste, comme si je trahissais la mémoire de Bell. Est-ce égoïste ? Peut-être, mais il faut que je m'extirpe de cette spirale de mélancolie, et je ne vois pas d'autre moyen d'y parvenir. J'ai besoin de mon shoot de sportive, une injection d'endorphines bénéfiques, la morphine naturelle que mon corps produira pour étouffer la douleur et le désespoir. Wispa, qui m'observait attentivement, devine ma résolution et bondit hors de son panier, prête à l'action. Il me faut un moment pour dénicher ma tenue de jogging, mais enfin je suis dehors, une Wispa tout excitée sur les talons. En arrivant au bout de la rue, ma détermination faiblit, et au lieu de tourner à droite vers Hampstead Heath, je prends à gauche en direction de Waterlow Park. Je ne peux pas aller à Hampstead. Je ne suis toujours pas capable d'affronter un endroit qui, dans ma tête, a joué un rôle dans la mort de Bell. Il me paraît entaché, menaçant, et je suis trop faible pour affronter ses ténèbres.

Il y a déjà du monde dans le parc : quelques joggeurs, une personne qui pousse un landau d'un air décidé, deux ou trois promeneurs de chiens et un homme solitaire qui lit un journal sur un des bancs en face de la pelouse centrale. Quand je passe devant lui, une odeur de café chaud me monte aux narines, et je remarque un gobelet en carton posé à côté de lui sur le banc. Ma propre envie de café se réveille immédiatement ; j'ai hâte de prendre ma première gorgée d'expresso à la maison. Ça me fait du bien, de courir au grand air. Les rayons du soleil matinal baignent les arbres et l'herbe d'une lumière douce qui donne un aspect propre et bucolique au paysage. Rien de mal ne peut jamais se produire dans un endroit pareil, me dis-je en remontant la colline, les poumons gonflés d'air frais, le cœur battant à un rythme régulier. Je devrais sortir ce soir, m'imprégner de l'énergie positive

d'autres gens – ç'a toujours été le meilleur remède à la tristesse. J'ai besoin de quelqu'un qui dégage des ondes positives, quelqu'un qui n'ait aucun rapport avec toute cette merde qui s'accumule autour de moi. Ray. Un rayon de soleil, me dis-je avec un sourire. Je sors mon portable de ma banane et compose son numéro. Sans surprise, je tombe sur son répondeur. Je lui laisse un message rapide et enjoué, évoquant l'idée de se retrouver pour un verre ce soir. Le seul fait d'avoir pris cette initiative me requinque encore un peu. Je poursuis ma course. Une petite boule de poils aboie après Wispa, et j'échange un sourire amical avec sa maîtresse, une femme courtaude en survêtement rose. Je décris une dernière petite boucle autour du lac, puis reprends le chemin de la maison en sortant sur Swain's Lane. Wispa, visiblement déçue par la brièveté de la promenade, ralentit pour renifler quelque chose, ignorant mes appels. Je suis obligée de faire demi-tour et de l'attraper par le collier pour l'arracher à sa trouvaille puante. Arrivée près de chez moi, j'ai l'impression que quelque chose cloche. Il y a un gros problème de proportions, et en m'approchant, je me rends compte que ma voiture, garée par un coup de chance juste devant ma porte, est plus basse que d'habitude. Je m'immobilise, et la contemple avec stupéfaction. Les quatre pneus sont complètement à plat. En y regardant de plus près, je m'aperçois que ce n'est pas une fâcheuse coïncidence : on les a lacérés tous les quatre. Je contourne lentement la voiture, et une fois à l'arrière, un frémissement glacial me parcourt. Quelqu'un a tracé un mot à la bombe sur toute la largeur du pare-brise. SALOPE, disent les grandes lettres blanches et tremblotantes. Je crie le nom de Wispa, qui traînasse encore, attends qu'elle rentre dans la maison puis claque la porte derrière nous. Je m'adosse au mur de l'entrée et glisse au sol, incapable de respirer. Quand enfin je parviens à reprendre mon souffle, c'est un sanglot qui m'échappe. Je reste assise par terre jusqu'à ce que le froid du carrelage me fasse grelotter, puis je me relève et je gagne la cuisine d'un pas chancelant. Je retourne des bouts de papier, de vieilles factures et des cartes de taxis privés sur la table jusqu'à trouver celle de la commissaire Jones. Je l'appelle. Elle décroche presque aussitôt. Je ne sais pas si ce que je lui raconte sur ma voiture est cohérent, mais elle me répond très sérieusement. Elle veut que je vienne au commissariat et m'envoie l'inspecteur Kapoor sur-le-champ. J'ai à peine le temps de passer sous la douche et d'enfiler mes vêtements qu'il sonne chez moi. J'attrape mon portable et mon sac, dis à Wispa d'être sage, ferme la porte et monte dans la voiture de police. L'inspecteur Kapoor me sourit,

mais il a l'air inquiet. Tandis qu'il démarre, je laisse un message à Claire pour l'avertir que j'arriverai en retard au bureau. Pour une fois, je ne culpabilise même pas. Peut-être que j'aurais dû accepter les congés exceptionnels proposés par Julian, peut-être que je ne suis pas encore prête à reprendre le travail, me dis-je pendant que nous parcourons les rues qui s'éveillent à l'heure de pointe. Sauf que j'aurais été parfaitement d'attaque ce matin si un connard n'avait pas vandalisé ma BMW, me dis-je aussi, argumentant contre mes propres doutes.

L'inspecteur Kapoor se gare devant le commissariat, et m'emmène tout droit au bureau de Jones. Celle-ci m'accueille en souriant avant de me proposer un café, que j'accepte avec reconnaissance. Elle me demande de lui répéter mon histoire de voiture, puis hoche lentement la tête.

« Ça pourrait être un simple acte de vandalisme, mais aussi l'œuvre de quelqu'un qui vous en veut, Anna. Et vous allez devoir me dire qui pourrait être cette personne. »

Je la dévisage, perplexe.

« Anna, j'ai le sentiment que vous n'avez pas été tout à fait honnête avec moi jusqu'à présent. Enfin, vous n'êtes pas malhonnête non plus, mais vous ne m'avez pas tout dit. Aidez-moi, s'il vous plaît ; décrivez-moi votre vie. Donnez-moi une chance de comprendre ce qui se passe réellement. »

Une sensation cuisante me monte aux joues. La dernière fois que j'ai ressenti ça, c'était dans le bureau de la directrice, à l'école. Jones a le chic pour exposer ma naïveté et me faire culpabiliser en même temps. Je prends une grande inspiration.

« Il y avait un type qui faisait une fixation sur moi, qui fouillait dans mes poubelles et m'envoyait des lettres bizarres, mais c'était il y a des années. Il a fini par être interné, je crois.

— Il est décédé à l'hôpital Rampton il y a cinq ans, confirme Jones.

— Oh ! » Je n'en reviens pas qu'elle ait réussi à déterrer cette vieille histoire. « Bon, vous avez sûrement entendu parler de mon ex-mari, Andrew...

— Andrew Price, dit-elle en feuilletant les papiers sur son bureau. Vit à New York, donne des cours à l'université de Buenos Aires depuis trois mois. De "politique et management des sciences et des technologies", lit-elle dans ses notes.

— Je vois que vous en savez plus sur mes ex que moi, dis-je, sans parvenir à camoufler une pointe de sarcasme. Comment va James, alors ? »

Elle s'empare d'un autre document.

« D'après son employeur, il a pris un congé sabbatique de six mois pour voyager. En Asie du Sud-Est, à ce qu'il semble. Nous attendons que la police aux frontières nous confirme sa sortie du territoire. »

Je tente de masquer ma surprise. James avait évoqué l'idée de poser des congés pour voyager, en effet, mais je l'avais toujours pensé trop accro à son boulot pour passer à l'acte. Ma foi, il faut croire que même les bourreaux de travail peuvent changer. Je me demande s'il a emmené la blonde avec lui.

« Personne d'autre ? » m'interroge Jones, qui m'observe attentivement.

Puisqu'elle sait que je ne lui ai pas dit toute la vérité, il faut que je lui fournisse une information inédite pour qu'elle me fiche la paix. Je lui parle donc de la femme de Tom, de l'événement apparemment fortuit qui m'a amenée à rencontrer son mari, de la fête, du jour où elle est venue frapper à ma porte. Je n'évoque pas ma visite à la clinique.

« Est-ce qu'elle a continué à vous harceler ? »

— Non, ça fait un moment que je ne l'ai pas vue, en fait.

— Savez-vous pourquoi elle a arrêté ? »

Je hausse les épaules. Jones me dévisage, puis hoche la tête.

« Comment décririez-vous votre relation avec Michael Oliver ? »

— Michael ? dis-je avec un petit rire. Ça fait des années qu'on se connaît. C'est mon meilleur ami. Il est patient, fiable, compréhensif. Un bien meilleur ami que toutes les copines que j'ai eues... » Je m'étrangle sur mes mots. « À part Bell. »

Jones me laisse le temps de me ressaisir, puis reprend :

« Pensez-vous à quelqu'un d'autre ? »

— Il y a bien Alden... »

Je lui raconte son étrange apparition chez moi, et comment Tom est venu à la rescousse.

« Encore Tom ? »

— Oui. Je ne savais pas quoi faire d'Alden, il était ivre mort. Des problèmes avec sa copine. » Les paroles de Tom me reviennent en tête. « C'est un peu bizarre, en fait. Alden parle de sa copine comme s'ils étaient encore ensemble. Mais Tom m'a dit qu'elle l'avait quitté depuis des lustres.

— On dirait que vous avez beaucoup discuté avec Tom. »

Elle ne croit toujours pas un mot de ce que je dis.

« C'était surtout Tom qui discutait. Mais ça fait un moment que je ne les ai pas vus, sa femme et lui. »

Jones me regarde, l'air d'attendre la suite. Je hausse les épaules, un geste que je regrette presque aussitôt.

« Merci, vous avez été d'une grande aide, dit-elle finalement, et je ne sais pas trop si c'est ironique. L'inspecteur Kapoor va vous ramener chez vous. Ou est-ce que vous préférez qu'il vous dépose au travail ?

— Chez moi, ce sera bien. Il faut que je récupère quelques affaires avant d'aller au bureau. »

Et que je m'occupe de ma voiture, en passant.

Comme s'il attendait sa réplique, l'inspecteur Kapoor frappe à la porte avant d'entrer, et Jones lui adresse un bref signe de tête. Elle se lève pour me serrer la main. De toute évidence, l'interrogatoire est terminé, et elle n'a plus de temps à me consacrer. Kapoor me guide dans les couloirs du commissariat jusqu'à l'entrée principale.

Nous nous dirigeons vers la porte quand un petit groupe d'hommes pénètre dans le bâtiment. Je ne distingue pas bien leur visage à contre-jour, mais il y a deux agents de police qui escortent quelques types en civil. À leur approche, je reconnais l'un d'eux, et un hoquet de surprise m'échappe ; Kapoor me regarde avec étonnement. C'est le mannequin Dior. Le groupe nous croise en silence alors que Kapoor me touche le bras en me demandant si tout va bien. Je dois vraiment avoir l'air secoué, parce qu'il me fait asseoir sur une chaise en plastique à la réception avant de se précipiter vers la fontaine à eau. Pendant que je bois l'eau tiède de mon gobelet, des pensées décousues se bousculent dans ma tête. Qu'est-ce que le mannequin Dior fiche au commissariat ? Est-ce pour ça que Jones m'a fait venir ? Je m'attends à moitié à ce que Kapoor me ramène dans son bureau. Ou pire, tout droit dans une salle d'interrogatoire glauque. Mais il se contente de patienter à mes côtés, avec une expression soucieuse. Je finis mon gobelet d'eau, puis décide de voir ce qui se passera si j'essaie de quitter le commissariat. Kapoor me suit de près quand je me dirige vers la porte. Une bouffée d'air frais m'accueille, et je me rends compte que ça fait bien trop longtemps que je retiens mon souffle. Je prends une grande inspiration, et le monde semble retrouver ses couleurs autour de moi.

« Vous vous sentez mieux ?

— Oui, merci. » Curieusement, le visage inquiet de Kapoor me donne envie de pouffer. Mais je sais qu'il n'y a pas de quoi rire.

« Je vous ramène chez vous, alors », dit-il d'un air gêné, avant de m'ouvrir la portière de sa voiture.

Il n'ajoute rien, un silence dont je lui suis reconnaissante. Pendant notre lente progression dans les rues embouteillées, je tente de comprendre ce qui vient d'arriver. Jones a-t-elle organisé cette scène pour observer ma réaction ? Le mannequin Dior pourrait-il être le tueur, en fin de compte ? Est-il en état d'arrestation ? Comment l'ont-ils retrouvé ? M'a-t-il vue ? Que va-t-il se passer, maintenant ?

Kapoor propose de me raccompagner jusqu'à ma porte, mais je le remercie et le laisse partir. Tandis qu'il s'éloigne, je reste sur le perron, toujours aussi perdue. Si la scène au commissariat avait été orchestrée par Jones, ils ne m'auraient pas laissé filer comme ça. Ce qui veut dire qu'ils n'ont pas établi de lien entre le mannequin Dior et moi. Mais que faisait-il au commissariat, alors ? Est-ce un suspect ? Je ne trouve aucune réponse aux questions qui fourmillent dans ma tête.

En ouvrant la porte d'entrée, je suis accueillie par une Wispa surexcitée. Je passe aussitôt dans le salon et me jette sur le canapé. Je me sens à la limite de la catatonie, incapable de faire face au monde extérieur. J'ouvre mon ordinateur portable pour écrire un bref mail à Claire, où je lui raconte que la police aura besoin de moi toute la journée, puis me pelotonne sur le canapé et ferme les yeux, Wispa étendue par terre à mes côtés. Je sombre instantanément dans un sommeil lourd et sans rêves, comme si quelqu'un avait éteint le monde.

C'est un grondement de Wispa qui me réveille, un bruit sourd et menaçant dont je ne me souviens jamais qu'elle est capable. Elle se tient encore au pied du canapé, la tête levée, les oreilles aux aguets, fixant le couloir. Je tends la main pour lui toucher le cou. Elle gronde à nouveau. Je redresse la tête, cherchant l'origine du bruit qui l'aurait alertée. Je n'entends rien d'abord, puis elle se remet à gronder, et je perçois un léger craquement dans l'escalier, rien de plus qu'un soupir de vieux bois. La peur s'insinue dans ma poitrine et ma gorge, le martèlement de mon cœur hurlant dans mes oreilles. Le bruit revient. Wispa gronde, et je referme le poing sur l'épais pelage de son cou. Sans remuer la tête, j'explore la pièce du regard, en quête d'un objet qui pourrait me servir d'arme. Il y a un bougeoir massif sur le manteau de la cheminée, mais il est à l'autre bout de la pièce. Wispa se lève et avance de quelques pas en direction de la porte du salon, d'un mouvement lent et précis, la queue entre les pattes. J'entends un nouveau

son, un tapotement semblable à un bruit de pas et un léger cliquetis, comme si le loquet de la porte d'entrée se refermait doucement. Je me lève d'un bond, me rue sur la cheminée puis, armée du bougeoir, cours dans le vestibule. Wispa me talonne. Il n'y a personne dans l'entrée, et la porte est fermée. Je l'ouvre à la volée, le bougeoir toujours en main. La rue est déserte, pas de passants, pas de voitures qui circulent. Le chat des voisins, qui faisait sa toilette sur leur rebord de fenêtre, se fige, la patte levée, avec un regard de mépris. Je referme la porte et tourne la clé dans la serrure. Suivie de Wispa, le bougeoir à la main, je monte à l'étage pour inspecter chaque pièce, ouvrant les penderies et le placard à linge sous l'escalier. Il n'y a personne, et rien ne semble avoir bougé. Je redescends à la cuisine, allume la bouilloire. Tandis que le bruit de l'eau qui bout s'élève dans la pièce, je m'assois lourdement à ma table, fixant du regard le bougeoir que j'ai embarqué. Est-ce que je ne serais pas en train de dramatiser ? Wispa grondait probablement à cause du chat des voisins, et ma maison, comme toutes les vieilles demeures victoriennes, regorge de bruits étranges. Il faut que je me ressaisisse, que je m'occupe de ma voiture, que je pense à mon travail, que j'affronte le monde. Je résiste à la tentation d'appeler Michael. Il m'a déjà bien trop aidée ; il faut que je me remette à gérer ma vie seule.

Appeler mon assurance serait un bon début. Je discute longuement avec un certain « John » de la définition du vandalisme selon sa société et des mesures à prendre pour entamer les réparations. « John » me promet qu'un expert passera estimer les dégâts cet après-midi et que la voiture sera réparée d'ici la fin de la journée. Je jette un œil à mes mails du boulot, mais il n'y a pas grand-chose qui réclame mon attention immédiate. On dirait presque que tous les messages importants ont été redirigés vers quelqu'un d'autre. Avec une pointe de paranoïa, je me demande brièvement si on n'est pas en train de me pousser vers la sortie, avant de décider que la perte de mon travail devrait être le cadet de mes soucis en ce moment.

Mon cœur s'arrête quand j'entends quelqu'un à la porte. Wispa se précipite dans le couloir en remuant la queue. C'est Chiara, qui n'arrive pas à entrer parce que ma clé bloque la serrure. Je lui ouvre, et Wispa l'accueille avec un enthousiasme tellement délirant que j'en serais presque jalouse. Je lui dis que je travaille à la maison et que j'irai promener ma chienne moi-même. En refermant la porte derrière Chiara, une pensée me frappe soudain. Bell avait un double des clés de la maison. Elles ne se trouvaient pas dans les effets personnels que la police m'a montrés. Où

sont-elles passées ? Je décroche le téléphone pour appeler la commissaire Jones, avant de le reposer. Si ma rencontre avec le mannequin Dior au commissariat était une ruse, elle s'attend sûrement à ce que je l'appelle à un moment ou un autre pour essayer d'en savoir plus. Ce qui est exactement ce que je suis tentée de faire. Et ce que je devrais éviter de faire à tout prix.

Le mannequin Dior... J'y pense de nouveau. Je n'arrive tout simplement pas à imaginer que ce soit le tueur de Hampstead Heath. Ou peut-être que je ne veux pas que ce soit lui, point. Je suis désorientée, incapable de me fier à mon propre jugement. Pire, je n'ai personne à qui me confier. Oh, Bell, comme tu me manques ! Michael est au courant de mes escapades dans le parc, mais il y a une énorme différence entre coucher avec un inconnu en pleine nature et coucher avec un homme qui pourrait être un violeur et un tueur. Il n'a plus évoqué le sujet depuis mon aveu, et il vaut mieux qu'on s'en tienne là. Je ne sais toujours pas qui est le mannequin Dior, et je ne veux pas le savoir. Ou peut-être que si ? J'ai l'impression de tourner en rond. Il faut que je me vide la tête. J'attrape la laisse de Wispa, et, pour la deuxième fois de la journée, nous prenons le chemin de Waterlow Park. Hampstead Heath me semble toujours inaccessible.

C'est un magnifique après-midi, et le parc grouille de gens qui ne travaillent pas. Chaque fois que je prends un jour de congé, je suis stupéfaite par le nombre de personnes qui se promènent alors que nous sommes enchaînés à notre bureau. Je me balade autour du lac, puis choisis un banc dans un endroit calme et ombragé. Une plaque de cuivre vissée dessus proclame : « À Adrian, qui détestait ce parc et tous les gens qui le fréquentaient. » Comparé à la multitude de gens « qui adoraient cet endroit », c'est rafraîchissant. Je me demande ce qui a bien pu arriver à Adrian dans ce parc pour qu'il l'ait tant haï. Vu mon état d'esprit actuel, je partage tout à fait son sentiment. Je déteste Hampstead Heath, et peut-être pas tous les gens qui le fréquentent, mais une personne en particulier, celle qui l'a empoisonné. Je recommence à penser au mannequin Dior et à cette rencontre inattendue au commissariat. Pourquoi suis-je aussi violemment arc-boutée contre l'idée qu'il puisse être le tueur du parc ? Parce que je me fie à mon instinct ? J'ai peut-être développé une sorte de lien affectif bizarre avec lui, une étrange variante du syndrome de Stockholm qui me pousse à interpréter le fait qu'il ne m'ait pas encore tuée comme un acte de bonté. C'est de lui et de personne d'autre que je devrais parler à la commissaire Jones, au lieu de faire perdre son temps à la police avec mes histoires à

dormir debout sur des hommes qui n'ont rien à voir avec les viols, j'en suis certaine. Mais qu'est-ce qui m'assure de leur innocence ? On peut oublier James, qui a quitté le pays ; en revanche, le comportement de Samantha était suspect. J'ai bien senti que Jones s'intéressait à elle et à Tom. Mais mon instinct me souffle que Tom est incapable de rôder dans le parc pour agresser des femmes. Et si c'était lui qui me suivait partout ? Non, je ne pense pas. Je les repère vite, les types comme ça.

Un hurlement soudain, quelque part derrière moi, me fait sursauter. « Assassin ! » crie une voix de femme, et mon cœur manque de s'arrêter. Ne sachant pas comment réagir, je me lève de mon banc et m'approche à pas de loup du petit bosquet d'où émane la voix. Le parc semble désert, tout à coup. Où sont les gens quand on a besoin d'eux ? Mon portable à la main, je jette un œil prudent entre les branches. Il y a un jeune couple sur la pelouse, un homme et une femme qui parle d'une voix forte, véhémence. Je les observe de près, en me demandant si je devrais intervenir. Il me faut un moment pour me rendre compte que la détresse de la femme est surjouée. Des acteurs, sûrement, ou des étudiants qui répètent une scène de théâtre. La femme semble avoir du mal à déclamer son texte, et l'homme l'interrompt pour lui donner quelques indications. Elle reprend sa réplique :

« Il est impossible que tu ne l'aies pas tué. /Cet air spectral et sinistre est celui d'un assassin. »

D'après le rythme des vers et sa diction empathique, ça doit être du Shakespeare. Comptez sur moi pour m'installer à côté du seul couple qui répète une pièce sur un meurtre. Une sirène de police s'élève quelque part à Highgate, se mêlant à la voix de la femme pour parachever la scène. Il est temps de repartir.

Me rappelant que mon frigo est quasiment vide, je décide de faire un saut au supermarché du coin sur le chemin du retour. Je remonte Highgate Hill, lutte contre la tentation d'acheter des fleurs à l'épicerie hors de prix et jette un coup d'œil à la vitrine de la librairie. Je suis sur le point de traverser la rue quand je repère une silhouette familière devant le supermarché. C'est Tom. Je me fige, indécise. Il semble errer sans but à l'entrée du magasin, observant les alentours. Et puis, forcément, il m'aperçoit et s'avance dans ma direction. Une voiture klaxonne quand il s'engage sur la chaussée, il s'arrête, recule, au moment même où les portes du supermarché s'ouvrent sur Samantha, les deux mains chargées de sacs plastique. Dieu merci, elle ne me voit pas quand elle appelle Tom, qui se dépêche d'aller lui prendre

les sacs. Je tourne les talons et m'éloigne dans la direction opposée, abandonnant l'idée de faire des courses.

Une fois chez moi, ma curiosité prend le dessus, et je cherche sur Internet à quelle œuvre appartiennent les vers que la femme déclamait dans le parc. C'est *Le Songe d'une nuit d'été*, une comédie où aucun meurtre n'a réellement lieu. Je relis la réplique, prononcée par Hermia, qui accuse Démétrius d'avoir tué l'homme qu'elle aime et d'avoir l'air d'un assassin. À quoi ressemble un assassin ? Je tape « tueurs en série » dans Google, puis contemple la mosaïque de visages, certains laids et difformes, d'autres neutres et banals. Serais-je capable de deviner qu'une de ces personnes a tué un être humain rien qu'en la regardant dans les yeux ? La réponse est non. Et pourtant, je reste convaincue qu'aucun des hommes que j'ai croisés ces derniers temps n'est un tueur.

Une nouvelle idée me vient, à laquelle je me raccroche avec soulagement. Et si le mannequin Dior était un témoin, comme moi ? Ça expliquerait son air décontracté en entrant dans le commissariat. Il n'avait pas de menottes ni de policier au bras ; au contraire, il semblait plutôt maîtriser la situation. Mais si c'est un témoin, a-t-il révélé la nature de nos rencontres dans le parc ? Un frisson glacial me parcourt à cette pensée. Si la police établit un lien entre nous, je suis cuite. Je passerai pour une menteuse, et on m'accusera d'avoir fait obstruction à l'enquête, voire d'entrave à la justice. Mes notions de droit tirées d'heures de visionnage des *Experts* et de *New York, police judiciaire* me disent que je risque très gros.

Mes réflexions sont interrompues par l'arrivée de l'expert de ma compagnie d'assurance, bientôt suivi par la camionnette des réparateurs. Avec une efficacité redoutable, ils remplacent les pneus et récurent le pare-brise. À dix-sept heures, ils ont terminé, et il n'y a plus rien pour me distraire. Je me mets à penser à Bell, à Hampstead Heath, au mannequin Dior. J'ai besoin de parler à quelqu'un qui comprendrait le pétrin dans lequel je me suis fourrée et m'offrirait un peu de compassion. J'ai des scrupules à déranger Michael une nouvelle fois : la dette que j'ai envers lui est si grande que je ne suis pas certaine de réussir à m'en acquitter un jour. J'envisage d'appeler Kate, avant d'y renoncer. Elle est trop droite, trop noble ; j'aurais honte de lui révéler ma vraie nature. Ray ? Je le connais à peine, mais ça pourrait être un avantage. Un cas idéal de l'« honnêteté du voyageur », lorsqu'on confie les détails les plus intimes de sa vie à un inconnu dans le train. Certes, ce n'est pas un parfait inconnu, mais on

pourrait tous les deux disparaître de la vie de l'autre aussi vite qu'on y est apparus. Je l'appelle, mais il ne répond pas. Je préfère ne pas lui laisser de message, ça gâcherait le côté spontané. Je me maquille rapidement, enfille un jean slim G-Star Raw, un pull en cachemire tout doux et ma veste en cuir beige Ted Baker, attrape mon sac et mes clés, recommande à Wispa d'être sage et quitte la maison. Je vais attendre Ray à la fermeture de son salon.

Les bouchons de l'heure de pointe semblent se concentrer dans le sens inverse au mien, et j'arrive à Islington en vingt minutes. Je laisse ma voiture sur un emplacement payant dans une petite rue, puis rejoins Upper Street à pied. Je passe devant le salon de Ray l'air de rien, jetant un coup d'œil rapide à l'intérieur. Ray est occupé avec une cliente, qu'il coiffe tout en s'adressant à son reflet dans le miroir. Il ne m'a pas remarquée, et je ne ralentis pas l'allure. Je trouve une table à la terrasse d'une pâtisserie à quelques boutiques de là, commande un *latte* et place ma chaise de manière à pouvoir observer le salon. Je sors mon portable, fais semblant de regarder mes mails. Il est bientôt 18 h 30, Ray ne devrait pas tarder à fermer. Dix minutes plus tard, sa cliente quitte le salon, l'air très content d'elle. Je dois dire que sa coupe est réussie. Cinq minutes s'écoulent encore, puis Ray apparaît dans la rue, et entreprend de descendre le rideau de sa boutique. Je cherche son nom dans mes contacts, compose son numéro. Voyons voir comment il réagira en découvrant mon nom sur l'écran de son portable. Ça sonne, et je le vois sortir son téléphone de sa poche. Quand il regarde qui l'appelle, un petit sourire se dessine sur ses lèvres. Bingo. Il s'apprête à répondre quand une femme surgit derrière lui. Elle est jeune, séduisante, et visiblement furax. Je n'entends pas ce qu'elle crie, mais ses paroles forcent Ray à reculer d'un pas en levant les mains, comme s'il essayait de l'apaiser. Elle lui arrache son téléphone, l'agite avec colère, puis le jette sur le trottoir et le balaie d'un coup de pied. Lorsque Ray lui répond, elle s'avance pour le gifler. Une vieille femme qui promène un petit shih tzu semble vouloir intervenir. Ray se tourne vers elle et la chasse d'un geste. La vieille dame secoue la tête avant de s'éloigner à pas traînants et indignés, tirant son chien derrière elle. Ray attrape la jeune femme par les poignets, le visage tout près du sien, dans une attitude menaçante. La femme essaie de se dégager, ils luttent un moment, puis Ray la repousse brutalement et elle heurte le rideau de fer avec son dos. Elle pleure. Ray l'attrape par le bras, ramasse son téléphone et entraîne la femme dans la rue, mais dans la direction opposée à la pâtisserie, Dieu merci. La suite me force à me redresser sur ma

chaise inconfortable. Ray et la femme montent dans une voiture garée. Et non, ce n'est pas sa BMW, mais une Mini bleue cinq portes. Et qui prend le volant ? Ray. Quand la voiture passe devant moi, je distingue clairement un siège bébé à l'arrière. Je relâche lentement mon souffle tandis que le véhicule disparaît vers Highbury Corner. Qu'est-ce que je viens de voir, là ? Une prise de bec entre amants ? Ou un homme confronté à une épouse furieuse ? La sienne, ou celle d'un autre ?

Tout à coup, ma visite à l'improviste semble avoir été une très mauvaise idée. Je dépose un billet de cinq livres à côté de ma tasse de café puis quitte la table. Je n'ai plus aucune envie de revoir Ray. Après la fureur et la violence de la scène à laquelle je viens d'assister, je me sens perturbée, déroutée. Sans parler du siège bébé. Je ne l'avais pas du tout vu venir. Autant pour ton instinct infailible, croqueuse d'hommes. Je me rends compte que je ne sais quasiment rien de la plupart des gens que je considère comme des amis et connaissances. Ils pourraient tous avoir un côté sombre, une personnalité à la Dr Jekyll et Mr Hyde qui m'échapperait totalement. Si je ne suis même pas capable de distinguer un coureur de jupons d'un type bien, comment puis-je être certaine qu'aucun tueur ne se cache parmi les gens que je fréquente ?

Je regagne rapidement ma voiture et rentre chez moi, me sentant seule, au bord des larmes. Je vais tout droit à la cuisine pour sortir la bouteille de pinot gris de Bell du frigo. Elle est quasiment vide, mais je verse les quelques gouttes restantes dans un verre et m'installe à table. J'imagine Bell assise face à moi, en train de me regarder siroter mon alcool avec une lueur d'amusement dans le regard. « Allez, ma fille, dit-elle, ne t'apitoie pas sur toi-même, il n'y a que les imbéciles qui font ça. » C'est une citation d'un de ses romans préférés de Murakami, je ne me souviens plus lequel. Oh, Bell... je suis la reine des imbéciles.

Onze jours plus tard

De retour au bureau. J'ai l'impression que ça fait des mois que je n'y ai pas mis les pieds. Je me rends compte un peu tard que la machine de la restructuration s'est mise en branle, fauchant ses premières victimes. Tous les freelances ont disparu. Je suis sûre qu'ils reviendront, dès que Cadencia Global en aura fini avec nous. Aucune grosse boîte d'audiovisuel ne peut survivre sans indépendants, mais, pour l'instant, leurs bureaux sont vides, claviers d'ordinateur crasseux et stylos brisés pour seuls vestiges de leur présence éphémère. Les bureaux des freelances n'ont pas grand-chose à voir avec ceux des salariés. Ils sont impersonnels : pas de mascottes, de photos de conjoints et d'enfants, pas de réserve secrète d'en-cas ni de mugs à leurs noms. C'est dû en partie à des raisons pratiques et en partie à un instinct de survie. Dès que vous apportez un objet personnel pour décorer votre bureau, vous êtes ferré. Vous développez une relation affective avec votre lieu de travail, et ça fait un mal de chien quand on vous congédie. Et on finit toujours par vous congédier. Je me rappelle, à mes débuts de productrice indépendante, que je commettais sans cesse l'erreur d'installer ma photo de vacances préférée comme écran de veille sur le PC du boulot. Et à quel point ça me crevait le cœur de la supprimer une fois qu'on se passait de mes services. Maintenant, c'est moi qui suis censée congédier des gens, mais on dirait que la première salve d'éliminations a eu lieu hier, à mon insu, pendant mon jour de repos. Ça m'inquiète un peu, mais je ne tarde pas à comprendre comment ça s'est passé. Quand j'ouvre la porte de mon bureau, je trouve Gary calé dans mon fauteuil, jambes écartées sous la table, d'un air propriétaire, gros doigts refermés sur mon téléphone. Il se relève d'un bond en m'apercevant et repose le combiné, un sourire forcé sur le visage. En fait, qu'il se serve de mon bureau n'a rien d'exceptionnel : l'habitude veut qu'on utilise les box en verre des cadres lorsque leurs

occupants attitrés ne s'en servent pas. Mais c'est sa façon de se comporter qui me dévoile ses intentions. On a manigancé dans mon dos.

Une fois Gary parti, je parcours rapidement ma boîte de réception jusqu'à tomber sur une suite de mails expliquant son attitude de petit coq. La plupart des messages émanent des RH, mais la conversation a été amorcée par Julian il y a une semaine, le jour où je suis rentrée de Paris. Le jour où j'ai appris la mort de Bell. Les mails ont été interceptés par Gary qui, semble-t-il, a joué un grand rôle dans l'élimination des indépendants. Je fixe l'écran sans bouger, analysant ces informations.

Il y a deux interprétations possibles. La plus probable est apocalyptique : Julian a décidé de se débarrasser de moi et prépare Gary à ma succession. Sauf que Gary ne colle pas dans l'hypothèse. C'est un tâcheron balourd sans aucune aptitude au management, et Julian le sait. Ce qui me mène au deuxième scénario : Julian veut me garder et se sert de Gary comme d'un bouc émissaire tout désigné, qu'on sacrifiera dès qu'il aura perdu son utilité dans le jeu de la restructuration. Évidemment, il pourrait y avoir un troisième scénario dont seul Julian aurait connaissance. Le temps me le fera découvrir. Une chose est certaine : je ne me laisserai pas faire.

Je demande à Claire de convoquer l'ensemble de l'équipe à une réunion d'urgence à 13 h 30. C'est une heure vache, parce qu'elle empiète sur la pause-déjeuner, mais c'est précisément pour ça que je l'ai choisie : pour prouver que ce qui m'occupe passe avant les occupations des autres. Il est temps de rappeler à tout le monde qui est la patronne. Et d'accueillir à bras ouverts la garce qui est en moi.

Quand la réunion commence, je me sens de nouveau au top de ma forme. C'est avec un immense plaisir que je remets Gary à sa place et rétablis la hiérarchie locale. Autant profiter de mon pouvoir tant qu'il m'en reste. Je sais que je ne suis pas une mauvaise chef. J'ai lu quelque part qu'il existait essentiellement trois types de managers : ceux qui ont besoin qu'on les aime plus que de faire avancer le boulot, ceux qui ont besoin de réussir et se moquent de l'avis des autres, et ceux qui courent après le pouvoir. Et ce sont les assoiffés de pouvoir qui sont les plus efficaces, tenant aussi bien leurs objectifs que leurs équipes. J'aimerais penser que je fais partie de cette troisième catégorie de managers, qui renforcent leur pouvoir en influençant leur entourage. À la fin de la réunion, j'espère avoir assez joué de mon influence pour durer encore quelques semaines, sans avoir besoin de recourir à des mesures plus radicales.

Je passe le reste de l'après-midi à rattraper mon retard dans mes mails, prenant bien soin de mettre Julian en copie chaque fois que ça joue en ma faveur. Je m'apprête à remballer pour la journée quand mon portable sonne. C'est un numéro américain, que je ne connais pas. Une femme avec un accent du Midwest demande à parler à Anna, et, l'espace d'un instant, je crois avoir affaire à une collègue du côté américain – et donc plus prestigieux – de notre entreprise.

« C'est Candice, dit-elle avant de marquer une pause, comme pour me laisser le temps de fouiller dans ma mémoire. Michael m'a donné ton numéro.

— Candice, bien sûr, Bell m'a parlé de toi... » Je bute sur mes mots, gênée. « Je suis tellement désolée... »

Nous gardons le silence, ne sachant pas comment poursuivre.

« Bell est... était très importante pour moi, dit finalement Candice, et j'entends à sa voix qu'elle est au bord des larmes.

— Je sais... Tu l'étais pour elle aussi. Elle m'a beaucoup parlé de toi.

— J'aimerais venir lui dire au revoir.

— Bien sûr », dis-je, réfléchissant à toute vitesse. Jones a-t-elle parlé de nous rendre le corps ? Quand aura lieu l'enterrement ? Il faut que je discute avec Michael...

« L'enterrement est prévu vendredi matin, reprend Candice, comme si elle m'avait entendue penser. J'ai réservé un vol pour ce soir, et j'arriverai à Heathrow demain midi. C'est un peu précipité, mais sinon je raterais la cérémonie.

— Je viendrai te chercher, envoie-moi les détails de ton vol par mail, dis-je – une offre motivée par une vague de culpabilité.

— Oh, ce n'est pas la peine, je peux prendre le métro depuis l'aéroport. J'ai trouvé une chambre sur Airbnb, quelque part dans l'est de Londres. Euh... Leyton ? C'est près de là où elle vivait ?

— Bell habitait à Stoke Newington, ce n'est pas vraiment la porte à côté. Ce serait beaucoup plus simple si je t'hébergeais. D'ailleurs, j'insiste : je viendrai te chercher, et il faut que tu restes chez moi.

— Je ne veux pas te déranger.

— Non, il n'y a aucun problème. C'est le moins que je puisse faire pour... » Qu'est-ce que je devrais dire, la copine de Bell ? Sa compagne ? Son amante ?

« C'est très gentil de ta part, merci. Je t'enverrai un mail avec les détails du vol. »

Je lui donne mon adresse, elle vérifie une dernière fois que sa visite ne me dérangera pas, et je lui réaffirme que non. Quand je repose le téléphone, j'ai terriblement honte de moi. Quel genre de meilleure amie est-ce que je fais ? Comment est-il possible que je n'aie pas su quand aurait lieu l'enterrement de Bell ? C'est moi qui devrais être en train de l'organiser, de contacter Candice, d'appeler les amis de Bell. Qu'est-ce qui m'arrive ? Je ne sais même pas comment je vais faire face à Michael, qui s'est visiblement dévoué pour prendre les choses en main. J'ai vraiment des raisons d'avoir honte.

Sur le chemin du retour, je rumine mon égoïsme. J'étais tellement préoccupée par ma propre survie, mon propre chagrin, que j'ai complètement fait l'impasse sur ce que mes amis devaient endurer de leur côté. Ça me rend malade de voir à quel point je me suis refermée sur mon petit monde. C'est impardonnable, et je sais que Bell m'aurait passé un savon bien mérité. Je me fais la promesse d'être moins égocentrique, d'accorder plus de temps et d'attention à mes amis. Je prendrai des nouvelles de Michael, m'occuperai de Candice quand elle sera là, contacterai les connaissances de Bell, discuterai avec Kate, demanderai à Sue si elle a résisté à l'offre alléchante de la Grande Prêtresse. Je devrais sûrement appeler Nicole pour voir comment elle va et lui demander si elle a prévu de revenir à Londres et de recommencer à promener des chiens.

Il y a une place libre juste devant ma maison, preuve que je ne suis pas si horrible que ça, me dis-je. J'ai dû contribuer au bon karma de l'univers, qui a décidé de me le rendre à cet instant précis. Je suis en train de m'insérer en marche arrière dans l'étroit espace quand j'entends un fracas soudain sur le toit de ma voiture. Je freine d'instinct, me demandant ce qui se passe. Est-ce que j'ai heurté quelqu'un ? Je baisse ma vitre pour jeter un œil dehors. J'aperçois une silhouette familière sur le trottoir, une canette de bière à la main, une écharpe rouge vif autour du cou, qui balance un coup de pied au pneu arrière de ma BMW.

« Alden ! Mais qu'est-ce que tu fais ?

— Yo, *bitch* ! » crie-t-il, en une mauvaise imitation de Jesse dans *Breaking Bad*.

Je coupe le moteur et descends de la voiture au moment où il se remet à la frapper du pied.

« Alden, arrête ! »

Il se tourne vers moi, et je me rends compte qu'il est complètement ivre.

« Ah ouais ? Et qu'est-ce que tu feras sinon ? T'appelleras l'autre gouine de flic, pour qu'elle m'interroge encore ?

— Tu es soûl, Alden.

— Et j'ai le droit, nom de Dieu ! J'ai passé la journée à "aider à l'enquête". » De la bière gicle de sa canette quand il mime des guillemets. « Je suis tellement serviable...

— Alden, rentre chez toi.

— T'es qu'une garce. » Il me regarde avec la lucidité soudaine d'un ivrogne. « Je croyais que tu étais sympa, Anna, mais t'es une mauvaise personne, vraiment. Mauvaise jusqu'au trognon. J'en sais long sur toi.

— Tu ne sais rien sur moi, Alden, dis-je d'un ton aussi aimable que possible, mais ferme. On se connaît à peine. Je te propose de rentrer chez toi, de dormir un peu, et on se retrouvera pour un café quand tu auras dessoûlé, d'accord ? » Je lui tapote le bras.

« Ne me touche pas ! crie-t-il en s'écartant. Espèce de garce, salope !

— Je ne suis pas une garce, mais toi, tu es bourré comme un coing », dis-je, passant sur le « salope ».

Alden ne m'entend pas, trop absorbé par son monologue.

« T'es qu'une traînée, une sale petite fourbe ! Il m'avait prévenu... »

La lumière extérieure de mes voisins s'allume, et Patrick, le comptable indiscret, passe la tête par la porte d'entrée.

« Tout va bien ?

— Oui, merci, Patrick, mon ami va partir. »

La porte se referme en claquant. Avec toutes les allées et venues chez moi ces derniers temps, mes voisins doivent me détester.

« Allez, rentre, Alden, dis-je, insufflant un calme maternel dans ma voix. Rentre chez toi, va dormir. Tout te semblera différent demain, tu verras. »

Je le plante là, et gravis les marches du perron. J'entends Wispa aboyer furieusement derrière la porte fermée. Alden s'appuie sur ma voiture comme s'il allait s'effondrer. Tant pis ; je n'ai qu'une envie, m'éloigner de lui et claquer la porte derrière moi. J'ouvre le battant, bloquant le passage pour que Wispa ne file pas dans la rue. Deux secondes plus tard, je suis dans la maison, en train de verrouiller la porte à double tour. Wispa continue à aboyer et à me sauter dessus, me poussant du museau. Je passe dans la cuisine, me verse un double whisky et l'avale en quelques gorgées,

sec. Pendant que sa chaleur descend dans ma gorge pour se lover dans mon estomac, je me précipite dans le salon, et jette un œil derrière les stores tirés. J'ai l'impression qu'Alden est parti, mais la vitre côté conducteur de ma voiture est trempée, des traînées de liquide mousseux dégoulinant de la portière jusqu'au trottoir. Il ne me reste plus qu'à espérer que c'est de la bière.

Je laisse retomber le store puis retourne à la cuisine. À l'évidence, la commissaire Jones a pris notre conversation au sérieux et entrepris d'interroger tous les hommes dont je lui ai parlé. La culpabilité m'envahit aussitôt. Soyons honnêtes, ma déposition servait surtout d'écran de fumée pour couvrir mes rencontres avec le mannequin Dior. Je ne pense pas sérieusement qu'un de ces hommes puisse être un violeur et un tueur. Mais qu'est-ce que je sais des violeurs et des tueurs, après tout ? Pourquoi Alden a-t-il réagi si violemment à son interrogatoire ? Et comment a-t-il réussi à faire le lien avec moi ? Jones a-t-elle évoqué mon nom pendant leur conversation ? Ce ne serait pas très professionnel de sa part, me dis-je, m'appuyant une fois de plus sur ce que j'ai retenu des procédures judiciaires après une overdose d'*Experts*. Mais ce que je me demande surtout, c'est pourquoi Alden m'a traitée de salope. Est-ce lui qui a tagué l'insulte sur ma voiture et lacéré mes pneus ? Et qui l'a « prévenu » à mon sujet ? Tom ? Je suis vraiment tentée d'appeler Jones pour lui signaler le comportement d'Alden et la disparition du trousseau de clés. Ma volonté de garder le secret à propos du mannequin Dior m'empêche pourtant de le faire. J'ouvre la porte du frigo, mais la bouteille de pinot gris de Bell n'y est plus. Je l'ai terminée l'autre soir. Alors, je compose le numéro de Michael.

« Mon chou, comment ça va ? » Il a l'air content de m'entendre.

Je lui parle de ma journée de travail, et de l'appel de Candice.

« Oui, dit-il. Je lui ai donné ton numéro. Je voulais lui proposer le gîte et le couvert chez moi, mais elle m'a dit qu'elle avait trouvé une chambre sur je ne sais plus quel site.

— Oui, et à Leyton, par-dessus le marché. Je l'ai persuadée de venir à la maison. J'irai la chercher à l'aéroport demain midi.

— Ça a vraiment l'air d'être quelqu'un de bien. C'est tellement triste que Bell ne puisse jamais... » Sa voix se brise.

« ... être heureuse avec elle », dis-je, sentant mes yeux s'emplir de larmes.

Nous gardons le silence jusqu'à ce que Michael se racle la gorge.

« Je voulais discuter avec toi de l'organisation des obsèques. Bell souhaitait être incinérée, et qu'on disperse ses cendres du haut des falaises de Beachy Head.

— Beachy Head ? » dis-je, étonnée, avant de me souvenir des histoires de Bell. C'est logique, dans le fond. Quand elle habitait à Brighton, pendant ses études, elle allait très souvent dans le parc des South Downs. Elle disait que ç'avait été la période la plus heureuse de sa vie. « Comment sais-tu que c'est ce qu'elle voulait ?

— Je suis son exécuteur testamentaire.

— Bell a laissé un testament ? » La nouvelle me prend de court. Pourquoi ne m'a-t-elle rien dit ?

« On en avait discuté à la mort de Phil, et je lui avais conseillé d'en faire un, parce qu'elle n'avait pas de famille proche et qu'elle était gay. Je lui avais recommandé mon notaire.

— Pourquoi ne m'en a-t-elle pas parlé ?

— Elle ne voulait pas t'inquiéter. Certaines personnes se braquent un peu quand on se met à parler testament et décès.

— Elle avait raison, j'imagine. Toute cette idée de préparer sa propre mort me fait flipper.

— Je ne pense pas qu'on puisse réellement s'y préparer », dit Michael. Après un nouveau raclement de gorge, il poursuit : « Je me disais qu'on pourrait emporter ses cendres tous ensemble aux falaises samedi. Toi, Candice et moi. Candice doit reprendre l'avion dimanche.

— Bien sûr, c'est parfait. Je conduirai.

— Elle voulait aussi qu'Helen soit là.

— Helen la terreur ? Sa foldingue d'ex ? Celle qui l'a cocufiée et qui sortait toujours avec trois filles en même temps ?

— Elle-même.

— Ma foi, c'est son testament... » Bell ne cessera jamais de me surprendre, même après sa mort.

« Je sais que tu n'as jamais été une grande fan d'Helen, alors je l'appellerai.

— Pas une grande fan, c'est l'euphémisme de l'année. Je te rappelle que c'est toujours moi qui me retrouvais à ramasser Bell à la petite cuillère quand ses copines montraient leur vrai visage de psychopathe. Et la Terreur occupe une place à part sur ce plan-là.

— Je sais, mais il faudra que tu la supports une dernière fois.

— Tu crois qu'on peut lui faire rencontrer Candice sans risque ?

— Il paraît qu'elle s'est beaucoup améliorée.

— Ça sent le désastre à plein nez, si tu veux mon avis. »

Le bruit de la sonnette me fait sursauter. Wispa se rue dans l'entrée en aboyant.

« Il y a quelqu'un à la porte, Michael, il faut que j'y aille.

— Tu veux que je reste au téléphone ?

— Non, mon chou, merci, ça ira. À plus tard. »

Je gagne hâtivement le couloir, puis m'arrête, apercevant une grande silhouette sombre derrière le vitrail.

« Qui est-ce ?

— Anna, c'est l'inspecteur Kapoor. »

Je déverrouille la porte, retenant Wispa par son collier. L'inspecteur Kapoor a une allure très solennelle en uniforme.

« On nous a signalé une altercation à cette adresse... »

Merci Patrick, mon voisin fouineur.

« Je voulais juste vérifier que tout allait bien.

— Ça va, merci. » J'évalue rapidement le risque que je cours à lui parler d'Alden, et décide qu'il est minime. « Mais entrez donc, que je vous explique. »

Kapoor enlève sa casquette avant de passer le seuil de ma maison. Il tapote la tête de Wispa, qui gambade autour de lui, remuant la queue.

« Je nous fais du thé ? dis-je en lui montrant le chemin de la cuisine.

— Ce serait parfait, merci. »

Nous nous asseyons à table, attendant que l'eau finisse par bouillir.

« C'était Alden, un des hommes dont j'ai parlé à la commissaire Jones, dis-je. Je crois que vous l'avez interrogé aujourd'hui. Et pour une raison ou une autre, il m'en veut...

— Il vous a menacée ? » demande Kapoor, qui sort son carnet de notes et un stylo.

« Non. » Je m'affaire avec le thé, lui tournant le dos. « Il m'a traité de salope et de garce, cela dit. »

Je pose une tasse devant Kapoor, et lui indique le lait et le sucre. Quand il lève les yeux de son carnet, je m'aperçois pour la première fois qu'il est plutôt bel homme, surtout avec cette petite barbe de trois jours.

« Vous savez pourquoi ?

— Non. » Je bois une gorgée de thé. « Je pensais que vous pourriez m'expliquer son comportement. »

Kapoor hausse les sourcils, puis hoche lentement la tête. « Il était un peu agité, quand on lui a parlé aujourd'hui.

— Assez agité pour bourrer ma voiture de coups de pied et me traiter de salope ?

— Nous n'avons jamais évoqué votre nom. Vous voulez porter plainte ?

— Non, dis-je avec un haussement d'épaules. J'ai déjà assez d'ennuis comme ça...

— Des ennuis ? Pourquoi dites-vous ça ? »

Kapoor m'observe d'un air inquisiteur, et j'entends l'écho de la commissaire Jones dans sa voix. On croirait un chien devant un os, me dis-je, avant de hausser les épaules une nouvelle fois.

« C'est juste une façon de parler, Navin. Je peux vous appeler Navin ? » Il acquiesce. Je continue : « Je n'ai jamais autant eu affaire à la police de toute ma vie. Et malgré toute mon affection pour vous et mon respect pour votre chef, je n'ai pas spécialement envie que ça devienne une relation à long terme. »

L'inspecteur Kapoor paraît brusquement troublé. Des gouttelettes de sueur apparaissent sur son front. Qu'est-ce que j'ai dit ? Il se lève, remballé son carnet et va déposer sa tasse dans l'évier.

« Merci pour le thé, Anna. Je suis content que vous n'ayez rien. Si vous changez d'avis quant à votre plainte, passez-moi un coup de fil au commissariat. Il faut que j'y aille.

— Pas de problème. »

Je le suis dans le couloir, interloquée par ce revirement soudain. Je le remercie d'être passé avant de refermer la porte. Drôle d'attitude. Je n'aurais peut-être pas dû lui dire que j'avais de l'affection pour lui. Et si je lui plaisais ? Il a été plutôt gentil avec moi, et s'est occupé de ma chienne, ce qui suffit à en faire quelqu'un de bien à mes yeux. Mais quelle que soit la clé de l'énigme, je n'ai ni le temps ni l'énergie d'essayer de l'élucider. Une courte promenade avec Wispa, un bon bain et mon lit, c'est tout ce qu'il me faut.

Wispa, qui a déjà deviné qu'on allait sortir, m'attend en frétilant de la queue dans l'entrée. Je déniché des sacs pour déjections dans le placard sous l'escalier, attrape sa laisse, les clés de la maison, et déverrouille la porte. Au moment où je descends les marches du perron, une voiture de

police s'arrête devant chez moi. Quelqu'un ouvre la portière du côté passager, et je m'attends à voir resurgir l'inspecteur Kapoor. Quoi encore ? Mais c'est un policier très différent qui apparaît, grand et blond, vêtu d'une chemise à manches courtes et d'un gilet noir. Son collègue émerge de l'autre côté de la voiture ; c'est un Indien, maigre et sec, mais ce n'est pas Kapoor.

« Mademoiselle Wright ?

— Oui ? »

Je m'arrête, accroche la laisse au cou de Wispa.

Le policier blond se faufile entre les voitures garées pour m'approcher.

« On nous a signalé une altercation chez vous. »

Sa voix me rappelle celle de Gary Sinise, l'accent américain en moins.

« Encore ?

— Pardon ? Vous êtes bien mademoiselle Wright, n'est-ce pas ? »

Je ne sais pas s'il fait exprès d'être aussi coincé, mais je le prends en grippe immédiatement.

« Oui, c'est bien moi, et c'est mon voisin qui vous a appelés », dis-je, bouillant de colère. Patrick me le paiera. « Je me suis disputée avec un ami devant chez moi. Il a dû prendre ça pour une altercation.

— Alors vous n'avez pas besoin d'aide ?

— Non merci, comme vous le voyez, je vais très bien.

— Nous vous serions reconnaissants de dire à votre voisin d'appeler le 101 à l'avenir, pour les affaires non urgentes.

— Vous n'avez qu'à le lui dire vous-mêmes, puisque vous êtes là. »

Je me dirige à grands pas vers la porte des voisins et appuie sur la sonnette.

« Il s'appelle Evans. Patrick Evans. Sur ce, bonsoir. »

Je tire sur la laisse de Wispa avant de m'éloigner, outrée. Pendant que je traverse la rue, j'entends Patrick ouvrir sa porte, et la voix nasillarde du policier blond qui s'enquiert d'un ton monocorde de la raison de son signalement.

Une belle perte de temps pour la police, me dis-je en descendant Swain's Lane. Deux interventions en une demi-heure alors que personne n'a besoin d'eux. Puis une autre pensée me force à m'arrêter ; Wispa me jette un regard impatient. Pourquoi sont-ils passés deux fois ? La visite du sosie de Gary Sinise et de son acolyte semblait authentique, mais qu'est-ce que l'inspecteur Kapoor est venu faire chez moi ? Non, je deviens trop

méfiant, me dis-je en reprenant ma marche. À l'évidence, Kapoor était en train de patrouiller ; il a dû entendre le signalement de Patrick, reconnaître mon adresse, et décider de passer me voir. Sinise et compagnie, eux, ont été envoyés par le centre d'appels. Voilà, mystère résolu. L'air s'est nettement rafraîchi, et l'odeur lourde de la terre mouillée et des feuilles en décomposition annonce le début de l'automne. Je n'ai même pas remarqué à quel moment les couleurs de l'été avaient commencé à perdre leur éclat et les matins à se voiler de brume.

OceanofPDF.com

Douze jours plus tard

Apparemment, Candice arrive à 11 h 15 par le vol United en provenance de Chicago, après avoir pris un vol domestique de Spokane à Denver puis récupéré la correspondance pour Londres à Chicago. Elle va être lessivée. Sachant qu'elle passera au moins une heure au contrôle des passeports et à la douane, je devrai être à l'aéroport pour midi. Ce qui ne me laisse pas beaucoup de temps au bureau le matin. Même si nos locaux ne se situent pas loin de la M4, heureusement, je serai obligée de partir à 11 h 30 dernier délai. Je me mords les doigts d'avoir proposé d'aller chercher Candice. J'aurais dû lui réserver un taxi qui l'aurait déposée directement chez Michael. Mais il est trop tard pour changer de plan, et j'ai le sentiment que je dois bien ça à Bell – m'occuper de sa petite amie pendant qu'elle est à Londres.

Il règne un calme inhabituel au bureau, la majorité des producteurs étant en tournage ou en salle de montage. Rien à voir avec l'ambiance dans ma boîte mail. Depuis la veille, j'ai reçu plus d'une centaine de nouveaux messages, dont la plupart sont signalés comme urgents. Quand je consulte mon agenda, ça ne s'annonce pas mieux : je vais rater une réunion plénière du département cet après-midi. Claire m'informe que Julian veut me voir en tête à tête demain matin – encore un engagement que je ne pourrai pas tenir. Mais les obsèques de mon amie justifient bien que je prenne un jour de congé supplémentaire, j'imagine. Claire me rappelle aussi que nous sommes arrivées à la date limite pour soumettre les candidatures de notre entreprise au Promax UK de cette année. Nous y revoilà déjà ! Je pourrais presque mesurer la longueur de ma carrière à l'aune des remises de prix Promax auxquelles j'ai assisté au fil du temps, de la jeune créatrice de spots promo fringante et avide de reconnaissance que j'étais à mes débuts à la M^{me} Je-sais-tout désabusée et cynique que je suis devenue. Une bande-

annonce pour la télé, aussi appelée promo, est une drôle de bête. Elle sert à appâter le spectateur, mais se révèle souvent d'une qualité bien supérieure sur le plan créatif au programme qu'elle est censée promouvoir. Quels critères les juges de Promax prennent-ils en compte, alors ? La fidélité, l'efficacité, la créativité ? Une promo qui remplit parfaitement son cahier des charges est généralement aussi inventive qu'un pot de peinture. Une promo véritablement unique et ingénieuse ne serait souvent pas capable de faire acheter de l'eau à un assoiffé dans le désert. Ça me rappelle cette pub culte pour la Guinness datant de la fin des années quatre-vingt-dix, celle avec des surfeurs, des grandes vagues et des chevaux. A-t-elle poussé les gens à courir s'acheter une pinte de brune ? Sûrement pas, mais elle a récolté plus de prix et d'éloges qu'aucune autre pub de l'époque. Dieu merci, ce n'est pas ce genre de dilemme qui me compliquera la tâche ce matin. Notre équipe créative n'ayant produit aucun chef-d'œuvre cette année, j'opte pour une sélection de spots amusants qui rentrent sans souci dans les catégories « Meilleur usage de l'humour » ou « Petit budget, gros succès ». C'est toujours mieux que rien, me dis-je en transmettant ma sélection à Claire, qui se chargera de la paperasse. Puis j'écris un bref mail contrit à Julian pour annuler l'entretien du lendemain, et quitte le bureau.

Il n'y a quasiment pas de circulation sur la M4, et j'atteins le parking courte durée du terminal 3 à 12 h 05. Le panneau d'affichage du hall des arrivées annonce que le vol de Chicago a atterri et que les bagages sont en cours de distribution. Je me poste à la barrière pour observer la foule. Les portes automatiques vomissent des passagers à divers stades de confusion, des Européens pimpants et énergiques qui n'ont fait qu'un saut de puce aux voyageurs internationaux au regard vitreux et à la mine chiffonnée. Un groupe de touristes japonais désorientés cède la place à un troupeau de retraités américains surexcités, puis les portes se referment pour un moment. Elles se rouvrent sur un couple haut en couleur : une grosse femme habillée d'une robe vaporeuse éclatante, et un petit homme vêtu de noir qui pousse un chariot croulant sous une pile de valises. Ils forment un tableau tellement fascinant que je manque de rater la femme qui apparaît juste derrière eux, un unique sac de cabine à la main. Elle est plutôt menue, mince mais musclée, avec des cheveux raides aux reflets blonds ramassés en queue de cheval et des yeux bleus qui ressortent vivement sur son visage bronzé. Je sais aussitôt que c'est Candice. Elle m'identifie au même moment, et s'avance vers moi en souriant.

« Anna ?

— Candice ! »

Nous nous étreignons comme de vieilles connaissances.

« C'est vraiment très gentil d'être venue me chercher.

— C'est un plaisir, Candice, vraiment. »

Je passe régler mon ticket de parking à la machine, puis guide Candice vers ma voiture.

« Ton vol s'est bien passé ? Ou tes vols, plutôt ?

— Mon empreinte carbone a dû monter en flèche ces dernières vingt-quatre heures, dit-elle en riant. Mais ce n'était pas si affreux que ça. J'ai réussi à dormir pendant le vol depuis Chicago. »

Contrairement à la plupart des Américains de ma connaissance, elle s'exprime d'une voix calme et posée, et dégage une certaine douceur. Elle me plaît tout de suite. Pendant le trajet vers Londres, je lui demande si c'est la première fois qu'elle vient au Royaume-Uni.

« En fait, j'ai habité deux ans à Canterbury.

— À Canterbury ? dis-je, pas certaine d'avoir bien entendu.

— J'ai fait un master en anthropologie sociale là-bas.

— Eh bien ! Tu connais déjà ce coin de la planète, alors.

— Oui, ce serait un voyage assez nostalgique, si les circonstances étaient différentes... »

Nous nous taisons toutes les deux. Puis Candice se racle la gorge.

« Comment était-elle ? »

J'ai beau être au volant, je ne peux pas m'empêcher de la fixer. Candice me rend mon regard, une expression grave et suppliante dans ses yeux bleus, comme si elle m'implorait de lui révéler un secret.

« Comment ? dis-je, en me concentrant de nouveau sur la route. C'était quelqu'un de bien, une personne honnête, digne de confiance... à part. Tu sais, avec la plupart des gens, on a l'impression qu'une autre personne se cache derrière la façade qu'on nous montre. Avec Bell, ça n'arrivait jamais : elle était exactement telle qu'on la voyait, sans aucune arrière-pensée, un Dr Jekyll sans Mr Hyde. Elle était gentille, ouverte, chaleureuse. Et très drôle. On a eu tellement de fous rires au fil des années...

— Elle m'a beaucoup parlé de toi. Tu étais sa meilleure amie.

— J'espère... J'ai essayé... » Je sens l'émotion monter en moi. « Mais j'ai échoué, je l'ai complètement laissé tomber... »

Je m'interromps, cherchant mes mots, me demandant pourquoi je suis en train de confier mes pensées les plus intimes à une femme que je connais depuis dix minutes. Elle attend que je poursuive, et j'ai le sentiment que je dois le faire. Je me rends compte que je porte une culpabilité terrible sur mes épaules, et qu'il faut que je la partage avec quelqu'un.

« Elle est morte à cause de moi, Candice. »

Des larmes me brouillent soudain la vue ; je ne distingue quasiment plus la route. J'écrase les freins, vire brusquement sur la bretelle menant à la station-service Heston. Le parking est presque vide, et je me gare juste devant le Costa Coffee. Je coupe le moteur avant de prendre une grande inspiration.

« Je suis vraiment désolée, Candice. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Ça doit être tellement bizarre pour toi... de te retrouver dans un pays étranger, sur une aire d'autoroute, avec une inconnue en pleine crise de nerfs... », dis-je, essayant de prendre l'incident sur le ton de la blague.

Candice pose la main sur mon épaule.

« Allons boire un café », dit-elle.

Je verrouille ma voiture, et nous nous dirigeons vers le Costa. Candice m'installe sur un fauteuil dans un coin tranquille avant d'aller commander nos boissons. Quelques minutes plus tard, elle place un grand mug fumant devant moi, puis s'assoit sur le fauteuil opposé au mien. Quand je récupère la tasse, une odeur de chocolat chaud me monte aux narines. Candice sourit.

« Je me suis dit qu'on avait plus besoin de ça que d'un café. »

Je prends une gorgée, et décide qu'elle a raison. Le goût du chocolat est à la fois riche et réconfortant.

« Merci. Je suis vraiment désolée.

— Il n'y a pas de quoi.

— Je me sens tellement bête. Tu viens d'arriver, tu es épuisée par ton voyage, et tu te retrouves forcée d'assister à ce déballage d'émotions embrouillées... Ce n'est pas comme ça que c'était censé se passer.

— On n'y peut rien, parfois. Quand la coupe est pleine, il faut la vider... »

Nous buvons notre chocolat chaud en silence.

« J'étais amoureuse de Bell. Je le suis encore. Ça me paraissait dingue au début, toute cette histoire de drague par Internet. Ce n'est vraiment pas mon truc, je ne sais même pas pourquoi je me suis inscrite sur le site. Et puis, du jour au lendemain, Bell était là, à remplir ma vie avec ces conversations

Skype qui duraiient des heures, à être à mes côtés, simplement, avec ce style un peu bizarre des relations à distance. Je ne savais pas à quoi m'attendre quand elle est venue me voir, je n'étais pas certaine qu'elle me plairait, en chair et en os. Internet est un moyen de communication tellement trompeur. Je me souviens de l'avoir attendue à l'aéroport en me disant et si elle était complètement givrée ? Et si elle n'était pas la personne qu'elle prétendait être ? Mais quand elle est apparue en haut de l'escalator dans le hall des arrivées, mes doutes se sont évanouis d'un coup. J'ai ressenti comme un petit pincement au cœur, et puis j'ai été inondée d'une joie inexplicable. Elle me semblait si... familière et exotique en même temps. »

Candice se tait, remue son chocolat d'un air distrait.

« Tu sais, j'étais persuadée qu'on passerait le reste de notre vie ensemble. »

Ses yeux se voilent de larmes, elle secoue la tête et prend une gorgée de chocolat. Je pose la main sur la sienne. Je sais que rien de ce que je pourrais dire ne la réconforterait. Je ne trouve rien qui me réconforterait non plus.

Treize jours plus tard

Nous nous retrouvons à l'entrée principale du cimetière de New Southgate. Le soleil tape déjà fort ce matin, alors je renonce à l'idée de laisser Wispa dans la voiture. Je suis sûre que l'emmener ne posera aucun problème tant qu'elle reste à l'extérieur de la chapelle. Il n'y a qu'une poignée de personnes, pas plus de vingt, que je connais pour la plupart : Marianne, la vieille copine de fac de Bell, un petit nombre d'amis de l'époque où elle était prof, quelques acolytes de Stokey et deux ou trois ex, dont Helen, qui rôde à la périphérie du groupe en marmonnant dans sa barbe. Ça n'augure rien de bon pour sa confrontation avec Candice. Mon portable se met à sonner, et je farfouille dans mon sac à sa recherche. Reconnaisant le numéro d'accueil du bureau, qui s'affiche toujours à la place de celui des différents postes, je l'éteins. Michael, qui a endossé le rôle de maître de cérémonie, invite l'assistance à passer dans la chapelle où se situe le crématorium. À mon soulagement, je m'aperçois qu'Helen ne parlait pas toute seule : elle ôte un écouteur de son oreille pour le ranger dans sa poche. Tandis que nous remontons l'allée centrale, je suis subjuguée par la beauté dépouillée des pierres tombales victoriennes, le caractère paisible de l'endroit. Il porte en lui la sagesse de l'inéluctable, nous forçant à reconnaître que tous nos efforts pour lutter contre la mort ne l'empêcheront jamais de nous vaincre à la fin. Nous avançons lentement, une bande hétéroclite de personnes endeuillées, unies par le chagrin. Les vieux chênes et châtaigniers éparpillés le long de l'allée ont commencé à perdre leurs feuilles, qui bruissent sous nos pieds. J'attache Wispa à un banc en pierre au-dehors, et nous franchissons les lourdes portes en bois de la chapelle. L'extérieur gothique du bâtiment contraste avec les lignes droites et nues de l'intérieur apaisant.

Alors que nous prenons place sur les bancs, il devient évident que Michael va continuer à jouer les maîtres de cérémonie, et faire un discours.

J'éprouve un pincement de remords. Encore une chose que je n'ai pas pensé à préparer, étant bien trop repliée sur moi-même ces derniers temps. Une fois de plus, j'ai le sentiment d'avoir laissé tomber Bell. L'éloge funèbre de Michael est simple, chaleureux, et beau. Il présente Bell comme une excellente amie, une personne pleine de bonté et de générosité. Tout ça est vrai, me dis-je, émue aux larmes par sa voix douce.

« Comme certains d'entre vous le savent, poursuit-il, un événement merveilleux s'était produit dans la vie de Bell il y a peu. Après des années de recherches et de déceptions amoureuses, elle avait rencontré quelqu'un qui allait transformer sa vie. Candice. »

Michael marque une pause pour adresser un sourire chaleureux à Candice, qui le lui rend à travers ses larmes. Du coin de l'œil, je vois Helen s'agiter sur son siège.

« Candice lui avait apporté l'amour et l'espoir. Un espoir placé en l'avenir, en une nouvelle vie dans un nouveau lieu. Je sais que cette nouvelle surprendra la plupart d'entre vous, même ses amis les plus proches, mais Bell avait projeté de s'installer avec Candice aux États-Unis. »

Un murmure d'étonnement parcourt l'assistance. Je suis stupéfaite, et déconcertée. Pourquoi ne m'avait-elle rien dit ?

« Vieux rabat-joie prudent que je suis, j'avais critiqué le côté précipité de sa décision ; mais elle s'était contentée de me répondre qu'elle n'avait plus de temps à perdre. Elle voulait saisir le bonheur tant qu'elle l'avait à portée de main. Je dois dire que ça m'avait rendu envieux, de la voir aussi certaine de ses sentiments. Elle m'avait parlé d'organiser une grande fête pour tous ses amis d'ici, non pas pour se dire adieu, mais pour célébrer le passé, le présent et l'avenir. En triant ses papiers, une triste obligation qui me revient de par son testament, j'ai retrouvé un carnet. Et j'ai découvert que Bell, qui préférait l'encre et le papier au caractère effaçable de l'informatique, avait commencé à noter de brefs messages pour ses amis, dans l'idée évidente de les lire à la fête. Ce sont des fragments de poèmes, des bribes de dialogues ou de paroles de chansons, dédiés à chaque personne qui lui était chère. Je suis sûr que Bell penserait comme moi que le moment est on ne peut mieux choisi pour les lire. »

Michael s'interrompt pour sortir ses lunettes de lecture de la poche de sa veste, puis ouvre un petit carnet Moleskine bleu.

« À Anna, ma meilleure amie. » Il me regarde par-dessus ses lunettes. « Tu te souviens de cette chanson de Madonna, celle qu'on a pratiquement écoutée en boucle sur l'autoradio de ton vieux tacot pendant notre virée dans le Lake District, un été pluvieux ? Celle qui parle de pousser l'autre à adopter un point de vue différent, de le pousser à se remettre sans cesse en question, de le forcer à se relever et continuer à avancer même quand il n'en peut plus ? Merci de m'avoir poussée, Anna, quand j'étais prête à baisser les bras. Cette chanson me fera toujours penser à toi. »

Soudain, les larmes m'aveuglent, ma poitrine se serre sous le coup d'une violente douleur, je ne respire plus. Je me lève d'un bond et me rue vers la sortie, ne voyant quasiment pas où je vais. Lorsque je pousse les lourdes portes, je n'arrive plus à réprimer mes sanglots. Éblouie par la lumière du jour, j'aperçois un homme vêtu d'un sweat à capuche sombre accroupi à côté de Wispa. Il se relève brusquement en m'apercevant et s'éloigne. Je titube à l'aveugle vers le banc pour me jeter au cou de Wispa. Les souvenirs de mes vacances au Lake District avec Bell me reviennent à flots, le chagrin me dévore. Bell n'avait pas arrêté de se moquer de ma passion pour cette chanson, jusqu'à ce qu'elle finisse par devenir le leitmotiv de notre voyage. Mais le fait d'entendre ces paroles lues à haute voix dans la chapelle m'a fait comprendre la véritable nature de notre amitié, un lien unique que je ne pourrai jamais renouer avec personne. Encore plus vivement qu'auparavant, j'ai le sentiment d'avoir laissé tomber Bell, laissé notre amitié me filer entre les doigts parce que je pensais qu'elle allait de soi. Bell est morte en promenant mon chien, vêtue de mon manteau, occupée à me rendre service, comme toujours, alors que j'étais absente et que je ne pensais qu'à moi-même. Je ne me pardonnerai jamais l'égoïsme dont j'ai fait preuve. Est-ce que tenter de me racheter changerait quelque chose ? Ça ne me ramènera pas Bell, et je n'obtiendrai jamais son pardon. Mais est-ce qu'essayer de devenir une meilleure personne m'apporterait la moindre consolation ? Je devrais faire tout ce qui est en mon pouvoir pour aider la police à retrouver son assassin. Il faut que je parle du mannequin Dior à la commissaire Jones, me dis-je, accablée de remords. De la musique émane de la chapelle à présent, et je me force à quitter le banc pour retourner à l'intérieur, essuyant mes larmes. La voix de velours d'Annie Lennox s'échappe des discrètes enceintes du lieu. Je reconnais le morceau immédiatement : « *Lifted* », d'Eurythmics, la chanson préférée de Bell. J'ai l'impression que c'est un message qu'elle nous envoie, et quand je regarde les visages de ses amis

réunis dans la chapelle, je sais que tout le monde partage mon émotion. Lorsque la musique s'estompe, nous nous levons tous, nous étreignons les uns les autres puis quittons la chapelle à contrecœur, abandonnant notre amie.

OceanofPDF.com

Quatorze jours plus tard

Le samedi matin disparaît dans un tourbillon de préparatifs. Je laisse Candice à la maison pendant que je vais chercher les cendres de Bell à New Southgate. Le temps que je revienne, Michael et Helen sont déjà là, prêts à se mettre en route pour Beachy Head. Je décide de traverser la ville et de prendre l'A23 puis la M23 en direction de Brighton. Mauvais choix, puisque nous nous retrouvons coincés dans les bouchons aussitôt arrivés à Brixton. L'atmosphère est tendue dans la voiture, le silence hostile d'Helen visant clairement Candice. Je suis bien contente que le fait de conduire me dispense de parler, et reconnaissante envers Michael qui tente d'alimenter un bavardage amical. Il opte pour le sujet neutre du travail, et il s'avère que Candice est une spécialiste des traditions funéraires du monde entier. Elle nous parle de Tana Toraja, une région de l'est de l'Indonésie où les enterrements sont des événements somptueux et tapageurs qui durent parfois des semaines.

« Pendant que la famille économise pour l'occasion, le défunt continue de “vivre” avec eux, et on en parle comme s'il était endormi ou alité.

— On a la même tradition ici quand la famille ne veut pas qu'on lui sucre ses allocations chômage. »

Je ne sais pas si Candice perçoit le ton sarcastique d'Helen, mais elle ne semble pas en prendre ombrage.

« Je me souviens du décès de ma grand-mère, dit Michael pour combler un blanc dans la conversation. Je devais avoir six ou sept ans à l'époque, et je commençais à peine à saisir le concept de la mort, et du fait que des proches disparaissent. Ma grand-mère était une sacrée bonne femme, qui impressionnait et terrifiait tous les gamins de la famille », poursuit-il –

Michael vient d'une famille écossaise nombreuse, avec cinq sœurs et un grand frère. « Elle est restée exposée dans le salon un jour et une nuit entière, ce qui me fascinait au plus haut point. J'avais compris que je

n'avais plus à la craindre, d'une certaine manière, et c'était une vraie révélation. J'ai attendu que tout le monde dorme, puis j'ai descendu l'escalier à pas de loup en pyjama, je me suis faufilé dans la pièce où elle reposait, j'ai posé un petit tabouret à côté d'elle pour pouvoir me mettre à sa hauteur, je lui ai attrapé le nez et je l'ai secoué vigoureusement. Vous n'imaginez pas à quel point c'était libérateur ! Aujourd'hui encore, c'est l'euphorie du moment qui me reste, aucun sentiment de culpabilité... »

Nous pouffons tous de rire à cette anecdote, puis le silence s'installe tandis que nos pensées reviennent à Bell.

Aux environs de Brighton, je tourne à gauche sur l'A27 pour éviter les bouchons et prends la direction de Lewes, avant de rejoindre la route pittoresque qui descend vers la côte en traversant Alfriston. Par ce temps frais et ensoleillé, la vallée de Cuckmere est magnifique. Nous atteignons East Dean plus vite que prévu, puis tournons sur Birling Gap Road. En me garant sur le parking du National Trust, je me réjouis que la saison touristique soit achevée et que les hordes habituelles d'estivants aient disparu. Mes passagers sortent les uns après les autres de la voiture et se dégourdisent les jambes pendant que j'ouvre le coffre pour délivrer Wispa. Elle caracole autour de nous, aboyant comme une folle, excitée par la mer toute proche. Malgré le beau temps, le vent est cinglant et la morsure glaciale de l'air marin nous pousse comme un seul homme à entrer dans le café avant de nous attaquer à l'ascension de Beachy Head. Nous en ressortons revigorés par une tasse de thé bien corsé, puis gagnons le portail d'entrée du sentier. Je retourne chercher les cendres de Bell à la voiture. Quand je rejoins le groupe, Helen fixe d'un air effaré le tube que je tiens à la main.

« Mais qu'est-ce que c'est que ce truc ?

— Un tube pour disperser les cendres. C'est ce que l'employé du crématorium m'a conseillé quand je lui ai expliqué ce qu'on comptait faire.

— Tu veux dire que tu as mis les cendres de Bell dans un putain de tube en carton ?! Non mais je rêve ! » Le tempérament explosif d'Helen, dont je me méfiais depuis le début, fait un retour en fanfare. « Pourquoi dépenser de l'argent, hein ? Tu aurais pu la mettre dans un rouleau de papier-toilette recyclé, ça ne t'aurait pas coûté un centime ! Mais c'est une blague, putain !

— Ça n'a rien d'irrespectueux, intervient Candice avant que je puisse la faire taire. C'est très courant aux États-Unis. C'est biodégradable, et...

— Alors toi, crache Helen en braquant son index sur le visage de Candice, je te conseille de la fermer. Tu n’as rien à faire ici. Tu crois que tu peux débarquer comme ça dans la vie de Bell, lui brouter le minou une ou deux fois et puis quoi, que ça te donne un droit spécial sur elle ? Que ça t’autorise à te promener partout avec tes airs de veuve éplorée ? Eh bien, tu peux remballer ton putain de chagrin biodégradable et retourner dans ton foutu pays ! »

Son raffut a attiré l’attention d’un groupe de touristes japonais qui vient de descendre d’un car grand luxe. Une mère éloigne sa fillette de nous.

« Helen ! s’exclame Michael en l’agrippant par le bras, mais elle le repousse.

— Vous ne l’avez jamais vraiment connue. J’ai passé des ANNÉES avec elle ! J’étais prête à lui donner MA VIE ! »

L’un des touristes japonais s’approche de quelques pas pour nous prendre en photo avec son compact. Avant que nous ayons le temps de réagir, Helen se précipite sur lui en rugissant, lui arrache son appareil des mains, le jette par terre et l’écrase sous sa chaussure de randonnée. Quelques femmes du groupe japonais se mettent à hurler tandis que Michael attrape Helen pour l’écarter du touriste ébahi. Je me dépêche de ramasser l’appareil. Il est couvert de boue, mais semble intact. Je l’essuie avec la manche de ma veste avant de le rendre à l’homme. Helen tourne les talons et s’éloigne à pas furieux vers le petit bâtiment des toilettes publiques. Michael lève les mains en un geste d’apaisement.

« Tout va bien, mesdames et messieurs ! Veuillez nous excuser pour ce petit accrochage. L’incident est clos, tout le monde peut retourner à ses occupations. Quant au problème de l’appareil photo... » Michael se tourne vers le touriste japonais, lui passe un bras autour des épaules et l’entraîne à l’écart du groupe.

Je regarde Candice, qui a assisté à la scène dans un silence abasourdi, le visage blanc comme un linge, les yeux assombris par ses pupilles dilatées.

« Ça va ?

— Je crois... » Elle prend une grande inspiration.

« Vraiment désolée, Candice. Helen est... instable. Elle a vécu des trucs pas faciles, et elle a une façon un peu bizarre de gérer ça. Elle est vraiment bouleversée par la mort de Bell. Ce n’est pas à toi qu’elle en veut, mais à la situation. » Je sais que je ne dois pas avoir l’air d’y croire, à essayer de justifier son comportement de cette manière.

« Ne t'en fais pas, Anna. Ça va aller. »

Candice m'adresse un sourire pâlot. La foule se disperse peu à peu autour de nous.

« Viens, on va te chercher une autre tasse de thé... »

— Non, merci, ça va aller, je t'assure. »

Michael, qui a fini son petit conciliabule avec le touriste japonais, revient vers nous en rangeant son porte-monnaie dans la poche intérieure de sa veste.

« C'est réglé, dit-il d'un air presque guilleret.

— Tu as dû le payer ? »

Il hausse les épaules. « Aucune importance, dit-il avant de jeter un regard à la ronde. Où est Hell ? »

Entendre cet ancien diminutif me rappelle le surnom qu'on donnait en cachette à Helen quand elle sortait avec Bell : l'Enfer sur pattes. On n'avait pas tort.

« Je crois qu'elle est allée aux toilettes. Je vais la chercher ? »

— Non, laisse-la. Elle finira par se calmer. Commençons à grimper », dit Michael en s'engageant sur le chemin.

Je siffle pour appeler Wispa, qui farfouillait du côté des poubelles du café, et nous franchissons l'échalier à la suite de Michael.

Tandis que nous gravissons le sentier, mon stress reflue peu à peu. C'est une magnifique journée d'automne, d'une clarté inhabituelle pour cette période de l'année. La vue sur les falaises blanches est spectaculaire, et la mer scintille sous le soleil.

« Regardez ! » s'exclame Michael en nous montrant deux papillons jaunes qui se pourchassent au-dessus du pré constellé de petites fleurs lilas. « Des soucis ! Vous ne me croirez peut-être pas, mais ils sont partis d'Afrique du Nord pour venir jusqu'ici.

— Les papillons ? s'étonne Candice.

— Oui, ils quittent la Tunisie au début du printemps, passent en Italie, contournent les Alpes par l'est, traversent la France et s'arrêtent ici dans le Kent, l'Essex, le Suffolk et le Dorset.

— Ça leur prend tout l'été pour arriver ?

— Oh, non, ils commencent à apparaître en mai. Ces deux-là sont des immigrés de seconde génération, nés ici.

— Comment sais-tu tout ça ? »

Je suis toujours épatée par la quantité d'informations que Michael est capable de retenir sur tous les sujets possibles et imaginables.

Mon effarement l'amuse. « Je me suis occupé de l'habillage visuel d'un petit documentaire sur la migration des papillons il y a quelques années. Tu sais, le générique, les graphiques et les cartes... C'était assez intéressant. »

J'aperçois Helen qui nous suit de loin. Devant nous se profile la tour ronde du phare de Belle Tout. En arrivant au sommet du promontoire, nous ralentissons pour nous approcher prudemment du bord de la falaise.

« Maintenant, le tout est de ne pas glisser, nous avertit Michael tandis que nous avançons à petits pas. On est à plus de cent cinquante mètres au-dessus de la mer.

— Attention, braves gens ! J'espère que vous n'avez pas l'intention de sauter ! »

Nous nous retournons d'un bloc vers la personne qui vient de parler. C'est un homme âgé, affublé de la tête aux pieds de l'attirail de randonneur le plus cliché, dont l'indispensable polaire verte, une veste en Gore-Tex Berghaus, un pantalon à zips et d'épaisses chaussettes en laine qui dépassent de godillots Merrell.

« Ça ferait une sacrée chute, d'ici.

— Merci, c'est gentil, mais nous n'avons aucune envie de sauter. » Je lui tourne le dos, espérant qu'il saisira le message et passera son chemin.

« Tant mieux. Vous savez que c'est le site de suicides le plus populaire de la côte depuis le dix-septième siècle ? »

Nous gardons le silence, mais l'homme poursuit sans se démonter :

« Il y a une vingtaine de personnes qui essaient de sauter d'ici chaque année. Une vingtaine ! Dans les années soixante-dix, on avait installé une cabine téléphonique au bord de la falaise, avec le numéro de l'association locale pour la prévention du suicide. Ça fait des années que je viens ici...

— Excusez-moi, mon vieux, intervient Helen, qui apparaît soudain à nos côtés. C'est une réunion privée. On aimerait être un peu tranquilles, là.

— Oh, je vois, mince alors. » L'homme la fixe, pris de court. « Je vous laisse, dans ce cas », dit-il avant de s'éloigner, la mine boudeuse.

Instinctivement, nous formons un petit cercle au bord de la falaise. Tout le monde me regarde, et je me souviens que c'est moi qui porte le tube. Je le soulève, ne sachant pas trop quoi en faire. Michael me le prend doucement des mains pour l'ouvrir.

« Je pense qu'on devrait disperser les cendres chacun à notre tour... Ça nous laissera quelques instants d'intimité supplémentaires avec elle. »

Tout le monde acquiesce avec soulagement. Après un instant d'hésitation, Michael me passe le tube.

« Tu n'as qu'à commencer, Anna. »

Bien joué, ça évitera d'envenimer le conflit entre Helen et Candice, me dis-je en quittant le groupe pour m'approcher du bord. J'incline légèrement le tube, et une poignée de cendres en tombe, étonnamment lourde, comme du sable, au lieu de flotter dans l'air comme je m'y attendais. Le vent l'emporte tout de même au-delà de la falaise, vers la mer.

« Pardonne-moi, Bell, pardonne-moi, je t'en supplie », c'est la seule pensée qui résonne dans ma tête, encore et encore. Suivie d'une autre : « Tu me manques. »

Je reste un moment face à la mer, contemplant le paysage, un sentiment de tristesse et de perte intense dans le cœur. Ce geste ne m'a pas apporté le soulagement que j'espérais. Je n'obtiens pas de réponse à ma supplique muette, et le vide que je ressens demeure douloureusement réel, impossible à combler.

Enfin, je me détourne de la mer, passe le tube à Michael et redescends la pente. Une volée d'hirondelles surgit des fourrés, leur ventre blanc étincelant entre leurs ailes d'un bleu lustré. Elles décrivent un cercle gracieux puis fondent au ras de l'herbe, comme si elles travaillaient leurs acrobaties aériennes avant leur long vol de retour vers l'Afrique. Je les regarde voler vers l'horizon puis disparaître aussi vite qu'elles sont apparues, et je sais qu'à partir de ce moment-là, le spectacle d'une hirondelle me fera toujours penser à Bell.

Présente un instant, disparue le suivant.

Quinze jours plus tard

Le dimanche commence tôt. Candice doit prendre le vol United de 11 h 05 pour Chicago, et c'est moi qui l'emmène à l'aéroport. L'alarme de mon iPhone me réveille à 6 h 45, et je gagne la cuisine à pas lourds, les yeux à peine ouverts, épuisée, encore sous le choc du déluge d'émotions de la veille. Candice, assise en pyjama à la table de la cuisine, se réchauffe les mains autour d'une tasse de café fumante. Elle m'indique une seconde tasse sur la table.

« Je viens de la préparer. Ta machine Nespresso est géniale. »

Je m'empare du café avec gratitude et en bois une gorgée. Puis je me glisse sur une chaise à côté de Candice, et nous restons là en silence, nous raccrochant à nos tasses comme si elles contenaient les solutions à tous les problèmes du monde.

La journée d'hier a été traumatisante. Après le rituel de la dispersion des cendres, nous nous sommes arrêtés pour un déjeuner tardif au Golden Galleon près de Seaford. Mauvaise idée. Apparemment, c'était le repaire de Bell à l'époque où elle étudiait à l'université du Sussex et sortait avec Helen. Au moment où on nous apportait nos plats, Helen a piqué une nouvelle crise, nous accusant de piétiner la mémoire de Bell avec nos fausses émotions, et s'en est allée en claquant la porte. Trois heures plus tard, fatigués de l'attendre et sachant que Candice devait prendre l'avion tôt le lendemain, nous avons décidé de rentrer à Londres sans Helen. Puis, me sentant une certaine responsabilité envers elle dans sa détresse, j'ai parcouru de long en large l'A259 et Beachy Head Road pour finalement la retrouver en train d'errer sans but au bord du parc communal d'East Dean. Il a fallu une bonne dose de persuasion pour la faire monter dans la voiture, mais elle a fini par céder, et a observé un silence glacial pendant tout le voyage. C'est avec soulagement que je l'ai déposée près de son

appartement à Walthamstow, en me demandant pourquoi Bell l'avait supportée toutes ces années.

« Merci d'avoir pris soin de moi pendant mon séjour, dit Candice, rompant notre silence pensif.

— Il n'y a pas de quoi. Je suis désolée que tout ne se soit pas passé exactement comme prévu...

— Non, c'était bien. Je suis contente d'être venue.

— Moi aussi. Et je suis contente de t'avoir rencontrée. »

Nous quittons la maison à 7 h 45, et arrivons à l'aéroport bien avant neuf heures. Chose étonnante, il n'y a qu'une courte file devant les comptoirs d'enregistrement, qui progresse rapidement. J'accompagne ensuite Candice jusqu'à l'entrée du hall d'embarquement, où nous nous séparons sur une étreinte.

« Tu penses qu'on gardera contact ? me demande-t-elle.

— Ce serait bien. Ça ne tient qu'à nous, non ? dis-je, sachant que même les meilleures intentions du monde échouent souvent à prolonger une amitié.

— Oui, dit-elle, et je devine qu'elle pense la même chose que moi. Essayons de faire ça. »

Elle se retourne une dernière fois et me salue de la main, avant de disparaître derrière les portes automatiques. Je l'imites, en me demandant si je la reverrai un jour.

De retour chez moi à dix heures, je décide qu'il est encore assez tôt pour un footing. Ça fait trop longtemps que je délaisse mon corps, qui réclame à grands cris sa dose d'adrénaline et d'endorphines. Ce n'est pas une journée idéale pour courir, le temps est humide et nuageux, mais tant qu'il ne pleut pas des cordes, ça devrait aller. Le fait de dire adieu à Bell a entraîné un changement dans ma façon d'envisager Hampstead Heath. Je crois que je suis prête à y retourner. Wispa lâche son os en cuir quand elle me voit enfiler mes vêtements de sport. Elle se poste à côté de l'entrée, remuant la queue avec excitation. C'est parti, ma fille ; la perspective d'un footing digne de ce nom dans un magnifique espace naturel m'emplit le cœur de joie.

Mes jambes semblent reconnaître le chemin tandis que nous dévalons Fitzroy Park. Malgré les teintes de l'automne, Hampstead Heath paraît étrangement monochrome, vu à travers le prisme coloré de l'humidité qui plane dans l'air. Même les amoureux purs et durs du parc se font rares

aujourd'hui. Je sens que j'ai perdu la forme, mais je m'obstine à remonter la colline, me trouvant ridicule à côté des foulées tranquilles de Wispa. À mi-chemin de la pente, je commence à me remettre dans le rythme, ma respiration devient plus régulière, la première décharge d'endorphines me monte à la tête. Je tourne à droite en direction de Kenwood, empruntant d'instinct mon circuit préféré. Ça me fait du bien, de revenir ici. Je suis le sentier qui traverse les bois, bordé d'une couche souple de feuilles humides, puis franchis le portail du domaine. Je ralentis pour négocier un passage boueux, avant d'atteindre l'espace dégagé de la pelouse ouest. Cette myriade de nuances vertes, jaunes et rouges déployées me coupe le souffle. C'est l'une des plus belles vues du parc. Je m'éloigne du sentier pour courir sur la pelouse en prenant soin d'éviter les terriers de lapin. Wispa me dépasse, galopant à travers l'herbe mouillée.

Un sentiment d'angoisse me rattrape soudain quand j'entends des pas derrière moi. Non, ça ne peut pas recommencer, me dis-je alors que mes jambes vacillent et que mon souffle devient rauque. Je continue à courir, trop effrayée pour regarder en arrière.

« Anna ! » Une voix s'élève, pressante.

Sans ralentir, je me tourne à moitié, et découvre le mannequin Dior. Il est à une vingtaine de foulées derrière moi, une expression intense sur le visage.

« Non ! »

Je le chasse d'un geste en poursuivant ma course. Je ne veux pas le voir. Je ne veux pas replonger dans cette folie.

« Anna, attends ! »

Un mélange de peur et de colère me propulse en avant, mes pieds touchent à peine le sol tandis que je dévale la pelouse. Peur de ne pas arriver à lui résister s'il me rattrape, colère parce que dans ma tête, il apparaît tout à coup comme l'origine de toutes les catastrophes de ma vie. Je repère un portail devant moi : si je parviens à l'atteindre, il y aura des gens de l'autre côté. À travers le martèlement du sang dans mes oreilles, j'entends sa voix à nouveau.

« Anna, il faut qu'on parle ! »

Je glisse dans la boue, me rétablis, arrive au portail, l'ouvre le temps que Wispa le franchisse puis la suis vers Kenwood House. Ma prière silencieuse a été exaucée : il y a des gens au loin, ils m'entendront sûrement si je hurle. Et s'il s'approche de moi, je hurlerai, c'est sûr. Un crissement mécanique

retentit derrière moi, j'aperçois une grande masse verte du coin de l'œil et manque de m'encaster dans la voiturette électrique d'un employé du parc.

« Dites donc, vous êtes suicidaire ou quoi ? »

Le gardien, un type âgé vêtu d'un uniforme vert, est manifestement furieux. Je me plie en deux, essayant tant bien que mal de reprendre mon souffle.

« Il faut faire attention, ma petite dame ! Vous ne pouvez pas foncer dans le tas comme ça ! Vous pourriez vous faire mal ou blesser quelqu'un.

— Je suis vraiment désolée... J'ai l'impression d'avoir vu un exhibitionniste par là-bas... » J'improvise, avec un geste vague dans la direction d'où pourrait surgir le mannequin Dior.

« Un exhibitionniste ? répète l'employé, qui me dévisage avec un intérêt soudain.

— Je crois qu'il me courait après », dis-je, développant mon mensonge.

J'envisage brièvement de lui décrire le mannequin Dior, puis change d'avis. La présence d'un gardien à l'affût d'un exhibitionniste devrait suffire à le dissuader de m'approcher.

« Ça m'a l'air sérieux, madame. » L'homme observe les alentours, se demandant visiblement quoi faire. « Je... euh... Je ferais mieux d'aller voir ça. » Il saute de sa voiturette et sort un talkie-walkie de sa poche. « Il faut que je signale l'incident... »

Il commence à s'éloigner vers la pelouse, avant de se retourner vers moi.

« Pourriez-vous rester près du véhicule, madame ? J'aurai besoin d'une description de cet homme. »

J'opine du chef avec enthousiasme. Dès qu'il disparaît dans les fourrés avec son talkie-walkie crépitant, je tourne les talons, appelle Wispa en sifflant et m'enfuis vers Kenwood House. Le château n'a pas la même allure que d'habitude ; un réseau d'échafaudages couvre la façade du bâtiment principal. Tandis que je gravis la colline à petites foulées, l'adrénaline de la course-poursuite se dilue peu à peu. J'ai l'impression d'avoir les jambes en coton, brusquement. J'arrive sur l'allée centrale. On dirait que les travaux de rénovation tant attendus ont commencé pour de bon. Je me dirige vers le Brew House Café, toujours ouvert, à mon grand soulagement. Il me faut à tout prix une dose de sucre. Heureusement, je garde un billet de dix livres réservé aux urgences bien plié dans une petite poche du sac contenant les sachets à déjections de Wispa. Les chiens n'étant pas admis dans le café, je laisse Wispa à côté de la porte avant d'entrer. Je

choisis une part de cake au citron parmi l'impressionnante sélection de desserts et de plats salés, accompagnée d'une tasse d'English Breakfast. Puis je pose mon plateau sur une table isolée dans un coin du café et m'affaisse sur la chaise en bois.

Il m'a appelée Anna. Il connaît mon prénom. Il sait sûrement qui je suis et où j'habite. Je me rends compte que ma main tremble quand je soulève ma tasse. Une fois que le sucre de mon gâteau émousse mon stress, je commence à réfléchir d'une façon plus rationnelle. Où a-t-il appris mon nom ? Au commissariat, ce serait la réponse la plus évidente. C'est bien lui que j'ai vu là-bas, escorté par les policiers qui enquêtent probablement sur les viols de Hampstead Heath. Je me demande encore une fois s'il y était en tant que suspect ou témoin. S'il faisait partie des suspects, il ne pourrait pas se promener librement dans le parc à l'heure qu'il est. À moins qu'on l'ait relâché faute de preuves... Mon côté spécialiste des *Experts* prend le pas. Une explication plus plausible voudrait que ce soit un témoin, comme moi. Il se serait présenté de son propre chef au commissariat et aurait entendu par hasard une personne liée à l'enquête évoquer mon nom... Mais non, ça n'a ni queue ni tête. Ce qui me laisse une dernière possibilité, bien plus glauque. C'est un harceleur. Je repose ma tasse avec un grand bruit. Une vieille dame assise à la table joutant la mienne me jette un coup d'œil réprobateur. Son maquillage est parfait ; son audition aussi, apparemment. Si le mannequin Dior est un harceleur, il sait tout de moi. Pourquoi attendrait-il que j'aille dans le parc pour m'aborder, dans ce cas ? Il a sûrement eu bien des occasions de m'accoster, de me faire du mal, de me tuer, même... Oui, il aurait pu me tuer. Pourquoi suis-je encore en vie, alors ? Ce scénario ne tient pas debout non plus. « Il faut qu'on parle », m'a-t-il dit. Qu'on parle ? Mais qu'on parle de quoi ? Qu'on compare nos impressions sur nos parties de jambes en l'air dans les buissons ? C'est la première fois depuis des jours que je me permets de revenir là-dessus. Tout ce que j'éprouve, c'est de la gêne et de la honte. Le côté érotique un peu osé que je trouvais tellement irrésistible s'est complètement évaporé. Je ne veux plus jamais revoir ce type. Ce qu'on a fait me paraît sordide, terni par la violence qui s'est déchaînée dans le parc. Pourquoi ne me laisse-t-il pas tranquille ? Mon Dieu, ai-je amorcé sans le vouloir l'engrenage insensé d'une attraction fatale ? Je repousse mon gâteau à moitié mangé, et la vieille femme me décoche un nouveau regard.

« Vous pouvez le finir », dis-je en la plantant là, raide et accusatrice.

Dehors, Wispa m'accueille comme si j'avais disparu pendant des jours. Sa joie me rassure, et l'espace d'un instant je me dis que tout va bien, que rien n'a changé. Et puis je me souviens de l'employé du parc et de mon mensonge. Merde, il est sûrement en train de me chercher. Il pourrait même avoir appelé la police. Il faut que je débarrasse le plancher, et fissa. Au moment où je me penche pour retirer la laisse de Wispa, j'aperçois une chose blanche attachée à son collier. Je me jette sur ma chienne, qui pousse un jappement surpris. C'est un petit bout de papier. Un mot.

« Appelez-moi, s'il vous plaît », a-t-on écrit, au-dessus d'un numéro de téléphone.

Dans un éclair de rage, je froisse le papier et le flanque dans la première poubelle que je trouve. Pourquoi ne me fiche-t-il pas la paix ? J'imagine qu'il m'a suivie jusqu'ici. Ça ne m'étonne pas que Wispa l'ait laissé attacher le mot à son collier. Elle aime tellement se faire câliner que je me dis parfois qu'elle serait prête à suivre n'importe quel péquin s'il la gratouillait suffisamment derrière les oreilles. Mais l'idée que cet homme ait touché mon chien me donne l'impression d'avoir été violée. C'est fou, ce décalage chez moi. Je laisse ce type me baiser dans les fourrés, mais quand il caresse mon chien, c'est une autre histoire. Cette réflexion désinvolte passée, la terreur s'insinue. Qu'est-ce qu'il me veut ? Je fais semblant d'appeler Wispa pour observer discrètement les alentours. Il n'est nulle part en vue, évidemment, mais je sais qu'il m'observe. Quel cauchemar ai-je lâché dans la nature ? Mon cœur bat à tout rompre, je tremble de nouveau. Je ne me sens pas capable de retraverser le parc, alors j'appelle Wispa d'un sifflement et nous partons à petites foulées vers le portail donnant sur Hampstead Lane. Il nous faudra plus de temps pour rentrer, mais j'espère que le passage régulier de voitures me rassurera. En atteignant Hampstead Lane, j'aperçois un bus 210 qui arrive en direction de Highgate, et pique un sprint pour l'attraper. Le conducteur prend pitié de moi quand je fais mine de chercher ma carte de transport et nous laisse monter sans payer.

Nous arrivons à la maison en un temps record. Je claque la porte d'entrée derrière moi avec un soupir de soulagement. Le monde extérieur me semble de nouveau étranger et menaçant. Mais là dans le couloir, alors que je regarde Wispa trotter vers la cuisine, je me rends compte que même ma maison ne me paraît plus si sûre.

OceanofPDF.com

Seize jours plus tard

Prendre la voiture pour aller au travail ce matin me fait l'effet d'un répit bienvenu après l'inertie claustrophobe de la veille. J'ai passé quasiment toute la journée pelotonnée sur le canapé avec une bouteille de malbec, à essayer de comprendre ce qui m'arrivait. Le vin m'a détendue et a fait naître des interprétations surprenantes des événements de la matinée. Après un verre, j'envisageais d'appeler la commissaire Jones et de tout lui dire sur mes rencontres avec le mannequin Dior. Après deux verres, j'étais prête à retourner au parc pour récupérer son numéro de téléphone et m'expliquer avec lui. Après trois, je m'apitoyais sur mon sort en sanglotant, inconsolable, jusqu'à ce que le quatrième verre commence à agir. À partir de là, j'ai entrepris de parcourir la maison d'un pas chancelant pour vérifier que toutes les fenêtres étaient fermées et barricader la porte d'entrée, bien décidée à ne plus jamais remettre les pieds dehors. Les souvenirs du cinquième et du sixième verre sont flous, mais la bouteille de vin vide que j'ai trouvée près du canapé ce matin semble indiquer que j'ai réussi à boucler la boucle de ma paranoïa avinée.

Je ne me souviens pas d'être allée me coucher, mais je me rappelle m'être réveillée en plein milieu de la nuit, trempée de sueur, le cœur tambourinant sous l'effet de l'abus d'alcool et d'un cauchemar. Dans mon rêve, je cours sur le sentier longeant la falaise des Seven Sisters. Quelqu'un me pourchasse, et pendant que je tente de m'enfuir, le sentier se transforme en marais, mes pieds s'enfonçant de plus en plus dans la vase. Je sens le souffle de mon poursuivant dans mon cou et soudain je me retrouve au bord de la falaise, aux prises avec le mannequin Dior, qui veut me précipiter dans la mer. Je lui laboure le visage de mes ongles, sa peau s'accroche à mes doigts. Je retire ma main et son visage part avec, révélant les traits d'une autre personne en dessous. Je suis brusquement en train de remporter la lutte, il ne se défend pas lorsque je le pousse de la falaise et au moment où

il bascule, je me rends compte que ce n'est plus le mannequin Dior : c'est Bell. Elle me regarde en tombant, calme et résignée, et me dit quelque chose que je n'entends pas, le fracas des vagues noyant ses paroles. C'est ce fracas qui m'a réveillée ; pas celui des vagues, mais celui du sang battant dans mes tempes.

Il m'a fallu une éternité pour retrouver mon calme et me rendormir, et quand je me suis réveillée à six heures du matin, c'était avec l'impression que mon crâne allait exploser et ma cervelle gicler sur les murs bleu-gris de ma chambre. Une douche brûlante, deux comprimés de Codoliprane et trois capsules Arpeggio de Nespresso ont apporté un peu de baume à mon corps et mon âme endoloris, et, à huit heures, je me sentais assez téméraire pour m'asseoir au volant de ma BMW sans craindre de tacher les sièges en cuir.

Il est 8 h 37, et j'entre dans le parking du bureau, excitée par le mélange de caféine et de codéine. Un curieux spectacle m'accueille dans les locaux. Un petit groupe d'hommes en costard-cravate arpente les lieux, examinant les murs et les bureaux, prenant des notes sur des papiers clipsés à une planchette. Claire est là et me fournit une explication : ce sont des experts d'Utispatial, une entreprise mandatée par Cadenca Global pour mettre en place un nouvel environnement de travail pour optimiser notre organisation, encadré par un logiciel de gestion de l'espace. En d'autres termes, on va nous forcer à partager nos bureaux. Dissimulant mon profond agacement, je demande à Claire de m'envoyer le responsable du projet. Après un certain temps, l'un des larbins à planchette frappe à ma porte. Je devine à son comportement qu'il n'est pas très haut placé dans la hiérarchie mais qu'il meurt d'envie de faire ses preuves et d'obtenir une promotion. Discuter avec lui ne sera qu'une perte de temps, mais ma curiosité prend le dessus. Je lui demande de m'expliquer le processus de transformation de notre environnement de travail, et pendant les vingt minutes qui suivent, il me dépeint le nouveau monde merveilleux de la répartition et de la gestion de l'espace. Il enchaîne sur la simplification du flux de travail, l'encadrement optimisé des déplacements des employés, la réduction des coûts et le niveau accru d'efficacité. Quand il tente de m'éblouir avec l'idée d'une base de données centralisée concernant l'occupation des locaux, j'interromps son monologue.

« Et donc, combien de bureaux y a-t-il à cet étage à l'heure actuelle ?

— Cent soixante-dix, répond-il sans hésiter.

— Et à combien comptez-vous réduire ce chiffre ?

— Cent.

— Ce qui nous laisse soixante-dix personnes sans poste de travail, c'est bien ça ?

— Oui, mais ce sont surtout des employés hors bureau.

— Hors bureau ?

— Soit ils travaillent chez eux, soit ils sont mobiles.

— Vous savez ce qu'on fait dans ces bureaux, au juste ? »

Il se tortille nerveusement, feuilletant des papiers sur sa planchette. « Vous fabriquez des programmes télé ? » Sans son vocabulaire spécifique à l'espace de travail, il a l'air un peu paumé.

« Vous savez ce que ça implique, précisément ? » Je n'ai pas la moindre envie de le lui expliquer.

« Euh... filmer, faire du montage... » De toute évidence, il n'en a aucune idée.

« Vous voyez ce bureau vide, là ? » Je lui indique un endroit derrière la paroi de verre, et il suit mon doigt comme un chiot attendant qu'on lui jette une balle. « C'est celui de Gary, qui, si je ne m'abuse, est sur un tournage aujourd'hui. Les tournages sont rares, et Gary passe beaucoup de temps au bureau. » Trop, d'ailleurs, me dis-je avant de poursuivre : « À côté, c'est Caroline. Comme vous pouvez le constater, elle n'est pas à son poste non plus parce qu'elle travaille en salle de montage, deux étages plus bas. Mais elle reviendra tout à l'heure pour préparer les scripts d'une session d'enregistrement qui aura lieu demain. Et tiens tiens, qui avons-nous là ? dis-je de ma voix la plus condescendante. C'est Linda ! Elle passera un moment à son bureau, pour régler les détails d'une bande-son et s'occuper de la paperasse qui accompagne chaque promo, mais il est possible qu'elle s'absente cet après-midi pour un rendez-vous dans une agence de graphisme. Qui sait combien de temps ça lui prendra... » Je regarde l'homme. « Vous voyez où je veux en venir ? Cette entreprise n'est pas un centre d'appels lambda. Ce n'est pas une boîte de compta. C'est un environnement créatif, en perpétuelle évolution. On a du mal à prévoir les "déplacements des employés", comme vous dites. Un système informatisé de gestion de l'espace ne fonctionnerait pas. Alors je vous suggère de rappeler gentiment vos collègues, de leur dire de remballer leurs blocs-notes et de ficher le camp. Et quand vous retournerez dans vos locaux qui sont, je n'en doute pas, à la pointe de la gestion organisationnelle, vous pourrez dire

à votre responsable de se fourrer sa base de données où je pense. C'est clair ? »

Le type acquiesce, et bat en retraite. Je le vois parler aux autres costards-cravates, puis ils rangent leurs planchettes et quittent le bâtiment. Une bonne chose de faite. Je pousse un soupir d'aise, décroche mon téléphone et demande à Claire de descendre me chercher un double *latte* allégé à la cafétéria. J'ai la migraine, et ma vessie est à deux doigts d'exploser après tout le café ingurgité chez moi. Je file aux toilettes, où j'aperçois mon reflet dans l'impitoyable miroir éclairé au néon. Mes yeux sont injectés de sang, mon visage bouffi, j'ai les mains qui tremblent. Le chemisier que j'ai enfilé ce matin est d'un vilain vert gueule de bois. La journée va être rude.

Je passe le reste de la matinée à répondre à mes mails, qui semblent proliférer comme des microbes dans une cuvette de wc. À midi, Claire apparaît dans mon bureau pour m'annoncer que Julian veut me voir. Sur-le-champ. L'arrière-goût amer laissé par mes trop nombreux cafés est aussitôt agrémenté d'un mauvais pressentiment au creux de mon estomac. Dans l'ascenseur, je remarque le poids de mon téléphone au fond de la poche de mon pantalon. Je le passe en mode silencieux avant de le ranger. Il n'y a rien que Julian déteste plus qu'être interrompu par le portable de quelqu'un d'autre.

Il m'accueille par une poignée de main cordiale avant de me faire asseoir sur son canapé en cuir. Il semble parfaitement à l'aise dans son bureau de Londres ; je me demande combien de temps il y a passé ces derniers jours. Il s'enquiert gentiment de mes nouvelles, m'interroge sur les obsèques. Je lui décris en quelques mots la cérémonie et notre excursion sur la côte, omettant la crise de nerfs d'Helen, et le fait d'en parler me procure un soulagement inattendu. Julian est un auditeur attentif, qui donne l'impression de s'intéresser sincèrement à ce que je lui dis. Il n'a pas volé son salaire à six chiffres, après tout. Puis l'échange de civilités se termine, et Julian passe aux choses sérieuses :

« Il paraît que tu as eu un petit accrochage avec nos amis d'Utispatial ce matin. »

Tiens, ce sont « nos amis », maintenant.

« Je leur ai dit d'arrêter ce qu'ils étaient en train de faire et de plier bagage.

— C'est assez fâcheux », commente-t-il en jouant avec sa montre Breitling. Curieux ; je l'aurais plutôt cru du genre Rolex.

« Ah oui ? J'ai pourtant bien expliqué à Cadencia Global, à de nombreuses reprises, que le partage de bureaux ne convenait pas pour notre environnement de travail. Après, je ne sais pas qui a pris cette décision... »

Il m'interrompt d'un geste.

« C'est moi, Anna. »

J'en reste sans voix.

« La mise en œuvre d'un nouveau système de répartition et de gestion de l'espace va de pair avec notre projet de restructuration, et Cadencia Global soutient entièrement l'idée. Il ne s'agit pas seulement d'économiser de l'argent, Anna, beaucoup d'argent, mais aussi d'optimiser l'efficacité du personnel, d'éviter toute perte de temps et de ressources. Utispatial va nous aider à créer un nouveau centre de production en bas, une infrastructure flambant neuve qui rassemblera tous les équipements nécessaires, des cabines de montage, des studios d'enregistrement, un espace de création graphique. C'est une étape essentielle, qui nous fera entrer de plain-pied dans le vingt et unième siècle, Anna. Nous en serons fiers. Et Utispatial joue un grand rôle dans ce processus. »

Je ne sais pas quoi dire. Julian prend ce projet très à cœur, et on dirait que j'ai mis les pieds dans le plat. Dois-je admettre que j'ai commis une terrible erreur ?

« Je comprends, Julian. Je ferai en sorte qu'on demande à l'équipe d'Utispatial de revenir expertiser nos locaux. »

Julian balaie ma phrase d'un geste. « C'est déjà fait. Ils seront de retour après leur pause-café. Et si tu prenais un peu de temps pour potasser tout ça, histoire d'être à jour sur tous les aspects de la restructuration ? »

Il me prend la main d'un air condescendant, et la tapote doucement.

« Comme l'a dit quelqu'un de très sage : "Accroche-toi à l'ancien tant qu'il est bien, précipite-toi sur le neuf dès qu'il est mieux." »

C'est sa manière de me congédier. « Potasser », me dis-je alors que les portes de l'ascenseur se referment sur moi. Ça fait donc si longtemps que je ne suis pas venue au bureau ?

Je passe le reste de l'après-midi à potasser de fond en comble toutes les notes de service reçues ces dernières semaines. À la fin de la journée, j'ai l'impression de m'être remise à peu près au courant de ce qui se trame dans l'entreprise « à cette étape essentielle », comme dirait Julian. Il est quasiment neuf heures du soir. L'heure d'aller retrouver Wispa à la maison. En préparant mon sac, je m'aperçois que mon téléphone a disparu. Puis je

me rappelle l'avoir senti vibrer dans ma poche quand j'étais assise sur le canapé de Julian. Il a dû glisser. Je prends mes affaires, ferme la porte de mon bureau et monte à l'étage de la direction. Il fait sombre, mais les plafonniers s'allument lorsque je traverse le couloir vers le bureau de Julian. Je pousse la porte en verre, priant pour qu'elle ne soit pas fermée. Mon mouvement active la lumière, et je me dirige vers le canapé en cuir. Un hoquet m'échappe en trouvant quelqu'un assis dessus. Il y a deux hommes, en fait, dont l'un se tient maladroitement agenouillé devant l'autre. Sûrement aussi surpris que moi, ils s'écartent d'un bond et pivotent dans ma direction. C'est Julian. Et Gary. Ne sachant pas comment réagir, je me retourne vers la porte.

« Anna. » La voix de Julian m'arrête.

Il s'approche de moi, m'empêchant de voir Gary, toujours assis sur le canapé.

« Mon téléphone..., dis-je dans un murmure.

— Oui, tu l'as laissé ici, répond-il, l'air parfaitement maître de lui-même. Je voulais demander à Laura de te le rapporter, mais ça m'est sorti de l'esprit. »

Il pousse le culot jusqu'à me sourire, avant de récupérer le téléphone sur son bureau pour me le rendre.

« Merci, dis-je à voix basse.

— De rien, répond-il d'un ton détendu et amical. Et bonne soirée. »

Alors que je m'éloigne vers la porte, il ajoute :

« Sois prudente sur la route. »

Dieu merci, l'ascenseur est toujours là, et s'ouvre immédiatement. J'écrase le bouton du sous-sol et m'appuie à la paroi pendant que la cabine entame sa descente vers le parking. Puis je grimpe dans ma voiture, ferme la portière et pousse un soupir de soulagement. Quand je mets le contact, mon cerveau s'efforce encore d'assimiler la scène à laquelle je viens d'assister à l'étage. Julian et Gary. Alors ça ! J'allume la radio, augmente le volume de la musique pour étouffer le gloussement qui monte dans ma poitrine. J'éclate de rire si fort que je suis obligée de m'arrêter juste après la sortie du parking. Et puis la chanson se termine, cédant la place aux infos. Un autre meurtre a eu lieu à Hampstead Heath. La police n'a communiqué aucun détail pour le moment. Je coupe le moteur et reste assise au volant de ma voiture, hébétée, incapable de bouger. Quand je me remets en route, je fais à peine attention au trafic autour de moi. Mon portable n'arrête pas de

sonner, les haut-parleurs de ma voiture amplifiant insupportablement le bruit. Je rentre chez moi comme un automate, gravis laborieusement le perron et pénètre dans la maison. Wispa m'accueille à la porte, mais sans son numéro de bienvenue habituel. Quelques battements de queue et elle regagne son panier. Bizarre. Elle m'en veut peut-être d'être restée si longtemps au travail.

On m'a laissé plusieurs messages sur mon répondeur, mais je ne les écoute pas. Je me dirige tout droit vers le salon, me pelotonne sur le canapé et m'endors. Je me réveille au milieu de la nuit, monte tant bien que mal à l'étage, me jette sur le lit et me rendors aussitôt, mon cerveau s'enfonçant dans le néant d'un sommeil sombre et sans rêves.

OceanofPDF.com

Dix-sept jours plus tard

Dès que j'ouvre les yeux, je sais que quelque chose ne va pas. Il règne un silence inquiétant dans la maison. Je n'entends pas les légers ronflements de Wispa qui m'accueillent au réveil en temps normal. Elle n'est pas au pied du lit, où elle a l'habitude de dormir.

« Wispa ! » Quand je l'appelle, ma voix semble résonner dans une maison vide.

Je me lève, et gagne la cuisine à pas prudents. Dans la lumière terne du matin, j'aperçois une forme sombre, immobile sur le sol. Je m'élance vers elle avec un cri. C'est Wispa. Elle est couchée sur le flanc, les yeux fermés, du sang suintant de sa truffe. Il y en a sur le carrelage aussi, de petites flaques qui semblent mêlées d'urine. Je m'agenouille près d'elle pour lui palper le cou. Elle ne bouge pas, mais j'ai l'impression qu'elle est vivante. Vite, il faut que je lui trouve de l'aide. J'attrape mon portable et sélectionne le numéro de sa clinique vétérinaire, le centre hospitalier Beaumont Sainsbury à Camden. Dieu merci, ils décrochent presque aussitôt. Quand je commence à décrire pêle-mêle ses symptômes, la standardiste me coupe pour m'ordonner de leur amener ma chienne immédiatement. J'enfile un survêtement, m'empare d'une couverture et l'enroule aussi délicatement que possible autour de Wispa. Puis je la tire jusqu'à la porte. Un petit gémissement lui échappe, mais elle n'ouvre pas les yeux.

« Ça va aller, ma belle, accroche-toi », dis-je dans un murmure tout en cherchant mes clés.

C'est une grosse chienne, bien plus grosse qu'elle ne devrait l'être, mais ma peur de la voir mourir me donne une force herculéenne. Je la prends dans mes bras pour descendre le perron et la dépose dans le coffre de la voiture. Quelques secondes plus tard, je suis en route. La circulation n'avance pas, on est en plein dans les bouchons de huit heures, mais je klaxonne agressivement pour m'imposer, dépassant les conducteurs trop

lents et filant à tombeau ouvert jusqu'à Camden. Je m'arrête sur la double ligne jaune juste devant l'hôpital et me rue à l'intérieur.

« Mon chien est malade, quelqu'un peut m'aider ? »

À mon appel, un jeune réceptionniste avec des taches de rousseur se précipite à ma rencontre. Nous portons Wispa à l'intérieur de la clinique, et le réceptionniste appuie sur un bouton pour nous faire passer dans une des salles d'examen. Le vétérinaire nous y attend déjà. Il se met aussitôt à examiner Wispa, puis se tourne vers le jeune homme pour lui demander de me reconduire en salle d'attente. Face à mes protestations, il me pousse doucement vers la porte en m'assurant qu'il vaut mieux que je patiente dehors.

Pendant les vingt minutes suivantes, j'arpente les trois salles d'attente dédiées aux chiens, aux chats et aux petits rongeurs, incapable de m'asseoir. Enfin, le réceptionniste aux taches de rousseur me rappelle. Nous retournons dans la salle d'examen, mais Wispa n'y est plus. Je retiens mon souffle, m'attendant au pire.

« Le vétérinaire sera là dans une minute », m'annonce le jeune homme, qui me demande de m'installer sur une des chaises en plastique bleu.

Par pitié, ne me dites pas qu'elle est morte – c'est la pensée qui revient sans cesse dans ma tête. Après un laps de temps qui me fait l'effet d'une éternité mais ne dure probablement que deux minutes, le vétérinaire entre dans la pièce.

« Nous pensons que Wispa a avalé de la mort-aux-rats, me dit-il d'une voix calme.

— Elle va s'en sortir ?

— C'est difficile à dire pour le moment, mais nous faisons tout notre possible pour la sauver. »

Un sanglot m'échappe, et le vétérinaire pose la main sur mon bras.

« Nous sommes en train de faire un hémogramme pour déterminer la gravité de l'intoxication. Nous savons déjà grâce à ses antécédents médicaux que Wispa est une chienne robuste, en bonne santé, ce qui joue en sa faveur, bien sûr. Avez-vous une idée d'où et quand elle aurait pu dénicher ce poison ? On le trouve généralement sous forme de boulettes, de blocs ou de granules de toutes sortes de couleurs, turquoise, bleu, vert ou rose. Il est fabriqué à base de céréales ou de sucre, ce qui le rend irrésistible pour les rongeurs et les chiens, malheureusement. »

Je secoue la tête.

« Ma dog-sitter sort Wispa pendant la journée, et elles vont au parc, d'habitude. » J'hésite. « Maintenant que j'y pense, elle n'avait pas l'air bien hier soir...

— Elle aurait pu avaler le poison il y a plusieurs jours sans que vous le remarquiez. Il faut compter deux à cinq jours, en général. »

Je secoue une nouvelle fois la tête, incapable de remonter aussi loin dans ma mémoire.

« Il y a plusieurs sortes de raticides : certains tuent l'animal sur le coup, et certains ont un effet cumulatif, nécessitant plusieurs ingestions avant que le rongeur meure. Nous espérons que c'est celui-ci qu'elle a ingéré : un anticoagulant qui fluidifie le sang et entraîne des saignements spontanés et prolongés. Le fait qu'elle saigne de la truffe et des gencives semble aller dans ce sens. C'est une bonne nouvelle, en fin de compte. Si elle avait ingéré un autre type de poison, elle serait morte à l'heure qu'il est. »

À mon cri étouffé, le vétérinaire m'adresse un petit sourire rassurant.

« Nous sommes en train de lui faire une transfusion, et nous lui avons donné de la vitamine K pour que son sang retrouve ses propriétés coagulantes. Ce genre d'empoisonnement est très fréquent chez les chiens, et la plupart s'en sortent tant qu'ils reçoivent les soins appropriés. Dans le cas de Wispa, nous espérons être intervenus à temps. Mais il faudra qu'elle reste en soins intensifs pendant un moment. »

Submergée par une vague de gratitude émue, je me confonds en remerciements. Le vétérinaire me raccompagne à la réception et me promet qu'on me rappellera dans la journée pour me tenir au courant de l'état de Wispa.

Sur le chemin du retour, je réfléchis à l'endroit où elle aurait pu déguster ce poison. Il y a de fortes chances pour que ce soit arrivé sous la surveillance de Chiara, et que je n'en sache jamais rien. Quoique, maintenant que j'y pense, il y a deux jours... la folle course-poursuite dans le parc, le mot glissé sous le collier de Wispa... le mannequin Dior. Mais pourquoi lui voudrait-il du mal, bon sang ? Je ralentis, et la voiture qui me suit klaxonne avec des appels de phares énervés. Était-ce un message à mon intention ? Mais lequel ? Non, ça n'a aucun sens. Alors que je passe devant le cimetière de Highgate, une autre image surgit dans ma mémoire. Les obsèques de Bell. Le type avec un sweat à capuche accroupi à côté de Wispa. Oh, mon Dieu. C'était lui. Il m'avait l'air vaguement familier, mais qui était cet homme ? Est-il possible qu'on ait carrément donné le poison à

Wispa ? Que ce ne soit pas son penchant pour les vieux déchets qui ait failli la tuer ? Que quelqu'un ait pu être assez malveillant pour vouloir supprimer mon chien ?

Plongée dans mes réflexions, je me gare et marche jusqu'à chez moi. J'ai un mouvement de surprise en découvrant une silhouette assise sur le perron. C'est la commissaire Jones, dans une tenue inhabituellement décontractée, jean noir et polaire violette. Son allure me rappelle fortement celle des amies lesbiennes cinquantenaires de Bell : une polaire, pas de froufrous, pas de maquillage, un air bonhomme.

« Bonjour, Anna. » Elle se lève, puis remarque mon visage bouffi. « Tout va bien ?

— Ma chienne s'est fait empoisonner.

— Oh, je suis vraiment désolée... »

Je sens qu'elle ne sait pas quoi dire, pour une fois.

« Wispa, c'est ça ? Elle va bien ?

— Je ne sais pas encore. Je l'ai trouvée dans la cuisine ce matin. Elle a fait une hémorragie... Je reviens de la clinique vétérinaire... »

Je n'ai aucune envie de lui parler, mais j'ai l'impression que je ne m'en débarrasserai pas si facilement.

« Anna, il faut qu'on parle.

— Quelle heure est-il ? »

Elle regarde sa montre. « Bientôt dix heures. »

Merde, je vais encore arriver en retard au boulot.

« Je vais vous retarder, malheureusement, dit-elle, exprimant ma pensée. Mais c'est assez urgent.

— Allez-y, entrez. » Je déverrouille la porte et m'efface devant elle. « Ça vous dérange si je vous laisse vous faire un café dans la cuisine ? Il faut que je prenne une douche. J'en ai pour cinq minutes. »

Sans un mot, elle consulte de nouveau sa montre puis hoche la tête. Je grimpe l'escalier quatre à quatre et file sous la douche. Tandis que l'eau chaude cascade sur ma tête et mon corps, mon stress reflue suffisamment pour que je me rappelle le bazar sanguinolent dans la cuisine. Mais quand je redescends, le sol a été nettoyé, et une serpillière mouillée est posée dans un coin.

« Merci. » J'adresse un sourire de gratitude à Jones, qui remonte immédiatement dans mon estime.

Elle m'indique la table de la cuisine. Apparemment, elle a préparé du café pour deux. Encore un bon point en sa faveur. Alors que nous nous asseyons, elle me jette un regard appréciateur, détaillant mon allure au sortir de la douche, et je devine qu'il y a encore quelque chose qui palpite chez la bonhomme commissaire Jones. Après ça, elle n'est plus que professionnalisme.

Elle ouvre un dossier noir, en sort une photo de format carte postale et la glisse sur la table pour la placer à côté de ma tasse de café.

« Vous connaissez cet homme ? »

À l'instant où je regarde la photo, mon cœur s'arrête, avant de se mettre à battre à tout rompre comme s'il allait jaillir de ma poitrine. C'est une photo du mannequin Dior. Je la récupère, prenant tout mon temps. Puis je m'aperçois que ma main tremble et repose la photo. Est-ce qu'ils l'ont arrêté ? Est-ce le tueur du parc, finalement ?

« Pourquoi me demandez-vous ça ?

— Je regrette, mais c'est moi qui pose les questions, maintenant », dit Jones d'un ton sévère.

J'examine encore une fois le cliché. C'est une photo prise sur le vif. Le mannequin Dior sourit face à l'appareil, les mains dans les poches de son pantalon, du mobilier de bureau flou en arrière-plan. Je ne l'ai jamais vu sourire. Jones m'observe de près ; il faut que je lui lâche quelque chose.

« Je l'ai peut-être croisé en faisant mon footing à Hampstead Heath...

— Quand ?

— Je ne sais pas trop... Avant, en tout cas... Avant que tout ait commencé.

— Pourriez-vous essayer de vous concentrer, pour me donner des dates plus précises ?

— Pourquoi ces questions ? Vous l'avez arrêté ? C'est le tueur du parc ? »

Elle me fixe sans rien dire, comme si elle mûrissait une décision. Puis elle s'empare de la photo.

« Vous savez sûrement qu'il y a eu un nouveau meurtre à Hampstead Heath dimanche dernier. Cet homme, dit-elle en me montrant le cliché, est la victime. »

Brusquement, la surface de la table, la commissaire Jones et ma cuisine me semblent très lointaines. Je prends une grande inspiration, à deux doigts

de m'évanouir. Peu à peu, tout redevient net, et je retrouve le visage attentif de Jones.

« Je... Je ne comprends pas. Il est mort ?

— Nous pensons qu'il a été tué par la même personne qui a agressé Belinda et toutes les autres femmes dans le parc.

— Mais c'est... c'était... un homme.

— Oui. » Jones hoche la tête, et une drôle d'expression passe sur son visage.

« Ça... Ça n'a pas de sens.

— Non, en effet. » Elle pose la photo. « Anna, je crois que vous n'avez pas été honnête avec moi.

— Comment ça ?

— Je pense que vous savez très bien de quoi je parle. Je pense que vous m'avez caché des éléments essentiels. Vous détenez des informations sur les meurtres du parc. Vous êtes liée à ces morts, d'une manière ou d'une autre. Et, dit-elle en tapotant la photo, vous connaissez cet homme.

— Vous allez m'arrêter ? »

Plus elle me pousse dans mes retranchements, plus je me rebiffe.

« S'il le faut, dit-elle en haussant les épaules. Anna, écoutez-moi. Je ne dis pas que vous êtes responsable de ces meurtres. En aucun cas. On ne vous soupçonne pas. Mais vous savez qu'ils ont un rapport avec vous. Et c'est ça que vous ne me dites pas. »

Elle prend sa tasse et se lève, s'efforçant de dissimuler son exaspération. « Je peux me refaire un café ?

— Servez-vous, dis-je avec un geste vers la machine. Je vais en reprendre un moi aussi. »

Je quitte ma chaise pour la rejoindre. Pendant que la machine entame son cycle glougloutant, Jones me regarde.

« J'aimerais que vous veniez avec moi à Hampstead Heath. Et que vous m'accompagniez sur la dernière scène de crime. » Elle me pose la main sur l'épaule en voyant mon mouvement horrifié. « Ne vous inquiétez pas, les techniciens sont déjà passés. Il n'y a plus qu'un carré d'herbe entouré de ruban de police.

— Quand ?

— Maintenant, ce serait bien.

— Il faut que j'aille travailler..., dis-je, protestant mollement.

— J'ai bien peur que ça passe avant votre travail. Prévenez votre employeur de votre retard, s'il vous plaît. À moins que vous ne préfériez que je le fasse de votre part ?

— Non, merci. »

Je vais chercher mon téléphone. Onze appels en absence et six messages sur mon répondeur. J'appuie sur une touche de raccourci pour contacter Claire, et lui laisse un message.

« Bon, autant y aller maintenant puisque vous insistez, dis-je, sans chercher à cacher mon agacement.

— Merci. »

Quand nous sortons de la maison, je m'attends à ce que l'inspecteur Kapoor nous récupère dans une voiture banalisée. Au lieu de quoi Jones m'emmène vers une Mini Roadster rouge. Décidément, cette femme a plus d'un tour dans son sac. Elle conduit vite, avec assurance, et on sent qu'elle apprécie le trajet. Elle se gare à Merton Lane, à l'endroit précis où je le ferais si j'allais en voiture à Hampstead Heath.

Nous prenons le chemin de l'étang. Je suis bien décidée à me taire, et c'est Jones qui finit par rompre le silence.

« Je vous remercie d'avoir accepté de m'accompagner, Anna. Comme vous l'avez peut-être deviné, ce n'est pas un interrogatoire officiel, plutôt une discussion informelle. »

Elle ouvre la marche, suivant mon parcours habituel avec exactitude.

« Pour retrouver le salaud qui a assassiné tous ces gens, j'ai besoin de votre coopération, Anna. J'ai besoin de votre aide. »

Elle s'exprime avec une telle sincérité que mon hostilité commence à s'évanouir.

« Je ne sais pas ce que vous voulez que je vous dise, madame Jones.

— Vic, je vous en prie.

— Que voulez-vous que je vous dise, Vic ? »

L'appeler par son prénom me paraît bizarre, mais plus ou moins logique, maintenant.

« Vous connaissiez Belinda. Et je sais que vous avez un rapport avec la dernière victime.

— Qui était-ce ?

— Vous ne le savez pas ? demande-t-elle en me jetant un regard incrédule.

— Je n'en ai pas la moindre idée », dis-je en toute franchise.

Jones fixe l'horizon, hésitant à parler.

« Ce que je vais vous dire est encore confidentiel, mais il faut s'attendre à ce que les médias le dévoilent bientôt. »

Elle hésite à nouveau, et la curiosité me démange. Qui était-ce ?

« La dernière victime s'appelait Mark Thomas. Le commissaire divisionnaire Mark Thomas. »

Je mets un moment à assimiler sa phrase.

« Vous voulez dire que c'était un policier ?

— C'était mon supérieur. »

Ça fait trop de choses à encaisser. Je me dirige vers un banc, jambes flageolantes, et me laisse tomber dessus. Jones s'assoit à côté de moi. Je tente désespérément de réfléchir, de comprendre ce qu'elle vient de me dire, mais mon cerveau ne répond plus.

« C'était votre chef ? » dis-je finalement.

Elle acquiesce.

« Il participait à l'enquête ?

— Pas directement. Mais on le tenait informé de sa progression. »

J'ai du mal à saisir ce que j'entends.

« Je vois que ça vous perturbe. Pourquoi ? »

Je secoue la tête sans rien dire.

« Anna, nous avons des preuves de votre relation avec le commissaire divisionnaire Thomas », me dit-elle doucement.

Je la regarde, perdue.

« Des preuves ? »

Vic m'observe sans répondre. Je sens mes bras et mes jambes s'engourdir tandis que je m'efforce de respirer normalement. C'est terminé, alors. Plus la peine de mentir. Je ne veux même pas me demander quel genre de preuves ils possèdent.

Un soulagement inattendu me gagne quand je commence à lui parler du mannequin Dior. Enfin, je peux me décharger de mon fardeau, confier mon secret à quelqu'un qui ne s'enfuira pas en hurlant, qui ne me fera pas la morale. Vic m'accusera peut-être d'avoir dissimulé des informations importantes pour l'enquête, mais je sais qu'elle ne me jugera pas. À part quelques détails sulfureux, je lui rapporte l'histoire à peu près telle qu'elle s'est déroulée. Je ne lui cache pas que c'est moi qui ai pris l'initiative, m'efforçant d'être succincte et de m'en tenir aux faits.

Après mon récit, Jones observe un long silence. Je sais que mon témoignage la place dans une position très délicate. Elle vient d'apprendre des choses qu'elle n'avait sûrement aucune envie de savoir sur son défunt chef. Va-t-elle les révéler au reste de son équipe, ou les garder pour elle ? A-t-elle le droit de les garder pour elle ? C'est curieux, mais maintenant que l'affaire a éclaté au grand jour, ça ne me fait ni chaud ni froid que tout le commissariat soit au courant. Bon, j'exagère peut-être un peu.

Finalement, Jones me regarde, et je devine qu'elle a un plan.

« Merci d'avoir été honnête avec moi, Anna. Enfin. » Une lueur d'émotion passe dans son regard, un reproche, peut-être, puis elle détourne les yeux. « J'ai un service à vous demander.

— Lequel ?

— Je veux que vous rentriez chez vous et que vous me fassiez la liste de toutes vos rencontres avec le chef... avec le commissaire divisionnaire Thomas. Je veux les dates et les heures ; essayez d'être aussi précise que possible. Une indication de lieu m'aiderait aussi. Vous pensez pouvoir faire ça ?

— Bien sûr. »

Elle se lève, avec l'énergie renouvelée d'une femme partant en mission.

« Allons-y, dit-elle en commençant à s'éloigner dans la direction d'où nous sommes venues.

— On ne va pas sur la scène de crime, alors ?

— Ce n'est plus la peine. »

Nous cheminons en silence, avant de nous arrêter à côté de sa Mini. Un pv a été glissé sous l'un des essuie-glaces ; Jones le récupère, le plie en deux et le range dans la poche arrière de son jean sans aucun signe d'agacement.

« Vous voulez que je vous ramène ?

— Non merci, je pense que je vais marcher. »

Elle acquiesce, puis ouvre sa portière.

« Je vous appellerai cet après-midi. Essayez d'avoir terminé la liste d'ici là, s'il vous plaît.

— Vic ?

— Oui ?

— Est-ce qu'il était marié ? »

Elle me jette un coup d'œil lourd de sens, avant de répondre : « Oui. »

Je m'appuie sur sa Mini rouge tandis qu'elle monte à bord et claque la portière. Quand elle met le moteur en route, je m'écarte. Elle s'en va sans m'accorder un seul regard. Voilà ce qu'elle pense de moi, alors.

Il était marié. Après nos cochonneries dans les buissons, il rentrait chez lui, prenait une douche et allait se blottir contre sa femme. Mon Dieu, quel désastre.

Jones me déteste. Pas étonnant : je suis une catin privilégiée qui, d'une manière inexplicable, semble liée aux meurtres de Hampstead Heath. Que va-t-elle faire ? Ça m'a l'air d'être quelqu'un de droit dans ses bottes, un flic solide et terre à terre qui ne cherchera pas à étouffer des informations pour éviter d'entacher la réputation d'un collègue. Mon témoignage entacherait-il vraiment sa mémoire ? Le concept romantique du mannequin Dior s'est évanoui, remplacé par celui du commissaire divisionnaire Mark Thomas. Comptez sur moi pour tomber sur un policier dans les fourrés... Un policier marié. Un policier mort, maintenant. Un frisson glacial me parcourt. Jones me pense liée aux agressions dans le parc. Suis-je en danger ? J'accélère le pas d'instinct, jetant un coup d'œil derrière moi. La ruelle est déserte. Si j'étais menacée, Jones m'enverrait sûrement un ange gardien – sous la forme de l'inspecteur Kapoor, de préférence – pour me protéger, non ? J'ai comme l'impression que je m'égare dans une intrigue de la série *Arabesque*. C'est la vraie vie, Jessica ne viendra pas à ma rescousse. En revanche, j'ai un moyen d'aider la femme qui me hait en ce moment même.

Aussitôt rentrée à la maison, je récupère une feuille de papier vierge dans la cuisine. Puis je vais chercher mon agenda Filofax dans ma chambre. Mon organisateur en cuir patiné est un vestige nostalgique des années quatre-vingt, totalement obsolète et pratiquement inconnu de la plupart des moins de quarante ans. Mais il m'a bien servi au fil du temps, et je n'ai pas le cœur de le jeter. Alors chaque année, sans exception, je commande une recharge sur Amazon et passe des heures à y reporter soigneusement les anniversaires de tous mes amis au stylo vert. C'est aussi là que je note les événements qui n'apparaîtraient jamais, au grand jamais, sur mon calendrier en ligne. Et c'est là que j'ai inscrit quatre petites lettres au coin supérieur droit de chaque jour où j'ai rencontré le mannequin Dior à Hampstead Heath. DIOR. J'en compte cinq, mais je suis quasiment certaine de l'avoir vu à deux reprises avant de commencer à noter les dates dans mon organisateur : la première fois que je l'ai croisé, et la deuxième, quand on s'est rentrés

dedans en faisant notre footing. Quelque chose me dit que ce sont surtout les jours DIOR qui intéresseront Jones. Que compte-t-elle en faire ? Vérifier s'ils coïncident avec les agressions dans le parc ? J'attrape mon ordinateur portable et tape « agressions à Hampstead » dans Google. Il s'avère qu'il y a tout un tas d'endroits appelés Hampstead dans le monde, où ont eu lieu toutes sortes d'actes violents. Je précise les termes de ma recherche jusqu'à tomber sur le bon Hampstead et les bonnes agressions. Je compare les deux listes de dates, celle des crimes et celle de mes rencontres avec le mannequin Dior. La séquence qui en émerge me glace le sang. Le premier viol a eu lieu quatre jours après mes premiers rapports sexuels avec le mannequin Dior. Le deuxième, le jour suivant notre deuxième rencontre. Le violeur a récidivé deux jours plus tard. Je suis retournée au parc après une coupure de quasiment deux semaines, et me suis retrouvée dans l'étang des Femmes avec le mannequin Dior. Deux jours plus tard, Bell se faisait assassiner. Je repose mon stylo, et me tourne vers la fenêtre de la cuisine. Un oiseau batifole dans l'érable japonais, qui semble en flammes avec son feuillage orange et rouge vif. Ça me fait penser à Bell. Luttant contre les larmes, je me relève pour allumer la bouilloire. Le schéma que je viens de découvrir n'est-il qu'une suite de coïncidences, ou y a-t-il réellement un lien entre mes rencontres avec le mannequin Dior et les crimes atroces de Hampstead Heath ? Je retourne m'asseoir avec ma tasse de thé. Il reste une dernière page marquée d'un DIOR sur mon organisateur. Le jour où je l'ai vu pour la dernière fois. Le jour où il m'a laissé un message sous le collier de Wispa pour me demander de l'appeler. Vingt-quatre heures plus tard, il était mort.

Maintenant, je sais d'où il tenait mon nom. C'était un policier, lié de manière indirecte à l'enquête sur le meurtre de ma meilleure amie. Que voulait-il me dire le jour où il m'a poursuivie à Kenwood ? Avait-il découvert ce lien lui-même, et cherchait-il à m'avertir ? Il y a une autre possibilité, bien sûr. Je repose ma tasse quand l'idée me vient. Les agressions dans le parc n'ont rien à voir avec moi, mais avec lui. C'était un policier, après tout, amené à se frotter à toutes sortes d'individus louches qui avaient sûrement des comptes à régler. Et qui pouvaient commettre des actes d'une violence terrifiante.

Il faut que je discute avec Jones, que je lui fasse part de ma découverte, de mes soupçons. Inutile de lui cacher les derniers détails : l'étrange visite de Samantha, la crise de rage d'Alden, le comportement de Ray à Upper

Street, tout ce qui pourrait l'aider à résoudre cette affaire sordide. Je dois avouer que je suis aussi curieuse de voir ce qu'elle pensera de ma théorie.

Mon portable sonne. C'est Claire, qui me demande si je viendrai au bureau aujourd'hui. Je regarde l'horloge. Nom d'un chien, il est presque treize heures. Je sais que je devrais être là-bas, à garder un œil sur la température de l'endroit pendant qu'on s'y écharpe et qu'on complote, mais mon enquête m'absorbe tellement que je lui réponds que je travaillerai chez moi l'après-midi. Puis je laisse un message sur le portable de la commissaire Jones pour lui demander de me rappeler dès que possible. Chiara, qui passe chercher Wispa, est horrifiée d'apprendre qu'elle a été empoisonnée, et me jure qu'elle surveille toujours les chiens quand elle les sort. Je n'ai aucune raison d'en douter. Après son départ, j'avale un plat de pâtes quelconque décongelé au micro-ondes et me retrouve à arpenter la maison, attendant que mon téléphone sonne. Quand il finit par le faire, je me jette dessus sans regarder le numéro affiché. Mais au lieu du baryton de Jones, c'est une autre voix de femme qui s'élève. Celle de Laura, l'assistante de Julian. Elle veut savoir si je pourrais passer le voir demain matin à neuf heures. Pas de problème, lui dis-je, trop distraite pour lui demander pourquoi. En raccrochant, je me souviens brusquement de la scène gênante dans son bureau la veille. Julian et Gary, quel spectacle... Voilà qui explique clairement la récente mutation de Gary, de tâcheron du bureau à star de l'entreprise. J'essaie d'imaginer la tête de Sue quand je lui annoncerai ça. Quoique, je ferais sûrement mieux de garder l'info pour moi.

Mon portable se remet à sonner ; c'est la clinique Beaumont Sainsbury, qui m'apporte des nouvelles de Wispa. Elle réagit bien au traitement, et le vétérinaire est optimiste, même si on ne peut pas encore crier victoire. Je raccroche avec un soupir de soulagement prudent. Puis mon portable sonne de nouveau, et cette fois, c'est Jones. Je lui annonce que j'ai sa liste et de nouvelles théories, et elle me promet de passer dans l'heure qui suit. Rapide, me dis-je en raccrochant. Elle doit estimer que toutes les informations que je possède, consciemment ou non, sur l'affaire ont leur importance. Ce qui me paraît aussi flatteur qu'angoissant.

Elle arrive quarante minutes plus tard, très précisément, au point que je commence à me demander si l'enquête sur les agressions à Hampstead Heath est la seule dont elle s'occupe en ce moment. Nous allons directement à la cuisine, où Jones accepte un café, révélant la même addiction à cette substance que moi. Je lui montre la liste de dates que j'ai

préparée, et elle l'étudie longuement sans rien dire. Quand elle la repose, je lui parle de la visite de Samantha, du comportement violent d'Alden et de ma rencontre avec Ray. Elle m'écoute attentivement, mais je sens que ces révélations ont moins d'intérêt à ses yeux que les dates qui me lient au mannequin Dior. Puis je lui expose ma théorie selon laquelle les agressions auraient un rapport avec sa vie plutôt qu'avec la mienne, et elle acquiesce.

« Nous sommes en train d'explorer cette piste. Mais il ne faut pas oublier que vous connaissiez deux des victimes alors que le commissaire Thomas ne connaissait que vous, *a priori*. »

Quand elle se frotte le front, je remarque qu'elle a l'air fatigué. Que son chef se soit fait assassiner dans une affaire dont on est responsable doit être un vrai cauchemar. Elle termine son café, range ma liste dans son calepin noir et se lève.

« Merci, Anna, vous avez été d'une grande aide, dit-elle – et cette fois, je sais qu'elle le pense. N'hésitez pas à m'appeler si vous avez d'autres idées. Je vous recontacterai de toute façon. »

Je referme la porte derrière elle, avec le sentiment d'avoir accompli une chose utile et juste.

Dix-huit jours plus tard

Je me réveille en hurlant au milieu de la nuit. Encore un cauchemar. J'ai le réflexe de chercher Wispa, mais elle n'est pas à sa place habituelle au pied de mon lit, évidemment. La maison paraît si vide sans elle. J'allume ma lampe de chevet et descends l'escalier à pas feutrés, pieds nus, pour prendre un verre d'eau à la cuisine. Le rêve est encore très net dans mon esprit : un homme tentait de s'introduire par la fenêtre de ma chambre, martelant le double vitrage, laissant des empreintes de mains sales sur le verre. Je lui hurlais dessus, et, alors qu'il avait réussi à fracasser la vitre et qu'il commençait à grimper par cette ouverture, je l'avais repoussé, le précipitant du premier étage. Quand j'avais passé la tête par la fenêtre brisée, je l'avais vu gisant sur la terrasse en contrebas, couché sur le dos, une flaque de sang noir s'échappant de son corps. Le mannequin Dior.

Je n'ai pas souvent fait de cauchemars depuis mon enfance. Mais, à l'époque, je rêvais sans cesse de monstres tapis sous mon lit, prêts à s'emparer de moi dès que je sortirais ne serait-ce que d'un millimètre la jambe de sous la couette. Ces cauchemars devenaient si affreux que j'avais recommencé à faire pipi au lit, jusqu'au jour où ma mère m'avait apporté un petit flacon brun orné d'une étiquette jaune. « Spray antimontre », était-il écrit sur l'étiquette, ainsi que des instructions détaillées sur la quantité de produit à utiliser en fonction de la taille et de l'espèce du monstre. J'en aspergeais copieusement ma chambre tous les soirs, et ç'avait fonctionné à merveille. Les monstres avaient disparu, et mes draps restaient secs. Il m'avait fallu des années pour me rendre compte que le spray ne contenait que de l'eau de lavande fabriquée par ma mère. Aujourd'hui encore, le parfum de la lavande me rappelle ma chambre d'enfant, débarrassée de ses monstres. Je regrette de ne plus avoir ce spray maintenant.

Je mets des heures à retrouver le sommeil, et quand mon réveil sonne à six heures et demie, je suis épuisée. Je me force tout de même à sortir pour

un rapide footing, pendant lequel je me sens triste et seule sans Wispa, puis je prends une longue douche chaude, me limite à deux capsules Arpeggio et arrive au bureau une demi-heure avant mon rendez-vous avec Julian, ce qui me laisse tout juste le temps de parcourir les intitulés de mes mails et d'en ouvrir quelques-uns qui me paraissent urgents.

Julian m'accueille avec chaleur, m'enveloppant dans un nuage d'après-rasage. Comble de l'ironie, j'ai bien l'impression que c'est *Eau sauvage* de Dior. Alors qu'il m'emmène vers son canapé en cuir immaculé, une vision de Gary et lui me traverse l'esprit. Est-ce pour ça qu'il m'a fait venir ? Pour conclure une sorte de pacte à propos de ce que j'ai vu lundi soir ?

« Anna, me dit-il d'une voix pleine de compassion. Je suis désolé, mais j'ai une assez mauvaise nouvelle à t'annoncer. »

Il s'interrompt, et je m'arme de courage, attendant la suite.

« Ton poste a été supprimé.

— Pardon ? »

Je pense d'abord que c'est un canular, et que dans une seconde, on s'esclaffera tous les deux. Mais Julian ne rit pas ; il n'y a pas l'ombre d'un sourire sur son visage, rien qu'une satisfaction cruelle.

« Ton poste n'est plus viable dans notre nouvelle structure.

— Je ne comprends pas. »

Il soupire, et ouvre les mains en un geste d'impuissance qui ne cadre pas du tout avec son expression.

« Je sais. Ç'a été une décision extrêmement difficile, tu peux me croire. Nous attachons une grande valeur à ton expérience, tes compétences, ton honnêteté et ta franchise, et ce sera une grande perte pour notre entreprise. Ainsi que pour moi, à titre personnel. Ç'a été un vrai plaisir de travailler à tes côtés et je suis très triste de savoir que tu vas partir. Mais c'est l'époque qui veut ça. Elle exige des changements, des mesures d'austérité radicales, une nouvelle structure optimisée, et même le départ de nos meilleurs éléments. »

Je fais abstraction de son discours pour tenter de comprendre les retombées de ce qu'il vient de m'annoncer. Julian continue de parler, et je contemple son visage de pierre, ses yeux durs et insensibles, ses lèvres fines qui remuent avec éloquence, prononçant ma condamnation.

« ... une tâche ingrate, poursuit-il. C'est un processus éprouvant, et nous avons pris des mesures pour t'aider à y faire face. Je t'ai prévu un rendez-vous de suivi avec les RH ce vendredi. Anthea passera tous les détails en

revue avec toi, notre offre d'indemnités et ce à quoi tu as droit, évidemment. Tu verras comme nous avons apprécié tes efforts », dit-il – une phrase formulée comme une promesse, qui me fait plutôt l'effet d'une menace. « D'ici là, rentre chez toi, prends un peu de temps pour réfléchir à l'avenir. Pas la peine de venir demain. Anthea te recontactera pour vendredi. »

Il se lève, et je suis bien obligée de l'imiter. De toute évidence, l'entretien est terminé. Julian prend ma main dans les siennes et me regarde droit dans les yeux, avec la compassion d'un alligator.

« Je suis vraiment désolé, Anna, mais tu verras que c'est mieux comme ça. »

Sous le choc, je quitte son bureau et m'engage dans le couloir menant à l'escalier de secours à l'arrière du bâtiment. Je passe mon badge dans le lecteur avant de tirer la lourde porte. L'escalier est le havre de paix du bureau, fréquenté à de rares occasions seulement par les agents d'entretien et quelques mordus de sport qui préfèrent les marches aux divers ascenseurs situés à l'entrée du bâtiment. On peut y passer des heures sans croiser âme qui vive. Je m'assois sur le palier tapissé de vinyle. À mesure que le choc initial s'atténue, la réalité de ma situation m'apparaît. C'est assez simple, dans le fond. J'ai perdu mon boulot. Comme ça, d'un coup. Et il me faut à tout prix une cigarette. Ça fait des années que je n'ai pas fumé, mais cette envie soudaine me pousse à descendre jusqu'au local de la sécurité, dans le parking souterrain. Je pique une Marlboro *light* à l'un des agents et vais me poster devant la sortie des voitures, inhalant goulûment la fumée. Dès que la nicotine me monte à la tête, je commence à me sentir mieux. Je suis prête à affronter le monde. Enfin, presque. Je regagne mon bureau par l'escalier. Passant devant ma porte, Gary me salue d'un geste. Je me demande s'il est au courant. Peu importe, de toute façon. Bientôt, tout le monde le sera, et les ragots et les conjectures iront bon train. Mieux vaut partir dès que possible, Julian a raison. Je me déconnecte de ma session, remballe mes affaires, récupère la photo de Wispa qui trône sur mon bureau depuis que j'ai commencé à travailler dans cette boîte puis referme la porte derrière moi. Coup de chance, Claire n'est pas à son poste, ce qui m'évite de devoir inventer un mensonge pour justifier mon départ précipité.

Une fois que je me mets à conduire, l'effet de la nicotine se dissipe, et je me retrouve soudain au bord des larmes. Je continue à rouler, cherchant un endroit où me garer. Mais les rues sont encombrées, il y a des gens partout,

et le seul endroit où j’imagine pouvoir trouver un peu de réconfort est Hampstead Heath. Je rejoins le parc en pilotage automatique, avant de laisser ma voiture près de Highgate Road. Je me rappelle que je porte mes vêtements et mes chaussures de bureau, pas ce qui se fait de mieux pour marcher, mais je m’en moque. Un sentier que j’emprunte sans y penser me mène au sommet de Parliament Hill. C’est une journée fraîche et venteuse, les nuages passent rapidement au-dessus des toits de la ville. Je contemple le panorama encadré d’arbres automnaux qui va du Gherkin à gauche jusqu’à la tour BT à droite, un spectacle qui m’emplit le cœur de joie, en temps normal, m’éblouissant par la beauté de cette ville folle, tentaculaire. Mais aujourd’hui, je n’arrive à penser qu’aux occupants de tous ces bureaux qui s’étendent à perte de vue. Ensemble, ils forment le réseau serré et vibrant de la population active : luttant, réussissant, gagnant, perdant, toujours pressés, à jamais prisonniers de la routine. En observant le décor, je commence lentement à comprendre que ce réseau vient de m’expulser ; je suis un petit rouage cassé, inutile, abandonné. Où est passé mon esprit combatif, qu’ai-je fait de mon énergie habituelle ? Ils reviendront un jour, j’espère ; mais, pour le moment, je me sens vaincue.

Je fouille dans mon sac pour récupérer mon téléphone, et appuie sur la touche correspondant au portable de Bell. Ce n’est que lorsque le message d’erreur de l’opérateur s’enclenche que je me rends compte de ce que j’ai fait. Refoulant mes larmes, je range mon portable. Tu me manques, Bell, plus que jamais.

Une minuscule touriste chinoise emmitouflée dans des vêtements en laine colorés me demande de la prendre en photo avec son appareil. Je m’exécute, et je sens qu’elle meurt d’envie de papoter.

« Tu es habillée comme femme d’affaires, tu travailles pas ? me demande-t-elle.

— Non, je ne travaille pas, lui dis-je – ce qui en fait la première personne à apprendre ma nouvelle situation professionnelle.

— Tu viens souvent ici ?

— Oui, souvent. »

Elle me fixe de ses yeux rieurs, pétillants. Puis le rire disparaît.

« Tu es seule dans ton âme, déclare-t-elle.

— Oui, peut-être, lui dis-je, interloquée.

— Londres est endroit sombre. » Elle joint ses minuscules poings. « Les gens poussent, les gens se battent. Mais ici, c’est bon pour l’âme. Laisse

entrer la lumière dans ton âme et tu vois l'harmonie. »

Elle a retrouvé son sourire. Elle range son appareil photo dans son sac, me tapote le bras et fait demi-tour. Je la regarde s'éloigner, petit point coloré dans un paysage de plus en plus gris. Elle a peut-être raison, mais même le parc ne parvient pas à illuminer mon âme aujourd'hui. Je scrute les environs, à la recherche de Wispa, avant de me rappeler où elle est. Par pitié, faites qu'elle s'en sorte. Je n'ai jamais autant eu besoin d'elle qu'à cet instant.

Le temps que je regagne ma voiture, je suis frigorifiée. J'allume le chauffage à pleine puissance et rentre chez moi en grelottant. Il n'y a plus une seule place libre dans ma rue ; je sillonne le quartier jusqu'à en avoir assez de chercher, puis abandonne ma voiture à Highgate Hill. Je remonte la colline, bras croisés sur la poitrine pour me protéger du vent, et, en arrivant devant chez moi, j'aperçois un homme debout devant ma porte. Mon cœur s'emballe aussitôt. Je m'apprête à appeler au secours quand l'homme se tourne vers moi, révélant un énorme bouquet de fleurs entre ses mains.

« Mademoiselle Wright ? » Un sourire soulagé se peint sur son visage lorsque je hoche la tête. « Une livraison pour vous, de chez Liberty. »

Je lui prends le bouquet avant d'ouvrir la porte. Les fleurs sont magnifiques, un mélange d'hortensias violets, de roses mauves, de dahlias pourpres et de clématites violettes. « *Wild at Heart* », disent les lettres sur le ruban d'argent qui les noue. Je sors une petite enveloppe glissée entre les fleurs. « Très bonne continuation, Julian. » Je remets le mot dans l'enveloppe et ressorts avec les fleurs qui atterrissent tête la première dans la poubelle. Je claque la porte d'entrée, entre dans la cuisine et me verse un verre d'Aberlour. Je tremble, non plus de froid, mais de colère. Comment ose-t-il, cette espèce de cyborg maléfique, s'immiscer dans ma souffrance privée ? Après quelques gorgées supplémentaires d'Aberlour, ma fureur s'atténue, cédant place à un nouveau sentiment : la détermination. On ne m'aura pas comme ça.

Je prends mon téléphone, parcours mes contacts jusqu'au numéro de Sue et appuie sur la touche « appel ». Elle décroche presque aussitôt.

« Sue, je te dérange ? »

— Non, pas de problème. Olive a un petit rhume, je travaille à la maison. Comment ça va ?

— J'ai besoin du meilleur avocat spécialiste en licenciement de la ville. »

Il y a un long silence, pendant lequel j'entends le bruit distant d'une télé en arrière-fond.

« On t'a licenciée ? Quand ?

— Ce matin.

— Merde. Ils ne t'avaient pas prévenue ?

— Eh non.

— C'est quand, ton dernier jour ?

— Aujourd'hui, j'ai l'impression...

— Ils t'ont mise en congé sans préavis ? C'est rude. »

Je ne dis rien, commençant à me sentir plus attristée par mon sort qu'en colère. Sue détecte mon changement d'humeur :

« Ne t'inquiète pas, ma vieille. Laisse-moi faire. Je vais mener mon enquête, et je te rappellerai. D'ailleurs, ça te dirait de venir dîner ce soir ? Je ne pense pas que la crève d'Olive soit contagieuse.

— Ce serait super, merci. »

Nous fixons le rendez-vous à dix-neuf heures, puis je raccroche. Et maintenant ? En observant ma cuisine, une impression de désœuvrement m'envahit. À croire que toutes ces tâches urgentes que je repoussais sans cesse à cause du boulot ont disparu d'un coup et qu'il ne me reste plus rien à faire. Je n'ai même pas la force d'appeler mes amis pour leur annoncer la nouvelle. Quoi d'autre, alors ? Wispa. Je passe un coup de fil à la clinique. Bonne nouvelle : Wispa Wright va beaucoup mieux. Le vétérinaire est optimiste. Si son état continue à s'améliorer, je pourrai peut-être la ramener à la maison d'ici un jour ou deux. Je raccroche. Et maintenant ? Les programmes télé de la journée. Je m'installe dans le salon et allume le poste. Je passe sur quelques jeux avec des candidats déprimés affublés d'un badge à leur nom, regarde un bout de match de tennis, me distrais un moment avec les intrigues idiotes de *NCIS*, puis tombe sur une rediffusion de ce festival de nostalgie *seventies* qu'est *Kojak*. Une fois que le super chauve a réussi à arrêter un psychopathe à Manhattan, je zappe de chaîne en chaîne jusqu'à tomber sur les infos. Une conférence de presse est diffusée en direct. D'après un bandeau fort utile en bas de l'écran, la personne qui s'exprime, le commandant Bob Rowland, rend hommage au commissaire divisionnaire Mark Thomas. Je monte le son.

« Le meurtre d'un membre de la police est un crime particulièrement horrifant, qui frappe au cœur même de notre société. En tant que policiers, notre devoir est de protéger la population et d'appréhender les criminels qui

vont à l'encontre de tout ce que nous défendons. C'est un métier difficile, dangereux, et nous sommes pleinement conscients des risques auxquels nous nous exposons au quotidien. Nous savons que certains d'entre nous devront payer le prix fort. Le commissaire divisionnaire Mark Thomas était un excellent chef, un officier respecté et estimé, un mari dévoué, un père aimant... »

J'attrape la télécommande pour couper la télé au moment où une photo du mannequin Dior en uniforme de police s'y affiche. Je contemple l'écran vide, abasourdie. Un père aimant. Voilà l'information que Jones m'a cachée quand je l'ai interrogée à son sujet ; voilà pourquoi elle me méprisait tant. Il avait un enfant, ou peut-être des enfants, qui n'ont désormais plus de père. Un sentiment de culpabilité et de honte intense s'abat sur moi. Je vais me resservir un verre d'Aberlour à la cuisine. Puis je m'assois à la table, sirotant mon whisky, me haïssant moi-même, attendant que l'alcool émousse mes sens. La sonnerie de mon portable me tire de mon hébétude. C'est Sue, qui se lance illico dans un monologue.

« Ma fille, je t'ai trouvé la meilleure spécialiste en licenciement de la ville. Elle a aidé Giles Welsh quand il s'est fait virer l'année dernière, et il a suffi d'une seule lettre de sa part pour que ses employeurs doublent leur offre d'indemnités. Apparemment, c'est un génie. Même les pires requins du monde des affaires la craignent. Je l'ai déjà appelée, et elle peut te recevoir demain matin à dix heures. C'est un sacré coup de bol, parce qu'elle a un emploi du temps de ministre. Ma poule, on va leur botter le cul si fort qu'ils ne pourront plus s'asseoir pendant des mois. Je te donne ses coordonnées, tu as un stylo ? Elle s'appelle Gillian Foster... »

J'émetts quelques grognements pendant que je cherche de quoi écrire.

« Ça va, mon chou ? »

J'ai besoin de toute mon énergie pour me concentrer.

« Ça va, Sue. Merci de ton aide, vraiment.

— Tu viens toujours ce soir ?

— En fait, j'étais en train de me dire que je ferais mieux de rester à la maison et de me coucher de bonne heure...

— Tu es sûre que tu veux rester seule ?

— Oui, dis-je, tâchant de prendre un ton aussi enjoué que possible. J'ai besoin de digérer tout ça, de me faire une idée complète de la situation...

— D'accord, je comprends. Mais n'hésite pas à m'appeler si jamais tu changes d'avis. »

Elle me donne les coordonnées de l'avocate, que je griffonne sur un bout de papier, et me promet de me passer un coup de fil demain matin. Je raccroche, puis me sers un verre d'eau du robinet. L'appel de Sue m'a remis les pieds sur terre. L'ironie de ma situation ne m'échappe pas : moi qui n'avais aucun scrupule à virer les autres, me voilà qui pousse des cris d'orfraie sitôt mon tour venu. Est-ce que je ne serais pas un tantinet hypocrite ? Ma foi, tel est pris qui croyait prendre. Ça ne veut pas dire que je dois me laisser faire sans broncher.

OceanofPDF.com

Dix-neuf jours plus tard

Comme promis, Sue me réveille de bon matin, ce qui me laisse tout le temps de me préparer pour mon rendez-vous de dix heures à Tower Bridge.

Gillian Foster, âgée d'une bonne quarantaine d'années, est une femme d'allure saisissante avec ses cheveux auburn coupés court et son rouge à lèvres sombre. Elle a des yeux verts perçants, une poignée de main ferme. Elle m'invite directement à la suivre dans son bureau, où sa secrétaire, une grande transsexuelle à la voix grave et au maquillage trop épais, nous apporte une carafe d'eau et deux verres sur un plateau. Une fois que nous sommes servies, Gillian me demande de lui résumer la situation de mon point de vue. Elle écoute mon récit un peu décousu sans m'interrompre, notant quelques mots sur un bloc-notes A4. Puis elle repose son stylo.

« Gérer un licenciement est à la fois simple et difficile. Le plus difficile réside dans l'aspect émotionnel, toutes ces phases qu'on traverse, du choc initial à la colère en passant par le déni... Là-dessus, je ne pourrai pas vous aider. Il y a de fortes chances pour que votre employeur ait inclus un "programme de soutien" dans son offre d'indemnités, qui comprendrait des séances de thérapie, des aides pour se réadapter, se remettre à niveau. Il y a des entreprises qui se spécialisent dans ce genre de services, et qui proposent même de vous fournir un espace de travail, pour que vous puissiez aller au bureau tous les jours si vous avez du mal à vous faire à la disparition de cette routine dans votre vie.

— Je suis sûre qu'être assise tous les jours derrière un bureau ne me manquera pas.

— Vous seriez étonnée de voir à quel point on nous conditionne à être des bêtes de somme. Si on vous propose un programme de soutien, acceptez-le, c'est mon conseil. Cela dit, la décision vous revient entièrement. La seconde chose à gérer dans un licenciement, la plus simple, concerne l'aspect légal. C'est là que j'interviens, et c'est pour ça que je

vous dis que ce sera simple. Avant de poursuivre, j'ai une question : voulez-vous être licenciée ?

— Pardon ?

— Vous avez le droit de contester votre licenciement. Vous pourriez essayer de négocier de manière officieuse, en proposant par exemple une modification de vos conditions de travail qui intéresserait votre employeur. Ou alors, vous pourriez estimer que vous avez des raisons légitimes de vous opposer à ce licenciement et porter l'affaire en justice. Encore une fois, la décision vous revient entièrement.

— Est-ce que j'ai envie de me battre pour rester dans l'entreprise qui m'a usée jusqu'à la corde avant de me jeter comme une vieille chaussette ? Plutôt mourir ! Je compte bien les saigner à blanc et décamper avec l'argent. »

C'est la première fois que je vois Gillian Foster sourire, et son sourire est celui d'un requin affamé.

« Formidable. On va s'occuper de ça, alors. »

Une vague de gratitude me submerge. Ça fait du bien, d'avoir un requin affamé dans son camp.

« Pour licencier un employé, toute entreprise est tenue par la loi de respecter une procédure très stricte. Je vais m'assurer que la décision a été prise de manière équitable et impartiale, et qu'il s'agit bien d'un licenciement, pas d'une simple entourloupe pour se débarrasser de vous. »

J'envisage un moment de lui raconter comment j'ai surpris Gary et Julian sur le canapé, avant d'y renoncer. Même si c'était la raison pour laquelle Julian a voulu se débarrasser de moi, je ne suis pas prête à m'abaisser à son niveau.

Gillian Foster enchaîne sur un sujet bien plus alléchant : la compensation financière. Elle m'indique une fourchette générale pour ma « paie de départ », comme elle l'appelle, comprenant mes indemnités de licenciement et de préavis.

« Dès que nous aurons reçu l'offre de votre employeur, je la passerai au crible pour voir comment nous pouvons tourner les choses à notre avantage. Nous voulons un plan de retraite amélioré, un rachat de vos actions, un prolongement de votre assurance maladie. Vous avez une voiture de fonction ? »

Je secoue la tête.

« Mais vous avez un téléphone. Et vous allez le garder.

— Ça ne fait pas un peu mesquin ?

— Vous serez étonnée de voir jusqu'où l'autre camp peut aller, question mesquinerie. Comme votre indemnité de départ sera sûrement trop élevée pour une exonération d'impôt, au lieu de réclamer un montant supérieur, nous demanderons des avantages en nature plus conséquents. J'aimerais aussi que vous réfléchissiez à la possibilité de signer une clause de non-concurrence.

— Une clause de non-concurrence ?

— Au cas où vous voudriez passer à l'ennemi.

— Dans mon état d'esprit actuel, je ne me vois pas retravailler pour la télé un jour. Une formation en paysagisme me paraîtrait plus tentante, là tout de suite. Ou peut-être que je pourrais ouvrir une galerie d'art. »

Je m'imagine déjà un verre de champagne à la main, recevant des invités sophistiqués à un vernissage.

« Certes, mais ils ne sont pas obligés de le savoir. Proposer de signer cette clause, ne serait-ce que pour une durée de six mois, peut doubler votre indemnité de départ, m'informe Gillian Foster avec une joie à peine dissimulée. On va tellement s'amuser, Anna ! »

Bien qu'un peu déconcertant chez une avocate, son enthousiasme est contagieux. Pour la première fois depuis mon entretien avec Julian, je commence bel et bien à me dire que mon licenciement n'est peut-être pas une si grande perte.

Je quitte le bureau de Gillian Foster après avoir convenu avec elle que je la rappellerai le lendemain, après mon rendez-vous avec les RH, auquel elle n'assistera pas. J'ai l'impression d'être entre de bonnes mains. Gillian contre Julian : ça va être un match fascinant à regarder.

Au lieu de rentrer directement en métro, je prends le chemin des docks de St Katherine et me promène autour de la marina, observant les yachts luxueux qui y sont amarrés. Voilà une vie oisive à laquelle je n'aurais pas trop de mal à m'habituer. Puis, je me rappelle le prêt immobilier que je dois rembourser tous les mois, et un frémissement d'angoisse me serre le cœur. Ce n'est pas aujourd'hui que je partirai à la retraite, aussi douée que soit Gillian Foster.

Je suis en train d'envisager un déjeuner à la Dickens Inn quand mon portable sonne. C'est la commissaire Jones, qui me demande si je pourrais passer la voir au poste de police de Kentish Town, et le plus tôt possible, de préférence. Ça ne me ravit pas franchement ; j'ai l'impression que mes

entrevues avec Jones commencent à devenir un poil trop fréquentes. Mais n'ayant rien de mieux à faire, j'accepte à contrecœur. Le trajet en métro se déroule avec une fluidité étonnante, et j'arrive au commissariat quarante minutes plus tard.

L'inspecteur Kapoor me conduit aussitôt dans le bureau de Jones. Elle paraît très pro aujourd'hui, jean et polaire remplacés par un costume noir ajusté et des lunettes de lecture design sur le nez. Elle se comporte de manière professionnelle aussi, quand elle m'invite à m'asseoir face à son bureau. L'inspecteur Kapoor nous laisse et referme la porte sans bruit derrière lui.

« Merci beaucoup d'être venue, Anna. C'est très aimable de vous être libérée aussi vite.

— Oh, je suis très libre en ce moment, dis-je d'un ton désinvolte.

— Ah oui ? » Elle me jette un regard par-dessus ses lunettes.

« Je suis au chômage. Depuis hier. » Je prends un curieux plaisir à lui annoncer la mauvaise nouvelle.

« Je suis vraiment désolée de l'apprendre, dit-elle en ôtant ses lunettes. Ça faisait un moment que c'était prévu ?

— Non, je ne m'y attendais pas du tout.

— Mon Dieu. » Elle secoue la tête. « J'espère qu'ils vous indemniseront grassement.

— J'espère aussi.

— Si je vous ai demandé de venir aujourd'hui, c'est que nous avons obtenu de nouvelles informations intéressantes. Je ne suis pas encore certaine de leur pertinence, mais ça me semblait assez important pour qu'on en discute ensemble. »

Elle s'interrompt, et mon poulx s'affole, bien que je ne sache pas à quoi m'attendre.

« Nous avons découvert que M. James Morgan, votre ex-compagnon – si je ne me trompe pas ? dit-elle avec un regard interrogateur, sur quoi je hoche la tête –, ne se trouve pas en Asie du Sud-Est comme on le pensait jusqu'à maintenant. »

J'attends la suite, ne comprenant pas bien où elle veut en venir.

« D'après la police aux frontières, il n'y a aucune trace de sa sortie du territoire. Rien n'indique non plus qu'il soit arrivé en Asie du Sud-Est. Et pourtant son employeur ainsi que tous les amis que nous avons interrogés le croient là-bas. Mais ce ne sont que des suppositions, puisque, en réalité,

personne n'a eu de ses nouvelles ni ne l'a vu depuis le début de son congé, il y a plus d'un mois. Avez-vous été en contact avec lui après votre rupture ?

— Non. Enfin, on s'est parlé au téléphone quelques jours après, mais rien depuis. Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Qu'il a disparu, répond Jones avec un soupir. Et qu'il faut qu'on étudie tous les scénarios possibles.

— Il lui est arrivé quelque chose ? »

Elle a un sourire sans joie. « Sa disparition pourrait s'expliquer de bien des manières. La plupart sont tout à fait innocentes. Il aurait pu changer d'avis et décider de passer son congé en... Écosse, par exemple. Ou bien il est monté à bord d'un Eurostar avec le billet d'une autre personne et sillonne l'Europe en ce moment même.

— Mais vous n'en êtes pas sûre ?

— Non. Aucune de ses cartes bancaires n'a été utilisée depuis sa disparition. En revanche, il y a eu un retrait important de liquide sur son compte le dernier jour où on l'a vu au travail.

— Ça m'étonne. Il ne paie jamais rien en liquide. Il se repose entièrement sur sa carte bleue, même pour des sommes ridicules.

— Comment vous êtes-vous séparés ?

— Comment ça ?

— En bons termes ? »

Je hausse les épaules. « Ça s'est passé de manière civilisée. Pendant un dîner chez Roka. Il ne voulait pas qu'on se quitte, il pensait qu'on formait un couple parfait.

— Alors c'est vous qui l'avez plaqué ? »

Je hausse les sourcils, surprise par son franc-parler. Mais Jones poursuit sans se démonter :

« Est-ce que vous diriez qu'il l'a bien pris ? Ou qu'il s'est vexé ?

— Non. » Ses questions commencent à m'agacer. « James ne se vexe jamais. Il est assez imperturbable. Et il est très sûr de lui – avec les femmes, je veux dire. Ça a peut-être égratigné son ego, mais je suis sûre qu'il s'en est remis très vite. Il voit quelqu'un d'autre, d'ailleurs. C'est pour ça que vous m'avez fait venir ? Pour discuter de l'état d'esprit de James ?

— Nous devons envisager la possibilité qu'il se soit fait du mal...

— James ? dis-je en riant.

— Est-ce qu'il vous a déjà fait du mal, à vous ?

— Non, jamais.

— A-t-il déjà été violent, d'une manière ou d'une autre ?

— Non. Pourquoi cette question ? » Un frisson glacé me parcourt. « Mon Dieu... qu'est-ce que vous sous-entendez ? »

Jones lève les deux mains, comme pour me couper dans mon élan. « Je vous l'ai dit, nous devons étudier toutes les possibilités.

— Y compris la possibilité que ce soit un violeur et un tueur ?! »

Elle ne répond pas.

« Ça faisait trois ans que je sortais avec cet homme ! Je le connais. Ça lui arrive d'être arrogant, casse-pieds et égocentrique, mais qui n'est pas comme ça, de nos jours ? C'est aussi quelqu'un de généreux, de drôle et d'attentionné. C'est un type on ne peut plus normal, pas une espèce de détraqué qui aggraverait des gens à Hampstead Heath ! »

Elle acquiesce. « Je comprends bien.

— C'est tout ce que vous vouliez me demander ? »

Je me lève d'un mouvement brusque, faisant racler ma chaise sur le sol.

« Oui, merci, je n'ai pas d'autres questions, répond Jones, qui se lève à son tour.

— Bien. »

Je me dirige vers la porte.

« Merci d'être venue, Anna. Oh, et j'espère que votre chien va mieux. Et bon courage pour votre licenciement.

— Merci, dis-je en lui jetant un regard froid. Et au revoir. »

Je quitte son bureau, et me perds presque aussitôt en tentant de regagner la sortie. Quand enfin je trouve la porte, ma colère s'est évanouie. Pourquoi ai-je réagi si violemment quand Jones m'a interrogée sur James ? Parce qu'elle a évoqué une idée que je chasse de mes pensées depuis le début ? Et si James était bel et bien le tueur du parc ? Et s'il s'était embarqué dans un délire de vengeance après notre rupture ?

Je traverse la rue, mais au lieu de prendre le métro, je décide de rentrer à pied. Je tourne à gauche pour descendre Highgate Road. Puis je m'arrête net, en me souvenant de l'incident avec l'ours en peluche. Un homme qui marchait derrière moi manque de me rentrer dedans. Il marmonne quelque chose quand je m'excuse puis tourne les talons et s'éloigne dans l'autre sens. Encore un hurluberlu de Kentish Town, me dis-je tandis que mes pensées reviennent à l'ours en peluche. C'était louche depuis le début, cette histoire d'ours piqué dans ma voiture qui resurgit dans la vitrine d'un

magasin caritatif. Est-ce que ç'aurait pu être un message de James, me signifiant que je ne méritais ni ses cadeaux ni son amour ? Non, ça ne lui ressemble pas du tout. Ce n'est pas son truc, les grandes démonstrations théâtrales. Son imagination affective se limite à commander une livraison de peluche sur Internet. Est-il capable d'une crise de jalousie ? Plus j'y pense, moins ça me paraît probable. Notre relation était sympa au début, mais elle a toujours été plan-plan. James n'est pas un homme de passion, c'est une personne réservée, qui dévoile peu ses émotions. Derrière sa façade d'adorable *cane di peluche* se cache un homme prudent, plutôt introverti, inhibé, même. Pas un violeur fou.

Décidant que mes efforts de la journée méritent une récompense, je m'arrête au Bull & Last pour déjeuner. Leur menu me donne le tournis, comme d'habitude. Après mûre réflexion, j'opte pour les raviolis de *cavolo nero* maison avec ricotta et noisettes, raisins secs, chicorée rouge et beurre noisette. Je ne le regrette pas. Ce délicieux repas me fait oublier licenciement et tueur, et je n'y pense plus jusqu'à ce que j'écoute mon répondeur une fois à la maison. J'ai un message d'Anthea, la déesse des RH, qui me convie à un entretien demain matin à 11 h 30. C'est bien vrai, alors : toute cette histoire de licenciement n'est pas un rêve. L'heure est venue d'annoncer à mes amis qu'on est en train de me virer.

Vingt jours plus tard

C'est assez étrange, de partir pour le travail sans avoir aucune intention de travailler. Dans le parking, ma place est occupée par une Lexus RX 450h blanche. Les charognards n'ont pas perdu de temps, me dis-je, même si je sais très bien que l'usage permet qu'on s'approprie la place d'une autre personne si elle n'est pas arrivée à onze heures.

Pendant le trajet en ascenseur, je me prépare à affronter une démonstration de sympathie collective. Dans les faits, les locaux semblent curieusement vides ; seules deux ou trois têtes dépassent, à peine visibles derrière leurs écrans d'ordinateur. Mais Claire est là pour m'accueillir, l'air sincèrement bouleversée.

« Anna, je viens d'apprendre la nouvelle, je suis tellement désolée...

— Ce n'est pas grave, mon chou, je m'en remettrai. J'ai même plutôt hâte de passer ma vie à ne rien faire, dis-je d'un ton léger pour éviter des larmes inutiles. Où sont les autres ?

— En bas, dans la salle de conférences. Julian a convoqué tout le département à une réunion d'urgence.

— Il doit être en train d'annoncer mon licenciement. Très bon timing, je dois dire. Tout le monde a disparu quand j'arrive, pour que personne ne soit contaminé par mon venin.

— Je ne sais pas quoi dire... Ça m'a vraiment fait un choc.

— Ne t'en fais pas, Claire. Ça arrive, et sûrement plus souvent qu'on ne le pense.

— Mais tu es là depuis le début, c'est ton bébé...

— Eh bien, il faut croire que le bébé a grandi et qu'il n'a plus besoin de moi.

— Tout le monde voudra te dire au revoir. Tu aurais envie d'une fête d'adieu ? »

L'humiliation d'une fête en l'honneur de mon propre licenciement est bien la dernière chose dont j'ai envie.

« Je ne crois pas, mais merci d'y avoir pensé. Je me contenterai d'une petite carte signée par les collègues et d'une horloge gravée pour mon dessus de cheminée. »

Claire est tellement secouée qu'elle n'a pas l'air sensible à mon humour. Je la prends dans mes bras, et ça me fait du bien, en fin de compte. L'idée que quelqu'un ait davantage besoin de réconfort que moi me redonne du tonus.

Je prends l'ascenseur, et frappe à la porte d'Anthea. Elle m'ouvre immédiatement, comme si elle m'avait attendue la main sur la poignée. Si pressée de se débarrasser de moi.

L'entretien est bref et poli. J'applique les conseils de Gillian : « Ne haussez pas le ton, n'acceptez rien, ne signez rien, prenez leur offre et rapportez-la-moi. » Au lieu de discuter des détails du contrat, je tente d'attirer Anthea sur un terrain plus personnel. Mais quand il s'agit d'évoquer les conséquences émotionnelles d'un licenciement, la reine des RH fait preuve d'autant d'empathie qu'un mur de béton. Je me rends vite compte que poursuivre cet échange superficiel ne servirait à rien. J'ai lu quelque part que les employés des RH s'apparentaient aux agents immobiliers : ils font toujours semblant d'être dans votre camp, mais ne roulent au final que pour ceux qui les paient. Et puisque j'ai été mise sur la touche, je ne présente plus aucun intérêt pour Anthea. Je récupère les documents détaillant l'offre d'indemnités et m'en vais. Je descends tout droit au parking, réussissant à ne croiser personne en chemin. Une fois dans ma voiture, je parcours les papiers qu'Anthea m'a donnés. L'offre me paraît correcte, l'équivalent de près d'un an de salaire. Attendons de voir ce que Gillian en pensera, cela dit. Je compose son numéro sur mon portable. La secrétaire à la voix grave m'annonce que M^{lle} Foster me recevra à seize heures cet après-midi.

Je suis en train de quitter le parking pour ce que j'espère être la dernière fois quand mon téléphone sonne, relayé sur les haut-parleurs de la voiture grâce au système Bluetooth. C'est la clinique vétérinaire, et les nouvelles sont bonnes. Je peux aller chercher Wispa dès aujourd'hui. « Génial, j'arrive tout de suite », dis-je à la standardiste, reconnaissant intérieurement que le chômage a ses bons côtés. Comme celui de pouvoir récupérer sa chienne chez le véto en plein milieu de la journée, par exemple. Quand je

pénètre dans la clinique, Wispa m'accueille avec un débordement de joie si intense que j'éclate en sanglots. Elle a l'air en forme, un peu interloquée par mon étrange comportement, peut-être. Il faudra qu'elle évite de faire des efforts pendant une semaine ou deux, m'explique l'assistante qui s'est occupée d'elle, et je lui assure que « Zéro effort » est le surnom de ma chienne. En réglant la facture, je prends note dans un coin de ma tête de me renseigner sur une assurance santé pour chien. Mais même la somme rondelette que je viens de déboursier ne parvient pas à gâcher ma joie d'avoir retrouvé Wispa. Elle se pelotonne à sa place habituelle dans le coffre de la voiture, et soudain ma vie semble quasiment parfaite.

Ce détour par la clinique me laisse largement le temps de faire les courses pour le petit dîner improvisé que j'ai prévu chez moi ce soir. Sue et Michael sont invités, et Michael viendra avec un « nouveau copain », un homme qu'il a rencontré récemment grâce à des amis communs et qui lui plaît beaucoup, au final. Je m'arrête au supermarché sur le chemin du retour, et parcours avec délice les allées vides que j'ai l'habitude de trouver peuplées de petits-bourgeois énervés le week-end. Même après avoir dépensé une petite fortune, je me rends compte que j'ai oublié quelques ingrédients essentiels à la préparation de mon repas, et décide de passer dans la rue commerçante du quartier avant de rentrer. Ayant repéré une place vide juste au sommet de Highgate Hill, je laisse Wispa roupiller dans la voiture pour marcher jusqu'aux boutiques. J'adopte inconsciemment l'allure tranquille d'une promeneuse qui a tout son après-midi devant elle, et m'arrête face à la librairie, étudiant la vitrine. J'aurai peut-être enfin le temps de lire, maintenant, me dis-je en entrant dans le magasin. J'en ressors avec quelques nouveautés alléchantes : Margaret Atwood, William Boyd, Donna Tartt et Sebastian Faulks. De quoi faire pour un bon moment. Je suis sur le point de traverser la rue, quand j'entends qu'on m'appelle. Je me retourne, et découvre Tom qui agite la main.

« Ça fait longtemps !

— Oui, ça fait un bail. »

Je me rappelle que je n'ai aucune raison de détalier en hurlant à sa vue : le seul crime de cet homme est d'avoir essayé d'être sympa. Quant à la requête absurde de sa femme, ma foi, je n'ai pas eu besoin de m'y plier.

« J'étais vraiment désolé d'apprendre ce qui s'est passé, c'est terrible, me dit-il, l'air sincèrement touché.

— Oh, ça m’a un peu ébranlée, mais je commence à m’y faire. » Je me demande comment il a su qu’on m’avait licenciée.

Il me regarde d’un drôle d’air. « Quel drame. C’était une amie très proche, je crois ?

— Oh... Bell... Oui, pardon, je pensais que... »

Je m’en veux aussitôt de l’avoir oubliée, ne serait-ce qu’un instant. Je suis clairement en train de devenir un monstre d’égoïsme, superficiel et insensible. La personne qui m’a traitée de garce sans cœur n’avait pas tort.

« Tout va bien ? me demande Tom en posant la main sur mon bras.

— Oui... non... Ça va. Merci, Tom.

— On voulait t’appeler, Samantha et moi, pour te présenter nos condoléances... et te proposer notre aide...

— C’est très gentil de votre part.

— Mais ton compagnon est revenu, au moins, alors tu n’as pas à affronter ça toute seule. Il n’y a rien de pire que...

— Mon compagnon ? dis-je, d’un ton un peu trop agressif.

— Ton... copain ? reprend-il, en me regardant de nouveau d’un drôle d’air.

— Oh, Michael, tu veux dire ? » C’est vrai qu’il l’a vu plusieurs fois chez moi.

« Non, pas le gay... » Il s’interrompt, gêné. « Pardon, ce n’est pas ce que... C’est juste que je viens de voir ton ex partir de chez toi, et je me suis dit...

— Mon ex ?!

— Euh... Je ne sais pas comment il s’appelle, mais je l’avais déjà croisé dans le quartier...

— Tu viens de voir un homme sortir de ma maison ? » Je hurle.

« Oui, enfin... » Tom, visiblement déconcerté, regarde maladroitement sa montre. « Il y a cinq minutes...

— Oh, mon Dieu... »

Je me détourne et me mets à courir en direction de ma rue.

« Anna ! crie Tom derrière moi. Ça va ? Tu veux que je vienne avec toi ?

— Non, c’est bon ! À plus tard ! » lui dis-je, alors que les livres glissent de sous mon bras pour s’éparpiller sur le trottoir.

Je les ramasse hâtivement avant de remonter la colline à toute allure.

Ma rue est déserte, sans aucun passant ni voiture en vue. Arrivée devant chez moi, je gravis les marches du perron quatre à quatre et pousse la porte.

Elle est verrouillée. Je l'ouvre, puis me glisse prudemment dans la maison. Tout est calme. Je sors mon téléphone, compose le numéro de la police et garde le doigt au-dessus du bouton d'appel en me dirigeant vers la cuisine. Rien ne semble avoir bougé depuis ce matin. Le même calme plat m'accueille dans le salon. Je monte lentement à l'étage. Il n'y a personne, tout paraît normal. Je retourne dans la cuisine pour examiner la porte du jardin. Elle est fermée, et intacte. Même chose pour toutes les fenêtres du rez-de-chaussée. J'éteins l'écran de mon téléphone, retourne dans l'entrée et inspecte le verrou. Il n'y a aucun problème, aucun signe qu'on ait croché la serrure ou enfoncé la porte. Et puis je me souviens du trousseau de clés que Bell avait sur elle quand on l'a agressée. Je fais défiler la liste des derniers appels passés sur mon portable, et sélectionne un numéro. Elle décroche à la seconde sonnerie.

« Commissaire Jones... Vic, c'est Anna Wright.

— Oui, Anna, qu'est-ce que je peux faire pour vous ? »

Il y a beaucoup de bruit de fond de son côté, comme si elle se trouvait dans un bureau animé.

« Je crois que James vient de s'introduire chez moi.

— Vous l'avez vu ?

— Non, mais quelqu'un l'a aperçu en train de sortir de la maison.

— Qui ?

— Tom. Je l'ai croisé dans la rue commerçante, et il m'a dit en passant qu'il venait de voir mon copain sortir de chez moi.

— Tom Collins ?

— Oui.

— Tom connaît James ?

— Non... oui... Je ne sais pas. Il m'a dit qu'il l'avait déjà vu dans le quartier. Ce n'était pas Michael, il en était sûr et certain.

— D'accord. » J'entends une porte se refermer, et la voix de Vic devient plus claire. « Pourquoi Tom vous fournirait-il spontanément cette information ?

— Il s'inquiétait pour moi, à cause de la mort de Bell. Et il pensait que c'était bien que mon copain soit revenu.

— C'est assez bizarre, comme commentaire. »

Jones marque une pause, et je dois dire que je commence à partager son avis.

« Vous avez fouillé la maison ? Y a-t-il quelque chose qui manque, du désordre ?

— Pas à première vue, non. » Toute cette histoire me paraît de plus en plus douteuse. « Mais, Vic, les clés...

— Oui ?

— Le trousseau que Bell avait sur elle quand on l'a agressée. Le trousseau que vous n'avez pas retrouvé. La personne qui l'a tuée doit l'avoir. Et si James... » Je ne trouve pas les mots pour achever ma phrase.

« Oui, je vois. Nous allons interroger Tom, vérifier ce qu'il a vu exactement. Voulez-vous que l'inspecteur Kapoor passe chez vous tout à l'heure ?

— Non, merci. Des amis viennent dîner, ça ira.

— Bien. »

Je raccroche, en me sentant idiote de l'avoir appelée. C'est vrai que ça paraît louche, que Tom m'arrête pour me parler de James. Comment connaît-il James et comment sait-il que Michael est gay, d'ailleurs ? Mais... s'il avait raison, si James était vraiment venu chez moi ? Un frisson me parcourt l'échine. Non, je ne peux pas laisser tout ça me monter à la tête encore une fois. Ce ne sont que des suppositions, je n'ai pas la moindre preuve concrète. Cela dit, par mesure de précaution, j'appellerai le serrurier pour qu'il vienne changer les verrous à nouveau.

Me souvenant que j'ai abandonné Wispa et les courses dans la voiture, je me dépêche de retourner à Highgate Hill. Une fois à la maison, j'ai à peine le temps d'entamer les préparatifs du dîner avant de ressortir pour mon rendez-vous avec Gillian. C'est fou comme les journées passent vite, quand on ne travaille pas.

Gillian m'accueille chaleureusement, m'offre du thé et des biscuits, puis feuillette les documents qu'Anthea m'a confiés. Elle les repose, une lueur de triomphe dans le regard.

« C'est une bonne offre, largement supérieure au minimum légal.

— On va l'accepter, alors ?

— Oh que non. On va les frapper au point sensible.

— Où ça ?

— Quand avez-vous appris votre licenciement ?

— Il y a deux jours.

— Et vous n'aviez pas la moindre idée de ce qui se tramait ? On ne vous a pas avertie ? Personne ne vous en a parlé ?

— Non, jamais.

— Excellent. » Gillian prend une gorgée de thé. « On va les faire trinquer pour défaut de concertation.

— Comment ça ?

— Un employeur devrait toujours s'entretenir avec la personne qu'il s'apprête à licencier. De toute évidence, ils ont manqué à leur devoir. Je suis vraiment étonnée qu'une aussi grosse boîte trébuche sur un détail aussi élémentaire. On va leur agiter la menace du licenciement abusif sous le nez, et voir ce que ça donne. On les tient par les roustons, Anna. »

C'est avec cette image en tête que je quitte son bureau.

Mes invités arrivent au moment où j'enfourne mes aubergines *alla parmigiana*. Ils ont tous apporté des petites friandises à Wispa pour fêter son retour à la maison, et je suis obligée de les cacher comme une sans-cœur, sachant très bien qu'elle les engloutirait d'un seul coup. Le nouveau copain de Michael s'appelle Giorgio. Il est grand et mince, doté de l'énergie juvénile d'une personne qui veut faire trop de choses à la fois. Il arrive muni d'une délicieuse bouteille de barolo qui accompagnera à merveille mon plat d'aubergines. Je l'adopte immédiatement. Quant à Michael, il se dirige tout droit vers ma chaîne hi-fi Bose pour nous mettre du Max Richter en fond sonore. Pendant que nous grignotons des olives, des *bocconcini* et du pain italien, je leur parle de ma visite chez Gillian Foster et de mon licenciement.

« À M^{lle} Foster, qui les tient par les roustons, déclare Michael en levant son verre.

— Ce Julian mérite vraiment la fureur d'un millier de harpies », ajoute Giorgio.

Je ne leur ai pas raconté comment je l'avais surpris avec Gary, mais le portrait que j'ai brossé du personnage suffit à le rendre haïssable.

« Je suis sûre qu'elle en est capable, déclare Sue en trinquant avec moi. Tu verras, même si tu te sens au trente-sixième dessous pour le moment, ce sera un des meilleurs tournants de ta carrière. Ça faisait bien trop longtemps que tu t'encroûtais dans cette cage dorée.

— Tu as sûrement raison. Mais c'est le fait de me retrouver sans aucun pouvoir que je trouve humiliant pour le moment. Tout va très bien, et puis, d'un seul coup, c'est comme si un poing glacé se refermait sur mon ventre.

— La peur, acquiesce Michael. Je connais bien. C'est l'un des paradoxes de notre vie. Avoir un emploi stable nous donne un sentiment de sécurité

complètement illusoire. On est persuadé de garder le même poste toute notre vie, et bien sûr, ça ne se passe jamais comme ça. Mais dès qu'on nous enlève ce filet de sécurité précaire, on s'effondre, paralysé par la peur.

— Il faut beaucoup de cran pour passer en indépendant, remarque Sue.

— Oui, mais au moins on sait à quoi s'attendre avec la vie de free-lance.

— À une insécurité permanente ? dit Giorgio en souriant à Michael.

— En tout cas, on n'est pas choqué quand on se retrouve sans travail du jour au lendemain.

— Je crois que c'est toujours un choc. On ne fait que s'adapter à l'augmentation graduelle du voltage.

— Qu'est-ce que tu fais dans la vie, Giorgio ?

— Je suis un révolutionnaire de la lumière.

— Et un architecte très doué, au passage, précise Michael.

— Oh, ça..., fait Giorgio avec un geste dédaigneux. C'est juste mon gagne-pain. La révolution de la lumière est ma vraie passion.

— La révolution de la lumière ?

— C'est une forme de *street art*. Je me sers de la lumière pour reprendre possession des rues, pour remettre de la couleur et de la vie dans la grisaille du paysage urbain.

— C'est assez fascinant, intervient de nouveau Michael, incapable de contenir son admiration pour Giorgio. Il a une camionnette équipée d'un système d'éclairage ultramoderne, entièrement informatisé, avec des détecteurs de mouvement. Une vraie centrale électrique ambulante.

— Comment ça marche ?

— Ça ressemble un peu à de l'éclairage architectural, mais avec une dimension supplémentaire. J'ai commencé par de simples formes que je colorais à l'aide de spots. Je sortais la nuit à la recherche de bâtiments délabrés, de façades décrépites, de graffs en noir et blanc, et je les remplissais de couleur avant de prendre une photo et de décamper.

— Explique-leur ton projet de *mapping* vidéo en 3D », l'encourage encore une fois Michael.

Giorgio sourit d'un air timide. « Je vous préviens, quand on me lance sur le sujet, je ne m'arrête plus.

— Oh, allez, tu peux nous faire un petit résumé.

— D'accord ; mais d'abord, je crois que j'ai besoin d'une cigarette.

— Sors dans le jardin en passant par la cuisine. Le cendrier est sur le rebord de la fenêtre », explique Michael, bien au fait des règles de la

maison. Une fois Giorgio sorti, il continue : « Il crée des animations 3D sur son ordinateur et ajuste les images au bâtiment de son choix. Il m'a montré une vidéo de la projection qu'il a faite à Shoreditch il y a quelques semaines, c'est absolument génial.

— On dirait que quelqu'un est mordu de chez mordu », ironise Sue.

J'ai l'impression d'entendre ma tante Janet, le fléau de mon adolescence.

« Je crois bien, ma belle... Il n'est pas adorable ?

— Absolument », dis-je en même temps que Sue.

Soudain, un cri s'élève dehors, suivi d'un bruit de chute et d'un grand fracas. Wispa se rue hors de la pièce avec un aboiement sec.

« Dans le jardin ! » crie Michael en se levant d'un bond.

Je lui emboîte le pas vers la cuisine. La porte est grande ouverte, le jardin illuminé par la lumière froide de l'éclairage automatique. Deux hommes vacillent sur la pelouse, en plein corps-à-corps. Wispa sautille autour d'eux, aboyant furieusement, toute séquelle de sa maladie oubliée. Je reconnais Giorgio au moment où il envoie un crochet au menton de son adversaire. L'autre homme recule en titubant, et Giorgio fond sur lui pour le maîtriser d'une clé de bras. J'appelle Wispa, qui me rejoint en agitant la queue avec excitation, et l'attrape par le collier.

« Un cambrioleur ! Je l'ai pris la main dans le sac ! » crie Giorgio d'un air triomphant en se tournant vers nous.

L'autre homme est visiblement au supplice, l'épaule bloquée, du sang dégoulinant de son nez.

« Tom ? dis-je, effarée.

— Mais qu'est-ce que tu fous là ? s'exclame Michael, qui s'avance d'un pas quand Tom tente d'échapper à Giorgio.

— Vous le connaissez ? » Giorgio n'a pas l'air de vouloir desserrer son étreinte. « Il essayait de grimper par la fenêtre du premier étage, ou alors il en sortait, dit-il en désignant la fenêtre de ma chambre d'un mouvement de tête. Je l'ai attrapé par les chevilles. Je crois qu'un bout de la gouttière est tombé avec. »

Effectivement, des bouts de plastique noir jonchent le sol.

« Tom ! Mais qu'est-ce qui t'a pris, bon Dieu ? » Je hausse la voix, gagnée par la colère.

« J'appelle la police, dit Michael en sortant son portable.

— Attends ! » Je lui agrippe la main. « Tom ! Réponds-moi ! »

Tom tente à nouveau de se débattre, le visage tordu de rage et barbouillé de sang.

« Il faudrait peut-être appeler une ambulance aussi », fait la voix de Sue derrière moi.

Michael, occupé à composer un numéro, ne répond pas.

Je fixe les deux hommes sur ma pelouse, incapable de comprendre ce qui se passe.

« Anna, tu es toute tremblante, rentre à la maison, dit Sue, qui pose la main sur mon épaule.

— Mais... » Je lui montre Giorgio et Tom.

« Pas de problème, j'ai les choses bien en main, déclare Giorgio avec un sourire.

— Il est ceinture noire », chuchote Michael, interrompant brièvement sa conversation avec l'opérateur de la police.

Sue et moi retournons dans la maison, suivies de Wispa, qui se promène avec son os en cuir d'un air tout excité.

« Qui c'est, ce type ? me demande Sue alors que je m'empare de la bouteille de barolo de Giorgio.

— Tu en veux ? »

Elle opine du chef.

« C'est mon voisin, dis-je en remplissant deux verres.

— Ton voisin ? Qu'est-ce qu'il faisait là ?

— Aucune idée. » Je m'assois lourdement à la table.

« Peut-être qu'il s'était enfermé dehors, et qu'il escaladait la clôture pour...

— Non, Sue, il n'habite pas à côté. Il n'habite même pas dans ma rue.

— Oh... » Sue prend une gorgée de vin.

« Je ne comprends pas du tout ce qui se passe », dis-je, avant d'éclater en larmes.

Sue se rapproche de moi, et me passe un bras autour des épaules. Elle me console comme une mère le ferait avec son enfant. Nous restons assises à la table de la cuisine jusqu'à ce que le bruit perçant de la sonnette rompe le silence. Sue se précipite à la porte, et fait entrer deux policiers. L'un est le sosie vocal de Gary Sinise qui est passé chez moi il y a quelques jours. Il a l'air plus agréable cette fois-ci, presque amical. Son collègue est si jeune que c'en est choquant, avec une bouille imberbe de bébé et des cheveux blonds tirant sur le blanc, coupés court. Ils s'arrêtent un bref instant dans la

cuisine, puis Sue les guide vers le jardin. J'entends des éclats de voix et des bruits de lutte. Puis le calme revient, entrecoupé de braillements du talkie-walkie des policiers. Après ce qui semble être une éternité, Michael et Giorgio apparaissent à la porte de la cuisine, suivis des deux policiers qui escortent Tom. Il a des menottes aux poignets.

« Il refuse de dire quoi que ce soit, déclare Gary Sinise.

— Même son nom, ajoute Michael.

— Il s'appelle Tom Collins. Et je peux vous donner son adresse...

— Non ! » crie Tom en essayant de se dégager.

« Du calme, l'ami. » Le policier au visage de bébé le retient fermement.

« Vous le connaissez ?

— Il habite à quelques rues d'ici. Il a retrouvé ma chienne dehors un jour et l'a ramenée chez moi. Je l'ai croisé quelques fois depuis. Et je suis allée à une fête chez lui, j'ai rencontré sa femme, Samantha...

— Tais-toi ! crie Tom.

— Allez, avance, dit Face de bébé, qui le pousse dans le couloir.

— Vous savez ce qu'il faisait dans votre jardin ?

— Aucune idée. » Je commence à avoir l'impression de radoter.

« Vous ne l'avez pas invité ?

— Non, dis-je en secouant la tête. Certainement pas.

— D'accord. » Gary Sinise m'adresse un sourire rassurant. « On va l'emmener au poste, et s'occuper de la paperasse. Vous allez porter plainte, j'imagine ?

— Oui, répond fermement Michael. Ce type essayait de s'introduire chez elle. »

Il me regarde, et je hoche la tête.

« Combien de temps allez-vous le garder au commissariat ? Je veux dire... il ne reviendra pas ici ce soir ?

— Oh, non, s'esclaffe le policier. Ne vous en faites pas pour ça, madame. Il ne reviendra plus. »

La porte d'entrée se referme derrière Tom et les policiers. Rassemblés dans la cuisine, mes invités m'observent avec inquiétude. Leur attention m'étouffe.

« Excusez-moi, il faut que j'aille aux toilettes, dis-je en me levant, les jambes tremblantes.

— Ça va aller ?

— Oui, merci, Sue. Je reviens tout de suite », dis-je d'un ton aussi guilleret que possible.

Dans la salle de bains, je contemple mon visage dans le miroir. Qu'est-ce qui se passe, bon sang ? Pourquoi un homme qui semblait si sympa, si normal, chercherait-il tout à coup à s'introduire chez moi ? Qu'essayait-il de faire ? C'en est trop. Je sens une nouvelle crise de larmes monter, et m'asperge le visage d'eau froide pour l'arrêter. Quand je relève la tête, mon maquillage est fichu, des traînées de mascara dégoulinent sur mes joues. Je les essuie, sans prendre la peine de me remaquiller.

Quand je retourne à la cuisine, une odeur de fromage brûlé m'accueille. Mes invités sont regroupés autour des restes de mes aubergines *alla parmigiana*, carbonisées, immangeables.

« Bon, dit Michael d'un air enjoué. Et si je vous invitais tous à dîner à la Spaniards Inn ?

— En fait, j'allais proposer la même chose. Permettez-moi de vous inviter pour fêter ma rencontre avec les amis adorables de ce garçon merveilleux, charmant et sexy, dit Giorgio en enlaçant Michael, qui rayonne de bonheur.

— Très bonne idée », dis-je, soulagée que personne n'ait reparlé de Tom.

Vingt et un jours plus tard

Il fait encore nuit quand je me réveille, suffoquant sous le poids de ma couette en duvet d'oie de Sibérie, le cœur battant à tout rompre. Persuadée d'avoir été alertée par un bruit dans le jardin, je reste pétrifiée dans mon lit, en sueur, guettant un signe d'intrusion. Mais la maison est silencieuse, et Wispa ronfle paisiblement dans son panier à côté de la porte de la chambre. Je jette un œil à mon iPhone. Cinq heures du matin. J'ai lu quelque part que c'était l'« heure de l'angoisse », lorsque notre taux de cortisol est au plus haut et notre glycémie au plus bas. L'hormone du stress incite notre cerveau à produire des pensées anxiogènes et négatives qui exacerbent la fièvre et l'effroi. Tandis que les souvenirs de la veille commencent à me revenir, mon stress et mon angoisse augmentent encore. Il faut que je contacte la commissaire Jones, que je me renseigne sur la situation. Mais il est trop tôt pour appeler qui que ce soit. Je me sens terriblement seule, et impuissante. Qu'ai-je fait de ma capacité habituelle à rebondir, de la combativité qui m'a si bien servie toutes ces années ? Enfin, il n'y a qu'à voir où ça m'a menée, me dis-je avec amertume. Je suis au chômage, insignifiante, célibataire, et un dentiste me harcèle. Mon ex est porté disparu, ma meilleure amie a été assassinée et mon amant clandestin de Hampstead Heath est mort. Et je n'arrive pas à me défaire du sentiment que tous ces drames tournent autour de moi, d'une certaine manière. Mais pourquoi, et comment ? Je ne me sens plus tellement à l'abri dans mon lit. Je me lève et traverse la maison plongée dans le noir jusqu'à la cuisine, où m'attendent les restes calcinés des aubergines *alla parmigiana*. Le plat qui les contient est irrécupérable. J'emballage le tout dans un sac plastique, que je jette à la poubelle. Puis je m'assois à la table de la cuisine pendant que la machine à café se met en route. Pourquoi Jones ne m'appelle-t-elle pas ? me dis-je en fixant mon téléphone. Mais il n'est même pas six heures, et mon portable restera muet pendant quelques heures encore. Voilà donc à

quoi j'en suis réduite : attendre le coup de fil d'une femme que je connais à peine, une femme qui ne s'intéresse à moi que par devoir professionnel. C'est auprès de ce genre de personne que je cherche du réconfort, maintenant ? Je suis devenue bien pitoyable, et bien seule.

Le café est prêt, et j'avale la première gorgée de ma ration quotidienne de caféine. Tandis que le liquide me brûle l'estomac et me secoue les nerfs, mon corps émerge lentement de sa torpeur. Il faut que je me dépêtré de cette humeur morose, que j'essaie de réfléchir de manière rationnelle à la situation. Dans mon état d'esprit actuel, je ne me vois pas retrouver du travail. En tout cas pas un travail qui me permettrait de garder le même niveau de vie. Il faut que j'envisage de vendre ma maison, de migrer vers une banlieue plus abordable, du côté de Finchley ou de Southgate, peut-être, de troquer ma BMW contre une voiture moins coûteuse, une Ford ou une Vauxhall. Pour reprendre l'affreux jargon des entreprises américaines, il va falloir dégraisser. Déménager ne serait pas une si mauvaise idée, dans le fond ; ça m'aiderait peut-être à mettre un frein à la folie furieuse qu'est devenue ma vie privée ces derniers temps. Oui, l'anonymat de la banlieue, c'est exactement ce qu'il me faut, me dis-je en ouvrant mon ordinateur portable. Une recherche rapide sur les sites de logement refroidit mon enthousiasme à quitter Highgate. Je me rappelle toutes les raisons qui m'ont poussée à m'installer dans ce quartier il y a trois ans, au prix d'un emprunt immobilier ridiculement élevé. Rien n'a changé depuis. Avec un budget serré, on peut acquérir un studio dans la banlieue lointaine d'Erith ou « investir dans un superbe projet de développement » dans le patelin encore plus paumé de Purfleet. Je frissonne rien que d'y penser, avant de m'apercevoir que je suis frigorifiée. Le chauffage, programmé à une heure plus tardive le week-end, ne s'est pas encore mis en route, et il fait un froid de canard dans la maison. Je regagne lentement mon lit et me glisse sous la couette. Alors que mon corps commence à se réchauffer, je m'endors, rêvant d'agents immobiliers et de vendeurs de voitures tout droit sortis de l'enfer.

Un air de piano me réveille, la sonnerie de mon iPhone. C'est Michael. Il me demande comment je vais, puis nous passons à l'incident rocambolesque de la veille.

« Il y a du nouveau, dit Michael d'un ton léger. Tom porte plainte.

— Quoi ?! » Je n'en crois pas mes oreilles.

« Contre Giorgio, pour coups et blessures.

— Ce n'est pas possible !

— Eh bien si. C'est un peu plus grave qu'une simple agression, et la peine encourue va jusqu'à cinq ans de prison ou une amende – à condition qu'on le mette en examen, bien sûr.

— Mais c'est absurde ! D'accord, Tom a fini le nez cassé, mais ça se justifiait.

— Je sais, c'est assez dingue ; il prétend avoir subi un traumatisme cervical à cause de Giorgio. Et attends, il y a encore mieux : il l'attaque pour dommages psychologiques.

— Mon Dieu, ce type est complètement cinglé. Qu'est-ce qu'il fabriquait chez moi, d'abord ?

— Je ne sais pas ce qu'il a inventé. Je suis sûr que sa femme lui a concocté une excuse plausible. Elle le soutient entièrement, à ce qu'il paraît. Et je dois dire qu'ils ont un bon avocat.

— Je suis vraiment désolée, Michael. Je m'en veux terriblement. Rien de tout ça ne serait arrivé si...

— Ne t'en fais pas, mon chou, ça va aller. Je suis sûr qu'on trouvera ça hilarant après coup.

— Ça ne me fait pas rire, là.

— Tout ira bien. Écoute, ça te dirait de passer chez nous ce soir ? On organise une petite fête avec Giorgio.

— Merci beaucoup, c'est gentil, mais je pense que j'ai besoin de rester un peu seule. Pour faire le point...

— Au lieu de boire du vin, dit Michael en riant. Je comprends tout à fait. Mais n'hésite pas à passer, si tu changes d'avis.

— Ça marche, merci. »

Avant de reposer mon portable, je regarde l'horloge. La vache, il est bientôt onze heures. J'ai dormi cinq heures. Étonnant que Wispa ne soit pas venue me réclamer sa promenade. Je saute du lit, poussée par la culpabilité. Avant d'aller courir avec ma chienne, je passe un coup de fil à la commissaire Jones. Je tombe sur son répondeur, mais ne laisse pas de message. Je ne sais pas trop quoi lui dire.

C'est une magnifique journée d'automne, et Wispa et moi prenons le chemin de Hampstead Heath. Pendant que nous descendons Fitzroy Park à petites foulées, mon esprit commence à s'éclaircir et je parviens à me concentrer sur les événements de ces dernières vingt-quatre heures. Pourquoi Tom essayait-il de s'introduire chez moi ? Il m'a toujours fait

l'effet d'un type gentil, sympa. Et puis il y a Samantha, le pilier discret de la famille Collins, prête à soutenir son homme pour le meilleur et pour le pire. La femme qui connaît mon secret. Sauf que ce n'est plus un secret depuis que j'ai tout raconté à Jones. J'ai l'intuition que tous ces éléments sont liés d'une manière ou d'une autre, qu'une logique tordue explique ce qui m'est arrivé ces derniers temps ; mais quelle qu'elle soit, elle m'échappe encore.

Quand je pénètre dans le parc, sa beauté automnale me laisse sans voix. L'étang scintille sous la lumière chaude du soleil, des foulques noires apparaissant çà et là à la surface. L'endroit fourmille de gens, des promeneurs de chiens, des joggeurs, des familles avec des enfants, qui profitent tous des derniers rayons avant que la morosité de l'hiver s'abatte sur le paysage. Je remonte la colline à toute allure, puis ralentis pour tourner dans les bois. Il fait beaucoup plus sombre, ici, et l'endroit est quasiment désert, la plupart des promeneurs préférant rester au soleil. Un frisson me parcourt, et je m'arrête brusquement. L'air humide et froid charrie une odeur de feuilles pourrissantes, de matière en décomposition, de moisissure. L'odeur de la mort. Quelque part dans ces bois, le mannequin Dior a vécu ses derniers instants, luttant pour survivre, tentant désespérément de respirer, sombrant dans l'inconscience, les ténèbres se refermant autour de lui. Je ne sais pas comment il est mort ; la police n'a pas révélé les détails, et je n'ai rien demandé à Jones. Je ne veux pas le savoir. Je veux me souvenir de lui tel qu'il était de son vivant. J'ai très froid, tout à coup, malgré mon cœur qui bat la chamade. Je n'arrive pas à me défaire de l'impression que quelqu'un est tapi dans l'ombre des fourrés, en train de m'observer, d'épier mes moindres gestes. Je sais qu'un violeur et un meurtrier rôdent encore dans les parages, et pourtant je reste attirée par cet endroit, incapable de lui résister. Je siffle doucement pour appeler Wispa, qui farfouille dans les feuilles humides un peu plus loin. Elle revient aussitôt en remuant la queue. Ça ne doit être que le fruit de mon imagination, alors, mais le sentiment de danger persiste. Je jette un coup d'œil par-dessus mon épaule, et entreprends de repartir à reculons vers la partie claire et dégagée du parc. Je continue de fixer les fourrés sombres, l'oreille tendue, me préparant à l'événement terrible qui ne va pas tarder à se produire, j'en suis certaine. Une branche craque sous mon pied, je glisse dans la boue et bascule en arrière, atterrissant durement sur le sol. Je me relève immédiatement, le souffle court, tremblante. L'espace découvert de la pelouse, où je serai en sécurité parmi d'autres gens, n'est qu'à quelques

pas. Je me retourne et m'élanche dans sa direction, suivie d'une Wispa bondissante. La lumière et la chaleur du soleil m'accueillent, mais je continue à courir à toute allure jusqu'à ce que j'aperçoive du monde – un ado avec un cerf-volant, une joggeuse en survêtement rose, un vieux couple avec un vieux chien, une famille avec des enfants piaillants. Je cours vers le bruit et le mouvement, vers la sécurité et la vie.

Je ne m'arrête qu'une fois de retour à côté des étangs, où un petit groupe s'est rassemblé près d'une tente de l'association de protection des oiseaux. Je me dirige vers le panneau d'affichage, dans le seul but de me rapprocher d'autres gens. Au milieu de la communauté rassurante des ornithologues amateurs, je fixe le panneau sans en distinguer aucun détail, me concentrant sur ma respiration et mon rythme cardiaque. Lorsque mon pouls s'est apaisé, je repars vers Merton Lane, veillant à rester dans le champ de vision des promeneurs.

Une fois chez moi, je cherche le numéro du serrurier du quartier pour réclamer une intervention d'urgence. Ils ont l'air très occupés, mais quand je leur annonce que je suis prête à payer le déplacement deux fois son prix pour que les serrures soient changées le plus vite possible, ils acceptent de m'envoyer quelqu'un sur-le-champ. Il faudra aussi que j'appelle Dennis, mon homme à tout faire, pour qu'il jette un œil à la gouttière endommagée pendant la bagarre d'hier soir. Je le chargerai d'examiner la palissade du jardin, et peut-être de poser du fil barbelé aux endroits les plus vulnérables. Je sais que ça n'empêchera personne de s'introduire chez moi, mais le fait de prendre des mesures pour renforcer la sécurité de ma maison me rassurera.

Le serrurier est le même que celui qui est passé la dernière fois. S'il est surpris par la fréquence à laquelle je change mes serrures, il ne le montre pas, se mettant simplement au travail. Vingt minutes plus tard, il me tend un nouveau trousseau de clés, récupère mon chèque et me dit : « À bientôt », avec un grand sourire. Je tire le verrou derrière lui, vérifie que les portes donnant sur le jardin sont bien fermées aussi, puis monte prendre une douche. Je reste sous le flot d'eau chaude jusqu'à ce que les miroirs se couvrent de buée et que la salle de bains se transforme en sauna. Le reste de la maison paraît glacial, en comparaison. Je redescends dans la cuisine pour me préparer des œufs brouillés au chorizo et aux champignons. Rassasiée par ce petit plat, je commence enfin à me détendre. Je suis bien décidée à

passer un samedi normal, à prendre des nouvelles de mes amis, mitonner un dîner tout simple et regarder un film sur la plateforme VOD de la BBC.

Mon rythme cardiaque s'accélère à nouveau quand on sonne à la porte. Wispa se précipite vers l'entrée en aboyant, mais elle remue la queue. C'est quelqu'un qu'elle connaît. J'accroche la chaîne, puis entrebâille la porte. La commissaire Jones se tient devant moi, vêtue de sa polaire du week-end. J'aperçois sa Mini rouge garée derrière ma voiture quand je lui ouvre. Elle s'excuse d'arriver à l'improviste, mais je lui assure que ça ne me dérange pas. Je lui propose un café, qu'elle accepte avant de s'installer à la table de la cuisine.

« Tom Collins est en garde à vue, m'annonce-t-elle de but en blanc.

— Tiens ! Ça m'étonne que sa femme n'ait pas encore réussi à le faire sortir. Comme vous le savez sûrement, elle a porté plainte contre le copain de Michael pour coups et blessures.

— Oui, répond Jones avec un haussement d'épaules quasiment imperceptible. Anna, ce que je vais vous dire n'a pas encore été annoncé officiellement. Mais je pense que vous avez le droit de le savoir. »

Elle marque une pause ; je retiens mon souffle. Son téléphone émet un bip, mais elle n'y prête pas attention.

« Nous avons envoyé un échantillon d'ADN de Tom aux laboratoires de la section scientifique. Ils peuvent analyser les prélèvements urgents en huit heures. Nous venons de recevoir les résultats. »

Elle s'interrompt à nouveau, et j'attends qu'elle poursuive, ne sachant pas bien ce qu'elle va m'annoncer.

« C'est le même ADN, Anna. Le même que celui du violeur de Hampstead Heath. »

Je la dévisage, bouche bée. Ce n'est pas possible.

« C'est très sérieux, Anna. Nous sommes en train de vérifier ses alibis pour toutes les dates en question, mais il semble que Tom soit le violeur du parc.

— Mais c'est impossible. Il a une femme et des enfants... Il est dentiste... » Dès que la phrase sort de ma bouche, je me rends compte à quel point elle est ridicule.

« Je sais, dit Jones avec un sourire triste. La plupart des violeurs semblent parfaitement ordinaires et inoffensifs. Jusqu'à ce qu'ils passent à l'acte.

— Est-ce que... ? Est-ce qu'il... ? »

Je n'arrive pas à lui demander s'il est aussi coupable des meurtres, mais Vic devine ma question.

« On ne le sait pas encore, mais c'est probable.

— Oh, mon Dieu. » Une lassitude extrême me submerge. Je ne suis pas choquée, ni en colère, juste affreusement triste. « Si seulement j'avais su... J'aurais pu l'arrêter.

— Non, Anna. » Vic me pose la main sur l'épaule. « Vous n'auriez rien pu faire. Ne vous en voulez pas.

— Mais pourquoi ?

— Pourquoi les gens commettent-ils des actes violents ? » Elle soupire. « Il y a mille réponses possibles. Parce que c'est la nature humaine ?

— Qu'est-ce qui va se passer, maintenant ?

— La procédure habituelle : il sera mis en examen, et restera incarcéré jusqu'à l'audience.

— On ne le relâchera pas sous caution ?

— Ça m'étonnerait, vu la gravité des crimes.

— Vous pensez vraiment qu'il est coupable ? »

Je n'arrive toujours pas à me faire à ce qu'elle vient de dire.

« C'est ce qu'affirment les preuves. » Son portable émet un nouveau bip, et cette fois, Jones le regarde. « Désolée, mais je dois y aller. C'est une journée chargée. »

Je referme la porte derrière elle, puis retourne dans la cuisine. Tom est le violeur du parc. Je ne m'attendais pas à ça, même après son intrusion inexplicquée de la veille. Je ne sais pas si je devrais me laisser aller au soulagement. Ces derniers mois ont été tellement mouvementés... Ressortira-t-il un jour quelque chose de bon de cette période de ma vie ? J'en doute.

Je déverrouille la porte du jardin pour sortir sur la terrasse pavée. L'endroit semble paisible, bien qu'un peu négligé. À part les morceaux de gouttière que quelqu'un a soigneusement empilés près de la palissade, il ne reste quasiment aucun signe de la bagarre d'hier soir. On croirait qu'il ne s'est rien passé. C'est ça, la vie, me dis-je : on efface toute trace de chaos, on fait disparaître ses blessures sous un tissu cicatriciel, on guérit. Je me rappelle que Pia doit passer demain pour son traitement de choc. Après sa visite, le jardin paraîtra encore plus tranquille, immaculé, une toile vierge prête à être peinte par mes humeurs. Sauf qu'elle n'est pas vierge, en réalité. Elle a beau avoir l'air presque parfait, elle garde le souvenir de l'altercation

d'hier, de sa fureur, de son agressivité. Je retourne dans la cuisine en refermant la porte derrière moi, mais cette sensation ne me quitte pas. La maison me paraît oppressante et froide, chargée d'ondes menaçantes, comme si un inconnu qui me haïssait s'y était installé à mon insu. Je mets le chauffage en route, allume la chaîne hi-fi. Le son fluide et jazzy du Hidden Orchestra envahit les pièces, mais ne parvient pas à alléger l'atmosphère lugubre. J'ai besoin de sortir, de me vider la tête, de m'imprégner de l'énergie positive d'autres personnes. Je prends mes clés de voiture et quitte la maison, sans trop savoir pourquoi je le fais ni où je vais. Wispa me suit de près, et je n'ai pas le cœur de l'abandonner. Nous montons toutes les deux dans la voiture, une des rares occasions où Wispa est autorisée à s'installer sur le siège passager, la place qu'elle préfère. Je démarre, manquant de percuter une autre voiture qui doit freiner brusquement pour me laisser passer. Nous descendons Highgate Hill, négocions les méandres du rond-point d'Archway Road puis continuons sur Holloway Road. Chose étonnante pour un samedi après-midi, il y a très peu de circulation, et nous traversons Highbury Corner, Islington et Shoreditch en un rien de temps pour bientôt atteindre ma destination improvisée, Brick Lane. C'est le quartier que je fréquentais à l'époque où j'étais une productrice free-lance toute fraîche et passionnée, sans un sou en poche mais avec du temps et des idées à revendre qui devaient me mener jusqu'au tapis rouge du festival de Cannes. Le tapis rouge s'est envolé ; mes rêves de jeunesse ont succombé au pragmatisme d'une vie confortable en entreprise.

Je laisse ma voiture dans une petite rue, devant un bâtiment délabré décoré d'une magnifique fresque de *street art*, un mélange de collages, de peinture à la bombe et de tags. Tenant fermement Wispa en laisse, je passe devant des boutiques avant-gardistes tout juste rénovées avant de me mêler à la circulation piétonne de Brick Lane. Il y a du monde dans la rue, la foule bigarrée des habitants du coin se mêlant aux touristes épatés qui photographient la vie londonienne dans ce qu'elle a de plus vivant et de plus authentique. Je mets d'abord le cap sur le magasin de bagels en haut de la rue, commande leur sandwich spécial au pastrami avec une grosse cuillerée de moutarde et le déguste dehors sur un petit banc, à côté d'un vieil homme coiffé d'un chapeau melon qui a toujours fait partie du décor, d'aussi loin que je m'en souviens. C'est le jour de chance de Wispa : elle a droit à un gros morceau de bœuf qu'elle avale en une bouchée goulue. Une fois repues, nous descendons tranquillement Brick Lane, en regardant les

vitrites. Je m'arrête dans une boutique de vêtements décalée tenue par deux Italiens qui commercialisent leur propre ligne de pantalons sarouels. Encouragée par Marco, le moustachu, j'en achète trois sur un coup de tête, avec différents tissus et motifs. Il est temps que je me débarrasse de mes oripeaux d'employée de bureau pour retrouver un peu de mon ancien style urbain branché. Après ça, je jette mon dévolu sur deux superbes vestes dans le magasin d'en face. Cette séance de thérapie par le shopping terminée, je me dirige vers le café du Vintage Emporium sur Bacon Street, un salon de thé de style victorien et l'un des rares endroits du quartier à accepter les chiens. Wispa se lie immédiatement d'amitié avec le lévrier ébouriffé de la maison, pendant que je commande un cappuccino et une part d'un gâteau au café et aux noix qui m'a l'air succulent. Tandis que je m'absorbe dans l'atmosphère bohème du lieu, refusant de regarder mon téléphone, je sens l'angoisse qui me tenait en étau ces derniers jours commencer à lâcher prise. Voilà ce qui m'a manqué toutes ces années passées derrière mon bureau d'employée. Et voilà ce que je vais reconquérir. J'ouvrirai une galerie, c'est décidé. Il y a encore un tas d'endroits libres à louer dans le coin. Je chercherai des artistes qui n'entrent dans aucune case, et monterai des expositions d'art urbain, graffitis, collages, pochoirs, peinture, installations... J'organiserai des ateliers, créerai un lieu de travail et de rencontres pour les artistes. Voilà ce que je vais faire. J'arriverai peut-être à enrôler Michael dans le projet. Sue serait peut-être tentée aussi, même si je ne la vois pas renoncer à la sécurité d'un emploi à temps plein à cause d'Olive. Alors que l'apport de sucre commence à faire effet, je me sens prête à prendre ma nouvelle vie à bras-le-corps.

Quand Wispa et moi ressortons du Vintage Emporium, le temps s'est gâté, il commence à pleuvoir. Nous retournons à la voiture au pas de course, et l'atteignons trempées comme des soupes. J'allume le chauffage à pleine puissance, savoure la chaleur qui monte de mon siège. La circulation londonienne fluctue selon la météo ; qui dit pluie dit embouteillages immédiats. Nous repartons vers Old Street à une allure d'escargot, une odeur de chien mouillé dans la voiture.

Au bout d'une heure interminable, nous atteignons Highgate, après avoir roulé à une moyenne de dix kilomètres heure sur tout le trajet, si l'on en croit l'ordinateur de bord. J'adore les week-ends à Londres, mais le temps qu'on perd dans les bouchons réussit presque à tuer le plaisir de la promenade. À cause de cette pluie déprimante, il ne reste plus une seule

place libre dans ma rue. Je pousse jusqu'à la rue commerçante avant de décrire une petite boucle pour rentrer chez moi. Toujours rien. Je repars pour un plus grand tour, et m'aperçois tout à coup que je suis dans la rue de Tom et Samantha. Je jette un coup d'œil à leur maison en passant devant. Elle m'a l'air sombre et abandonné. Peut-être que Samantha a emmené les enfants chez des parents à la campagne, me dis-je. C'est ce que font les épouses des hommes tombés en disgrâce dans les romans policiers, non ? Une voiture arrive dans l'autre sens, ce qui signifie que l'une de nous deux va devoir faire marche arrière jusqu'au bout de la rue pour dégager le passage. J'ai horreur de ce genre de manœuvre, alors je me contente de m'arrêter en espérant que l'autre conducteur sera plus accommodant. L'autre voiture s'immobilise aussi, allume ses phares. C'est mal parti. Je suis en train d'examiner mon rétroviseur pour voir si je ne peux pas reculer en fin de compte, quand l'autre véhicule fait un bond en avant, s'arrêtant à quelques centimètres de mon pare-chocs. Je distingue le visage de la conductrice, pâle et déformé par la rage. C'est Samantha. Elle me fixe d'un air haineux, et je lui rends son regard, sans trop savoir comment réagir. Puis elle ouvre sa portière pour descendre. Je vérifie d'instinct que le système de verrouillage de ma voiture est enclenché. Wispa lâche un aboiement d'alarme lorsque Samantha s'approche de nous. Elle tire sur la poignée de ma portière, puis abat sa paume sur la vitre.

« Ça y est, tu es contente ? me crie-t-elle derrière la fenêtre. Tu es venue nous narguer ? »

Je sursaute quand elle se remet à frapper la vitre.

« Tout est ta faute, sale garce manipulatrice ! Tu l'as détruit ! »

Je reste pétrifiée sur mon siège, alors que Wispa aboie furieusement contre Samantha, essayant de me grimper dessus pour atteindre la fenêtre.

« Ce n'est pas ta première victime, hein ? C'est ta méthode habituelle, c'est ça ? Tu t'amuses avec des hommes honnêtes, tu les aguiches, jusqu'à ce qu'ils perdent la tête ! Je parie que ce n'était pas la première fois que tu venais à la clinique non plus ! » Un crachat s'écrase sur la vitre, à quelques millimètres de mon visage. « Si seulement tu n'avais jamais fait irruption dans notre vie ! Si seulement tu étais morte ! Sale traînée, vipère ! »

Je passe la marche arrière et entreprends fébrilement de reculer dans la rue, tentant d'échapper à Samantha. Elle me suit, frappant le capot de ma voiture avec ses poings. J'écrase l'accélérateur, ma voiture fait une embardée sur la gauche et mon rétroviseur accroche un des véhicules garés

le long du trottoir. Des éclats de verre et des bouts de plastique craquent sous mes roues pendant que je continue sur ma lancée, jusqu'à atteindre l'autre bout de la rue. En me retournant, j'aperçois Samantha, qui se tient immobile au milieu de la route. Quelqu'un court vers elle, le doigt pointé dans ma direction. Je fais marche arrière dans la rue principale avant de repartir. Il me faut un moment pour reprendre mes esprits. Je suis en train de dévaler Hampstead Lane, bien au-dessus de la limite de vitesse, les deux mains sur le volant, jointures blanchies. Quand j'essaie de décrisper les doigts, je me rends compte que je tremble. Wispa m'observe depuis son siège, gémissant doucement. Je ralentis, me gare sur le bas-côté et coupe le moteur. Mais pourquoi suis-je passée dans leur rue, bon sang ? Je veux croire que c'était bel et bien une erreur, et pas un coup tordu de mon inconscient. Non, je ne savais vraiment pas où j'allais, je cherchais seulement une place de parking. Quel désastre. Je parie que Samantha va me dénoncer à la police ; Dieu seul sait quel mensonge elle inventera. Il ne manquait plus que ça. Comme si ça ne suffisait pas qu'elle m'estime responsable du comportement de Tom, elle va pouvoir ajouter un nouveau méfait d'Anna Wright, la harceleuse folle, à sa liste d'accusations. Il faut que j'appelle Jones pour lui donner ma version de l'histoire avant que Samantha porte plainte. Je parie qu'elle a la police au bout du fil en ce moment même. J'ai intérêt à m'activer. En remettant le contact, je me souviens de la voiture que j'ai heurtée pendant ma manœuvre. Je ferais mieux d'aller arranger ça. Je n'ai aucune envie de m'aventurer une nouvelle fois sur le territoire de Samantha, mais c'est inévitable. Je me gare quelques rues plus loin, griffonne un mot d'excuse accompagné de mon numéro de téléphone sur une vieille carte postale retrouvée dans ma boîte à gants, laisse Wispa dans la voiture et pars en mission commando. Au moins, il ne pleut plus. Je jette un coup d'œil prudent à la rue de Tom et Samantha. Elle m'a l'air déserte. Je remonte rapidement la file des voitures garées jusqu'à apercevoir des débris de rétroviseur sur le sol. Par chance, le véhicule endommagé est toujours là. Je me dépêche de glisser mon mot sous un essuie-glace puis repars à toute allure. Je ne m'arrête qu'une fois de retour à ma voiture, où Wispa m'accueille avec euphorie.

« Allez, on rentre », lui dis-je, et elle semble d'accord.

Cette fois, j'arrive à trouver une place juste devant chez moi. Sans même vérifier si ma voiture n'a pas été endommagée, je me dirige vers la porte d'entrée.

Il fait froid et humide dans la maison. Je tourne le verrou puis accroche la chaîne. Ça va, j'ai assez vu le monde extérieur pour aujourd'hui. J'allume le chauffage, et tandis que les radiateurs commencent à émettre des tintements annonciateurs de chaleur, je m'enfouis sous les couvertures du canapé, un verre d'Aberlour bien rempli à la main. Je sais que je devrais appeler Jones, mais je n'en ai pas le courage. La chaleur réconfortante du whisky se propage dans mon ventre, détendant tout mon corps. Alors que je reprends une gorgée, mes paupières commencent à s'abaisser, les contours des meubles de la pièce se brouillent, et je m'endors.

À travers les brumes du sommeil, j'entends mon téléphone sonner ; mon corps semble quasiment paralysé, mes membres trop lourds pour remuer. J'essaie d'ouvrir les yeux, mais ce geste aussi semble me demander trop d'efforts. Je dérive à nouveau, avant d'être réveillée par un aboiement d'avertissement de Wispa. Elle n'a pas bougé de sa place au pied du canapé, mais ses oreilles sont tendues, ses yeux intelligents sur le qui-vive.

« Qu'est-ce qu'il y a ? »

Ma question est un marmonnement à peine audible. J'ai la tête qui tourne, le corps toujours trop pesant pour me déplacer. Wispa émet un grondement sourd, fixant la porte ouverte du couloir. J'essaie de me concentrer, mais il fait trop sombre pour que je distingue quoi que ce soit. Mon cœur bat de plus en plus vite, je me force à me redresser, mais mes jambes se dérobent quand je tente de me lever. Je retombe sur le canapé, haletante. Quelque chose ne va pas ; je fais peut-être une intoxication alimentaire, ou alors une attaque. Dans tous les cas, j'ai besoin d'aide. Je cherche fiévreusement mon portable, et le retrouve par terre, à côté des pattes avant de Wispa. Il me faut un moment pour faire la mise au point sur l'écran, mais je réussis enfin à composer le numéro des secours. Quand l'opérateur me demande quel service je cherche à joindre, je ne réussis qu'à émettre une longue plainte. Désespérée, j'appuie maladroitement sur le bouton pour raccrocher. Je repose mon téléphone, essaie de parler. Au bout d'un moment, je parviens à prononcer quelques mots, plus ou moins intelligibles. Wispa me fixe, les oreilles dressées, d'un air curieux et perplexe. Quand j'arrive à me concentrer sur mon portable, je parcours tant bien que mal la liste des contacts jusqu'à retrouver le numéro de Jones. Elle me répond aussitôt, et écoute patiemment mes divagations laborieuses sur ce qui m'arrive. Puis elle me dit que les inspecteurs Kapoor et Montgomery sont en route. Je raccroche, soulagée d'avoir réussi à m'exprimer assez

clairement pour qu'elle me comprenne. Wispa s'est recouchée à mes pieds. Je ramène la couverture sur moi et ferme les yeux. Après une seconde ou deux, à ce qu'il me semble, la sonnette retentit, son bruit violent transperçant ma torpeur. Mon cœur se remet à battre la chamade. Wispa se rue dans le couloir en aboyant. Que faire, maintenant ? Je suis en train de récupérer mon portable, quand j'entends quelqu'un crier par la fente de la boîte aux lettres.

« Mademoiselle Wright ? Anna ? C'est l'inspecteur Kapoor ! »

L'inspecteur Kapoor ? Qu'est-ce qu'il fait là ?

« Oui, dis-je dans un coassement.

— Anna, ouvrez-nous, s'il vous plaît ! »

J'essaie de me lever, mais la pièce tanguet et tourne autour de moi. Je me raccroche au canapé jusqu'à ce que le roulis s'arrête, puis me dirige laborieusement vers le vestibule, les jambes lourdes et ankylosées.

« Anna ! » L'inspecteur Kapoor tambourine à la porte.

« Une minute », je marmonne.

Une fois dans le couloir, je longe lentement le mur jusqu'à la porte d'entrée. J'aperçois une forme floue derrière la vitre, et Wispa qui aboie en remuant la queue. Je mets une éternité à détacher la chaîne pour ouvrir la porte. Il y a une policière derrière l'inspecteur Kapoor. Elle est grande et blonde, longs cheveux noués en queue de cheval sévère.

« Bonjour, Anna, je suis l'inspecteur Montgomery. Vous permettez qu'on entre ? »

Je hoche la tête ; parler serait trop pénible. Les deux policiers me conduisent avec précaution à la cuisine, où ils me font asseoir sur une des chaises.

« Vous pouvez essayer de nous raconter ce qui s'est passé ? »

C'est difficile, parce que je ne le sais pas vraiment.

« Vous avez bu, Anna ? demande Montgomery. Vous avez pris quelque chose ? »

Je la regarde sans comprendre.

« Je ne sais pas.

— D'accord, ne vous inquiétez pas. » L'inspecteur Kapoor me pose la main sur l'épaule. « Nous aimerions que vous veniez avec nous, Anna.

— Je suis en état d'arrestation ?

— Non, dit-il avec un sourire. Je voudrais qu'un médecin vous examine. » Il parle lentement, et fort. Trop fort. « Ne vous en faites pas.

Mais ce serait bien que vous veniez avec nous tout de suite. Vous pouvez faire ça pour moi ?

— Oui, dis-je, parce que je l’aime bien. Mais Wispa...

— Je m’en occuperai, pas de souci. Vous pouvez vous lever ? »

Au moment où je prends appui sur la table pour tenter de me redresser, le monde se remet à tanguer et sombre dans le noir.

Je me réveille dans une position inconfortable. Je suis avachie sur une chaise bleue rigide, encadrée de chaque côté par Kapoor et Montgomery. Nous nous trouvons dans une pièce étouffante peuplée de gens assis sur des rangées de chaises bleues. Sur le mur en face de moi, un écran plasma diffuse ce qui ressemble à une pub pour du double vitrage.

« Où suis-je ?

— Aux urgences de l’hôpital Whittington, dit Kapoor avec un sourire rassurant.

— J’ai eu un accident ?

— Tout va bien. Nous voulons juste qu’un médecin vous examine.

— Pourquoi ? »

Avant que l’inspecteur me réponde, une porte battante s’ouvre sur la droite et une infirmière en tenue bleue apparaît, prononçant mon nom. Kapoor et Montgomery me remettent sur mes pieds, et on me fait traverser un couloir jusqu’à un petit box. À mon grand soulagement, il y a un lit à l’intérieur. L’infirmière me prend le pouls et la tension, puis m’introduit un thermomètre dans l’oreille. Ça fait du bien d’être allongée.

J’ai dû m’assoupir, parce que c’est quelqu’un d’autre qui me réveille. L’homme est grand et a la mine chiffonnée d’une personne qui n’a pas dormi depuis des jours.

« Bonjour, Anna, je suis le docteur Duval, et je vais vous examiner, dit-il avec un accent français à couper au couteau.

— Où suis-je ? Je suis malade ?

— Les deux sympathiques policiers qui vous ont amenée s’inquiètent un peu pour vous.

— Qu’est-ce qui se passe ?

— On va faire quelques analyses, et on en saura plus. Ne vous en faites pas, Anna. »

Il prend mon visage entre ses mains et me regarde droit dans les yeux. C’est vraiment bizarre, mais je me laisse faire. Puis il se tourne vers

l'infirmière pour lui dire quelque chose à voix basse. La fatigue me submerge, et je ferme les yeux.

Je me réveille dans une autre pièce, sur un autre lit. Le silence règne, la lumière est faible. J'ai une perfusion reliée au bras ; un sac pendouille sur une perche de métal au-dessus de ma tête, un liquide translucide s'écoule dans le tube. Je suis à l'hôpital. Dans la pénombre, je distingue d'autres lits ; il y a cinq personnes dans la pièce. La femme près de la fenêtre ronfle comme un sonneur. Ma voisine est une vieille dame toute racornie, visage fripé et fatigué, corps minuscule à peine visible sous les draps. Je me rendors, jusqu'à ce qu'une voix forte me réveille. Elle émane du lit d'à côté.

« Et je repartirai dans ma Ferrari », dit la vieille femme.

Une infirmière de garde apparaît près d'elle sans un bruit.

« Vous n'irez nulle part, Margaret. Vous êtes à l'hôpital.

— Oh, pardon, mon chou. » La vieille dame a l'air parfaitement lucide.

« Pas de problème, Margaret. Essayez de vous rendormir.

— D'accord, mon chou. »

L'infirmière vérifie ma perfusion, puis disparaît dans le couloir. Je me rendors.

Vingt-deux jours plus tard

Je suis réveillée par le fracas métallique du chariot du petit-déjeuner. Il est sept heures et demie, et on nous sert des corn-flakes ou du porridge avec du lait. Les infirmières s'affairent de-ci de-là, distribuant des médicaments. Une petite file de patients capables de marcher se forme devant les toilettes. Deux infirmières s'occupent de ma voisine, Margaret, qu'elles lavent dans son lit, peignant délicatement ses fines mèches grises. Une infirmière énergique avec un fort accent de l'Europe de l'Est prend ma tension, mon pouls et ma température, ôte le cathéter de mon bras et m'informe qu'un médecin passera bientôt me voir.

J'ai dû me rendormir, parce que, lorsque j'ouvre les yeux, un homme de haute taille se tient près de mon lit.

« Bonjour, je suis le docteur Duval. On s'est vus hier, je ne sais pas si vous vous en souvenez. J'ai une bonne nouvelle : vous allez pouvoir rentrer chez vous aujourd'hui.

— Qu'est-ce que j'avais ?

— Nous avons trouvé une concentration de Diazépam dans votre système.

— Du Diazépam ?

— Du Valium. Vous avez peut-être pris trop de comprimés sans le faire exprès...

— Je ne prends pas de Valium. Je n'en ai jamais pris de ma vie. »

Le médecin pince les lèvres, et soupire d'une façon très française.

« Quoi qu'il en soit, nous avons trouvé une concentration de benzodiazépine et de ses métabolites dans votre sang. Si on ajoute l'effet de l'alcool, vous avez dû vous sentir plutôt mal en point. Mais il n'y avait rien de très grave, et vous pouvez rentrer chez vous. Des questions ? »

Ne trouvant rien à lui demander, je pince les lèvres avec un soupir, singeant son tic de Français. Le médecin semble saisir le message, puisqu'il

hoche la tête et passe au patient suivant. L'infirmière énergique d'Europe de l'Est réapparaît à mes côtés.

« Ça va, ma belle ? Vous allez rentrer chez vous, alors ? Vos affaires sont là, dit-elle en m'indiquant un petit casier à côté du lit. Vous pouvez vous changer ici. » Elle tire les rideaux de mon box. « Je crois que quelqu'un est venu vous chercher, ajoute-t-elle avec un geste vers le couloir.

— Qui ? »

Elle hausse les épaules avant de s'éloigner, laissant retomber le rideau. Je récupère mes vêtements dans le casier et les enfiler en toute hâte. Me remettre debout se révèle plus difficile. Une poussée de vertige m'oblige à me retenir au lit, mais la sensation passe après quelques minutes. J'ouvre le rideau et avance à pas hésitants vers le couloir. Un homme patiente au bureau d'accueil des infirmières. Lorsqu'il se retourne, je le reconnais. Mais qu'est-ce qu'il fiche là ?

« Inspecteur Kapoor ?

— Nav, je vous en prie. Comment ça va, Anna ? J'ai votre autorisation de sortie, dit-il en agitant un papier avec un sourire. Vous êtes prête ?

— Je crois, oui. » Je le dévisage d'un air perplexe. « Qu'est-ce que vous faites là ?

— J'ai pensé que vous auriez besoin d'un chauffeur. Vous aviez une mine affreuse hier... Enfin je veux dire, vous aviez bonne mine, mais vous vous sentiez sûrement très mal... »

Je le regarde s'embrouiller dans ses explications, et je suis quasiment certaine de le voir rougir.

« Vous êtes là à titre professionnel ? » Ma propre question me donne envie de rentrer sous terre, mais il faut que je le sache.

« Eh bien, c'est mon jour de congé normalement, mais la commissaire Jones pensait que ce serait une bonne idée que je passe vous voir.

— Oh, elle est au courant. »

Il acquiesce. Nous remontons lentement les couloirs de l'hôpital, puis Nav me fait traverser un hall à l'architecture moderne pour rejoindre une Ford Fiesta d'un gris immaculé garée à l'extérieur. Quelqu'un est assis à l'avant de la voiture, du côté passager. Je comprends de qui il s'agit quand nous nous approchons.

« Wispa !

— Oui, dit Nav avec un grand sourire. Je suis repassé la chercher hier soir pour l'emmener chez moi. Ça n'aurait pas été sympa de la laisser toute

seule. J'espère que ça ne vous dérange pas...

— Non, merci beaucoup », dis-je, débordante de gratitude.

S'il a pris soin de mon chien, c'est forcément quelqu'un de bien.

« Voilà vos clés, d'ailleurs. »

Il me tend les clés de ma maison, puis ouvre la voiture. Wispa en sort d'un bond, aboyant joyeusement, et se jette sur moi. Je suis obligée de m'appuyer à Nav pour garder l'équilibre. Une fois cette cérémonie d'accueil terminée, nous repartons, avec ma chienne affalée sur la banquette arrière.

« J'espère qu'elle n'a pas mis le bazar dans votre voiture toute propre, dis-je.

— Non, répond Nav en souriant. Elle est super. J'avais un springer anglais avant, il mettait des poils partout.

— Merci infiniment de vous en être occupé.

— Aucun problème, Anna, j'adore les chiens. »

Une fois dans ma rue, Nav me demande s'il peut discuter deux minutes avec moi, et j'acquiesce, soulagée de ne pas avoir à rentrer seule à la maison. Je le conduis directement à la cuisine et lui propose une tasse de thé, qu'il accepte.

« Est-ce que vous vous souvenez de ce qui s'est passé hier ?

— Pas trop, dis-je avec franchise, avant de prendre une gorgée de thé. Je suis allée courir à Hampstead Heath, j'ai fait changer la serrure de la porte d'entrée, j'ai reçu une visite de votre chef qui m'a annoncé l'arrestation de Tom, je suis allée me promener à Brick Lane, j'ai mangé un bagel...

— Brick Lane ?

— J'adore l'atmosphère de ce quartier. »

Nav hoche la tête. « Mon oncle tient un restaurant là-bas. J'y ai passé beaucoup de temps quand j'étais gamin. Vous vous souvenez d'autre chose ?

— Non... » J'hésite, quand soudain le souvenir de ma rencontre avec Samantha resurgit. « Oh, mon Dieu... »

Nav écoute patiemment mon récit de l'incident.

« Ça a dû être assez stressant.

— Je voulais appeler la commissaire Jones pour la prévenir, mais je me suis endormie.

— Avez-vous pris quelque chose pour vous détendre ?

— Non ! » Ses questions m’agacent, tout à coup. « Comme je l’ai déjà dit à ce mufle de médecin français à l’hôpital, je ne prends pas de Valium, je n’en ai jamais pris, et je n’en ai pas chez moi !

— Désolé, Anna, dit Nav, tentant de m’apaiser. Je suis obligé de vous poser la question.

— C’est un interrogatoire, alors ?

— Non, non, non, pas du tout. J’essaie juste de comprendre ce qui vous est arrivé hier. »

C’est vrai qu’il y a de quoi s’inquiéter, me dis-je. Nous buvons notre thé en silence.

« Vous ne vous êtes arrêtée nulle part après avoir croisé la femme de Tom ?

— Non, je suis rentrée directement chez moi et je me suis installée sur le canapé avec un bon verre de whisky...

— Du whisky ? Vous avez gardé la bouteille ? »

Je hausse les épaules. « Elle doit être à côté du canapé. C’est de l’Aberlour, ce qu’on fait de mieux dans le Speyside.

— Ça vous dérange si j’y jette un œil ? »

Nav est déjà debout quand je hausse les épaules à nouveau. Il revient dans la cuisine avec la bouteille d’Aberlour et mon verre, enveloppés dans des mouchoirs qu’il avait probablement sur lui.

« Désolé, mais je vais devoir emporter ça. » Il a l’air très sérieux, tout à coup.

« Vous ne pensez quand même pas que quelqu’un a trafiqué mon whisky ? » En l’absence de réponse, je continue : « Dans ma propre maison ? Comment ?

— Vous aviez du Diazépam dans le sang. Il faut que nous comprenions comment il s’est retrouvé là, puisque vous dites que vous n’en avez pas pris. » Nav est tout à son affaire, maintenant.

« J’ai déjà bu ce whisky, et il ne m’est rien arrivé.

— Justement. Je peux prendre ça ? demande-t-il avant de s’emparer d’un sac de courses, où il place la bouteille et le verre avec précaution.

— Si vous voulez, dis-je en retenant un nouveau haussement d’épaules.

— Il faut que j’y aille, Anna. Merci pour le thé. » Il sort une carte de visite de sa poche de poitrine. « Je vous laisse mon numéro, au cas où. N’hésitez pas à m’appeler si vous avez un souci. » Il se dirige vers la porte,

puis s'arrête. « Oh, et s'il vous plaît, prenez Wispa avec vous quand vous sortez.

— Je ne la laisserai pas seule à la maison, promis.

— Non, je veux dire, ne sortez pas sans elle.

— C'est loin d'être une chienne de garde, Nav.

— Je sais, mais quand même.

— D'accord, si vous insistez, dis-je en souriant. Merci pour tout, Nav. C'était vraiment sympa de votre part. »

Il m'adresse un bref sourire, puis disparaît. Quel drôle de type, me dis-je. J'ai comme l'impression que son intérêt pour moi dépasse le cadre professionnel. Il a toujours l'air disponible quand j'ai besoin de lui. Mon Dieu, pourvu que ce ne soit pas un cas bizarre de syndrome de Münchhausen par procuration... Non, je ne crois pas qu'il y ait quoi que ce soit de glauque là-dedans. Et pour tout dire, ça ne me dérange pas qu'il fasse un peu de zèle ; ça me plaît, en fait. Surtout depuis que je sais avec quelle gentillesse il s'est occupé de Wispa. Wispa la chienne de garde, qu'il est mignon...

Je pose les tasses vides dans l'évier, passe accrocher la chaîne de la porte d'entrée puis monte à la salle de bains. Un bon bain chaud : c'est exactement ce qu'il me faut après ma nuit à l'hôpital, et c'est un pur délice. Je me prélasser si longtemps dans l'eau chaude remplie de mousse que mes doigts et mes orteils commencent à se friper. J'en ressors avec l'envie de me chouchouter un peu. Je m'enduis de lait corporel enrichi au yuzu, un agrume japonais dont le parfum est censé éloigner les mauvais esprits, d'après le flacon. Ma foi, si ça peut m'aider... J'ouvre l'armoire de toilette, à la recherche d'une crème pour le visage, et me fige. Sur l'étagère, juste devant mes yeux, se trouve une petite boîte rectangulaire portant le logo de l'entreprise pharmaceutique Roche sur la tranche. Des lettres bleu marine bien dessinées annoncent le contenu : Valium, Diazépam, 10 mg, 25 comprimés. Après un temps d'hésitation, j'ouvre la boîte. À l'intérieur, la plaquette de comprimés bleu ciel est à moitié vide. J'examine l'emballage : aucune trace d'étiquette de pharmacie au nom du patient, c'est une simple boîte blanche, désormais couverte de mes empreintes, comme je m'en aperçois un peu tard en la reposant sur l'étagère. J'ai des sueurs froides, alors qu'il fait une chaleur étouffante dans la salle de bains. Je me drapè dans un épais peignoir pour descendre à la cuisine. J'ai besoin de réfléchir, et m'installer à la table me paraît la meilleure manière de le faire.

Quelqu'un a laissé une boîte de Valium à moitié vide dans le placard de ma salle de bains, après en avoir dissous quelques comprimés dans mon alcool préféré. Était-ce une tentative de meurtre, ou seulement une menace ? Une manière de s'assurer que je resterais inconsciente pendant que quelqu'un parcourrait ma maison, se préparant à faire Dieu seul sait quoi avec mon corps inconscient ? Je récupère la carte de visite de Nav, puis la repose. J'aurais l'impression de crier au loup une fois de trop en l'appelant maintenant. Qui a pu faire ça ? Je repense à la soirée de vendredi. Tom. Il n'essayait peut-être pas d'escalader le mur, mais d'en descendre après avoir laissé la boîte de Valium dans ma salle de bains, dont la fenêtre donne sur le jardin. Très bien, mais quand aurait-il eu le temps et l'occasion de trafiquer mon whisky ? Qu'il soit coupable ou non, il est en prison, et ne représente plus aucun danger.

Un bruit soudain dans le vestibule me fait sursauter. Mon cœur se met aussitôt à battre la chamade tandis que je me lève, cherchant de quoi me défendre. Wispa lâche un aboiement puis trotte vers le couloir. Je la suis, brandissant une bouteille de vin vide récupérée dans le bac de recyclage. Il y a quelqu'un à la porte, qui tente de pénétrer dans la maison.

« Qui est là ? dis-je, tâchant d'avoir l'air sûr de moi.

— Anna ? C'est Pia. Je n'arrive pas à ouvrir...

— Pia ! » Le soulagement m'envahit. Je repose la bouteille pour déverrouiller la porte. « Vraiment désolée. J'ai encore dû changer la serrure, et je n'ai pas eu le temps de faire faire un double des clés.

— Pas de problème. » Elle m'adresse un grand sourire, et son énergie positive m'enveloppe aussitôt. « Ça va ?

— Oui, merci. J'ai eu une période un peu rude...

— Je vois ça, dit-elle en fixant la bouteille vide posée près de la porte. Bon, allons jeter un œil à ton jardin. »

Pendant les quelques heures qui suivent, je sers d'assistante à Pia. Je remplis des sacs à déchets de feuilles mortes pendant qu'elle fait le ménage dans les plantes vivaces, ôte les tiges mortes et bichonne les buissons et les arbres. Nous formons un tandem très efficace. Le jardin se transforme sous les doigts de Pia, dont l'énergie éclatante semble chasser toutes les mauvaises ondes qui y planaient depuis vendredi. J'ai l'impression que je vais pouvoir l'apprécier de nouveau. Je rentre dans la cuisine pour nous préparer une tasse de thé bien méritée. En sortant la brique de lait du frigo,

je me rends compte qu'il va falloir que je me débarrasse de toutes les bouteilles vides. Le frigo ne me pose aucun problème : le lait, le jus de pomme et l'eau minérale terminent dans l'évier. J'hésite un peu plus longtemps devant mon bar, puis une bouteille quasiment pleine de bon cognac, une demi-bouteille de téquila Patrón Silver, de la vodka polonaise et un fond de sherry finissent par prendre le même chemin. Un vrai gâchis, mais mieux vaut prévenir que guérir. Heureusement, les autres bouteilles ne semblent pas avoir été ouvertes. Quand je lui apporte sa tasse de thé, Pia me montre quelques lattes déchaussées dans la palissade au fond du jardin. Le trou est assez large pour qu'un adulte puisse s'y faufiler. Je vais chercher une perceuse et des vis, et Pia répare la palissade avec une minutie à la limite de la maniaquerie que je trouve agréablement rassurante. Après son passage, le jardin semble encore mieux défendu que Fort Knox.

Quand je referme la porte derrière Pia, je me sens calme, maîtresse de moi-même. La séance de jardinage m'a fatiguée, mais c'est une bonne fatigue. Je réchauffe une pizza retrouvée dans le congélateur, et la dévore accompagnée d'un jus de pomme tout juste ouvert. Puis je traîne une lourde chaise de la salle à manger jusqu'à la porte d'entrée pour la caler contre le verrou, comme on le fait dans les films. Ce n'est peut-être pas très efficace en pratique, mais ça me rassure. Je tire une seconde chaise jusqu'à la porte de la cuisine pour la barricader à son tour, vérifie que toutes les fenêtres sont bien fermées, tire les rideaux et allume la lumière du salon et de l'entrée. Puis je monte à l'étage, me brosse les dents et me mets au lit. Il n'est même pas seize heures, mais le temps est sombre et nuageux, alors j'ai moins de scrupules à me coucher. Je m'endors presque aussitôt, sombrant dans un sommeil sans rêves.

Vingt-trois jours plus tard

Mon iPhone me réveille en vibrant. Il est 9 h 15, c'est Gillian qui m'appelle.

« Anna, je suis en train de finaliser notre réponse à l'offre d'indemnités de votre employeur. »

Sa phrase me tire aussitôt de ma torpeur.

« Faire traîner les choses en longueur serait tout aussi désagréable pour eux que pour nous ; j'ai donc proposé un accord pour que vous partiez le plus tôt possible, sans faire trop de vagues, en échange d'une compensation financière plus élevée. J'ai un dernier détail à vérifier avec vous : est-ce que j'inclus la possibilité de signer une clause de non-concurrence ? Douze mois suffiront, ou même six.

— Laissons ça de côté, Gillian. »

Mon refus me surprend moi-même. J'ai beau être fermement décidée à ne plus jamais retravailler pour le grand cirque des médias, mon instinct me souffle de ne pas restreindre mes choix.

« Entendu. On ne sait jamais ce que la vie nous réserve. Je vous rappellerai quand j'aurai leur réponse, ça ne devrait pas trop tarder. »

L'énergie positive de Gillian est contagieuse, et lorsque je raccroche, je suis prête à affronter le monde. Les effets secondaires du Valium semblent avoir totalement disparu ; je me sens alerte et revigorée. Wispa m'accueille d'un air tout excité, se précipitant à la porte avant de revenir vers moi, s'attendant à ce qu'on aille courir. J'avale un verre d'eau du robinet, enfile mes vêtements de sport, et me voilà parée à relever le défi. J'écarte la chaise pour ouvrir la porte d'entrée. Il fait gris dehors, mais au moins il ne pleut pas, et le temps est plutôt doux. Nous dévalons Fitzroy Park, dépassant une vieille dame entourée d'une troupe de petits chiens vêtus de manteaux en tricot. Ils aboient de concert après Wispa, qui les ignore royalement. Le parc est enveloppé de brume, transpercée ici ou là par des

branches d'arbre nues. Je prends une grande bouffée d'air humide, prête à reconquérir Hampstead Heath. J'ai l'impression que l'arrestation de Tom a dissipé les ondes négatives qui pesaient sur l'endroit, purifiant l'atmosphère et chassant les ombres menaçantes. Le parc est redevenu un magnifique espace ouvert, rien de plus, rien de moins.

Nous gravissons la colline ; Wispa me talonne courageusement, sa langue rose pendouillant d'un côté à l'autre. C'est bon d'être dehors, d'être active, de ne pas avoir peur. Je croise un joggeur solitaire, et nous échangeons un petit sourire de connivence, partageant le bonheur de courir à Hampstead Heath. Au sommet de la colline, je tourne à droite pour suivre mon circuit habituel. Même si les arbres sont quasiment nus à présent, il fait bien plus sombre dans cette partie du parc, la lumière paresseuse de l'hiver ne perçant pas aussi loin dans les bois. Je ralentis lorsque des bribes du passé commencent à m'assaillir. Le mannequin Dior, son tee-shirt mouillé collé à son torse, ses mains sur mes seins, notre baignade dans l'étang des Femmes. Puis une autre image s'impose, issue non pas de ma mémoire mais de mon imagination. Son corps enchevêtré dans les buissons, au milieu des branches cassées et de la boue piétinée, froid et sans vie. Je m'arrête et me plie en deux, tentant de reprendre mon souffle. J'ai survécu, mais je garderai toujours cette image atroce en moi. Un frisson me parcourt ; l'air humide des bois est glacial. Un bruit s'élève soudain dans mon dos, et je me retourne, sur le qui-vive. Le couple de personnes âgées aux anoraks verts assortis avance sur le sentier glissant. Elles s'immobilisent toutes les deux, m'adressent un hochement de tête en souriant, puis reprennent leur promenade. Alors qu'elles disparaissent sur le sentier brumeux, je m'extirpe de ma torpeur. Il faut que je continue à courir, que je continue à vivre. Wispa s'est arrêtée et m'observe avec impatience, battant lentement de la queue. Je me force à repartir à petites foulées, puis accélère quand ma respiration retrouve son rythme normal. Je contourne les flaques boueuses près du portail du domaine de Kenwood, regardant Wispa les traverser comme un remorqueur. Lorsque nous atteignons l'espace dégagé de la pelouse ouest, mon humeur s'améliore immédiatement. Voilà ce que j'aime à Hampstead Heath, cette étendue verdoyante de liberté – paisible, accueillante, reposante. Je vire à droite pour descendre un chemin d'herbe qui longe la pelouse tandis que Wispa me dépasse dans une surprenante explosion d'énergie juvénile, à la poursuite d'un lapin. Cours, vole, mon gros patapouf ! me dis-je, sachant bien qu'elle ne le rattrapera jamais.

Nous traversons la pelouse, franchissons un pont de bois délabré puis le portail de Kenwood House. Les échafaudages enserrant le château tout entier à présent, aussi nets, brillants et symétriques qu'un gigantesque appareil dentaire. Je gravis l'escalier avant de tourner à droite en direction du café. J'espère qu'il sera encore ouvert, pour que je m'achète un cône à la fraise. La grille de l'escalier qui mène au café par les vieux bains est entrebâillée, et je dévale les marches en me demandant si je ne vais pas prendre une boule au chocolat en même temps. Mais le café est fermé ; l'endroit semble désert. Je m'apprête à faire demi-tour pour remonter l'escalier quand une poussée soudaine m'envoie valser en avant. Je dégringole les marches raides des bains, tendant les bras par réflexe pour amortir ma chute. Je me reçois quand même durement sur le sol en pierre, m'égratignant les mains et les genoux. J'essaie de me relever, quand on m'appuie violemment sur la tête. Mon visage heurte le sol, ma bouche s'emplit de poussière et de sang. Puis on m'attrape par les cheveux pour me remettre debout, hébétée, à demi consciente. Quelqu'un enfonce la porte en bois des bains d'un coup de pied et me pousse à l'intérieur. Il fait sombre ; je trébuche sur le seuil en pierre, avance d'un pas, puis recule en criant. Le trou profond du bassin se trouve juste devant moi, avec son eau stagnante recouverte d'écume verte. La porte se referme en claquant dans mon dos, obscurcissant encore plus la pièce.

« Merci de m'avoir facilité la tâche », fait une voix rauque, qui résonne dans l'espace caverneux.

Une voix que je connais.

« James ? »

Quand je me retourne, il se tient face à moi, émacié, les yeux enfoncés dans les orbites. Il ne va pas bien. Et il me fait peur.

« James, qu'est-ce qui se passe ? Je croyais que tu étais en voyage... »

Il éclate de rire, un son discordant, presque hystérique.

« Alors tu as pris de mes nouvelles ? »

— Non... Oui... »

Je ne sais pas ce qu'il veut entendre.

« Je devrais être en voyage, oui, en train de parcourir le monde, de profiter de la vie... mais tu as tout détruit ! »

— James, je...

— Chut ! me coupe-t-il en levant le doigt. Ne dis rien. Écoute. »

J'essaie de m'éloigner de lui, mais il me repousse violemment contre le mur froid et visqueux.

« James, tu me fais mal ! »

Il émet un nouveau rire, cet affreux ricanement que je ne lui ai jamais entendu. Le bruit se répercute et se déforme dans l'espace confiné.

« Je te fais mal ? Mais je n'ai même pas commencé, ma chère Anna. »

La manière dont il prononce mon nom me donne la chair de poule. J'entends les aboiements vifs de Wispa quelque part dehors, mais je sais qu'elle ne viendra pas me sauver.

« Ta saleté de chienne... » Il l'a entendue aussi. « Plus forte que je le croyais, cette grosse emmerdeuse. Je lui avais pourtant donné une sacrée dose de mort-aux-rats... »

— James, pourquoi est-ce que tu fais ça ?

— Pourquoi ? répète-t-il, avec un nouveau gloussement halluciné. Tu ne le sais pas ? Laisse-moi t'expliquer, alors. Et tu as intérêt à bien m'écouter, parce que c'est ta dernière chance de comprendre. »

Il déboucle sa ceinture, l'ôte de son pantalon et enroule les deux extrémités autour de ses doigts.

« Tu sais, quand tu m'as largué, j'avais envie de mourir. J'ai pensé à me suicider. » Il tire sur la ceinture, comme pour vérifier sa solidité. « Tu comptais tellement pour moi. Mon adorable Anna, si belle. J'étais heureux grâce à toi, et puis tu m'as tout pris. J'avais l'impression que le monde entier s'était figé, qu'il avait perdu ses couleurs, son sens... »

Il semble sur le point de fondre en larmes, puis s'essuie le nez du revers de la main et continue :

« Je suis parti en Cornouailles à l'autre bout du pays, à Land's End, pour me tuer. Et quand je me suis retrouvé au bord de la falaise, face à l'océan, j'ai pris une décision. Je ne te laisserais pas partir, je me battrais pour te reconquérir. J'étais tellement surexcité que je ne me souviens même pas du trajet du retour. »

J'entends des grattements à la porte, les faibles gémissements de Wispa. Elle m'a trouvée. Je tente de me décaler lentement vers la sortie, mais James me bloque le passage.

« Tu n'iras nulle part. Je veux toute ton attention, maintenant !

— Je t'écoute, James, mais j'ai mal... regarde. » Je lui montre mes mains, ensanglantées à cause de ma chute. « Rentrons à la maison, on va arranger ça... »

— Mal ? »

Il me pousse, et je recule en titubant jusqu'à trouver un renforcement dans le mur, où je me réfugie.

« Tu n'as aucune idée de ce que ça veut dire ! Avoir mal, c'est t'envoyer des roses et puis te regarder partir courir avec ce type. Tu savais qu'elles venaient de moi, c'étaient exactement les mêmes que celles que je t'avais offertes à notre premier rendez-vous ! »

Merde, ça me revient, maintenant... James arrivant dans son Audi avec un bouquet de roses rouges pour m'emmener dîner chez Hakkasan.

« J'attendais un signe de ta part qui m'aurait montré que tu pensais à moi, que tu savais que c'était moi qui les avais apportées... »

Il se remet à rire, puis abat son poing libre sur le mur envahi d'algues vertes, et continue à frapper jusqu'à ce que ses phalanges se couvrent de sang. D'instinct, je me recule encore dans le renforcement, une sorte de niche où devrait se tenir une statue. C'est moi la statue à présent, et je suis prise au piège. Enfin, James s'arrête et me regarde, le souffle rauque.

« Et puis je te vois baiser ce type, le sucer... à genoux, comme une putain au rabais... » Il est pris d'un haut-le-cœur, se penche au-dessus du bassin en marbre pour vomir, avant de s'essuyer la bouche de sa main ensanglantée. « Et puis tu le baisses... et je sais que tu n'es plus mon Anna, tu ne mérites même pas d'être mon Anna, tu es une garce égoïste, répugnante, monstrueuse, et il faut que quelqu'un t'arrête. »

Il s'approche de moi, agrippant sa ceinture des deux mains. Il me pousse contre la paroi de la niche et appuie la ceinture sur ma gorge, son visage barbouillé de sang tout près du mien.

« Alors je te tue. » Je sens le vomi dans son haleine quand il chuchote : « Sauf que ce n'est pas toi, c'est cette putain de gouine qui porte tes vêtements... Tu me forces à la tuer à ta place. »

La ceinture me comprime la gorge, écrasant ma trachée, m'empêchant de respirer.

« Mais la fois d'après, je ne me trompe pas... Tu veux que je te raconte ? Comment il a étouffé et grogné, en se débattant comme un porc qu'on égorge, quand j'ai resserré la ceinture sur son cou... doucement... » Ses yeux se voilent, et je sais qu'il est là-bas, avec le mannequin Dior. « Il était fort... mais je l'étais encore plus. » Il revient à lui, me regarde. « C'est la même ceinture. »

Il appuie encore, et je lutte pour respirer, tentant de le repousser. Mais il est trop fort. Je sens son souffle chaud et fétide sur mon visage. Des taches noires dansent devant mes yeux. À travers le rugissement du sang dans mes oreilles, j'entends de lointains aboiements. Wispa, bon chien, aide-moi. La ceinture s'enfonce dans ma peau, j'ai le souffle coupé. Mes jambes se dérobent, mais James me maintient debout en appuyant la ceinture sur ma gorge. Je vais mourir.

Une clarté soudaine m'aveugle. C'est donc à ça que ressemble la mort. Et puis la pression sur ma gorge se relâche et je tombe à genoux, essayant de reprendre mon souffle. Je tousse, la respiration sifflante, aspirant de grandes goulées d'air. J'ai mal partout. Des gens s'agitent autour de moi, j'entends Wispa qui aboie comme une forcenée. James a disparu, mais un autre homme s'agenouille à mes côtés.

« Anna ! Regardez-moi. »

J'essaie de me concentrer sur son visage.

« Anna, c'est moi, Navin. Vous êtes en sécurité, maintenant. »

D'autres personnes m'entourent, on me soulève pour m'emmener dehors. Une fois à l'air libre, je commence à reconnaître certains visages. L'inspecteur Kapoor, la commissaire Jones, des types en uniforme, deux secouristes. J'aperçois James qu'on embarque, menottes aux poignets.

Jones apparaît à mes côtés, vêtue d'un imperméable à bandes réfléchissantes, d'un pantalon de treillis et de grosses chaussures. Quand elle se penche vers moi pour me passer un bras autour des épaules, je remarque qu'elle porte un gilet pare-balles noir sous son manteau.

« C'est fini, Anna. »

Une des secouristes, une grosse femme aux joues roses avec un accent du Yorkshire, m'aide à me relever pour me conduire à l'ambulance garée non loin de là. Elle enfile un gadget en plastique au bout de mon doigt, examine mes yeux, ma bouche, avant de placer un masque à oxygène sur mon visage.

« Respirez un grand coup, ma belle. »

Elle nettoie les égratignures sur mes mains et mes genoux, applique un produit sur ma gorge. À mesure que ma respiration se stabilise et que mon cœur reprend son rythme habituel, je reviens à la vie.

Je suis dans le bureau de Jones, au commissariat de Kentish Town, en train de siroter un thé au lait sucré dans un gobelet en polystyrène. Je me

sens sale et épuisée, rêve d'une douche chaude et de mon lit. La gentille secouriste m'a examinée de la tête aux pieds avant de m'autoriser à partir, en me prévenant que j'aurais de vilains bleus. On me ramènera bientôt chez moi, m'a promis l'inspecteur Montgomery, qui a révélé un aspect beaucoup plus sympathique de sa personnalité aujourd'hui, presque maternel. Mais d'abord, il faut que je discute avec Jones pour tenter de comprendre ce qui vient de se passer. La commissaire entre dans la pièce, débarrassée de sa tenue d'intervention, pleine d'entrain et d'énergie.

« Maintenant que Tom Collins et James Morgan sont en garde à vue, tout est terminé, c'est sûr et certain, dit-elle. M. Morgan vient d'avouer le meurtre de Belinda Young et celui du commissaire divisionnaire Mark Thomas. Nous pouvons dire adieu au cauchemar de Hampstead Heath. »

J'acquiesce, le regard fixé sur Jones.

« Il va nous falloir un peu de temps pour démêler toute l'affaire, mais il semble que James faisait une véritable fixation sur vous, poursuit-elle – ce qui ne m'apprend rien. Il s'était mis en congé, avait rendu son appartement et s'était trouvé une chambre à Highgate pour mieux vous filer. Il logeait chez Alden Jacobson, d'ailleurs. »

Ça, c'est nouveau.

« C'était le locataire d'Alden ? Est-ce qu'Alden savait qui il était ?

— Nous sommes encore en train de reconstituer le puzzle, mais il semble que James était décidé à s'insinuer dans votre vie, à vous approcher autant que possible sans que vous vous en rendiez compte. Il vous surveillait de très près, Anna. »

Prise d'un haut-le-cœur, j'avale une gorgée de thé froid et sucré, qui ne fait qu'aggraver ma nausée.

« Il vous suit, il voit des choses qu'il n'a pas envie de voir, quelque chose se débloque dans son inconscient, un déclencheur qui le mène au meurtre de M^{lle} Young. Nous pensons que c'était vous qu'il visait, et que Belinda n'a été qu'une victime collatérale. Vêtue de votre imperméable, avec la capuche, elle vous ressemblait comme deux gouttes d'eau. Le meurtre du commissaire Thomas n'était pas une erreur, en revanche.

— Je sais, dis-je, enfouissant mon visage dans mes mains.

— Anna, vous n'êtes pas responsable de ce qui est arrivé. Vous ne devez pas vous reprocher les actions de James, quel qu'ait été son motif initial.

— Ils sont morts à cause de moi...

— Non, ils sont morts parce que James les a tués. Et il aurait réussi à vous tuer aussi, sans l'excellent travail de l'inspecteur Kapoor. Ç'a été un sacré coup de chance qu'il repère cette balise GPS dans le collier de Wispa...

— Une balise ?

— Quand il s'est occupé de Wispa pendant votre nuit à l'hôpital, Nav a trouvé un petit traceur GPS dans son collier. Un objet minuscule, un de ces prototypes dotés d'un capteur intégré mesurant la vitesse et l'orientation des déplacements, et qui indiquent leur position même en cas de perte du signal GPS. Partout où Wispa allait, on pouvait la localiser grâce à une application pour Smartphone. Et partout où elle allait, vous alliez aussi.

— Alors James se servait d'une application sur son portable pour suivre Wispa ?

— Pas exactement, dit Jones en s'adossant à sa chaise.

— Mais il me suivait grâce à Wispa, c'est ça ? »

Jones détourne le regard, l'air de méditer sa réponse.

« Ce que je vais vous dire est confidentiel, Anna. Il faudra que ça reste entre nous.

— Quoi ? dis-je, agacée par sa réticence soudaine.

— Ce n'est pas James qui a posé la balise sur votre chienne. C'était Mark... le commissaire divisionnaire Thomas...

— Le mannequin Dior ? » Le surnom m'échappe avant que je puisse me raviser.

Un éclair de surprise ou d'amusement passe dans le regard de Jones, puis elle poursuit : « Le commissaire Thomas surveillait les déplacements de Wispa. »

Tout devient très clair, brusquement : nos rencontres en apparence fortuites dans le parc, le fait que je l'aie toujours croisé avec une telle précision chaque fois que je sortais courir en compagnie de Wispa. Je fixe le gobelet dans ma main, abasourdie. La commissaire Jones se racle la gorge.

« Nav a fait le lien entre la balise et le portable du commissaire Thomas, et a pu suivre vos déplacements quand vous alliez à Hampstead Heath avec Wispa. C'est comme ça qu'il a su où vous étiez aujourd'hui.

— Et qu'il m'a sauvé la vie...

— Je dois dire que je suis très fière de ce jeune homme. Il a tenu à ce qu'on laisse la balise allumée, même après l'arrestation de Tom. Il s'est

chargé lui-même de la surveillance de vos déplacements, et, en effet, il vous a sauvé la vie aujourd'hui. »

On frappe à la porte. C'est l'inspecteur Montgomery, qui consulte Jones du regard.

« Ils sont prêts ? » Jones se lève. « Il faut que j'y aille, Anna. Mais je vous laisse aux bons soins de l'inspecteur Montgomery.

— Venez, on va vous ramener à la maison », me dit celle-ci en me guidant doucement vers la sortie.

OceanofPDF.com

Vingt-quatre jours plus tard

On dit qu'il faut se relever immédiatement après une chute et se remettre à marcher, remonter dans sa voiture après un accident et se remettre à conduire. Sinon, on ne pourra plus jamais marcher ni conduire. Voilà pourquoi je suis dehors ce matin. Il est 7 h 30, et le soleil se lève sur Hampstead Heath. C'est une magnifique journée, l'air est frais et vif, le ciel d'un bleu limpide se teinte d'orange à l'est. Le mince voile de brume qui plane au ras du sol piège les premiers rayons du soleil, retenant la lumière dans l'atmosphère. Mon rythme est stable, ma respiration régulière tandis que je gravis la colline, Wispa trotinant en silence à mes côtés. Je lui ai enlevé son ancien collier hier soir et en ai commandé un neuf sur Amazon, en faux cuir noir avec des strass, qui lui ira à ravir et qu'elle détestera probablement. J'ai passé la plus grande partie de ma soirée d'hier à réfléchir à ma vie. À évaluer les dégâts. À regarder ma culpabilité en face. Et enfin, à contrecœur, je me suis autorisée à tourner la page. Venir à Hampstead Heath aujourd'hui est une manière de mettre ma résolution à l'épreuve. Pour le moment, elle tient bon. Je décide que je ferai installer un banc à la mémoire de Bell dans le parc. J'appellerai Candice. J'irai faire mon test de dépistage du VIH. J'arrêterai de boire autant de vin. J'échangerai mon 4×4 contre un modèle hybride. Je passerai plus de temps avec mes amis. Je resterai célibataire un petit moment.

Sur le chemin du retour, je me surprends moi-même en m'arrêtant dans un café à Highgate pour siroter un *latte* en feuilletant le journal du matin, Wispa à mes pieds. Ça fait des années que je n'ai pas passé un moment comment ça, et ça me fait du bien. À mon grand soulagement, je ne trouve aucune information sur les agressions d'hier ou l'arrestation de James dans le journal. Je le repose, et me tourne vers la fenêtre. Il me faudra du temps pour me remettre de tout ça. Mais je n'arriverai jamais à comprendre comment on peut éprouver une haine si forte qu'elle vous pousse à tuer un

autre être humain. Je ne reverrai jamais James. Je ne saurai jamais qui avait mis du Valium dans mon whisky, ni pourquoi. Mais ça n'a plus d'importance, maintenant. C'est fini.

Le temps que je rentre chez moi et que je prenne une douche, il est déjà 9 h 15. Il y a cinq nouveaux messages sur mon portable, que j'avais laissé sur la table de la cuisine. Bon signe, me dis-je : le monde ne m'a pas encore oubliée, même si je suis sur le banc de touche. Le premier message émane de Gillian, et va droit au but :

« Anna, j'ai reçu une nouvelle offre de votre employeur. Je pense que vous allez être très, très contente. »

Le deuxième message me prend de court.

« Anna, ma chère, c'est Tamara, Tamara Ashley-Sharpe. Je pense qu'il serait profitable pour nous deux que vous veniez déjeuner avec moi. J'ai des offres alléchantes dont j'aimerais qu'on discute ensemble. »

La Grande Prêtresse m'invite à déjeuner. C'est une proposition que personne ne refuserait dans le milieu, et je dois dire que mon poulx s'accélère à cette idée.

Le troisième message vient de Michael, qui m'annonce que les avocats de Tom et Samantha ont abandonné les poursuites contre Giorgio. Tant mieux. Ça m'a l'air d'être quelqu'un de bien, et j'espère que Michael trouvera le bonheur durable qu'il cherche auprès de lui. Tom et Samantha... Je me demande si elle continuera à le soutenir, quelle que soit l'issue du procès. Vu la violence avec laquelle elle m'a attaquée pour le défendre, j' imagine que oui. Ma foi, tous les monstres méritent d'avoir quelqu'un qui voie du bon dans leur laideur. Enfin non, pas tous...

J'efface le quatrième message illico, sans l'écouter jusqu'au bout. C'était Ray. Mais le dernier me fait sourire.

« Anna, c'est Nav... Navin Kapoor. Je voulais savoir comment vous alliez... et... je me demandais si... si ça vous dirait d'aller prendre un verre un de ces jours. Si vous n'avez pas envie, ce n'est vraiment pas grave, mais ce serait... vraiment super si ça vous tentait. Oh, et au fait, j'ai laissé quelque chose pour vous devant votre porte ce matin... Caché derrière la poubelle. C'est juste un petit cadeau... J'espère que ça vous plaira. À plus... »

Adorable, me dis-je en allant ouvrir la porte d'entrée. Un paquet cadeau est coincé derrière la poubelle. Je défais le ruban rouge du sac, et regarde à

l'intérieur. Un petit chien en peluche au museau blanc et aux grands yeux bruns me fixe depuis son nid de papier de soie.

OceanofPDF.com

Remerciements

Je remercie mon agent, Jane Gregory, ainsi que mon éditeur, Stephanie Glencross, pour avoir choisi mon manuscrit dans la pile. La directrice éditoriale de Pan Macmillan, Trisha Jackson, qui a cru en moi et en mon livre. Ma camarade écrivain, Caroline Gilfillan, pour ses conseils avisés durant toutes ces années. Anna et Alex, mes experts sur de nombreux sujets. Et Jola, qui me pousse dans la bonne direction.

OceanofPDF.com